



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Slav. 9100.8

Bound

DEC 13 1899

THE SLAVIC COLLECTION



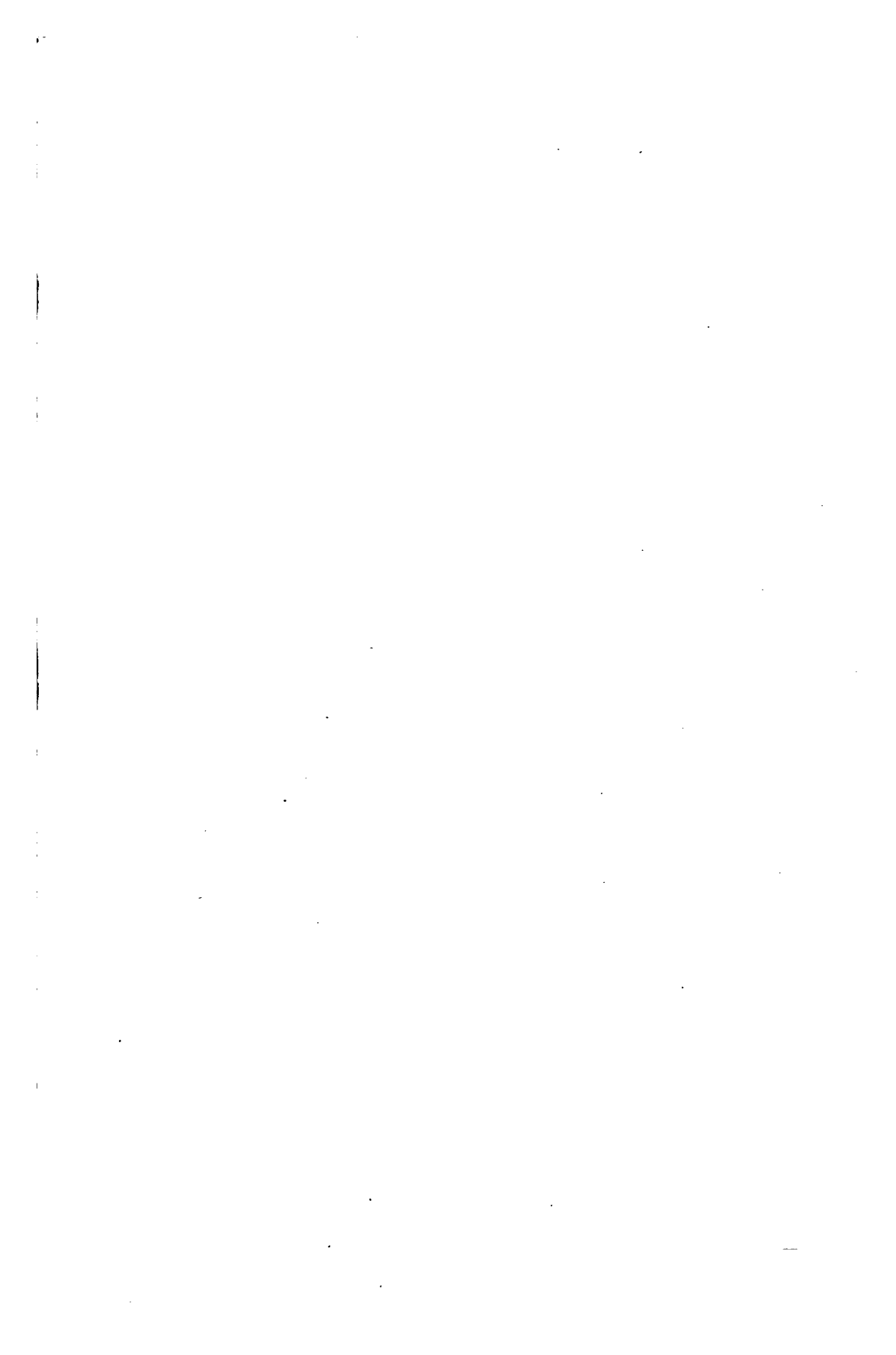
Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887.)

Received 5 Oct., 1899.



LA BULGARIE ET LES BULGARES

COMTE ANGELO DE GUBERNATIS

LA BULGARIE ET LES BULGARES

JOURNAL DE VOYAGE
ET ÉTUDES

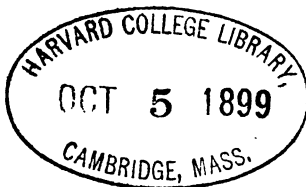


FLORENCE
BERNARD SEEBER
LIBRAIRE-ÉDITEUR

1899

Slaw 9100.8

672-27



Dr A. L. Lovidge

AU SÉNATEUR

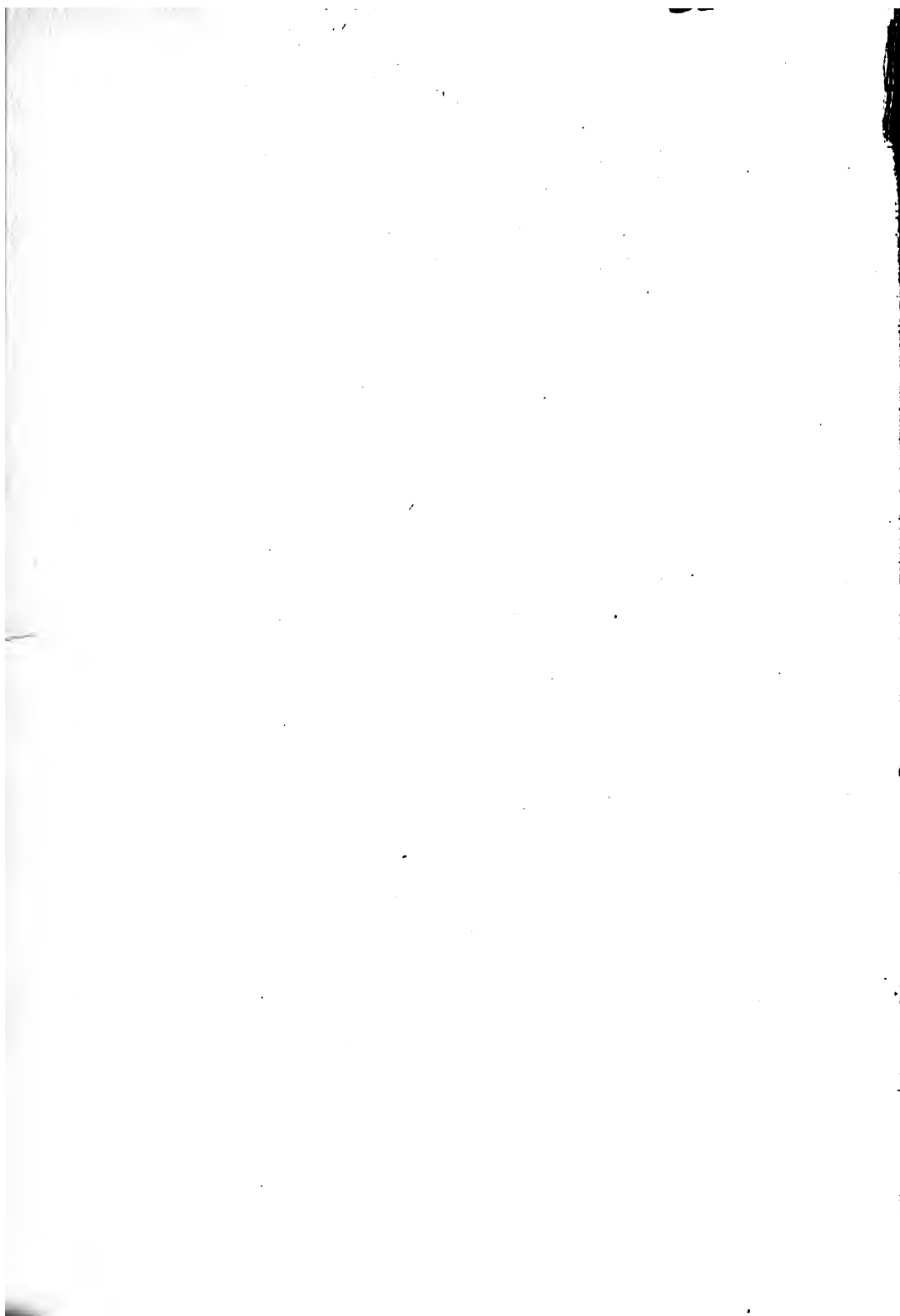
JACQUES MALVANO

SOUVENIR AFFECTUEUX

D'UNE VIEILLE ET FIDÈLE AMITIÉ

NÉE À LA VEILLE DES GRANDS JOURS

DE LA RÉSURRECTION ITALIENNE.



INTRODUCTION

Par ce livre, ma trilogie sur la péninsule danubienne et balcanique s'achève; elle pourra, peut-être, un jour, se doubler par une seconde trilogie qui comprendra le Montenegro, l'Albanie et la Grèce. Mais, en attendant, je tenais à compléter mes études sur la partie de la péninsule plus fortement organisée, sur les trois états rivaux qui se disputent l'hégémonie et qui forment ensemble la masse la plus compacte et la mieux résistante, contre toute tentative de domination étrangère, et la plus avancée sur la voie du progrès.

Des trois états carpatho-balcaniques, la Bulgarie est le plus isolé et, pour cette raison, peut-être, le plus ignoré.

De temps en temps, l'Europe s'est émue à cause des événements politiques qui troublaient la principauté bulgare; la guerre russo-turque, d'abord, à la suite des massacres Rouméliotes; l'élection du prince Battemberg; l'annexion de la Roumèlie; la guerre serbo-bulgare; l'élection du prince Ferdinand; le meurtre de Stambouloff ont occupé la presse européenne et pas-

sionné, pour un instant, le public occidental; mais aussitôt l'événement passé, le silence se fit sur la Bulgarie; elle rentra de nouveau dans l'ombre; et tout ce qui se passa à l'intérieur, tous les sacrifices endurés pour garder l'indépendance, tous les nobles efforts du peuple bulgare pour sortir de l'obscurité, et pour atteindre un tel degré de civilisation qui justifie ses prétentions à devenir le maître de la destinée d'une considérable partie du peuple Macédonien, tout le mouvement de l'intérieur vers le progrès demeurèrent un mystère pour l'Europe.

Aucune étude d'ailleurs n'est peut-être aussi compliquée que celle des peuples de la Péninsule Orientale.

La question des races est la première qui se présente et l'une des plus ardues. Dans les courants les plus éloignés de l'émigration des peuples de l'Orient vers l'Occident, la péninsule balcanique a dû être abordée, envahie et occupée la première. Nous pouvons à peu près nous imaginer le chemin par lequel toutes ces grandes cohues de peuples asiatiques se pressant vers l'Europe ont pu s'engager; mais leur nombre, et leur qualité nous échappent. Les Ethnographes nous ont habitués à distinguer les races humaines en certains nombres de groupes; mais ce que nous ignorons sur les anciennes races dépasse de beaucoup ce que nous croyons en savoir; une foule de peuples anciens excède toutes nos classifications, et puisque partout où ils ont passé, son restés, par-ci, par-là, quelques survivants plus ou moins purs, plus ou moins mélangés, toute tentative de séparer nettement l'un de l'autre les peuples de la péninsule orientale de l'Europe, serait imprudente. En dehors des anciennes confusions de races inconnues sur le sol carpathique, danubien et balcanique, et des anciens mélanges de Géo-Sarmathes, de

Thraco-Daces, de Daco-Iliriens, de Daco-Pannoniens, de Thraco-Macédoniens, de Thraco-Epirotes, en dehors des superpositions des civilisations hellénique, romaine, byzantine, dans la période la plus lumineuse de notre histoire ancienne, des nouvelles couches de barbares qui fondirent sur la péninsule vers la fin de l'empire romain, et vers le commencement du nouvel empire d'Orient, s'y établirent, et donnèrent lieu à la formation de nouveaux peuples, et à la création de nouveaux états, dans les siècles du moyen âge, et jusqu'à nos jours, par le changement presque continu des dominations, des courants de civilisation, des différentes influences apportées par le commerce, la politique, l'art, la religion, par les nombreux déplacements de peuples d'une contrée à l'autre, par les mariages mixtes, par le passage d'un état et d'un culte à un autre état, à un autre culte. Toutes ces circonstances ont si profondément modifié la constitution primitive des races, qu'il serait impossible d'admettre qu'il existe dans l'Orient qui s'agit entre la Mer Adriatique et la Mer Noire, un seul peuple de race pure. Les Tsiganes mêmes, cette curieuse race indienne, passée, par l'Arabie et par l'Egypte, d'un côté, par le Turkestan de l'autre, de l'Inde en Europe, on ne sait quand, on ne sait comment, mais peut-être, à différentes reprises, à partir des époques les plus éloignées, et à travers les siècles du moyen âge, tout en gardant leur grande originalité, leurs habitudes, et des débris précieux révélateurs de leur langue penjabique, ont, souvent, par la séduction de leurs femmes, ainsi que les Juifs, avec les couches inférieures des anciens habitants du sol daco-thrace, produit des croisements de race qui rendent de nos jours assez facile la confusion entre certains paysans serbes, valaques et bulgares, des plus déguenil-

lés et des moins cultivés et les habitants des villages que l'on croit exclusivement habités par des Tsiganes. Les Tsiganes sont devenus des Hongrois chez les Magiars, des Serbes ou des Bulgares, chez les Slaves, des Valaques en Transylvanie et en Roumanie, des Turcs dans la Roumélie Orientale, et jusqu'aux portes de Byzance, des Bédouins, en Syrie et en Palestine; et ils ont adopté la langue, la loi, et souvent, au moins dans les formes extérieures, la religion du peuple qui les a, tour à tour, entourés et dominés.

Comme les Juifs, ils sont plus nombreux en Orient qu'on ne le dit et qu'on ne le croit. En dehors de ceux qui vivent isolés de la société civilisée, comme des parias, méprisés, négligés et souvent harcelés et persécutés, il y en a un très grand nombre étrangement déguisé, qui, sans avoir entièrement perdu le premier cachet d'une race brune, absolument indienne, a modifié sa constitution, changé les mœurs, montré ses talents et la possibilité de se civiliser. Il n'y a rien d'humain qui mérite le mépris de l'homme; de près ou de loin tout ce qui est humain se touche; malgré les haines de race et de religion, et les guerres sanglantes, malgré la différence des castes et les mille barrières qui ont souvent empêché l'homme de parler à l'homme, dans cette grande mer agitée qui s'appelle l'humanité, se sont rencontrés, combinés et amalgamés plusieurs fois, par des voies mystérieuses, des éléments qui semblaient ne devoir jamais se rapprocher. C'est précisément ce qui est arrivé depuis trois ou quatre mille ans jusqu'à nos jours, et bien plus qu'ailleurs dans la péninsule balcanique, où la Mer Noire s'est appelée *pontus*, comme pour indiquer qu'elle a été le *pantha*, le pont, la grande voie par laquelle les anciennes peuplades de l'Asie à travers le Bosphore, se sont dé-

versées en Europe, où il y avait d'ailleurs déjà des civilisations rudimentaires, des habitations lacustres, des sociétés humaines en possession de quelque industrie, qui n'ont peut-être pas entièrement disparu devant le flot des premières migrations asiatiques, devenues ensuite incessantes, et ont pu, aux bords des lacs, et des fleuves, dans les hautes vallées, s'abriter et se sauver, en attendant le jour où l'étranger deviendrait un voisin inoffensif, avec lequel il serait possible de s'entendre, de nouer des relations, et d'élargir le cercle de l'ancienne famille.

Cette question de l'origine des races et des peuples semble à peu près indifférente aux politiciens du jour, lesquels, dans la constitution des états, ne voient qu'une sorte d'opération d'alchimie diplomatique, indépendante de la formation organique des sociétés devenues, petit à petit, des nations. Mais cette indifférence, je ne voudrais point dire ignorance, de la généalogie des peuples, bien plus importante et intéressante que la généalogie des grandes familles, est souvent cause de surprises douloureuses; de temps en temps, au sein des nations, se produisent et se révèlent des faits extraordinaires que la politique aveugle des expédients, des contingences, des opportunités qui se présentent de jour en jour, ne sait point s'expliquer. Ce n'est qu'en sondant les mystères du passé, et en cherchant les causes éloignées, que l'on peut se rendre compte du caractère des peuples, de leurs tendances et de leurs aspirations.

C'est ainsi que, tout en ayant des intérêts en commun, et un vernis général et une certaine couleur orientale, qui semble en faire un seul peuple, le Serbe, le Roumain et le Bulgare, que je viens d'étudier, présentent des différences considérables de race, et de

tempérament, qu'il ne faut point perdre de vue, si l'on veut comprendre comment la Confédération Orientale qui demeure notre grand rêve pour la solution de la soi-disante question d'Orient qui trouble et agite l'Europe depuis un siècle, ne sera jamais possible, si l'hégémonie morale légitime, créée spontanément par la concurrence de l'œuvre civilisatrice en faveur du peuple qui aura atteint le plus haut degré de culture, devait amener le moindre assujettissement d'un peuple balcanique à un autre.

Il est facile de constater, en voyageant de Paris à Constantinople, que l'idéal du Viennois est de paraître aussi civilisé qu'un Parisien; que l'effort du Magyar est de rendre Budapest une ville plus grande et plus belle que Vienne; que le Roumain, à son tour, vise à faire de Bucarest un Paris oriental, une ville plus élégante que Vienne et Budapest; et que Belgrade pour la Serbie et Sophia en Bulgarie, pour marcher plus vite, prennent comme terme de comparaison, comme modèle, comme type ce qui se fait à Bucarest et dans les autres grandes villes de l'état roumain. Quant à Constantinople, c'est la confusion, c'est le pandemonium; la jeune Turquie voudrait bien en faire la plus belle, comm'elle est déjà la plus grande ville de l'Orient européen; mais l'œuvre de destruction, pendant des siècles, chez les Turcs, a été si grande, et les haillons dont ils ont couvert les grandes ruines de l'ancienne capitale de l'Empire d'Orient sont si épais et, souvent, si dégoûtants, que l'œuvre de nettoyage et de réparation de tous les dégâts ne peut être réservée aux fils des destructeurs qui ont étouffé la vie et arrêté la civilisation en Orient. Le jour où Constantinople redeviendra une ville chrétienne, les jeunes Turcs, civilisés par l'Europe, pourront très bien aider à la reconstitution

de l'œuvre lumineuse sur le Bosphore et contribuer à réparer l'œuvre délétère de leurs ancêtres fanatiques et vicieux; mais qu'ils se résignent d'avance à voir disparaître du sol de l'Europe cette religion qui a abruti une partie des peuples de l'Europe soumise au joug ottoman; cette religion peut convenir, peut-être, à l'indolence et insouciance asiatique; en Europe, elle peut seulement plus être tolérée; elle ne doit donc plus avoir aucun droit de domination. Constantinople, telle qu'elle est, ne peut plus rien régir en Europe; elle confond seulement nos idées; elle nous déroute; elle nous pervertit. On y arrive avec des illusions; si on y reste, non pas seulement, on les perd; mais on se résigne, on renonce à toute idéalité, on cesse de lutter, et de travailler pour le bien. Constantinople, pour le moment, est un centre d'inféction pour l'Européen qui cherche l'Orient; c'est impossible que de ce centre une partie de l'Europe soit encore régie et gouvernée.

Mais, en attendant le jour de la justice, où l'Empire Ottoman cessera de faire partie des grandes puissances de l'Europe, qui le gardent sous leur tutelle, il est intéressant de voir le noble effort des jeunes états balcaniques pour marcher plus vite dans la voie du progrès et corriger les effets désastreux d'une trop longue domination turque.

Le peuple bulgare a été délivré le dernier; il est donc en retard de quelques dizaines d'années vis-à-vis du Roumain et du Serbe; mais d'après ce que j'ai pu constater dans ses quatre principales villes, Roustchouk et Varna, Sophia et Philippopoli, il rattrappe bien le temps qu'il a dû perdre sous le joug ottoman, et il marche maintenant à grand pas vers la civilisation.

Le moment historique me semblait intéressant pour étudier les conditions du jeune état; tout ce qui se

fait par la lumière pour la lumière m'est sacré; c'est pourquoi j'ai étudié la Bulgarie avec le plus vif intérêt. Les Roumains et les Serbes n'ont aucun droit d'être jaloux de ce qui se passe en Bulgarie; ils ont eux mêmes donné l'exemple; les Roumains surtout, guidés par un grand prince, ont, au contraire, le droit d'être très fiers d'avoir souvent servi comme noble repoussoir à l'œuvre de la civilisation bulgare, après avoir si puissamment contribué à l'œuvre de la délivrance. J'ai entendu quelque plainte que les Bulgares sont des ingrats. Les Français ont adressé souvent le même reproche aux Italiens. Si la reconnaissance chez les individus est rare, la reconnaissance des peuples est presque une utopie. L'homme est surtout jaloux de son indépendance; dans le bienfaiteur qui ne sait oublier le bien qu'il a fait, il soupçonne aisément un dominateur, soit même un tyran possible. Le sage ne demande jamais et ne s'attend point à un retour de reconnaissance pour le bien qu'il a pu faire; il est même prudent de ne pas trop s'occuper de l'individu que l'on a poussé un jour dans une bonne voie. Lorsque l'on s'y attend le moins, à un moment donné, l'ancien bénéficié peut trouver lui-même son compte à s'en ressouvenir; il faut donc savoir l'attendre, et en attendant, le traiter d'égal à égal. La reconnaissance affichée trop ouvertement et constante crée une sorte d'infériorité, au bénéficié, qui le gêne; et il ne faut jamais trop gêner les gens que l'on aime, et avec lesquels il serait commode de vivre en paix.

La Bulgarie sera un jour une force précieuse pour la péninsule balcanique. Il convient de savoir tenir compte de cette force, qui se développe; mais, en même temps que tous ces peuples balcaniques avancent rapidement dans la voie du progrès, il faut souhaiter et désirer

pour eux qu'ils idéalisent davantage leur œuvre. Le bien-être matériel d'un peuple doit être une préoccupation constante des hommes de gouvernement; mais le pain quotidien essentiel doit être celui de l'Évangile, le pain de l'âme, dont on ne peut et dont on ne doit jamais se rassasier.

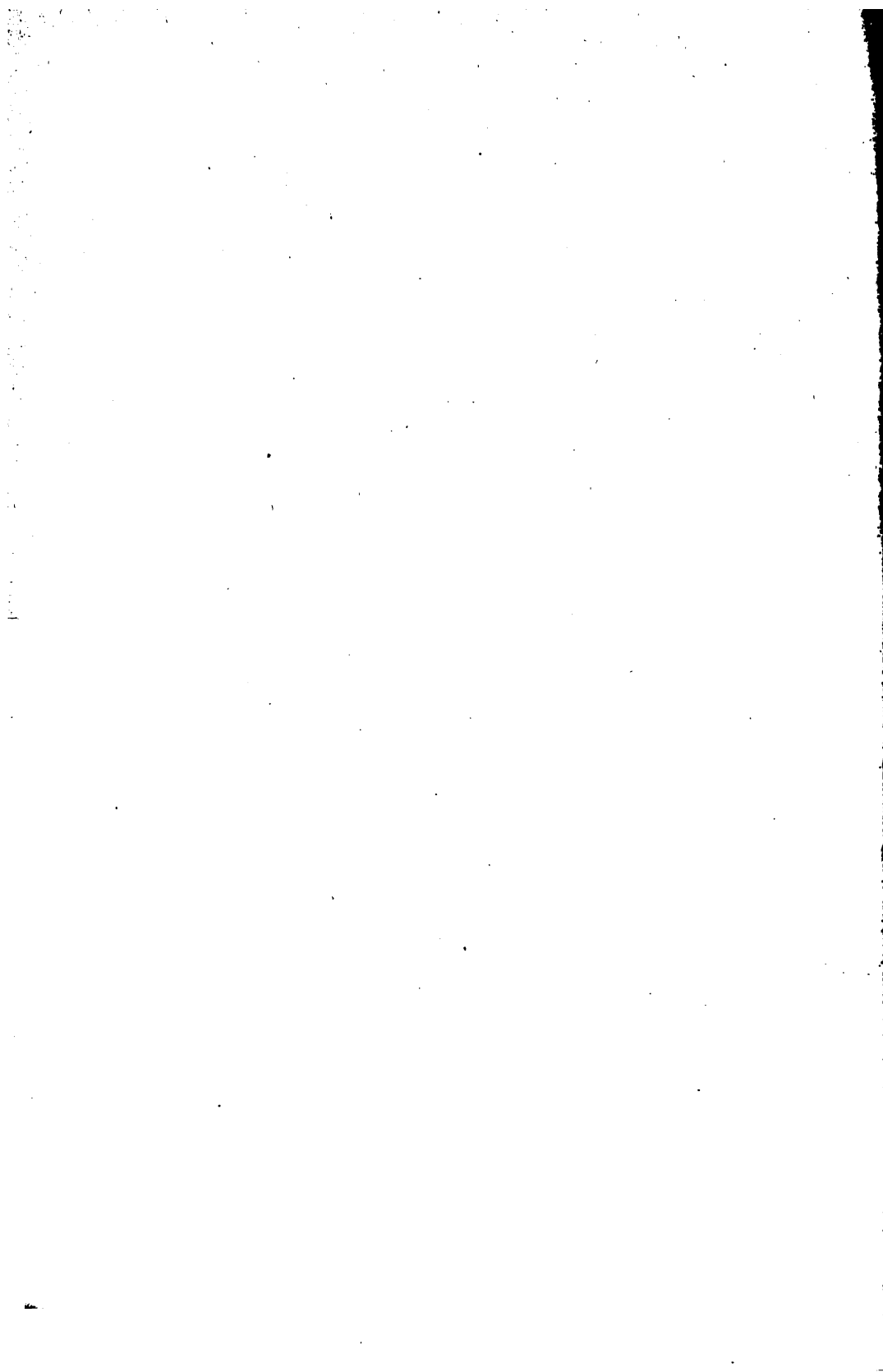
Ce pain est devenu mon salut d'écrivain, et de voyageur; c'est par ce pain, que ma parole a quelquefois le don de pénétrer; je le distribue, en communion sainte, à toutes les âmes ouvertes vers les horizons lumineux; si partout où je passe, il m'arrive d'éveiller quelque étincelle de sympathie et d'allumer quelque feu brillant, je remercie Dieu de m'avoir fait grâce de ce don. On me disait que le Bulgare était dur, froid, et insensible; j'ai traversé la Bulgarie, et causé avec les Bulgares, avec les meilleurs, sans doute; et bien, j'ai vu souvent leur regard s'animer dans la vision d'un monde meilleur; ceci m'a suffi pour me dire, en partant, que la Bulgarie est un pays d'avenir, et pour augmenter mon envie de présenter le jeune peuple bulgare, tel que je l'ai vu, à mes compatriotes, surtout, avec lesquels, j'espère bien que dans un temps non éloigné, aussitôt que la capitale de la Bulgarie sera ralliée, par un chemin de fer, avec l'ancien port romain de Dyrrachium (Durazzo), les Bulgares parleront directement, et aussi un peu aux Serbes et aux Roumains, avec lesquels ils devront constituer cette grande Confédération Orientale, où chacun de ces peuples, au lieu de convoitises malsaines, pourra apporter des énergies précieuses pour le plus grand bien de tous et de chacun.

Lorsque cette triple Alliance des trois peuples danubiens balcaniques se sera consolidée dans une puissante Confédération Orientale, arrivera, peut-être, la déconfiture de l'Empire Ottoman en Europe; et

alors, il sera temps, en rendant Constantinople une ville libre internationale, et un grand entrepôt de commerce entre l'Asie et l'Europe, enlevée à toutes les convoitises des grandes et des petites puissances, de remettre la Grèce dans son assiette parfaite, et de l'associer à la Confédération Orientale, à la condition que ses droits d'aînesse, que ses anciens titres de noblesse n'empiètent jamais sur les droits des jeunes, qui avancent pleins de sève et rayonnants de bonheur, sur les grandes voies lumineuses de la civilisation.

PREMIÈRE PARTIE

JOURNAL DE VOYAGE



PREMIER CHAPITRE

À travers la Roumanie.

L'impression que l'on éprouve en revoyant un pays qui nous a séduit et attaché, ne diffère guère de celle que nous éprouvons lorsque, après une séparation forcée de quelque mois, nous pouvons revoir une personne bien aimée et lui témoigner la fidélité et sincérité de notre affection.

Une impression pareille j'ai ressentie, en remettant le pied sur le sol roumain, pour me rendre en Bulgarie.

C'est vrai que le chemin le plus court, le plus direct, pour atteindre Sophia, la capitale de la nouvelle Principauté m'était offert par la route de Belgrade. Mais, comment résister à la tentation de passer à côté de mes grands amis roumains, sans faire un petit détour pour les saluer ? Aussi, ai-je laissé, pour cette fois, de côté la Serbie, et décidé d'aller me retremper, pour mon grand voyage en Bulgarie et vers l'Orient biblique, dans la plus riante et plus civilisée vallée des Carpathes, dans ce lieu de délices qui s'ap-

pelle Sinaïa, où le plus chaud et le plus cher de mes amis roumains m'attendait dans son délicieux chalet.

Le sénateur V. A. Urechia était venu à ma rencontre sur le confin de la Transylvanie, à la gare de Prédéal; ses deux aimables dames, M.^{me} Urechia et sa sœur madame Leria (bien connue dans le monde artistique sous le nom de Zosima, professeur au Conservatoire de Bucarest, un contralte de premier ordre, fort apprécié par Carmen Sylva), m'attendaient au chalet. Je m'y installe comme chez moi, et je m'y laisse choyer et dorloter par une amitié prévenante et aux petits soins. L'air de Sinaïa est vif et fortifiant; j'y respire donc à pleins poumons; mais surtout au sein d'une bien douce amitié je me sens revivre. On cause au chalet, avec le plus parfait abandon, un peu de tout, mais surtout de ce qui nous intéresse en commun; l'Italie et la Roumanie, leur avenir, leur alliance, leur fraternité, sont nos thèmes favoris.

Je me promène au Parc, et j'admire le long des avenues les tapis, les chemises, les robes brodées, œuvre des paysans roumains, qui s'étaient pour la vente. C'est une exposition permanente de l'industrie locale, qui offre un coup d'œil pittoresque; je voudrais pouvoir enlever le tout pour en faire un musée à Rome; mais ces broderies, même sur place, reviennent assez chères; et on doit se contenter d'admirer et passer outre. On s'arrête devant un café de luxe, servi par un confiseur de Bucarest; les prix sont les plus élevés de Paris; mais on a, du moins, le plaisir, restant assis, de voir passer devant soi toute la plus brillante société roumaine, en écoutant la musique exécutée par une excellente orchestre militaire. Après une demie heure d'arrêt, nous montons vers le vieux couvent de Sinaïa, qui a servi souvent comme forteresse, et qui montre

encore les traces du siège des Autrichiens, vaillamment repoussés au siècle passé. Le couvent pourrait contenir une cinquantaine de moines; il n'en garde plus que vingt; la forme de la cour du couvent est assez originale, et me rappelle quelque peu certains intérieurs du couvent franciscain de la Vernia sur notre Apenin. Du couvent de Sinaïa je monte jusqu'à Castel Pelesch, la magnifique résidence d'été du Roi et de la Reine de Roumanie, où j'inscris mon nom; et j'admire le paysage. Des prairies vertes d'émeraude parsemées de fleurs; des sapinières sombres et touffues; des ruisseaux au doux murmure, qui serpentent au milieu des prairies et déversent leurs eaux fraîches et pures au bruyant Pelesch; Carmen Sylva a peuplé tout ce paysage, qui ressemble à une féerie, de ses légendes poétiques. Autrefois la Reine elle-même venait se promener et méditer au fond de ces forêts; maintenant on n'y voit plus que les gnomes, les ondines, les nymphes de toute espèce dont le génie poétique de Carmen Sylva a peuplé cette région; la Reine elle-même ne s'y montre plus; mais de son piano elle les évoque souvent et les fait danser au clair de lune des brillantes nuits d'été.

Au dessus de Castel Pelesch est un ancien pavillon de chasse qui a servi pendant quelques années, avant la construction de la nouvelle superbe Résidence, de refuge pendant les grandes chaleurs, au Roi Charles et à la Reine Elizabeth; maintenant elle est occupée par le prince héritier Ferdinand, la princesse Marie et leur enfant Charles II, dont on commence à faire de grands présages; on lui découvre aussi quelques traits de caractère qui sembleraient annoncer un futur prince énergique; et l'énergie est une qualité qui, dans les temps modernes, devient de plus en plus rare chez les

princes. Mais les patriotes roumains font des grands vœux pour que le règne de Charles premier fondateur de la nouvelle Roumanie dure, comme celui d'Auguste, le fondateur de l'empire Romain, au delà d'un demi siècle, pour que son œuvre ait le temps de se consolider, et que Charles II trouve, lorsque son jour arrivera, une Roumanie si bien organisée, qu'elle ne puisse plus être ébranlée par aucune secousse. On raconte que, dans une audience royale, à laquelle le petit prince était présent, Charles II alla tout droit s'asseoir sur le trône royal ; son grand oncle, le Roi Charles I sourit, mais envoya l'un de ses aides de camp lui dire très-respectueusement : *un peu plus tard, Altesse*. Cette prise de possession avant les termes est, tout de même, un indice de prédestination, auquel, sans être superstitieux, on aime à attacher quelque prix. Mais, tant que la main de Charles I est ferme, son intelligence ouverte aux grands horizons, et tant que son cœur battra d'amour pour le peuple roumain, on ne peut désirer aucun changement de règne.

Je visite le marquis Incisa notre digne ministre en Roumanie, à l'Hôtel Hungarth; il m'entretient longuement sur les conditions actuelles de la Roumanie et de son peuple ; je l'écoute attentivement, bien que je ne partage pas toutes ses appréciations. Mais, dans mes grands voyages, il m'est rarement arrivé de trouver des diplomates optimistes, et le point de vue auquel se place notre excellent ministre est à peu près le même qui guide le plus grand nombre de jugements de nos représentants à l'étranger. L'excès de réserve, de prudence, et de méfiance, le scepticisme et le pessimisme systématique semblent donner à nos diplomates un air plus grave ; mais je me demande si, par un système opposé, on ne gagnerait pas plus de terrain, on ne fe-

rait un plus grand chemin, et, en gagnant plus de confiance, on n'éveillerait pas de plus larges et vives sympathies chez le souverain et le peuple auprès desquels on est accrédité. Le marquis Incisa, en parfait gentilhomme, garde toute la distinction et correction élégante de sa haute position; mais, il me semble qu'avec un peuple aussi vif que le Roumain et aussi amoureux de l'Italie, il n'y aurait aucun inconvénient à se laisser un peu entraîner; le froid glace; la chaleur enflamme; et entre Roumains et Italiens il ne faut que du chaud; ils nous en donne, et c'est notre devoir d'en rendre; lorsque nous nous y habituerons, ce sera aussi notre plaisir.

Avec mon ami le sénateur Urechia, je fais une magnifique promenade en voiture jusqu'à Busteni; la route est superbe. On traverse un grand Parc, qui longe la Prahova, un fleuve ou torrent au cours très rapide. Nous faisons une petite halte, en chemin, à une laiterie hollandaise, où l'on nous sert une tasse exquise de lait bien frais. Près de Busteni, nous saluons le Prince Ferdinand qui guide lui-même ses chevaux, revenant de Prédéal.

Busteni est un village ouvert et riant, peuplé de chalets très coquets, et très fréquenté en été; la société y est moins guindée et plus à son aise qu'à Sinaïa. Je visite la petite église fort gracieuse, que le Roi Charles y a fait construire à ses frais; le curé qui reçoit ses salaires du roi, est un prêtre patriote, l'archimandrite Denis Simionescu, alors président de la section de la Ligue Roumaine de Prédéal; il m'annonce que la Ligue organise un banquet en mon honneur à Azonga. C'était mon intention de passer *incognito* en Roumanie, et j'espérais que le toit hospitalier de mon ami Urechia m'aurait protégé de toute recherche; mais la Ligue Roumaine aussi

a sa police; on m'a donc bien vite déniché; on a ébruité, quelque part, mon arrivée, et les journaux ont commencé à jaser sur mon compte; je soupçonne même que le premier traître dénonciateur se trouvait bien près de moi; une fois livré, il n'y avait plus moyen de se sauver; et il m'a fallu une fois de plus, bien à contre gré, me mettre en frais de représentation.

A Busteni je passe devant une baraque turque, où l'on me dit qu'on exécute la danse du ventre. Quelle anomalie dans un paysage suisse, qui semblerait seulement se prêter à l'idylle. À côté, se dresse un édifice élégant, l'*Éliseo*, construit par un Italien, un certain Uberti; dans la salle principale on y danse, on y joue, on dresse des spectacles de café concert; la salle est ornée de fresques, où dominant un Gambrinus, une danse roumaine, et des femmes très-peu habillées.

En rentrant, je trouve une invitation à déjeuner pour le lendemain à Castel Pelesch.

Nous sommes reçus, le sénateur Urechia, ses dames et moi, par l'aide de camp du Roi, M. Grassotzki, par l'aide de camp du Prince héritier, M. Dimitrescu, et par la Dame d'honneur de la Reine, Madame Maurojeni, dans la salle mauresque.

On y voit des trophées de la guerre contre les Turcs enlevés à Grivitza et à Plevna; l'architecture de la salle est une brillante imitation de certains détails de l'Alhambra et de l'Alcazar; l'idée mère de cette œuvre d'art appartient au Roi Charles lui-même; le Comte de Nouy son architecte français, qui est l'hôte du Palais, et avec lequel je m'entretiens sur ses voyages en Orient, et sur son séjour à Jérusalem où il a bâti, par ordre de la princesse Aurélie La Tour d'Auvergne, l'église du Pater, a admirablement secondé le bon goût du Souverain.

On annonce le Président du Conseil des Ministres, M. Stourdza, arrivé exprès de Constantza pour saluer le Roi et la Reine, sur le point de partir pour Ragatz ; il précède de deux minutes l'arrivée de leurs Majestés. Le Roi s'approche de moi et me tend la main en souriant et en montrant sa satisfaction de voir que la Roumanie m'a laissé de si bonnes impressions que je n'ai pas trop tardé à y revenir ; Carmen Sylva s'avance souriante, quatre petits volumes à la main, la *Divina Commedia* que j'ai commentée pour mon fils, et mes *Drames Indiens*, en ajoutant avec une grâce exquise :

« Vous le voyez ; vos enfants se portent bien, et ils me suivent partout. » Tant de bonté ne pouvait que m'émouvoir et me rendre confus.

A table, ayant l'honneur d'être assis à côté du Roi, sa Majesté daigna me questionner sur le chemin que j'aurais pris pour me rendre à Constantinople. Le Roi Charles me fit comprendre que je devais faire connaissance des bateaux roumains, pour avoir une idée de la petite marine de son royaume ; lorsque j'ai dû lui apprendre qu'il me fallait atteindre Constantinople, en traversant la Bulgarie, je vis légèrement se contracter et s'obscurcir sa noble figure. En Roumanie on est, en ce moment, quelque peu inquiet sur les intentions des Bulgares ; on leur soupçonne un esprit de convoitise sur les régions avoisinantes, qui pourrait être cause de quelques troubles ; vers le sud, leurs prétentions excessives sur la Macédoine seraient au préjugé des Grecs, des Serbes et des Roumains ; et vers le ouest, l'avenir de l'Albanie semble être sérieusement menacé par la tendance de la Bulgarie à rejoindre, tôt ou tard, un port de l'Adriatique. Pour dire toujours ce que je pense, pour mon compte, comme Italien, tout en me rejoissant d'apprendre que la Serbie et la Roumanie, par une nou-

velle convention vont prolonger leur voie ferrée jusqu'à un port de l'Adriatique près du Montenegro, je fais des vœux pour que la Bulgarie sorte, à son tour, de son isolement, et, à travers l'Albanie, libre ou sujette qu'elle soit, puisse, par le port de Durazzo, retrouver l'ancien chemin de Brundisium, et renouer des relations de commerce directes avec l'Italie méridionale. Notre grand intérêt est que toute la péninsule balcanique se peuple, se cultive, s'anime et marche de tous les côtés vers nous; si nous nous entendons mieux avec les Latins qu'avec les Slaves, nous ne voulons point refouler ces derniers vers l'Orient; mais, tant qu'ils respectent nos droits, tant qu'ils ne gênent point nos commerces, qu'ils ne font aucun acte de violence contre notre langue et notre civilisation, nous serons toujours heureux de les voir venir vers nous et de nous entendre avec eux.

Le Roi semble satisfait de son dernier voyage en Russie auprès du Tsar, non pas seulement, à ce qu'il paraît, à cause de l'accueil magnifique qu'il y a trouvé; mais des résultats que sa Majesté semble en espérer pour l'avenir de la Roumanie. Sa Majesté ne me paraît pas avoir grande confiance dans l'avenir de la Turquie et de l'Autriche-Hongrie, et se tient bien préparée aux jours inevitables, peut-être pas trop éloignés, de la décomposition des deux empires. Seulement le Roi Charles trouve que la politique actuelle des Hongrois à l'égard des Roumains n'est pas la plus sage du monde; ils ne pensent pas assez que tôt ou tard ils devront sérieusement compter sur les Roumains. Le Roi Charles vient de dire à un illustre homme politique : *La Roumanie devra être grande ou disparaître*. C'est avec de pareilles visions que l'on forme les grands états, et on peut être sûr que si le Règne de Roumanie

reste encore quelques années dans les mains de son glorieux fondateur, il sera si bien lancé en Orient, qu'il en tiendra la tête; et l'intérêt de l'Occident Latin est sans aucun doute que cette tête soit tenue par un vaillant peuple issu de Rome. L'Empereur de l'Allemagne vise à l'Asie Mineure et à la Syrie; mais pour y arriver il devra traverser les Balcons; il lui est donc absolument nécessaire de gagner la sympathie des Roumains; il a grand besoin de se faire des amis sur son passage. La Roumanie est sur la voie de l'Allemagne d'un côté et des Indes, de l'autre; une position dont elle doit savoir profiter. On parle des Indes et de la peste qu'y règne; le Roi Charles semble effrayé du nombre de 120,000 victimes que les journaux anglais annoncent; j'observe que ce nombre est insignifiant pour les Indes, où l'on compte 270,000,000 d'âmes; par rapport à la population, le ravage n'est donc pas très grand; c'est plutôt à certains égards, une sorte de nettoyage; la peste vient d'atteindre les quartiers les plus sales et les plus misérables de Calcutta et de Bombay. Peut-être, on prendra à l'occasion de la peste, des mesures hygiéniques qui marqueront un nouveau progrès dans la civilisation indienne. Sa Majesté, songeant peut-être, à la Dobroudja encore presque déserte, s'écrit mélancoliquement: Voilà des pays qui sont trop peuplés, et d'autres qui ne le sont pas assez.

Après le déjeuner, on se réunit pour prendre le café debout dans la cour du Palais, qui n'offre cependant rien de remarquable, ni d'attrayant. La Reine me questionne sur mon voyage en Palestine, et semble s'étonner quelque peu qu'un être aussi frêle que moi, puisse encore se donner tant de mouvement; elle ne pense pas d'ailleurs que les grandes fatigues et que les grandes promenades conviennent aux hom-

mes de science et à tous ceux qui travaillent avec la tête ; leur esprit endure, dit-elle, au travail et ne s'y fatigue point ; mais leur corps ne présente pas la même résistance ; l'exercice physique des hommes d'étude ne saurait donc être que très-moderé.

On parle des artistes Dall'Orso, Dinico et Enesco, que la Reine protège, et qui prendront part le lendemain à une Académie musicale, à laquelle Carmen Sylva me convie. Le jeune Enesco semble un enfant prodige ; il va atteindre le lendemain sa dix-septième année ; la Reine lui ménage une surprise pour son jour de naissance : un gâteau avec des cierges allumés tout au tour, à la mode de l'Allemagne ; M. Dall'Orso et M. Dinico vont improviser pour lui une sérénade ; c'est bien simple, mais de la part d'une Reine, l'attention me semble touchante, presque maternelle.

Le lendemain je reviens à Castel Pelesch pour l'Académie musicale. Lorsqu'on m'introduit, la Reine est seule au piano, auprès duquel elle passe maintenant une grande partie de sa journée. Elle se lève, et elle me précède vers une magnifique terrasse, pour me faire admirer de là la beauté du panorama sur la montagne et sur la prairie, vraiment superbe. Carmen Sylva regrette de devoir quitter ce lieu de délices, pour se rendre à Ragatz, un bien pauvre endroit, sur le Lac de Constance, que le Roi aime cependant, parcequ'il y est né, parcequ'il y a passé une partie de son enfance, parceque sa mère bien aimée s'y trouve. Mais le Lac de Constance, dit Carmen Sylva, qui se souvient de son séjour au Lac Majeur, n'a rien à voir avec les beaux lacs d'Italie. Le Roi Charles connaît seulement le nord de l'Italie ; et Carmen Sylva elle-même regrette fort de ne pas encore connaître Rome. Je remarque que le chemin de Rome est grandement

ouvert au Roi et à la Reine des Roumains, et j'ajoute que j'espère en attendant de voir à Rome pour le Congrès des Orientalistes toute une légion de Roumains; sur cette entrefaite, entre M. Stourdza et glace un peu notre conversation, en remarquant avec humeur que la Roumanie n'avait pas besoin d'être dépeuplée. J'ouvre mes grands yeux et je n'ajoute mot.

Les artistes arrivent, et bientôt après un essaim frétilant de dames et de demoiselles souriantes. On se place; le ministre de l'Instruction publique, Monsieur Spiro Haret, (mathématicien distingué) le président Stourdza et moi formons le seul public mâle; le silence se fait; M. Dall'Orso étale, l'un après l'autre, tous ses talents; il chante en allemand, en français, en roumain, en italien; il joue au piano et du violon, et il charme toujours; M. Dinico joue à merveille du violoncelle; Carmen Sylva exécute un quatuor de Beethoven, d'un effet admirable, avec Dinico, le jeune Enesco et un violon allemand; suit une magnifique sonade de Marcello; enfin, Enesco se produit tout seul, avec ses propres compositions, où il me semble cependant rencontrer des réminiscences trop nombreuses de Glück; j'y cherche en vain des traits de véritable inspiration et de génie; mais Carmen Sylva semble y croire, et couve le jeune artiste de son regard maternel. Elle dit même, dans la douleur de ne pas avoir des enfants à elle: cet enfant de l'art que Dieu m'a envoyé est une de mes plus grandes consolations.

La Ligue de Prédéal ayant organisé un banquet en mon honneur au village d'Azouga, entre Busteni et Prédéal, il faut bien se rendre à cette fête populaire.

Azouga est un village industriel. Cinq de ses fabriques occupent 800 ouvriers; le fabriquant le plus

considérable, M. Babesc me fait les honneurs de son village, avec le président de la section de la Ligue, Monseigneur Denis Simionescu, le chef de gare S. Igirosianu (vice-président alors, et président actuel), le vice-président Jon Santu, le secrétaire Francu, le caissier Dogarescu, l'inspecteur des écoles Popescu Ciocanel. Le dîner doit avoir lieu à la *Cantina*, qu'on a orné de drapeaux roumains et italiens pour l'occasion; tout le peuple d'Azouga s'est rassemblé autour de la *Cantina*; la fanfare du pays me salue, lorsque j'entre; sur le seuil trois aimables dames, en costume roumain, s'avancent avec trois magnifiques bouquets de Brasow, l'un pour Madame Urechia, l'autre pour Madame Leria, le troisième pour moi. Le mien m'est présenté par une très jolie petite femme, brune et délicate, aux yeux noirs et pétillants, toute mignonne, toute fraîche, toute naïve, toute gracieuse et qui, avec sa petite bouche, sourit comm'un enfant. Mais cette enfant de vingt ans, qui a l'air pourtant de n'en avoir que quinze, et qui garde encore tout le parfum et toute la pureté d'une vierge a déjà fait cadeau à son chef de gare, M. Igirosianu de cinq enfants, qui se portent tous à merveille et chaque année, très régulièrement, les deux époux s'entreignent de la même manière; les hivers d'ailleurs sont si longs à Azouga; et tant que la neige est dans la vallée de la Prahova, si peu de voyageurs descendent à cette gare; il faut donc que l'on occupe un peu son temps. Puisque les oiseaux font leur nid chaque année, et puisque la Providence est là pour donner de quoi becqueter aux petits chardonnerets, pourquoi le fils de l'homme serait-il abandonné? Courage donc, jeunes mariés, point de oisiveté, et, tant que vous avez du fil, continuez à tisser sur votre métier. La dame charmante qui me fait les honneurs d'Azouga ne connaît que le rou-

main ; mais ses yeux et son sourire mettent des points sur les *i* à chaque mot que je ne comprends pas ; de son côté, à chaque mot que je lui adresse, elle me dit *merci* et à chaque verre que l'on vide en mon honneur, à chaque toast que l'on prononce, elle se lève de sa place, elle vient très gentillemeut me chercher, son petit verre levé, pour toucher au mien. Je crois qu'il serait difficile de s'imaginer quelque chose de plus doux, de plus gracieux, de plus gentil de cet être féminin qui a passé un instant devant mes yeux éblouis, comm'un rêve de printemps, et, près de mes lèvres émus, comme le souffle parfumé d'une vierge immortelle....

La table du banquet avait la forme d'un fer à cheval ; une centaine de personnes, membres de la Ligue était assis tout autour ; des demoiselles en costume roumain servaient à table. Je ne me rappelle plus si on y a bien mangé ; mon attention était entièrement distraite par le spectacle de la salle pittoresque ; au fond de la cave, des ouvriers et des paysans attablés, feignaient être là, comme des simples consommateurs de bière ; mais on comprenait bien qu'ils s'y trouvaient, attirés par les discours patriotiques qui n'auraient tardé à se faire entendre.

Le président archimandrite ouvrit le feu le premier, en portant un toast aux souverains de Roumanie et d'Italie et en bénissant les deux pays. Suivirent plusieurs toasts en l'honneur de l'hôte italien et du grand patriote roumain M. Urechia, qui m'avait amené à Azouga.

Heureusement pour moi, que les plaisants de mon cher pays, étaient bien loin de moi, et ne pouvaient pas entendre tout ce qui fut dit, en cette occasion, de trop flatteur à mon adresse ; sans cela, en entendant dire par Urechia, que j'étais deux fois un Ange, d'abord par

mon nom, et puis, parceque, comme l'Ange du Seigneur, je foudroyais, avec une épée flamboyante, les ennemis du peuple roumain, ils n'auraient point manqué de recourir à tous leurs sifflets pour couvrir du bruit d'un charivari épouvantable les hosannas d'Azouga.

Et lorsqu'à la fin de son magnifique discours, le sénateur Urechia saluait les Saxons de la Transylvanie qui se trouvaient au banquet de la Ligue Roumaine, à l'occasion du centenaire du grand saxon Hunterus, qui le premier avait imprimé un livre roumain, en faisant des vœux pour l'union des Saxons et des Roumains, et me demandait d'être le parrain de cette union propice et de la bénir, je crois que quelques insectes de la presse italienne auraient trouvé, par quelque murmures, le moyen de l'empêcher de prononcer un pareil blasphème, puisqu'on a aussi avancé, quelque part, que je voyage toujours *inaperçu*.

En attendant, pendant le dîner, on faisait circuler un album, où tous les convives signaient leurs noms; cet album me fut présenté à la fin du banquet, au milieu des hourras de toute la salle et de la foule qui se pressait dehors. Le soir, avec un magnifique clair de lune, emportant nos bouquets, les sourires des dames, et les vœux de la Ligue, nous retournions à Sinaïa.

Le lendemain j'assiste au départ de Leurs Majestés; il y a foule à la gare; le salon est orné de tapis roumains et de drapeaux. On me présente aux ministres de la justice et de l'instruction publique, Palladi et Haret, à l'évêque de Buzeu, à l'ingénieur Angel Saligny, l'auteur du grand pont sur le Danube, et à la princesse Marie Ghika, veuve du baron Herz, nièce de l'ancien prince régnant Grégoire, cousine de la feu Dora

d'Istria, auteur elle-même de poésies charmantes ; et je revois le prince Jean Ghika, nommé ministre de Roumanie à Athènes. Carmen Sylva arrive ; on la couvre de fleurs : elle reçoit mon salut en italien ; elle paye chacun de son plus gracieux sourire, en regrettant de ne pouvoir donner qu'un sourire à chacun. Je salue le Roi avec un salut indien, que Sa Majesté agrée : *Dirghayuh*, nouveau Trajan (*Dirghayuh*, que tu puisses vivre longtemps, c'est le salut, avec lequel le cocher accompagne le Roi Dushyanta, dans la *Çakuntalâ* de Kâlidâsa). Le Roi semble agréer ce compliment exotique ; Sa Majesté avait déjà demandé de moi au sénateur Urechia, et sachant que j'allais parcourir avec ce fidèle ami une partie de la Roumanie, lui avait surtout recommandé de ne pas oublier de me faire admirer Constanza et l'église d'Argesch, dont il a toutes les raisons d'être fière. Au départ des Souverains éclatent des hourras chaleureux et bien nourris.

Nous quittons, mon ami Urechia et moi Sinaïa, pour notre petite tournée. Il m'est impossible de mettre la main au portefeuille pour prendre des billets, au chemin de fer. Urechia me déclare que je suis l'hôte du Gouvernement, tant que je me trouve sur le sol roumain ; on prétend qu'on a des obligations envers moi. Les chemins et les hôtels me sont donc ouverts partout. Je visite, à Bucarest, les aimables rédacteurs de l'*Indépendance Roumaine*, qui m'engagent fort à visiter les Roumains de la Macédoine ; je serre la main au sénateur Pierre Gradisteanu, l'intelligent et actif nouveau surintendant des théâtres roumains. Je reçois à l'*Hôtel Continental* la visite d'un jeune rédacteur italien de l'*Indépendance*, M. Bernardi, que j'avais connu à Rome ; je ne me doutais point d'avoir devant moi un *reporter*, venu exprès pour m'interviewer ; le lende-

main paraissait un *interview* avec moi dans l'*Indépendance Roumaine*, un reportage assez fidèle d'une causerie familière et innocente, qui ne valait, peut-être, pas la peine d'être ébruitée.

Nous partons, M. Urechia et moi, pour Constanza; l'inspecteur du chemin de fer nous accompagne, après nous avoir procuré un coupé très confortable, duquel nous pouvons, à notre aise, observer, et, de temps en temps, admirer le paysage que nous parcourons. Nous traversons d'abord, des vastes plaines, où l'on a moissonné depuis peu, et où l'on va bientôt récolter le maïs. Après Borgea, le paysage change; commence la région marécageuse; dans les marais, je remarque différentes espèces d'oiseaux aquatiques, et surtout des canards sauvages, des grus, des cigognes, des hirondelles d'eau et autres espèces que je ne connais point.

Mais j'admire surtout le magnifique chemin de fer tout droit, avec ses remparts, le pont sur le canal de Borgea, et enfin le grand pont de 750 mètres de Cernavoda sur le Danube, œuvre monumentale, digne d'Auguste et de Trajan, accomplie par M. Saligny, sous le Règne de Charles I^{er}, en l'honneur duquel le Pont fut baptisé. À la tête orientale du pont deux magnifiques soldats roumains en bronze en font la garde. Une œuvre tellement grandiose, entreprise à de si grands frais, n'aurait peut-être étonné, si au delà du pont avait existé une grande ville; mais ce pont fut jeté avec hardiesse sur le désert, par le Roi Charles, dans le seul but de réunir le centre de la Roumanie avec la mer. Le projet était audacieux; l'exécution en fut admirable; les Roumains ont raison d'être fiers de leur pont sur le Danube, et les étrangers de s'extasier devant cette œuvre colossale. Si, au temps d'Auguste, on avait fait pour cette partie de la Dacie, ce que le

Roi Charles y a déjà accompli en trente ans de règne, Ovide, résigné à son sort, n'aurait point écrit ses élégies, et, au contraire, très probablement, nous aurions eu de sa plume facile un glorieux péana.

La ville de Constanza qui a surgi près des ruines de Tomi, où le poète de Sulmone avait été déporté, avec ses douze mille habitants, est peut-être déjà plus peuplée que l'ancienne ville dace ; mais le peuple qui l'habitait, des Scites et des Sarmathes, était barbare. Ceux qui maintenant se promènent au bord de la mer et admirent l'élégance et la grâce des dames roumaines ont de la peine à comprendre pourquoi Ovide se plaignait tant de son exil. Mais dès qu'on jette un regard sur tout le paysage qui s'étend de Cernavoda à Constanza, en face d'une campagne déserte, où l'on distingue seulement, à de rares intervalles, des villages misérables habités par des Tartares et par des Turcs, on éprouve quelque chose comme un sentiment de misère et d'anéantissement. On ne voit pour le moment que des marais et des collines arides dépourvues de toute végétation. Très probablement ce même sol mieux cultivé donnerait des vins superbes ; mais tant que des ouvriers latins ne viendront remplacer les indolents musulmans qui occupent actuellement cette partie du sol roumain, aucune resurrection de cette contrée ne sera possible. Il est évident qu'autour de Medjidié il ne serait pas impossible de créer un jardin qui ne tarderait à devenir une merveille ; mais il faudrait y employer des centaines de milliers d'agriculteurs robustes, actifs et intelligents. Quelle noble mission serait donc réservée aux colonisateurs italiens de ce pays, si on savait les attirer d'abord, et puis les bien conduire, les bien diriger, et les retenir sur le sol roumain !

Nous descendons au *Karol Hôtel* conduit par un certain Pasini, de Poschiavo dans l'Engadine; j'y rencontre la princesse Zoé Stourdza, l'intelligente femme du Président du Conseil des Ministres, M. Rosetti, le ministre de Roumanie à Saint-Pétersbourg, le député Ciocazan, l'ex-général Cantilli, qui se rappelle d'avoir été aide de camp du Prince héritier Humbert et n'a point oublié son italien.

Je passe devant la statue en bronze érigée en l'honneur d'Ovide sur la place principale de Constanza; ce beau monument est œuvre remarquable du sculpteur Hector Ferrari. Le poète des amours et des *Tristia* médite gravement; son maintien est à la fois naturel et rempli de dignité; sa bouche est sensuelle; son regard plonge dans le lointain; il semble attendre le navire dont il espère la délivrance de la terre d'exil. Seulement on ne comprend pas pourquoi on l'a fait tourner du côté des boutiquiers de la nouvelle ville qui se demandent peut-être toujours qui a pû être cet Ovide auquel on a fait tant d'honneur, au lieu de lui faire regarder cette mer immense qui l'avait séparé de sa belle patrie. Au milieu d'un pays à peu près désert, et d'un peuple barbare, dont il se trouva forcé d'apprendre la langue, pour se faire comprendre et pour vivre moins isolé, il ne pouvait pas se douter de la civilisation qui attendait cette région alors si éloignée du monde romain, et si sauvage. Trajan n'avait pas encore romanisé la Dacie; Auguste en avait fait une sorte de pénitencier; Rome en tirait une partie de ses esclaves, pour en faire des colons, des paysans, des artisans, des domestiques en Italie. Il fallait que dix-huit siècles s'écoulassent pour que la Dacie devenue Roumanie pût voir réunie l'œuvre d'Auguste avec celle de Trajan par les efforts d'un fils d'Armi-

nus devenu le nouveau Décébal des Roumains. La prospérité actuelle de Constanza, à côté des ruines de l'ancienne Tomi, en face de la statue d'Ovide, près de la Mer Noire, au bruit des vagues, soulevées par le vent, me fit écrire ce sonnet que mon ami Urechia a immédiatement traduit en roumain :

DAL PAESE d'OVIDIO.

Dalla terra e dal mar, quale mi recano
 Gli scossi flutti e i venti invito al canto ?
 Del maestro d'amor la nota querula
 Qual suscita al deserto opra d'incanto ?
 Questo che parve, al primo Augusto, inospite
 Lido e disfece, dopo lungo pianto,
 Nel triste esiglio, il Sulmonese improvvido,
 Per qual prodigio si trasforma tanto ?
 Già il suol s'infiora; il mar si doma; l'aere
 Si risana; e, sicuro, Amor, di baci
 E di dolci susurri empie la plaga.
Carlo - Augusto - Trajan surse benefico,
 E, in questa terra de' risorti Daci,
 Il buon seme latin muove e propaga. ¹

Je visite la nouvelle Cathédrale de Constanza, érigée dans le style gréco-byzantin de la *Domna-balasha* de Bucarest; les peintures en style byzantin sont

¹ En voici la traduction en prose : « De la terre et de la mer, comment se fait-il que les flots agités, et les vents m'invitent à chanter ? la note plaintive du maître d'amour quelle œuvre de magie vient-elle d'enfanter au milieu du désert ? Ce rivage que l'ancien Auguste jugeait inhospitalier, et qui, dans son triste exil, après de longs pleurs, à défit l'imprudent poète de Sulmone, par quel prodige, s'est-il ainsi transformé ? Déjà le sol se pare de fleurs ; la mer est domptée ; l'air est rassaini ; et l'amour, en toute sureté, remplit de baisers et de doux murmures la plage. *Charles-Auguste-Trajan* s'est levé bienfaisant, et dans cette terre des Daces renouvelés, fait pousser et propager la bonne semence latine. »

de Mircea ; parmi les fresques, j'admire à l'entrée, les portraits du Roi et de la Reine, que l'esprit tolérant de l'église orthodoxe roumaine a admis, quoique protestants ; on faisait plus de réserves pour quatre saintes peintes par Mircea, auxquelles on savait que quatre jolies dames roumaines, dont l'une israelite, avaient fourni le modèle ; mais ainsi, peut-être, les quatre saintes ont trouvé un plus grand nombre d'adorateurs. Le rite, pendant tout le service, est grandiose et solennel ; je remarque un grand recueillement dans toute l'église ; les réponses du chœur, les antiphones, les cantiques indiquent déjà un progrès dans l'évolution de la musique orientale, qui tend de plus en plus à s'émanciper des tons nasillards et gutturaux et de la monotonie du chant et des hoquets de la synagogue.

Je visite le Directeur de la Prefecture Manolescu Sideri, qui a déjà donné des ordres pour que notre course projetée aux ruines d'Adam Klissi dans la Dobroudja se fasse dans les meilleures conditions. Croquant que nous toucherions aux confins de la Bulgarie, pour rentrer en Roumanie, il nous donne des instructions pour ce passage, on nous prévenant d'ailleurs qu'en Bulgarie nous trouverions des fonctionnaires incorruptibles. Ce premier renseignement sur le pays voisin que je me préparais à visiter, venant d'un Roumain de distinction, m'a fait plaisir et me donne bon espoir sur les rapports que les deux pays entretiendront, à l'avenir, entr'eux. En quittant le Préfet, je rencontre à la sortie un sourire délicieux de femme, qui découvre la plus belle et blanche rangée de dents que j'ai jamais vue de ma vie ; c'était la femme du Préfet, que l'hôte étranger avait eu la chance de rencontrer sur son passage.

Nous nous promenons à la plage, à l'heure des bains ; on y arrive par différentes stations de chemin de fer, éloignée l'une de l'autre d'une centaine de mètres à peu près ; les noms de ces stations sont la plus part historiques : *Ovidio, Teti, Tomi*, ecc. ; mais une station s'appelle *Birreria* ; la gare ici est nommée *halta* (de l'allemand *halten* s'arrêter) ; le chef de gare, au lieu de *capul statiunea*, par un affreux hybridisme de langage, est appelé *cheful stationea*. Il me semble que l'Académie roumaine devrait aviser aux moyens d'empêcher une pareille corruption de la langue nationale.

Près des bains il y a des baraques où l'on prend de la bière, du vin ou du café ; à la tête de l'une de ces baraques nous rencontrons un capitaine à la retraite, le fils de l'écrivain Creanga.

Les Roumains n'ont pas l'air d'être des grands nageurs ; ceux que je vois plongés dans la mer se tiennent étroitement attachés à la corde, et y attendent la vague ; les corps des hommes sont bien faits et leur peau est blanche, même lorsque leur visage est brun et bronzé. Les femmes prennent leur bains séparément des hommes. Ainsi, elles se trouvent plus à leur aise ; et au lieu de costumes élégants de bains entrent dans la mer vêtues d'une seule grande chemise, qui, mouillée, adhère parfaitement au corps, et en dessine les formes. Lorsque le vent souffle, ce costume évidemment très simple et commode, présente quelque inconvénients, puisque le jeu des vagues agitées découvre parfois plus de paysage qu'on ne pourrait s'attendre à en découvrir aux bords de la mer.

En rentrant à l'Hôtel Carol, nous présentons nos hommages à la princesse Zoé Stourdza, qui est en train de lire le *Canzoniere* de Petrarque. Elle a l'air

de ne pas croire à l'existence de Laure; c'est une page de Camerini qui l'a quelque peu déroutée; je tâche d'amoindrir son scepticisme. Mais elle s'anime davantage en parlant de son mari, non pas certes pour moi, mais pour le sénateur Urechia qui appartient à l'opposition et qu'elle voudrait, en le câlinant, amadouer.

Elle se plaint de l'œuvre antipatriotique des oppositeurs de son mari qui ont profité du voyage du premier ministre à Saint Pétersbourg, pour republier et divulguer à la Cour de Russie, au moment où le Roi Charles la visitait, ce que M. Stourdza avait écrit contre le Tzar et son gouvernement. Heureusement ils n'ont pas réussi à faire tout le mal qu'ils avaient en vue; mais c'était trahir le pays que de vouloir compromettre les résultats d'un voyage qui devait assurer de grands avantages à la Roumanie. Le sénateur Urechia désirant faire déceemment un peu de cour à la princesse la rassure que non seulement il n'a pas approuvé la publication en question, mais qu'il l'a regrettée tout autant que le Roi.

La Princesse attend que son mari vienne se reposer à Constanza; il en a bien besoin, dit-elle; avant de partir pour Saint Pétersbourg, il s'était rendu à Karlsbad, pour la cure, qui devait durer 23 jours; après 18 jours, il se vît forcé de l'interrompre brusquement. La cure affaiblit et exige du repos; Monsieur Stourdza a dû, au contraire, après Karlsbad, se fatiguer davantage; et maintenant il doit s'en ressentir. Le sénateur Urechia, bon enfant, en convient avec douceur; mais l'intelligente dame craignant déjà d'en avoir trop dit, change adroitement de sujet de conversation; et s'adresse à moi, pour me recommander la cause d'un pauvre diable de sculpteur roumain

qui demeure depuis cinq ans, à Venise, où il a exécuté un monument destiné à la Roumanie. Le fisc italien impitoyable a taxé l'artiste, non pas seulement pour la dernière année de son séjour à Venise, mais pour les cinq années qui ont précédé. L'artiste n'ayant pas la possibilité de payer cet impôt on s'est saisi du monument même; et il s'agit maintenant d'obtenir du gouvernement italien un ordre d'acquiescement. J'espère qu'à l'heure qu'il est, justice a déjà été faite; mais si on l'attend encore, je dénonce le fait, pour qu'on trouve d'en haut le moyen de réparer à cet acte de violence, que je ne crois point conforme à aucune règle de droit international.

Pendant que nous causons avec entrain avec madame Stourdza, arrivent le député Procopio, le jeune et élégant maire de la ville, M. Scinà, et le Ministre turc, un esprit ouvert, très cultivé, tout à fait moderne, et qui affecte le plus sincère mépris pour la civilisation européenne, qui a cependant contribué essentiellement à lui dégager l'esprit.

Le vent souffle sur la terrasse où nous sommes; mais puisque la Princesse le brave, nous ne devons pas avoir l'air de le craindre. Le maître d'hôtel à son tour, puisque le dimanche on se promène davantage, prétend nous faire dîner tous au jardin; cela peut lui servir de réclame, et faire entrer du monde à l'heure de la table d'hôte. Madame Stourdza ayant subi la loi de M. Pasini, nous nous exécutons tous après elle, bien que le vent emporte les assiettes. La femme du premier ministre touche, pendant que nous dînons à côté d'elle à plusieurs sujets différents; elle critique la tendance d'un certain nombre de folk-loristes à reconnaître dans les contes populaires des anciens mythes; je lui avoue que j'ai beaucoup péché moi même

dans cette direction, et que j'ai même, peut-être, donné un peu de scandale, en faisant école. Alors elle veut avoir mon opinion sur les légendes du Pelesch de Carmen Sylva; est-ce que j'approuve l'introduction de certains êtres phantastiques qui appartiennent exclusivement à la mythologie du nord dans les récits de la vie populaire roumaine? Je remarque qu'il faut nettement distinguer l'œuvre d'art, telle que Carmen Sylva la conçoit, du récit populaire; celui-ci doit garder intacte l'ancienne tradition et ne peut se permettre aucun changement, aucun ornement, aucune addition; le conte artistique vise à une plus haute idéalité et peut donc se permettre la création de nouveaux types et la transformation de maintes données du folk-lore. L'un garde l'esprit national, l'autre le transfigure dans une nouvelle lumière plus vaste et plus humaine.

Pendant que nous dînons, le sénateur Pierre Grădisteanu s'approche de notre table avec sa petite gentille fillette de cinq ans, et, en se baissant, se fait plus petit qu'elle, pour l'aider tout bas à me dire par cœur, avec une grâce touchante, la poésie italienne: *Sono romana*; rien ne pouvait être plus délicat à l'intention de l'hôte étranger que ce gracieux impromptu; et la scène aurait mérité un peintre digne de la rendre; mais tout ce que fait ce riche, aimable et cultivé gentilhomme roumain a un cachet de distinction qui le marque; il ne devra donc pas s'étonner si un italien élevé à l'amour de l'art garde bonne souvenance de tout ce qu'il a pu saisir de fin dans ses procédés à l'égard de son confrère italien.

Désireux de retrouver sur place et d'identifier tous les souvenirs qui peuvent se rattacher à l'exil d'Ovide, je recherche chez les libraires un exemplaire

des *Tristia*. Inutilement; à Constanza, on n'en trouve point; au gymnase, on lit les Métamorphoses, et on néglige, on ignore même le livre écrit par Ovide au bord de la Mer Noire. La chose me semblait incroyable dans la ville où se dresse la statue d'Ovide, dans un pays aussi fidèle que la Roumanie à la tradition romaine; mais l'invraisemblable n'est souvent que trop vrai. La jeune Roumanie semble avoir oublié une partie des traditions qui, excitaient le noble esprit des grands patriotes de la veille. C'est pourquoi le sénateur Urechia non seulement s'est occupé d'Ovide, mais le premier a constaté que la petite colline qui s'élève au nord de la ville de Constanza, au dessus de l'emplacement où s'élevait l'ancienne ville de Tomi, était ce même tumulus sur lequel le poète de Sulmone devait se rendre pour voir arriver les navires qui montaient du Bosphore, et qui devaient lui apporter les nouvelles de Rome, et, peut-être, la grande nouvelle, fiévreusement attendue, de sa délivrance après les longues années d'exil, dans une région battue par les vents et les orages, triste, déserte et barbare. C'est Urechia qui a le premier donné le nom de montagne d'Ovide à cette élévation, qui devait être du temps des Romains un poste de garde, un petit fort, un observatoire militaire.

Nous visitons avec Urechia le tumulus, et je fais de vœux pour que la municipalité lui livre, tôt ou tard, ce monument historique, où, en peu de temps, il parviendrait, sans aucun doute, à renouveler un miracle semblable à celui qui lui fit créer à Galatz une superbe bibliothèque, œuvre, à la fois, du patriotisme le plus pur et désintéressé et du plus grand amour pour la science.

L'histoire des origines de cette bibliothèque est intéressante et instructive.

Après la cession de la Bessarabie à la Russie, un grand nombre de Roumains se trouvaient comme exilés de la patrie. Il fallait pour les attirer sur le sol roumain, créer dans le voisinage un centre de culture capable d'attirer au deçà du Pruth les Bessarabes. La Russie, pour éloigner les dangers de la propagande, s'efforce à remplacer en Bessarabie, par des Russes, les Roumains, qu' elle fait déporter vers les lointaines régions du Caucase et refuse souvent les passeports aux Bessarabes qui veulent se rendre en Roumanie. Un jour elle le refusa à un jeune homme ardent, un certain Apostolescu; que faire, pour atteindre le but de passer le Pruth? Apostolescu feignit de vouloir prendre un bain; se dépouilla et se jeta à l'eau; aussitôt que les sentinelles russes s'aperçurent de son intention, firent feu sur lui; l'ayant manqué, Apostolescu arriva sain et sauf à l'autre rivage; on l'accueillit, on le rhabilla, on l'adopta, on le nourrit, on le fit étudier; maintenant, il est docteur en médecine et, rentré en Bessarabie, il y dirige et maintient le feu national. Mais cet exemple d'attraction naturelle vers la patrie roumaine a suffi à la grande âme d'Urechia, pour lui suggérer l'idée de sa grande bibliothèque de Galatz, riche maintenant de trente mille volumes, à laquelle il donne toute son âme, tout son argent. Pourquoi donc ne créerait-il pas, avec la même énergie autour d'un musée historique de la Dobroudja, sur la colline d'Ovide, un nouveau centre fécond de culture nationale à côté du mouvement économique qui prépare un grand avenir au port de Constanza.

Avec le professeur Banescu, ancien inspecteur des écoles, et avec Urechia je visite, au bord de la mer, ce qu'on appelle les ruines d'un ancien temple de Neptune; trois colonnes de style dorien dont une

seulement achevée, des grands blocs de marbre, et un grand escalier annoncent encore que sur cet emplacement un grand édifice c'est jadis élevé; mais il me semble douteux que, dans sa dernière forme, ait subsisté ici un temple; il paraît plus vraisemblable que les Génois aient fait sur cette plage leur escale, possiblement, dans le même endroit où les anciens marins venaient faire leurs offrandes à un autel de Poseidon ou Neptune pour obtenir une navigation heureuse.

Avec le professeur Banescu, sa délicieuse épouse et Urechia, j'assiste le soir dans un jardin d'été à une représentation populaire donnée par une troupe de Jassy. La pièce est une pochade d'auteur roumain; le protagoniste est un bruyant sergent-major qui s'appelle Wagmistru, qui tourmente un souffre-douleur, un pauvre soldat, le tzigane Barabu. Je soupçonne que l'idée mère de la pièce roumaine a été inspirée, ainsi que les deux principaux personnages, par la lecture de la pièce italienne de Paul Fambri: *Il caporale di settimana*. Wagmistru dit qu'il s'appelle *Tonnerre*; le capitaine de la pièce italienne, qui poursuit un pauvre diable de caporal, s'appelle *Terremoto*. Le public qui éclate souvent dans des rires bruyants, semble s'amuser; les artistes, cependant, sont médiocres, à l'exception du tzigane; comme je l'ai déjà remarqué dans mon livre sur la Roumanie, les artistes roumains déclament sur la scène avec un accent qu' est plutôt slave et hongrois qu'un accent latin. Le tzigane chante un air, une sorte de cantilène nationale, dans laquelle je reconnais son origine indienne; je m'y intéresse. Mais le parterre m'intéresse encore plus que le spectacle; dans les entr'actes, des vendeurs de noisettes s'arrêtent devant chaque table; on en vend pour un sou à chacun; et, tout le temps, hommes et femmes, grignotent

à belles dents, des noisettes, mon intéressante voisine comme les autres. Cette beauté roumaine, intelligente, aimable et distinguée est une maîtresse d'école; M. Banescu, étant inspecteur des écoles, bel homme et homme de goût, et voulant se marier, choisit naturellement dans l'essaim fleuri des jeunes institutrices de la Dobroudja la fleur la plus élégante et la plus suave. Mais l'Inspecteur, une fois arrivé à la possession d'un pareil trésor, devait avoir de la peine à le quitter pour se mettre encore en tournée d'inspection; il préfère alors de rentrer à Constanza comme simple Directeur du gymnase, une place, cependant, qu'il occupe avec autorité et qui lui confère une sorte de pouvoir semblable à celui d'un directeur général de l'instruction publique dans la Dobroudja.

On se prépare pour une expédition aux ruines d'Adam Klissi; Madame Banescu se charge des provisions pour cette équipée. Malheureusement, elle ne pourra être de la partie; mais elle met toute sa bonne grâce possible, pour que rien ne nous manque et pour que nous puissions, même en son absence, nous apercevoir qu'une fée prévoyante a veillé à notre sort et à notre plaisir. Un voyage dans la Dobroudja ressemble à peu-près à un voyage dans le désert; cela ne sera pas toujours ainsi; mais, pour le moment, il nous faut prendre des précautions.

Nous arrivons, par chemin de fer, jusqu'à Medjidié. Cette ville demi-turque, demi-tatare gît dans une région marécageuse où règne la *malaria*. Le jeune sous-prefet et le Directeur de Police en grande uniforme nous attendent à la gare, et ont tout disposé pour notre départ pour Adam Klissi qui se trouve à quinze lieues de Medjidié; on devrait y arriver en trois heures; le procureur du roi à Constanza et M. Popoff

employé à la retraite se sont mis de la partie; deux équipages sont prêts, l'un pour le sénateur Urechia et pour moi, l'autre pour nos autres compagnons. Notre équipage est excellent, avec trois chevaux à la russe et un cocher tatar sympathique, nommé Ali, tout fier de ses bêtes solides, bien nourries, au poil luisant, qu'il ménage et qu'il caresse avec sa voix; il est évident qu'il n'a dans sa vie aucune autre ambition que celle de briller à Medjidié comme le meilleur cocher du district; ses yeux brillent de joie lorsque ses chevaux trottent bien; mais ils soulèvent une nuée de poussière qui, lorsque le vent s'en mêle, tourbillonne autour de nous d'une manière épouvantable et menace de nous suffoquer. Nous couvrons notre figure, nous bouchons nos narines, mais nous ne pouvons nous défendre d'avaler mille grains de poussière et des microbes qui irritent notre gosier et notre poitrine en provoquant une toux dont je ne me suis délivré qu'après mon retour et après un séjour de quelques jours à Sinaïa, dont l'air vivifiant et pur est une vraie panacée pour bien des maux.

L'autre équipage n'était pas aussi brillant que le nôtre. Le cocher, un vieux turc, quelque peu délabré; de ses chevaux l'un borgne, l'autre boiteux, le troisième infirme. Le procureur du Roi s'en plaint avec le Directeur de Police; celui-ci observe: on m'a demandé de faire préparer deux voitures, et les voici; on lui riposte qu'il devait aussi prendre soin de la qualité des chevaux. Le Directeur de Police ordonne, en conséquence, à un autre jeune cocher turc de céder au vieux l'un de ses bons chevaux; il se refuse; le Directeur lui donne un coup de poing sur la figure; le jeune cocher regimbe; alors le Directeur l'empoigne, et l'aurait peut-être bien maltraité, si Urechia et moi

ne fussions intervenus pour protester contre tout acte de violence.

Le Directeur se retire en grommelant; le vieux turc trouve le moyen de remplacer l'un des chevaux par un cheval plus solide, et part, après nous, avec son misérable attelage qui n'avait pas l'air de pouvoir endurer à toute la fatigue de ce voyage assez pénible.

Tout le chemin s'allonge au milieu d'une campagne qui semble à peu près déserte, malgré les troupeaux que, de temps en temps, on voit paître, les champs de blé, à peine moissonnés, des champs de millet et maïs dont la végétation est exubérante. Tout le sol est doucement ondulé et offrirait dans son ensemble, l'aspect d'un pays délicieux si on le peuplait de vignes et de villas. On ne voit, au contraire, presque aucune maison, pas même des huttes de paysans; les laboureurs de la Dobroudja qui en cultivent le sol arrivent de loin comme les paysans des Abruces dans la campagne romaine, avec cette différence, que les paysans roumains cultivent le terre à leur profit, et que s'ils bravent la fatigue, les fièvres, les maladies, ils le font de leur propre gré, comme des hommes libres, tandis que dans les marais de la campagne romaine l'homme qui travaille n'est qu'une victime et un esclave, qui trouve souvent la mort dans son misérable gagne-pain. Toutes ces terres de la Dobroudja autrefois étaient entièrement abandonnées; elles appartenaient à tout le monde et à personne; le gouvernement ottoman ne s'en souciait guère; le sol pouvait appartenir au premier occupant; le gouvernement se contentait de recevoir les dîmes de tous les revenus. Mais l'absence des chemins et des villes rendait toute culture improductive et onéreuse. Rentrée la Dobrou-

dja au pouvoir des Roumains, le nouveau gouvernement s'est emparé de la terre abandonnée, mais pour la livrer à tous les cultivateurs roumains qui en feraient demande, pour en défricher le sol. Ainsi se sont formées, dans toute la vaste étendue de la Dobroudja, à des distances considérables, des communes rurales avec un certain nombre de familles de paysans qui cultivent à leur profit de très vastes propriétés, mais dont le rapport est mince à cause des distances et du manque de communications.

Nous nous arrêtons, à moitié chemin, entre Medjidié et Adam Klissi, à l'un de ces nouveaux villages, qui compte environ 200 âmes, et s'appelle *Pestèra*, c'est-à-dire grotte. On voit, en effet, au sein de la montagne avoisinante, des grottes, auprès desquelles il me semble pouvoir distinguer, de loin, des colonnades gravées dans le rocher, probables fragments d'anciens temples ou palais en ruine.

Nous nous arrêtons à *Pestèra* pendant une demie heure, pour désaltérer les chevaux et nous reposer. On me présente une eau-de-vie détestable, qui devrait me rafraîchir; impossible de l'avaler. Vers midi, on arrive au village qui porte le nom d'*Adam Klissi* (ou *Église d'Adam*, *Église de l'homme*, car *Adam* signifie *homme*. Au dessus du *Tropaeum Trajani*, on avait vu un homme, probablement une statue de *Trajan*, et la forme conique du monument avait donné à l'imagination turque l'idée d'une église). Le monument colossal érigé à la mémoire de l'Empereur Trajan, en souvenir des victoires remportées sur les Daces, les Thraces, les Gètes et les Sarmathes de la Dobroudja, est maintenant dépouillé des ses bas-reliefs, qui se trouvent maintenant au Musée de Bucarest, objet des soins et études savantes du professeur Tocilescu.

J'aurais, sans doute, préféré de trouver ces bas-reliefs sur place. Pour le moment, la Dobroudja est dépeuplée; mais le jour viendra où tout ce beau paysage d'Adam Klissi se ranimera comme dans les temps anciens, et alors on devra regretter d'avoir privé l'œuvre monumentale de ses beaux monuments. Certes, le professeur Tocilescu a maintenant le moyen de les étudier avec plus de suite, et son œuvre de reconstruction achevée, sera définitive; mais, aussitôt que son travail sera terminé, on devra souhaiter qu'Adam Klissi recouvre ses glorieuses dépouilles, et que le vrai monument à Trajan se laisse admirer sur l'emplacement où ses grandes victoires ont été consacrées. La reconstruction sur place du superbe monument offrirait encore d'autres avantages; elle donnerait, probablement, l'occasion de reconstituer à ses pieds l'ancienne grande ville romaine de *Tropaeum Trajani*, près des ruines de l'ancienne, dont on vient de découvrir les débris, et qui devraient demeurer intactes.

Un Turc, gardien sympathique et intelligent de ces ruines, nous promène dans l'enceinte de l'ancienne ville, après nous avoir arrêté un instant devant une maisonnette, qu'il appelle le Musée, et où M. Tocilescu venait travailler, pendant les fouilles. Devant la maisonnette, on a amassé un certain nombre de morceaux de marbres ornés, dont les uns en style dorien, les autres en style corinthien; dans le voisinage, des anciens sarcophages sont devenus des abreuvoirs pour les chevaux; dans la maisonnette elle-même, qu'on appelle Musée, on ne voit que deux crânes, des ossements de différents animaux, tels que bœufs, chevaux, cerfs, ce qui prouve que la colline devait être boisée et couverte de pâturages et de forêts.

Nous descendons à la ville morte, que l'on a identifié avec le *Tropæum Trajani*, et qui s'étend sur la pente d'une colline, au dessous du Monument d'*Adam Klissi*. Le sénateur Urechia me fait remarquer très à propos, *extra moenia*, des petites rangées de pierre, des enclos qui semblent avoir indiqué les confins des anciens potagers et jardins, *horti suburbani*. Nous pénétrons enfin dans l'enceinte de l'ancienne ville romaine, dont une seule partie jusqu'à présent a été découverte et mise au jour. La rue principale était bordée de canaux et aqueducs, dont les uns devaient servir comme cloaques, les autres distribuer l'eau potable à la ville. Toute la rue était pavoisée. Elle amenait à une esplanade, où l'on voit maintenant les restes d'un temple grandiose, une basilique, coupée en forme de croix grecque, avec l'abside, œuvre probable d'artistes hellènes de l'époque romaine; il a dû servir d'abord à un culte payen, ensuite au culte chrétien; c'est possible qu'il ait été détruit et saccagé avec la ville, d'abord par les Barbares, ensuite par les Turcs, qui probablement en ont utilisé les marbres pour leurs mosquées et pour leurs palais. Du temple on avance vers une double colonnade, vers des portiques qui ornaient peut-être, un autre ancien *forum Trajani* de la Dacie; ces débris offrent le plus grand intérêt et font espérer d'autres trouvailles, qui donneront la clef de la vie et de l'importance de cette ville daco-romaine si vite disparue.

En marchant encore vers l'occident, on arrive près de larges murailles fortifiées par des tourelles rondes avancées, qui devaient protéger la ville contre les attaques de l'ennemi de ce côté. Il est évident que la ville a été livrée à l'incendie, et que près de ces murs il devait y avoir des greniers, puisque le gardien dé-

tache des briques de la muraille une poignée de grains d'orge brûlés, et des touffes de paille incendiées. Ce que je vois me fait songer à ce qui doit se cacher dans les entrailles du sol et me fait exprimer le vœu que les fouilles se poursuivent d'une manière plus systématique, sous la direction de quelque fouilleur de Pompeï, habitué à ce genre d'exhumation et de resurrection. Je remarque, en attendant, sur quelques sarcophages, la figure du héros Dace, avec des figures funéraires, et des inscriptions latines. On devrait, au lieu de les emporter, construire un refuge sur place, pour les abriter et les soustraire à la destruction; mais s'ils vont prendre le chemin de Bucarest, ainsi que les inscriptions du mausolée des soldats daces et romains tombées dans la Dobroudja, et les bas reliefs du monument de la victoire de Trajan, il y a fort à craindre que l'intérêt qu'éveille maintenant l'ancienne ville découverte au lieu d'augmenter, diminue, et que, au lieu d'attirer du monde, ces ruines devenues insignifiantes maintiennent à cette partie de la Dobroudja cet aspect de désert qui peut paraître poétique, mais ne cesse d'inspirer des inquiétudes aux patriotes roumains sur l'avenir de la Dobroudja. Il faudra donc faire quelque chose ici pour ranimer le passé; il ne suffit de pouvoir dire: ici a été Ilion; il faut encore qu'Ilion revive.

Le monument d'Adam Klissi, le trophée de Trajan devait être œuvre superbe, comme ce qu'on appelle aujourd'hui *la mole Adriana* à Rome, dont il a la forme, et qui devait en être une sorte de reproduction.

M. Tocilescu semble être de l'avis qu'un seul architecte grec a donné l'idée des deux monuments; seulement les petits ouvriers du monument romain devaient être des artisans Grecs ou Romains; les artisans du

monument de Trajan dans la Dobroudja étaient peut-être des Daces, ou des soldats de l'armée daco-romaine.

On monte, par dix grandes marches jusqu'aux premiers bas-reliefs qui entouraient le monument; ceci peut déjà donner une idée de sa grandiosité. Les bas-reliefs, qui se trouvent maintenant presque complets dans le musée de Bucarest représentent les exploits et les gestes de Trajan dans la Dacie. On ignore si on pouvait pénétrer dans l'intérieur du monument, et ce que le monument pouvait cacher au dedans; on ne voit pas non plus maintenant, par quel chemin on pouvait atteindre le sommet du trophée, où devait dominer la statue de Trajan; peut-être, on y arrivait par quelque rampe extérieure. Je demande à l'agà turc pourquoi le monument s'appelle Adam Klissi; il répond, qu'autrefois, on voyait un homme (Adam) sur l'église, et que cet homme était Trajan.

Alors, feignant de l'ignorer, je fais questionner le cocher tatar pour apprendre de lui ce qu'il savait sur Trajan. Il nous répond qu'il était un Grand Sultan et qu'il avait fait construire un grand mur, appelé *vallum Trajani*, pour protéger la Dobroudja contre l'invasion des étrangers. Et depuis quand, on lui demande encore, ce mur a-t-il été construit? Oh! repartit le cocher, cela doit avoir eu lieu, dans un temps bien éloigné, puisque mon père lequel depuis quarante ans a quitté la Crimée pour venir s'établir ici, avait déjà trouvé le mur à sa place. Les Turcs et les Tatares n'ont aucune notion du temps et de l'histoire. Toute l'histoire qu'ils savent est celle qu'ils ont appris de leur père ou de leur grand père; un peu plus loin, il y a pour eux le mythe, le vide, les ténèbres, le néant.

Puisque Trajan était un romain de l'Espagne, Urechia nous fait, au pied du monument de Trajan, l'agréable surprise d'un toast, à la gloire du grand empereur romain qui a créé la Roumanie sur la Dacie, avec un verre de vin espagnol exquis, du vieux Alicante, auquel je fais honneur, à mon tour, après avoir fait une libation aux Manes de Trajan, en versant le premier verre sur les marches de son monument.

Et, parfaitement satisfait de cette magnifique excursion archéologique dans le pays triomphal de Trajan, et reconnaissant à mon ami Urechia de m'avoir procuré cette grande satisfaction, je rentrais le soir à Constanza, couvert de poussière peut-être glorieuse, mais fort incommode, car elle ne s'était pas seulement attachée à mes habits, mais elle avait pénétré jusqu'à mes poumons, et me faisait tousser.

Je dois renoncer, à mon grand regret, à Jassy et à Galatz où l'on m'attendait, pressé de rentrer à Bucarest. Je prends congé de la princesse Stourdza, de M. Banescu et de sa charmante épouse, et je pars. À la gare de Medjidié je revois un drôle de type que j'avais à peine remarqué l'avant-veille.

C'est un décrotteur qu'on appelle Napoléon; il ressemble en effet, d'une manière frappante, à la caricature de Napoléon III du *Charivari*; il porte avec fierté l'uniforme d'un vétéran français, avec sa boîte de décrotteur suspendue à la bandolière, des bottes à l'écuillère, un petit chapeau de paille, un corne à la main, avec lequel il salue les trains qui arrivent et les trains qui partent; il plaisante en gardant tout son sérieux; philosophe, stoïcien, parfaitement content de son métier, de son genre de vie, de son sort, de la considération dont il jouit, en sa qualité de Napoléon pour rire. Heureux mortel!

Le lendemain, à Bucarest, Urechia a la grande complaisance de m'accompagner à l'Agence de Bulgarie, où, en l'absence de l'agent, qui se trouve à Sinaïa, nous reçoit avec distinction l'aimable conseiller de légation, M. Athanassov, un Bulgare de la Roumanie, très cultivé et intelligent, au courant de la littérature contemporaine, surtout de la russe. Il m'annonce qu'en ce moment, se trouve à Bucarest M. J. E. Guéchoff, l'ancien ministre des finances en Bulgarie, le riche banquier, héritier d'une grande fortune faite par son oncle en Roumanie, et s'offre de m'accompagner chez lui. M. Guéchoff me témoigne toute sa satisfaction pour le voyage que je vais entreprendre en Bulgarie ; il me conseille de prendre le chemin de Roustchouk et de Prahova sur le Danube, pour me rendre de là par terre jusqu'à Mrezda, d'où je pourrai atteindre la capitale de la Bulgarie par chemin de fer. Il me donne une lettre pour Roustchouk et une autre pour Prahova ; M. Athanassoff, à son tour, prévient le Préfet et le Maire de Roustchouk de mon arrivée. Ainsi j'ai été assuré qu'à mon entrée en Bulgarie je trouverai, si non un accueil chaleureux et sympathique, auquel, étant inconnu, je n'avais aucun droit de prétendre, au moins une protection bienveillante, et je m'en contentais, d'autant plus que mon grand compagnon roumain ne semblait désirer de la part des Bulgares un plus grand empressement pour me recevoir. Il semblait craindre, en effet, que tout mon zèle pour apprendre à connaître et apprécier les Bulgares pût enlever quelque chose à ma très-grand affection pour les Roumains ; et, en cela, mon excellent ami se trompait fort. Dans mon affection fraternelle, je garde une place à part pour les Roumains ; et rien ne saurait diminuer mon estime et ma tendresse pour eux ;

mais tout en gardant, comme Latin, mes grandes sympathies pour les Français et pour les Roumains, avec lesquels je trouve que les Italiens s'entendent si bien, lorsqu'ils ne s'avisent point les uns et les autres de se boucher, j'admire les nobles efforts du peuple Bulgare, sorti de minorité, pour atteindre un tel degré de civilisation qui lui permette non seulement de défendre son indépendance, mais de gagner l'estime de tout le monde civilisé ; et je me propose de relever tous ces efforts ; et dans ce seul but, je vais entreprendre mon premier voyage en Bulgarie.

À l'Hôtel Continental je fais la connaissance du peintre Voinescu, ancien consul De Roumanie, à Odessa, élève du célèbre peintre de marines Aïvazovski. Le nom arménien de Aïvazovski était *Aïvaz* ; son père était de Jassy ; il a russifié son nom et s'est expatrié après que les Roumains l'eurent presque renié. On voit cependant une de ses marines dans le palais royal de Bucarest.

M. Voinescu voudrait envoyer une de ses propres marines à l'Exposition de Paris ; je lui indique le sujet : la tempête de mer décrite par Ovide dans les *Tristia*, un sujet romain qui peut avoir un intérêt spécial pour la Roumanie.

Il me promet qu'il va l'étudier pour se mettre à l'œuvre.

Le soir nous allons, Urechia et moi, dîner à la *Chaussée*, au Restaurant Flora, fourni de jardin, orchestre, terrasse, cabinets, couples amoureux, cocottes et *similia*. Le cocher qui nous conduit est sans barbe, comme presque tous les cochers de luxe de Bucarest, tous des Russes châtrés, appartenant à une secte de *raskolniks* ou dissidents, qui fait de la propagande. On se marie ; dès qu'il ont obtenus le premier enfant,

hommes et femmes se châtrèrent, pour demeurer chastes. Les propagandistes de la secte au nouveau châtré offrent un attelage complet avec deux chevaux, comme prix de leur conversion religieuse et de leur acte méritoire. Voilà pourquoi presque tous ces châtrés, sans barbe, et à la peau très blanche, deviennent des cochers. La loi en Russie les poursuit sévèrement, et cependant elle n'est pas encore parvenue à déraciner cet usage barbare; ils ont d'ailleurs la possibilité de s'expatrier et de satisfaire à l'étranger à ce préjugé religieux, par lequel en même temps que l'on croit, par la suppression du droit de génération, de se purifier, on propage les idées économiques et sociales des Malthusiens.

Nous partons de très-bonne heure pour *Curtea Argesch*.

À la gare de Piteschti nous descendons pour changer de train; la gare est ornée de drapeaux; son Altesse le Prince Ferdinand est passée par là, il n'y a qu'une demie heure, avec sa suite composée du jeune ministre des travaux publics Bratiano, du major Dimitresco, et du médecin; il se propose de visiter les vallées de l'Argesch et de l'Aluta; il porte ses tentes avec lui, et le restaurateur Capsa, avec ses provisions, le suit partout.

Son Altesse voyage en excursioniste pour connaître les pays sur lequel il est appelé à régner un jour ou l'autre, et il est difficile de le retenir, lorsque la jeunesse le pousse à des aventures; c'est pourquoi le vaillant général Candiani-Popesco a décliné l'honneur de le suivre; après sa maladie récente qui a si vivement troublé et agité tout le peuple roumain, on devrait prendre sur soi une trop grande responsabilité vis-à-vis du Roi, en acceptant la charge d'intendant de son

voyage. Je rencontre ce général à la station de Pitechti; il m'aborde avec la vivacité et la familiarité d'un bruyant méridional, comme une vieille connaissance; en effet, il est issu d'une famille napolitaine, il a fait son droit à l'Université de Naples, et se souvient particulièrement de son ancien professeur, M. Pierantoni.

À notre passage par la petite gare de Merishani vient nous saluer le sénateur Gradisteanu qui a son bien dans ce village. Il a eu l'aimable pensée de faire ranger devant moi trois ouvriers italiens, occupés, pour le moment aux travaux de la gare, avec deux grands drapeaux italiens déployés; ils sont de Bologne; je m'approche; je les remercie et je leur serre la main; ils ont quitté l'Italie, où il n'y a plus rien à faire pour venir travailler en Roumanie, où ils sont contents de l'accueil qu'ils y ont trouvé. Certes, ce n'est pas ici qu'ils s'enrichiront; mais il gagnent honorablement leur pain, et ils n'ont aucune raison de se plaindre de leur sort; je les encourage à faire le plus d'honneur qu'ils peuvent à leur nom d'Italiens, je remercie le sénateur Gradisteanu de cette agréable surprise et nous poursuivons notre chemin.

A Curtea Argesch nous attendait la voiture de l'évêque Timosh. À notre rencontre étaient venus M. Podoleianu, professeur de musique à Bucarest, et hôte de Monseigneur, l'économe de l'évêché, et le jeune sous-diacre Ambrosios, une très-belle tête nazaréenne d'un Christ de vingt ans, au regard très doux mais profond, et au sourire suave et ravissant. Il se montre très empressé auprès de nous et aux petits soins pour nous servir.

Nous passons devant l'église, un bijou et une merveille de grâce, d'élégance et de richesse; elle vient d'être restaurée à la perfection dans le style ancien

par le Comte de Nouy, par ordre du Roi. Le style de cette église est d'un mauresque byzantin de la plus grande finesse; je ne me rappelle d'avoir rien vu de plus gracieux en fait d'art oriental, et je pense involontairement au Taj-Mahal de Agra. Le marbre blanc, avec ses ornements, ses arabesques, et ses incrustations en émail et en or, est d'un effet admirable; lorsque l'or bruni par le temps aura perdu une partie de cet éclat qui maintenant nous éblouit, l'illusion d'avoir devant soi le temple de l'année 1510 sera complète.

En laissant sur notre droite la résidence royale, un grand édifice, dans le style des anciens *konaks*, que l'on est en train de meubler, nous arrivons à l'évêché, une résidence bien plus modeste, qui a l'air d'un petit couvent, entouré au second étage d'un balcon en bois, d'où l'on jouit d'une magnifique perspective sur le pays pittoresque environnant, surtout du côté nord-ouest, vers les Carpathes.

L'évêque nous attend et accueille les bras ouverts et tendus en bas de l'escalier.

Il m'a l'air d'un homme bien doux, modeste et affable; il parle très peu, mais sa parole est une caresse. Nous sommes arrivés le vendredi, jour de maigre; le déjeuner se compose de sardines, caviar, poivrons, aubergines, pommes de terre frites et des œufs; un excellent vin blanc, le café, et un elixir de framboises, invention du professeur Pondoleïanu, arrosent et complètent notre repas.

Après le déjeuner, je demande à me reposer; la chambre est une celle; le lit bien dur; l'air est froid et j'ai un peu de fièvre; l'évêque m'apporte lui même ses propres couverturs de lit; quelle simplicité! quelle modestie pour un grand prélat! On me réveille à l'heure du dîner; on a eu soin de faire rôtir pour moi une

dinde; mais je ne suis pas en état de lui faire honneur. D'ailleurs, je suis impatient de me rendre à l'église, où se prépare une grande fonction. Dès l'entrée, l'éclat des colonnes de marbre incrustées d'or, des arabesques, des fresques, des nombreuses lampes suspendues m'éblouit.

C'est une magnificence toute orientale, qui s'empare de tous les sens et étourdit plus qu'elle n'invite au recueillement, à la méditation, et à la prière. L'église est à peu près remplie. Près de l'iconostase, se tiennent six diacres et quatre sous-diacres, parmi lesquels je distingue notre angélique Ambrosios. L'évêque Timosh est perché sur sa haute chaise épiscopale, et se tient immobile sous ses habits pontificaux.

À gauche on remarque le trône vide réservé pour le Roi, et plus en bas la chaise réservée à la Reine. À l'entrée du temple, on distingue les portraits du Roi Charles et de la Reine Élisabeth qui offre un psalthère à la Vierge.

Le chœur commence à chanter des psaumes; l'un donne le ton, les autres accompagnent sur une seule note sourde. L'intonation est à peu-près celle de la Synagogue des Juifs. Si dans les anciennes Synagogues on priait et invoquait Jehovah par ces hoquets et braillements qui déchirent les oreilles et les entrailles, on comprend comment le Seigneur pouvait se mettre si souvent en colère contre le peuple élu. De temps en temps il y a quelque retour sur le chant grégorien et sur la musique sacrée des anciens maîtres italiens; parfois quelque chose qui rappelle l'air slave, la cantilène indienne, la cassida arabe, un souvenir mystérieux de l'Orient. Le professeur Podoléfiano me fait remarquer combien il serait facile, avec des légères modifications, de réduire tout ce pandémonium, à une suave mélodie.

Je l'engage fort à s'occuper de cette réforme, et à venir en rendre compte au Congrès des Orientalistes qui va se réunir à Rome.

Nous nous couchons de bonne heure, devant nous remettre en chemin le lendemain, à quatre heures du matin. Pendant la nuit, vers l'heure du réveil, j'ai eu un songe bien extravagant.

« Je me trouvais au Congrès. Tout à coup on me présente un livre manuscrit qui traite de l'Orient, avec la date de 1510, et avec un cachet où il y a un magnifique portrait, signé du nom de Léonard.

Je fixe mieux ce portrait et je me persuade qu'il n'est qu'un Christ plus jeune, notre sous-diacre Ambrosios, et en même temps le portrait de Léonard lui-même âgé de vingt ans. Pendant que je regarde, que j'admire, que je suis tout heureux de cette trouvaille, une jolie tête blonde de femme, se courbe sur le portrait, et puis me dit en souriant : vous voilà en possession d'un grand trésor d'art ! qui aurait jamais rêvé un portrait de Léonard jeune ? des choses aussi belles et aussi parfaites, on ne les voit qu'en rêve, on ne les voit qu'en rêve, on ne les voit qu'en rêve... » et, en effet, en ouvrant les yeux, je n'ai plus revu devant moi que la figure d'Ambrosios, me faisant servir le café. Le vrai Christ, il me faudra aller le chercher en Palestine ; le portrait de Léonard reste seul cloué aux Uffizi ; et le visage de la jolie femme blonde insaisissable me sourit du ciel azur d'un petit air moqueur et narquois, comme si le rêve n'avait été qu'une espièglerie de sa phantasie.

C'est le jour de l'Assomption pour les Roumains ; le long du chemin, je vois danser la *horta* par les paysans et les paysannes des villages. A Sinaia il y a foule. On y est arrivé pour la fête du Couvent, qui donne en ce jour, de quoi manger à tout le peuple.

A Sinaïa je me repose pendant quelques jours.

On vient invoquer l'intervention et l'appui du sénateur Urechia pour un acte de justice. Un pauvre diable de paysan transylvain venu à Sinaïa pour la fête, vient d'être frappé et dépouillé par un délégué de police. Ce paysan s'appelle Georges Cartianu; un pâtre illuminé, avec une grande âme de patriote, digne de celle de son protecteur Urechia. Passionné pour Rome, qu'il appelle sa mère, un jour il s'était présenté, tout seul, à la Villa Urechia; et arrivé devant le maître, il avait dit d'abord : *J'ai faim*. On lui offrit naturellement de quoi manger; mais il expliqua qu'il avait seulement faim d'apprendre, faim de science, faim de livres. Il vénérât Urechia comme le premier des Roumains, puisqu'il présidait alors la *Liga Romana*, et il arrivait donc chez lui pour s'instruire.

Ayant appris que *domnul Gubernatis* ami des Roumains était l'hôte du sénateur, il crut de son devoir venir complimenter le *mare domnul* venu de l'Italie pour saluer ses frères roumains. Il sait qu'il y a cinq peuples latins; Italiens, Français, Espagnols, Portugais et Roumains; s'ils étaient unis, dit il, ils seraient forts; séparés, ils sont faibles; ainsi, les Espagnols ont été battus par les Américains, les Italiens par les Africains; cela ne devrait point arriver. Lui même avait offert son bras à Crispi, en lui promettant qu'il ne serait revenu de l'Afrique qu'avec le Roi Ménélik prisonnier. On l'écouta si peu, qu'un jour, étant arrivé tout seul en pèlerinage à Rome et s'étant couché au pied de la colonne de Trajan, il fut pincé par la police italienne, qui le relâcha seulement lorsqu'on eut compris qu'on avait à faire à un exalté. Mais quelle noble exaltation que la sienne. Il avait appris la première fois le nom de Rome au village paternel, Cartia (d'où

son nom de Cartianu); ensuite, ayant appris de lui-même à lire, il s'instruisit sur l'histoire de Rome, sur ses hauts faits, et surtout sur Romulus et sur Trajan.

Lorsque ce vieux Dace parle de Rome, ses yeux à travers ses longs sourcils blonds s'animent et brillent d'un grand éclat; on dirait qu'il s'enivre de ses propres parolès; tout ce qui est Romain a le don de le surexciter. Son caractère est tout à fait indépendant, son esprit original; je saisis, entr'autres, cette question curieuse qu'il me pose, et à laquelle il m'était bien difficile de donner une réponse qui le satisfît, ne voyant plus, à travers la critique historique, la figure du premier roi de Rome aussi claire et bien tranchée qu'il se la représente toujours à travers la légende. « Pourquoi, me demande-t-il, on parle tant de Romulus, le fondateur de Rome, et on ne dit presque rien de sa mère Rhea Sylvia? et, cependant, c'est elle, elle seule qui l'a formée, qui lui a donné ce que Romulus avait de mieux. »

Je regrettais de ne pas pouvoir lui fournir de plus longs renseignements sur la mère de Romulus, mais je convins qu'il avait parfaitement raison de s'étonner.

Avant de quitter Sinaïa j'apprends avec joie la grande nouvelle de la circulaire du Comte Mouravieff faisant des vœux pour le désarmement des nations; ce document d'histoire me semble la plus belle page d'éloquence de ce siècle; Dieu veuille qu'elle soit sincère et qu'elle se réalise.

Je prends congé de la famille Urechia, au sein de laquelle j'ai passé quelques jours délicieux entouré d'égards et d'attentions touchantes, et inoubliables; et je pars pour la Bulgarie. Le sénateur m'accompagne encore jusqu'à Bucarest; de là il envoie des dépêches

à Giurgevo, pour qu'à mon arrivée j'y trouve un accueil sympathique.

Je regarde le long du chemin, entre Bucarest et Giurgevo le paysage. La plaine qui s'incline vers le Danube est très fertile; j'admire la riche végétation du maïs; entre les sillons des champs, et entre les vignes, abondent les courges et les melons. Aux différentes gares, on vend des courges, des melons et du maïs grillé.

Je descends à la gare de Giurgevo. Sont venus à ma rencontre le préfet St. P. Christu, le Vice-président de la Chambre des Députés B. Jepuresco, le maire Georges Parthenescu, F. Boldescu, conseiller de préfecture, le Colonel C. Shaguna, commandant du 10^e régiment, et une vingtaine d'étudiants. On m'accompagne à l'Hôtel d'Europe, où l'on me fait servir un élégant souper au jardin, et on porte avec un excellent champagne, des toasts très-sympathiques et chaleureux au philo-roumain italien.

Le lendemain matin de bonne heure je m'embarque sur l'*Independentza* bateau roumain pour Roustchouk. Le Colonel Shaguna regrette de ne pas pouvoir m'accompagner jusqu'à l'autre rivage, ayant reçu l'ordre de partir immédiatement pour Bucarest; mais il a donné l'ordre à la musique de son régiment de se trouver au débarcadère, où en effet, lorsque je m'embarque, on joue l'hymne national roumain. L'illustre comitive de la veille s'embarque avec moi, ainsi que deux sympathiques négociants italiens, les frères Braïda, qui aiment bien la Roumanie et font des vœux pour que les liens entre l'Italie et la Roumanie se resserrent de plus en plus. Je traverse le Danube, en admirant le rivage des deux côtés; le rivage bulgare étant plus élevé semble aussi plus gran-

diouse; et cependant, en m' éloignant du sol roumain je ressens la même impression que j'éprouverais en quittant mon propre pays; ce n'est donc qu'avec le plus grand regret que mon regard s'en détache, et que je prends congé des aimables hôtes roumains, qui m'avaient accompagné jusqu'au rivage opposé, pour me confier, en toute sureté, aux autorités bulgares.



DEUXIÈME CHAPITRE

A Roustchouk

En l'absence du Consul Saint-Martin, qui se trouve, en ce moment, à Varna, je suis reçu par l'interprète du Consulat, M. Manganelli ancien missionnaire, de Udine, expatrié depuis dix ans, qui se met à ma disposition. On se souvient que mon frère Henry était consul d'Italie à Roustchouk pendant la guerre russo-turque, et on n'a pas oublié son zèle pour la défense des Chrétiens abrités, pendant le bombardement, par le drapeau italien, sous le toit du Consulat, où ils s'étaient réfugiés; après la guerre, les notables de la ville, l'évêque en tête, lui avaient présenté une adresse de remerciement. Mon entrée en Bulgarie se faisait donc sous de bons auspices; quoique les Serbes, les Roumains et les Russes aient souvent traité d'ingrats les Bulgares, certains souvenirs ne s'effacent point et, en tous les cas, je devais m'attendre, dans la première ville de la Bulgarie, (elle l'était du moins, avant la guerre), un accueil distingué et sympathique.

Je descends au premier hôtel, *Isan-hale*, un mot

ture qui signifie *Maison de bienfaisance*. L'hôtel appartient à la ville, qui l'administre au profit de ses hôpitaux. On met la gestion de l'hôtel aux enchères; celui qui offre le plus est le préféré; pour le moment, l'entrepreneur est un israélite; on n'était point content de lui, et on espérait le renvoyer; mais ayant renouvelé le bail à un taux plus élevé, il a fallu le subir encore une fois et lui permettre de continuer à écorcher les clients de l'hôtel et de tirer, comm'il peut, sa vengeance sur le public de la surcharge de la municipalité. La femme de chambre est une roumaine; deux domestiques baraguent un peu d'italien; mais tout le service est fait avec la plus grande négligence; il faut sonner bien des fois pour obtenir le nécessaire; les sonnettes sont électriques, mais lorsqu'elles sonnent, on n'y fait guère attention.

On m'annonce la visite du préfet Kanasirski et du maire Michailoff; une heure après je rends la visite aux deux personnages.

Il se trouve que le Préfet a connu à Odessa mon beau-frère le sénateur russe Vladimir Paulovitch Bésobrasoff le jour où il y tenait une conférence d'économie politique; ce point de ralliement facilite notre entretien et délie nos langues. Je lui demande s'il y a à Roustchouk des personnages marquants que je ferais bien de visiter; le Préfet me déclare qu'il n'en connaît pas; que je trouverai à Sophia toute la société qui pourrait m'intéresser; cependant, M. Manganelli m'avait informé que parmi les hommes politiques et les militaires qui se trouvaient dans la ville, il y avait des orateurs distingués et des hommes fort instruits.

Le Préfet me nomme le ministre de l'instruction publique Velichkoff, littérateur distingué, qui a fait ses études à Rome et à Florence, qui a envoyé de

Rome des lettres descriptives que les Bulgares comparent à celles de Goethe; on fait aussi grand cas de sa traduction en bulgare de la *Gerusalemme liberata*.

Le préfet Kanasirski ayant lu l'interview d'un rédacteur de l'*Indépendance Roumaine* avec moi, m'exprime ses doutes sur la possibilité de réaliser un jour ou l'autre la Confédération Balcanique; j'insiste, en remarquant que les peuples seraient prêts; qu'il faut seulement un peu de bonne volonté de la part des gouvernements, des diplomates, des hommes politiques et des publicistes; si on se mettait d'accord pour prêcher cette campagne, la diplomatie européenne n'aurait qu'à suivre ce mouvement; mais il faut que ce mouvement se crée. Le Préfet ne se fait cependant pas de grandes illusions sur l'avenir; et il ne semble donner une très-grande importance à l'appel du Tsar pour la paix. M. Kanasirski est surtout un juriste; ancien procureur du roi, il a fait ses études en Roumanie et en Russie; sa conversation révèle un homme très-cultivé; il a pris part lui-même, comme volontaire, à la guerre russo-turque avec les généraux Gourko et Skobelev. Son type est le même que celui des Herzegovins à la barbe noire; on le dirait un Celte plutôt qu'un Slave. Mais dans ce pays, il n'y a rien de plus difficile à démêler que l'origine de la race, à laquelle chaque individu appartient, le mélange des races aux Balcons durant depuis des siècles.

Je remarque que dans le salon de la préfecture de Roustchouk l'ameublement est italien; c'est, en effet, la maison Lissoni de Monza qui a fourni tous ces meubles.

Le maire M. Michailoff, est un orateur distingué; docteur en droit administratif, il a fait ses études à Vienne, et épousé une demoiselle de Berlin; nous

parlons donc l'allemand entre nous. Mais bien plus que par ses connaissances, il a été amené depuis trois ans à la tête de la municipalité par ses richesses.

Le Préfet et le Maire m'offrent à dîner au jardin de l'hôtel. Le dîner est exquis et servi avec élégance. L'orchestre joue pendant le repas.

Le lendemain, le Préfet me promène en voiture dans la ville qui se reconstruit fiévreusement de fond en comble et se modernise. Tout ce qui est encore debout de l'ancienne ville a l'aspect très misérable. Nous traversons la ville turque; devant les petites boutiques, le vieux Turc, accroupi dans ses ruelles étroites, poudreuses, sales et puantes, semble indifférent à tout le mouvement qui se fait autour de lui, et on ne sait trop à quoi il pense. Seule la jeunesse turque semble avoir conscience du progrès; l'instruction en Bulgarie étant obligatoire, le Turc aussi doit en profiter; et à Roustchouk il est même allé si loin qu'ayant vu surgir une bibliothèque publique bulgare, il a déjà voulu avoir à son tour, sous le titre pompeux de bibliothèque ottomane, une sorte de cabinet de lecture.

Je demande au Préfet si on peut visiter les prisons; il n'a pas l'air d'être bien satisfait de cette curiosité. Il cherche d'abord d'éluder la question. La prison actuelle est provisoire; la vraie prison, dans le système cellulaire, s'érige à Plevna; c'est là qu'on pourra voir fonctionner un véritable système pénitentiaire; ici on n'a pas fait de grands changements; la prison est encore ce qu'elle était sous le gouvernement turc. D'ailleurs, il ajoute, il est défendu d'introduire aux prisons un étranger sans une autorisation spéciale. Ayant cependant, en homme intelligent, deviné que j'allais lui dire: mais, est-ce qu'un Préfet n'a pas le pouvoir de

le donner? il fit un petit effort sur lui-même et m'engagea à le suivre. La prison de Roustchouk est, sans aucun doute, bien misérable; mais, encore plus que les prisonniers, je dois plaindre les gardiens et les soldats qui la surveillent, lesquels, sans avoir commis aucun crime, sont condamnés, eux-mêmes, à une vie de réclusion et à des privations sans nombre.

Les prisonniers en ce moment, se montent à 200, entassés, dans de petites chambres, par cette chaleur, d'une manière pitoyable. La lumière entre d'en haut par des petites fenêtres bien étroites. La première chambre où nous entrons mesure à peu près vingt quatre mètres carrés; et contient vingt cinq prisonniers; chaque prisonnier ne dispose donc que de l'espace d'un mètre. Les prisonniers de cette première chambre sont tous des Turcs; ils se tiennent debout et alignés comme des soldats; leur lit est une planche inclinée aussi longue et aussi large que leur corps; elle ressemble à la planche de la guillotine; une couverture de laine sert de matelas et de draperie.

Je fais remarquer au Préfet que, pendant les grandes chaleurs, avec cette cohue de prisonniers il y a danger d'asphyxie; il en convient, mais, pour le moment, il ne sait pas trop que faire pour y réparer.

La distribution, en chambres séparées, des prisonniers de différentes races, religions et nationalités me semble rationnelle; ainsi, chacun peut suivre ses habitudes civiles et religieuses, sans en être froissé. Mais si cet esprit de tolérance est louable, on ne peut assez blâmer la confusion qui se fait, dans ces prisons, du simple accusé qui attend encore son jugement avec le criminel déjà condamné qui escompte sa peine, et du prisonnier condamné pour des infractions légères à la loi avec les plus grands criminels; cette injustice

crie. Je fais questionner trois prisonniers sur leur délit; l'un a violé une femme, forfait assez commun chez les Turcs; les deux autres ont tué un homme; mais la jalousie à cause des femmes est peut-être la cause la plus fréquente de ces homicides chez les Orientaux.

Les prisonniers se promènent et mangent deux fois par jour. La nourriture se compose d'un pain et de la soupe, donnée en abondance. Les prisonniers, dont la conduite est louable, sont admis au laboratoire; le produit du travail est destiné à lui préparer un fond de réserve à sa sortie de la prison. J'apprends avec satisfaction qu'une grande partie du code criminel et pénal bulgare est modelé sur le code italien.

Le soir je retrouve le Préfet avec sa jeune épouse à une sorte de théâtre ou jardin d'été en plein air, annexé à l'Hôtel Central.

Je prends la jolie dame, qui est parfaitement blonde, et qui me parle en anglais, pour une anglaise ou une américaine; mais, à mon grand étonnement, je découvre qu'elle est bulgare, probablement d'origine celtique comme son mari, et qu'elle a fait ses études dans le Collège américain de Constantinople. On prend le café ou de la bière; quelqu'un tappe sur le piano comme dans nos café-chantants; puis on ouvre le rideau; un ténor et un soprano italiens s'avancent et chantent assez bien le duo de la *Lucie de Lamermoor* de Donizzetti; ils reçoivent leur misérable salaire d'une petite troupe arménienne et le logement du maître de l'Hôtel Central. Le billet d'entrée ne coûte que cinquante centimes, et avec ce seul revenu la troupe doit couvrir tous ses frais. Il n'y a aucun autre théâtre, pour le moment, à Roustchouk; mais, on m'annonce déjà que la ville va bientôt se payer le luxe d'un théâtre élégant, pour lequel la municipalité

a déjà livré *gratis* le terrain. Seulement je me demande si les artistes seront plus heureux lorsqu'on ira les écouter dans un théâtre de luxe; j'en doute, tant que le goût de l'art ne sera plus développé qu'il ne l'est en ce pays.

La troupe arménienne joue après le duo, une pièce demi pantomime en turc, intitulée: *Noces dans un village de l'Anatolie*. Il s'agit dans le premier acte, le seul auquel j'assiste, d'un fiancé qui attend la mort d'un vieillard pour en épouser la fille; le vieillard se meurt; le jeune homme s'en réjouit; pendant que la jeune fille est partagée entre la douleur et l'amour, les lazzis d'une sorte de paillasse demi-idiot, font rire le parterre.

En sortant de là, je vais avec M. Manganelli chercher de quoi souper dans une gargotte très éloignée dont le propriétaire est un italien; mais après neuf heures, à Roustchouk on ne trouve plus de quoi manger et c'est avec peine que je parviens après une longue attente, à arroser une omelette d'un soi-disant vin grec des Pouilles, qui avait tourné.

Les Italiens ne sont pas bien nombreux à Roustchouk et en Bulgarie; il n'y a que des ouvriers de passage, des tailleurs en pierre, des maçons, des ouvriers de chemin de fer. Attirés de loin, par des promesses assez larges, ils sont souvent forcés de quitter le pays, parceque les entrepreneurs payent mal et quelquefois cessent de payer.

J'avais visité avec le Préfet le monument qui doit s'ériger à Roustchouk en l'honneur des Bulgares tombés pendant la guerre d'indépendance.

Les travaux sont en retard parceque l'entrepreneur en craignant que les ouvriers Italiens ne quittent leur place avant d'avoir achevé leur tâche, se

refuse de les payer; les Italiens, à leur tour, se refusent de travailler n'ayant point confiance dans l'entrepreneur. Le grève des Italiens est donc presque toujours à l'état permanent; elle cesserait, sans doute, si le gouvernement Bulgare pouvait sérieusement garantir, pour tous les travaux publics, le payement intégral du salaire des ouvriers étrangers. Pour montrer aux Italiens que l'on peut se passer de leur concours, on attire souvent des ouvriers turcs ou arméniens qui se contentent d'un salaire minime; mais ils travaillent lentement et grossièrement, ce qui ne fait guère avancer la besogne et rend souvent l'œuvre très imparfaite.

Sans compter les ouvriers italiens nomades, on me parle d'une cinquantaine d'Italiens établis à Roustchouk; mais dans ce nombre, doivent figurer, quelques unes de ces trente familles juives, qui ont pris des noms italiens, et demandé la nationalisation italienne pour se soustraire à des poursuites injustes; mais, à ce qu'on m'assure, une partie de ces trente familles juives de la Bulgarie passées à la nationalité italienne a déjà abusé de ce privilège. Couverts par le drapeau des Agences et des Consulats d'Italie, ils ont gagné plus de confiance, obtenu des concessions, initié des affaires, et, par des faillites scandaleuses, compromis notre pays et notre gouvernement, de manière que l'agent diplomatique italien en Bulgarie a dû prendre des mesures, pour effacer les noms de ces banqueroutiers de la liste des Italiens de la Bulgarie.

Pour le moment, Roustchouk donne l'idée d'une ville en transformation; tout s'anime, tout se civilise, tout marche en avant. On ne s'y amuse guère; mais il est évident qu'on y travaille à préparer un avenir qui pourra devenir glorieux.

La grande caserne, d'une grandiosité presque exa-

gérée, la promenade qui longe le Danube, évidente imitation de la chaussée de Bucarest, l'École pour l'Enfance, qui a déjà coûté quelques centaines de milliers de francs, le nouvel Hôpital en plein air, qui contiendra trois-cents lits, avec ses cliniques séparées, une magnifique perspective sur le Danube, beaucoup d'espace, beaucoup de lumière, beaucoup de verdure, le gymnase, superbe établissement moderne perfectionné, vaste, lumineux, et bien aéré, qui pourrait convenir en Italie à une grande Université, qui coûte déjà 800,000 francs, et qui accueillera un millier d'élèves, et tout ce qui est en projet pour un nouvel Hôtel de Ville, pour une nouvelle Cathédrale, et autres bâtisses dignes des plus grandes villes modernes, montrent combien le patriotisme des Bulgares est éveillé et excité. On peut se demander : où les Bulgares prendront-ils l'argent nécessaire pour l'accomplissement immédiat d'un si grand nombre de projets ; le budget annuel de 300,000 francs est sans doute, considérable pour une ville comme Roustchouk ; mais ses dépenses annuelles sont aussi très grandes ; on fera encore des dettes ; on les ajoutera aux autres ; on me parle d'un emprunt de cinq millions, que l'on cherche pour achever les travaux en exécution et en projet ; mais comment éviter la nécessité de la banqueroute ?

Il me semble que cette même préoccupation trouble l'esprit d'un excellent ami des Bulgares, vice-consul d'Angleterre à Roustchouk, Monsieur H. Daziel, qui vient me visiter, en souvenir de mon frère Henry, qu'il a connu, il y a vingt ans, à Varna. Il pense que, les Bulgares étaient beaucoup plus heureux avant la guerre ; plus tranquilles, moins soucieux, moins ambitieux, moins passionnés ; leurs besoins étaient plus modestes ; ils étaient sobres, simples et modérés.

On nous dit à peu près, la même chose à nous autres, Italiens ; *si stava meglio quando si stava peggio*, répète, de temps en temps, le peuple florentin ; et cependant personne ne voudrait revenir au passé et renoncer aux bénéfices de la liberté et de l'indépendance. On n'est pas assez sage ; les enfants veulent pousser trop vite ; ce qu'il suffirait de faire en un siècle, on veut l'achever en un an ; l'impatience est nuisible et peut devenir désastreuse ; mais si on peut souhaiter que l'on marche plus doucement, pour ne pas se casser les jambes, on ne peut non plus nous repousser en arrière ; la nature elle même s'y refuse.

Dans quelques temps, le petit palais que le Prince de Bulgarie s'est fait construire, comme résidence d'été à Roustchouk et dont le petit jardin, coquet, fort bien soigné par un jardinier capable, qui a étudié en Angleterre, donne sur le Danube, paraîtra un humble *cottage* à côté des magnifiques constructions qui s'élèvent dans la première ville de la Bulgarie du Nord ; mais il sera sage de garder cette simplicité, et de donner un exemple aux Bulgares, qui ne sont pas riches, de réserve et de modération dans la dépense. Aucun Bulgare ne peut posséder en terre au delà de cent hectares ; la propriété foncière est en Bulgarie très partagée, ce qui empêche les grandes fortunes et les grandes indigences. Mais Roustchouk est et doit rester surtout une grande ville de commerce. Sa position sur le Danube la favorise ; la ville reçoit par le Danube, les produits de l'Orient, de la Roumanie, de la Russie, et de l'Autriche pour les introduire en Bulgarie. Elle est donc un entrepôt de premier ordre ; l'activité de son commerce peut l'enrichir bien plus que la propriété foncière ; c'est par la navigation sur le Danube que la ville amassera des trésors, pour bâ-

tir ses palais et ses villas, comme jadis les Génois et les Vénitiens bâtissaient leurs palais de retour de leurs expéditions sur mer. Que les marchands de Roustchouk arment des grandes flottilles sur le Danube; c'est là le chemin de leur Eldorado, c'est de là seulement qu'ils peuvent, comme les Argonautes, marcher à la conquête de la toison d'or. À leur retour, ils pourront donner des fêtes dans leurs riches palais, ou aller chercher le repos de leurs villas élégantes dans les collines avoisinante couvertes de vignes; mais ce n'est pas avec les emprunts qu'on peut s'enrichir; ce n'est pas en se donnant l'illusion d'être grands seigneurs avant d'avoir fait fortune que l'on peut s'assurer la paix et le bonheur; ce n'est pas non plus en restant toujours attaché comme l'huître au rocher, à leur modeste intérieur, où la femme bulgare, peu développée, qui semble avoir trop gardé des anciennes habitudes de oisiveté orientale, semble le retenir trop longtemps, que l'on peut avoir la perspective de plus larges horizons, et s'inspirer pour une vie active et féconde. Le Danube est donné au Bulgare comme aux Roumains pour qu'ils voyagent vers l'Orient, et en rapportent la lumière et la richesse; et c'est à Roustchouk surtout que les Argonautes bulgares devraient être recrutés.

TROISIÈME CHAPITRE.

De Roustchouk à Sophia.

Je m'embarque sur le bateau autrichien *Karl Joseph*, qui remonte le Danube; le Préfet, le Maire et M. Manganelli viennent me saluer, ainsi qu'un jeune, sympathique officier bulgare, le capitaine Topaloff, qui parle très couramment l'italien, ayant, dans ces dernières années, étudié à l'école supérieure de guerre, à Turin. Il m'exprime le regret de ses compagnons d'avoir trop tard appris qu'un italien de Turin, dont le nom leur était connu, se trouvait à Roustchouk. Ces officiers bulgares qui ont étudié en Italie, et en gardent le meilleur souvenir, sont quarante; on les remarque par leur distinction et par leur culture; ils ont l'air et la démarche des officiers français, et ils portent la moustache à la Duc d'Aumale, comme leur Prince régnant qui est un Orléans. On se croirait, en face de ces officiers, dans la France méridionale et non pas dans un pays slave; en effet, les Bulgares, malgré leur langue, qui est une variété du russe, et la religion orthodoxe, sont-ils vraiment des slaves? Ne seraient-ils

pas, plutôt, des anciens Thraces doublés d'anciens Celtes, et modifiés par les envahisseurs de race turque connus au Moyen âge, sous le nom de Bulgares? La race conquérante n'était qu'une minorité qui s'est imposée à la masse, d'un côté la dominant, de l'autre en subissant son influence.

Le Préfet de Roustchouk me prévient qu'il a écrit au Sous-préfet de Rahova pour l'avertir de mon arrivée, et à ce même riche négociant Karakosow, pour lequel j'avais une lettre de l'ex-ministre Guéchoff.

Il a plu pendant la nuit; le ciel est gris; le vent souffle; l'eau du fleuve est troublé; je crains de ne pas pouvoir demeurer longtemps sur le pont, pour jouir de la vue du paysage.

Ce paysage est, d'ailleurs, assez monotone, les deux rivages n'offrant aucun attrait; presque pas de villes, de villages, de villas; tout y est plat et sans animation. Quelle différence avec les rivages du Rhin si peuplés, si pittoresques, si riants. On ne voit qu'une masse d'eau énorme, et des plaines vertes, mais presque désertes du côté de la Roumanie; des rochers ou des collines chauves du côté de la Bulgarie. Pour le moment, dans tout ce parcours, le Danube ne se présente guère comme un fleuve poétique ou pittoresque.

Près de Sistova, sur la rive roumaine, on s'arrête à la station de Zimnicea; mais, on ne distingue dans l'entourage, aucune habitation; on n'y débarque et on n'y embarque que des marchandises; cette solitude me donne de la tristesse, et me fait demander: quand arrivera-t-il que Roumains et Bulgares se mettent d'accord pour repeupler ces parages et rendre active et puissante, à leur tour, la navigation sur le Danube? Les Roumains qui se trouvent sur le pont causent avec moi; ils ignorent mon nom et ma condition; mais

dès qu'ils apprennent que j'arrive d'Italie, ils s'intéressent à moi et la conversation s'anime. Les Bulgares sont plus taciturnes; ils ne parlent qu'entr'eux; ils se méfient facilement de tout étranger. Leur caractère est certainement très sérieux et très solide, mais peu communicatif; ils ressemblent quelque peu au Piémontais austère. On me dit que le Bulgare, habitué à la longue domination turque, de crainte que l'on s'empare de son bien, cache sa richesse; très peu dépensier, il ménage son argent et ne le laisse guère circuler. Si, dans les derniers temps, on a vu, chez les Bulgares aussi, quelque dépense folle, dans les œuvres d'utilité publique faites en commun, il est rarement arrivé qu'individuellement quelque riche Bulgare ait sacrifié à la vanité sa fortune. Sous ce rapport le caractère du Bulgare est diamétralement opposé à celui de son voisin roumain lequel est toujours impatient de dépenser tout ce qu'il gagne et au delà. Le Bulgare est bien plus sage en ce qu'il le concerne personnellement, et la prudence caractérise le plus grand nombre de ses actes.

De Roustchouk à Sistova nous employons trois heures. Nous passons devant la ville jadis puissante et glorieuse de Nikopolis, une forteresse graeco-romaine. Elle se dresse entre deux collines escarpées et s'engage dans une vallée profonde; le lieu est pittoresque et on m'apprend que, dans le voisinage, il y aurait la chance, en faisant des fouilles, de découvrir des trésors; mais mon voyage n'a, pour cette fois, aucun but archaéologique; je suis pressé; je poursuis donc ma route sur le Danube; après onze heures et demie de navigation, nous abordons vers minuit, à Rahova. La nuit est très sombre, et il pleut; un douanier vient chercher mon bagage; un sergent de police me demande en allemand si je compte partir immédiatement pour

Vratza, pour rejoindre le train à Mezdra. Je lui déclare que mon intention est celle de me reposer pendant la nuit à Rahova et de partir seulement le lendemain.

Rahova est une petite ville commerçante de 5000 habitants, chef-lieu de district, résidence d'un sous-préfet. Naturellement le sous-préfet ne s'est point dérangé; l'homme de police devait le représenter, et il m'accompagna jusqu'à l'*Hôtel Boris*, le premier et unique hôtel de la ville. On avait arrêté pour moi la chambre d'honneur; mais, à l'exception du lit, il y manquait tout le nécessaire, l'eau, les essuyes-mains, les chaises; les sonnettes ne sonnaient point; le linge du lit avait déjà servi. Mais, qu'y faire? J'étais bien fatigué, et je n'y gardais de trop près; lorsqu'on voyage en province, il ne faut jamais faire le difficile; je me jetais demi-habillé sur ce lit de camp, et je dormis le sommeil du juste pendant six heures.

Aussitôt debout, je demande, en russe, puisque à l'hôtel on ne parle que le bulgare, du café, du lait et des œufs; mon sergent de police arrive; il a reçu l'ordre du sous-préfet de m'accompagner jusqu'à Mezdra; je le prie de me chercher des provisions de voyage; il ne me comprend qu'à demi; alors je l'engage à aller me chercher dans la ville quelqu'un qui parle l'allemand, ou l'anglais, ou le français, ou, pour le moins, le russe; il revient une heure après avec M. Karakosoff, le négociant auquel M. Guéchoff m'avait recommandé et avec un autre individu, probablement, un juif agent de M. Karakosoff, lequel ayant habité pendant quelque temps à Vienne, connaissait l'allemand. Je donne de l'argent pour mes provisions, je paye mon escot à l'hôtel, (pour un petit poulet mal rôti et le mauvais gîte, neuf francs), et j'apprends de M. Ka-

rakosoff qu'on a arrêté à mon intention une voiture pour Mezdra, au prix de 50 francs (le prix des places dans ces voitures est ordinairement de 20 francs; mais un hôte étranger de distinction méritait quelque-égarde; et il m'a fallu remercier M. Karakosoff de toute sa prévenance). À huit heures de matin, j'étais en-route pour Vratza, où je devais arriver vers le soir, après deux heures d'arrêt à trente kilomètres de Rahova.

Le chemin monte brusquement à travers le groupe de collines escarpées qui bordent le Danube et dont les Romains avaient fait leur grand boulevard contre les invasions des barbares, en les couvrant de châteaux forts. On m'indique dans le voisinage de Rahova les ruines d'un *castrum* où, en fouillant, on a trouvé plusieurs monnaies du temps de Dioclétien. Aussitôt dépassé ce pâté de collines, se présente devant nous une vaste plaine ondulée qui monte doucement, couverte, en grande partie, de pâturages et parsemée, de temps en temps, de bosquets de chênes, de groupes d'acacias, de champs de maïs d'une végétation plantureuse; ici on comprend parfaitement la raison du nom de *blé turc* donné au maïs, dont les tiges atteignent une hauteur qui dépasse souvent la taille d'un géant et dont les pains bien nourris ont une ampleur qui doit être réjouissante pour le cultivateur. Au pied de petites collines se détachent des villages d'un effet pittoresque; les maisons en terre sont couvertes de chaux, et avec leur toit rouge sur le fond vert du paysage, nous présentent de loin l'illusion de notre tricolor national; sur les prairies broutent paisiblement des vaches et des brebis, sur le dos desquelles viennent se reposer ou chercher des insectes, des corbeaux et des pies; dans les terrains marécageux on

distingue des troupes de cigognes nomades et de oies sauvages, qui poussent, en secouant lourdement leurs ailes pour se déplacer, des cris perçants.

Je rencontre, en chemin, une première caravane de Bulgares qui descendaient vers Rahova avec leurs familles sur des chariots couverts, une sorte de cabane, de cette forme si connue des anciens Daces, Thraces et Sarmathes que l'on remarque sur la colonne de Trajan et sur le monument d'Adam Klissi, et que les nomades Tsiganes ont conservée intacte. Les chariots (une quinzaine), tirés par des bœufs transportent des tonneaux de vin. Sous la cabane du chariot dort la famille de ces marchands nomades; le dernier chariot est suivi d'un Bulgare armé, qui marche à pied pour surveiller toute la caravane. Mais sont-ils des véritables Bulgares? Ne seraient-ils point des survivants des anciens Thraco-Macédoniens? Il y en a de très laids, et des superbes, comme chez les Tsiganes; et on peut se demander aussi si une partie de ceux qu'on appelle des Tsiganes, ne seraient point des anciens Thraces déguisés. Quand sont-ils arrivés dans la péninsule? Il y en a de magnifiques qui gardent l'allure, et la figure de cette belle race élancée, pénjabique qui habite le long du fleuve Hindous, dans l'Inde; mais il y en a d'autres petits, trapus, qui ressemblent encore énormément aux anciens Daces, aux anciens Thraces, tels que les anciens monuments nous les représentent. Comment démêler leur véritable origine?

À moitié chemin, entre Rahova et Vratza, je fais une halte de deux heures pour me reposer et pour déjeuner.

Dans la salle de l'auberge où je mange, j'observe trois Tsiganes, d'une grande beauté, richement habillés, coiffés et drapés à la musulmane; le soldat m'ap-

prend qu'ils sont des Tsiganes tures ; ce qui veut dire qu'ils ont adopté les formes extérieures de l'Islam pour échapper aux persécutions. Leur figure est noble, leur chair est blanche ; ils appartiennent, sans doute, à une race supérieure. Ils diffèrent très peu par la taille et par le maintien de ces fiers Afghans du Caboul, que j'ai admiré, il y a quatorze ans, à Peshaver. Mais on doit conclure que sur le peuple Tsigane, son nombre et son origine on sait très peu de choses, et que c'est un sujet à reprendre, pour l'examiner de fond en comble. Ils se confondent parfois en Russie avec certaines peuplades slavo-finnoises, en Hongrie et en Roumanie avec les Daces, en Bulgarie avec les Thraces, en Turquie avec certaines tribus turcomanes, en Syrie et en Égypte avec les bédouins et les fellahs. Sont-ils vraiment tous d'origine orientale ? Parmi les Tsiganes de l'Europe n'y en a-t-il pas un grand nombre qui échappe à toute classification ? Sont-ils tous des idolâtres, des voleurs, des artisans, des musiciens ? Les agrégés de ce peuple nomade de l'Inde passé en Europe ne sont-ils pas plus nombreux que le peuple lui-même ? et ceux-ci n'ont-ils pas contribué à abaisser, plutôt qu'à relever la race ? L'assujettissement et l'humiliation dont les Tsiganes sont les victimes en Europe s'expliquerait-il, si la vaillante et belle race indo-afghane émigrée vers l'Occident était restée toute pure et intacte ? N'a-t-elle pas subi la condition d'autres peuples tombés dans l'esclavage et subi leur sorte ? Je ne fais que poser des questions devant les ethnographes, et dont la solution ne sera possible qu'après de longs voyages, de longues recherches, et des études comparées sur un très vaste domaine. Mais le problème est tout aussi intéressant que celui de la dispersion de la race juive. Les Israélites se défendent très bien eux-mêmes. Les Tsiganes seuls

sont livrés entièrement à leur sort qui est malheureux partout; ils sont sans défense, et ils attendent eux aussi leur Rédempteur.

L'auberge ou gîte d'Altimir lui-même me rappelle quelque peu, par sa construction et par les fonctions qu'il remplit, le *bungalow* indien. Le voyageur s'y abrite; il porte généralement avec lui ses provisions; le gardien ou aubergiste l'assiste, et lui vient en aide, en complétant son repas; il fournit du pain et du sel; il fait cuire des œufs, il rechauffe son poulet, il lui prépare le café; enfin, il apporte des couvertures à son lit. Le soldat qui m'accompagne devient, à son tour, mon valet, et n'ose toucher à aucune nourriture, tant que je ne me retire, ayant achevé mon repas; le jeune cocher turc qui nous conduit lui vient en aide; ainsi, pour le plus simple des déjeuners, je me trouve trois fois servi.

Le chemin était bien poudreux, mais les dernières pluies avaient mouillé la poussière; les chevaux de temps en temps s'embourbent. La chaussée est peu solide, et demanderait de grandes réparations; mais pour le moment, on a d'autres préoccupations à Sophia; on est pressé d'achever les nouvelles lignes de chemin de fer, et les anciennes routes et voies de communication se trouvent quelque peu négligées.

Après Altimir, le paysage change d'aspect. La route s'enfonce, pendant un long trajet, environ trente kilomètres, entre des forêts épaisses de chênes; par ci par là, des éclaircies, des bruyères, des broussailles, où paissent des brebis. Je rencontre deux autres caravanes, l'une de quinze, l'autre de trente chariots. En traversant cette région à peu près sauvage et déserte, on comprend que les marchands voyagent en nombreuse compagnie; un seul chariot pourrait courir de

grands dangers ; l'attaque serait facile, la poursuite dans ces taillis épais presque impossible ; de temps en temps, on remarque sur le chemin des croix qui constatent quelque malheur arrivé ou quelque crime accompli dans ces parages. Mon sergent lui-même, pendant que nous traversons la forêt, semble fort inquiet et se tourne à droite et à gauche, et regarde en arrière, pour voir s'il n'y a pas menace d'attaque, ou si nous ne sommes pas poursuivis.

Certes, dans un voyage de nuit, même la présence d'un soldat, ne suffirait à empêcher une agression. Le chemin est bien triste. Les corbeaux et les canards font entendre leurs cris sauvages. Des Bulgares que nous rencontrons en chemin personne ne nous salue ; il y en a, au contraire, qui nous regardent avec fierté ou d'une manière dédaigneuse. Seul un vieux turc qui s'avance avec son enfant, en voyant le sergent, le salue respectueusement et me sourit.

Au misérable village de Banitzza, nous faisons une seconde halte, pour abreuver les chevaux. Le village a une nouvelle église, dont la coupole dorée étincelle au soleil. Je ne vois que des hommes dans le village ; ils gardent la maison et les enfants, pendant que leurs femmes sont allées à la rivière pour blanchir le linge et la laine, ou travailler dans les champs. Ils restent accroupis ou étendus, causant entr'eux ; c'est l'heure du *five 'o'clock* des enfants ; ils grignotent un petit pain noir et égrènent un pain de maïs grillé ; les miettes qui tombent sont ramassées dans la boue par une poule et des petits poulets aux pattes gantées, par une chienne maigre qui rôde affamée, et par un petit cochon qui patage dans le borbier. Le village doit être très pauvre. Chaque famille a un toit et un peu de terre qu'elle cultive ; mais on n'y travaille pas assez, on y est trop

oisif, on y néglige trop le commerce et l'industrie, pour que l'on puisse sortir de la misère, et pourvoir à tous les 365 jours de l'année.

Après un voyage de 65 kilomètres, nous entrons dans la plaine de Vratza, une ville qui se trouve aux pieds des premiers contreforts des Balcons, dont une gorge profonde s'avance vers la plaine que nous parcourons, et où, après tant de forêts, par contraste, on ne voit plus d'arbres qu'y poussent. Toute cette plaine est couverte de maïs. Dans le lointain, la ville est indiquée par un grand brouillard azuré qui la couvre, indice évident de l'humidité qu'y règne. Le chemin, près de la ville, recommence à s'animer. Nous passons devant le cimetière, autour duquel on vient de planter des acacias chétives; la grandeur du cimetière semble accuser la grande mortalité dans une ville de district, qui ne dépasse cependant pas les cinq mille habitants, et dont les rues inégales, mal pavées, ou point du tout pavées, annoncent plutôt un village, qu'une résidence de préfet. Je descends à l'Hôtel du Commerce, dont un bulgare est le propriétaire, un croate le gérant, avec un cuisinier allemand, et une joyeuse femme de chambre hongroise, qui parle l'italien, ayant eu l'occasion de l'apprendre au service de M. Piazza, ingénieur du chemin de fer sur la ligne de Tirnova. Le lendemain, de bonne heure je parcours la petite ville, bien misérable; les rues inégales sillonnées par des ruisseaux où viennent s'ébattre des oisillons et des petits canards; les maisons mesquines, en pierre, reliées par des branches sèches, et mal badigeonnées, entourées par des potagers mal entretenus; des clos et des grilles vermoulues en bois qui s'écroulent et tombent de tous les côtés; petites portes, petites fenêtres, boutiques à la turque, qui ne sont que des

trous ; il n'y a qu'une rue, celle où passe la grande chaussée qui donne l'idée d'une ville, bordée de quelques maisons assez confortables, et qui ont un certain air que l'on pourrait dire élégant.

Vratza a l'avantage de posséder une garnison, et elle doit à cette garnison presque tous ses progrès ; les soldats ont construit des chemins, en ont amélioré d'autres, et pour se loger, les officiers ont dû se faire bâtir exprès des nouvelles maisonnettes ; ce qu'il y a de plus coquet dans les constructions de Vratza est présenté par tous ces *cottages* où vivent les officiers avec leurs familles. Ils représentent à eux seuls l'élément le mieux élevé, le plus cultivé, le plus aristocratique de la ville.

L'officier bulgare qui est vaillant en guerre, utilise admirablement les loisirs de la paix, en continuant la tradition de cet empereur Probus, que, après avoir conduit son armée à la victoire, l'employait à des travaux de canalisation, de défrichement, et plantait des vignes en Transylvanie. Tout le mouvement de la ville de Vratza est autour de la caserne ; de là rayonne, pour le moment, la vie nouvelle.

En sachant que deux officiers bulgares qui avaient achevé leurs études à Turin, se trouvaient à Vratza j'envoie un mot de sympathie pour eux au commandant de la garnison. Une heure après, arrivent à l'hôtel deux jeunes capitaines sympathiques et intelligents, M. B. Ikonomoff et Constantin Kavarnaliev, qui m'expriment tout leur regret de ne pas avoir su d'avance que j'étais arrivé. Ils ne m'auraient point permis de prendre mes mauvais repas à l'hôtel et ils m'auraient présenté à leurs camarades ; en attendant, ils m'accompagnent au Club des Officiers, un bâtiment digne d'une grande ville qui leur a coûté 50,000 francs, et qu'ils pa-

yent petit à petit, en escomptant chaque mois de leur salaire une somme affectée au maintien de cette institution ; le Club a une salle de lecture, un commencement de bibliothèque et une magnifique salle de bal et de concerts. Les officiers, sont les véritables civilisateurs de la ville ; mais j'éprouve aussi un grand plaisir à entendre parler si couramment l'italien par des officiers bulgares et à me laisser dire par eux les choses les plus aimables sur Turin, ma ville natale, de laquelle ils semblent avoir gardé un souvenir bien doux et très vif.

J'avais déjà vu presque tous les officiers avec leurs familles à l'église ; l'*high-life* de Vratza étant constitué par eux, l'Église devient un endroit élégant où l'on se donne rendez-vous les dimanches.

Pour me rendre à l'Église, qui est au bout de la grande rue, je traverse la place, sur laquelle se dresse une belle statue en bronze, érigée en l'honneur de Christos Boteff, le héros poète populaire bulgare de la Roumélie tombé à Vratza, en 1876 ; deux bas-reliefs représentent deux autres héros de la ville, et les inscriptions autour du monument portent les noms des autres habitants de Vratza tombés pour la patrie, pendant la guerre d'indépendance.

L'Église vient d'être restaurée ; mais elle est très ancienne ; les deux portails, qui semblent remonter à l'époque byzantine, l'indiquent. Les deux têtes d'ange qui décorent l'un des bas-reliefs rappellent les anges persans ; on voit aussi différents animaux, un paon, une antilope, un dragon, qui se pressent autour d'un fruit de pin, probable symbole de la vie éternelle. Si les pierres datent d'un moyen-âge avancé, le sujet de cette décoration remonte aux premiers siècles de l'église. Mais la restauration de l'église n'a pas été

faite par une main savante ; toute la partie moderne du temple renouvelé est grossière ; l'iconostase est en bois richement doré, sur lequel on a collé des oléograpies en papier, d'un goût détestables. Sur les parois on remarque des fresques où l'on représente des images de saints qui seraient à peine dignes d'une chapelle de village. Sur deux petits autels se dressent l'image du Christ et l'image de la Vierge. Les dévots entrent très respectueusement dans l'église ; ils achètent à l'entrée une ou deux chandelles, plus ou moins grandes, selon leurs moyens et selon leur dévotion ; ils vont les allumer et les fixer ; ensuite ils baisent l'Évangile, une ancienne tablette qui représente le Christ transfiguré, et quelques autres images de saints ; en général, je remarque que lorsque la chandelle est plus petite, à titre de compensation, on redouble les baisers ; quelques uns, après avoir effleuré l'image avec les lèvres, la touchent encore avec le front. Un sacristain est très attentif pour retirer les chandelles à moitié brûlées, et les jeter dans un panier ; avec toute cette cire on fera d'autres petites chandelles que l'on revendra ; le sacristain, dans cette manœuvre, montre une adresse qui révèle un maître.

Vers la fin de la Messe, le sacristain fait sa tournée dans l'église pour les aumônes, comme dans nos églises ; seulement on ne dépose pas l'argent dans une bourse, une boîte, ou un tire-lire quelconque, qui cache l'offrande, mais ouvertement sur un plat, d'où, ceux qui déposent une monnaie d'argent retirent le plus souvent le reste en sous. L'ensemble de la fonction n'est pas très-édifiant et je trouve que dans l'église on se promène et on se distrait trop ; la voix nasillarde du prêtre qui chante devient monotone ; on lui répond de la sacristie ; la fonction traîne ; lorsque l'on sort,

on a l'impression d'avoir assisté à un spectacle peu amusant bien plus que d'avoir bien prié dans la maison de Dieu.

Au moment du départ de l'hôtel, la femme de chambre hongroise, en recevant son pourboire, me fait ses confidences sur le peuple bulgare. Elle est veuve ; son mari était un serbe. Le serbe est plus vif, plus chaud, plus généreux, plus amusant que les Bulgares ; mais il est souvent grossier, il ne se gêne pas, il parle mal, il s'enivre ; le Bulgare est plus respectueux, plus sage, plus modéré ; il deteste le blasphème, il ne s'enivre pas ; il a des vertus ; mais il ne sait être aimable, il prend toujours et il ne rend jamais ; il est avide et avare ; seulement il met une certaine ostentation dans la parure ; il n'est pas fou comme nous autres Hongrois et Italiens ; je le connais depuis sept ans, et il a bien eu le temps de m'ennuyer ; c'est pourquoi je compte de m'en aller d'ici. La femme de chambre hongroise se plaint aussi de la cuisine bulgare ; et, en effet, à l'Hôtel du Commerce à Vratza elle était détestable ; le pain mal cuit, le bouillon fait avec de la graisse de canard, une viande qui semblait du cuir, le vin aigre, des sauces impossibles, un service décousu me persuadaient qu'en restant plus longtemps à Vratza j'aurais fini par m'habituer petit à petit à un jeûne complet. Certes, on devait dîner bien mieux chez les officiers.

Je pars de Vratza à une heure et demie de l'après-midi, pour rejoindre à Mrezda le chemin de fer qui doit m'amener à la capitale de la Bulgarie.

De Mrezda à Sophia le train emploie quatre heures ; je m'étonne en constatant que, pour un si long trajet, le billet de la première classe ne coûte que huit francs. On voit bien que le Gouvernement bulgare

s'évertue de faciliter au possible les communications entre la capitale et les villes de la province. C'est vrai que ce train va très-doucement, qu'il ralentit sa course dans tous les endroits où le chemin semble moins solide, et qu'il fait de longs arrêts aux différentes gares.

Le long du chemin, j'observe les Bulgares qui se pressent autour des gares ; et il me semble pouvoir constater qu'ils appartiennent à trois types différents, l'un qui doit être thrace, l'autre turc, le troisième celte. Ce dernier, qui est le plus commun dans les classes civilisées, ressemblent énormément à celui du Français du midi, Gascon et Provençal, et aussi du Piemontais ; seulement dans la coupe des lèvres, dans l'expression de la bouche il y a chez eux un cachet insaisissable, que l'on ne saurait définir, mais qui leur appartient en particulier. Je conclus une fois de plus que la haine de race est la plus stupide que l'on puisse s'imaginer.

J'admire aussi le long de la vallée de l'Iskr, entre les contreforts des Balcons la beauté du paysage aussi poétique que pittoresque. En plusieurs endroits, la montagne présente l'aspect d'un vieux château fort, avec tours, tourelles, remparts, crénaux, qui en font une défense naturelle admirable. Nos châtelains du moyen-âge y auraient bâti des seigneuries. Entre les rochers, des vertes prairies et des chênes ; en bas l'Iskr roule rapidement ses eaux bruyantes. La scène est grandiose et féérique ; toutes ces pierres granitiques se dressent comme des géants, et semblent se préparer à des luttes titaniques. Mais les seuls titans que je voudrais voir grimper sur ces montagnes seraient une armée d'ouvriers italiens, tailleurs en pierre, qui en peu de temps, avec toute cette richesse de pierre de taille, pourraient enfanter des villes, et repeupler cette région, à laquelle

ne manque que des habitations pour n'avoir rien à envier aux plus riantes et superbes vallées de nos Alpes.

À la sortie de la gorge formée par la vallée de l'Iskr, s'étend devant nos yeux le haut plateau de Sophia, où l'on ne voit plus d'arbres, mais, en revanche, des champs à perte de vue. Mais l'absence de villages et d'habitations rend tout ce paysage assez triste, et crée à la capitale bulgare une sorte d'isolement semblable au vide que la campagne romaine a fait autour de la Ville Eternelle.

QUATRIÈME CHAPITRE

Sophia

Je descends à l'Hôtel Bulgaria, où M. Mintcho Nestoroff, l'aimable ancien secrétaire du Prince de Bulgarie et actuellement chef de section pour les affaires politiques au Ministère des Affaires Étrangères, après avoir donné l'ordre de me préparer un appartement confortable, s'est empressé de venir me présenter les compliments de M. Stoïloff, l'illustre président du Conseil des Ministres. Il parle couramment le français et m'apprend qu'il a été affecté, pendant mon séjour à Sophia, entièrement à mon service; il est beau garçon, modeste et sympathique; il ne sait pas grande chose de moi, et, au commencement, il semble me confondre avec mon frère Henry, ce qui ne me déplaît, en aucun cas; d'abord, parceque je l'aime bien, en second lieu, parceque nous sommes d'accord sur les choses essentielles, et, après tout, parcequ'il a laissé de lui, pendant sa présence à Roustchouk, les meilleurs souvenirs chez les Bulgares. Mais, peu à peu, on démêle qu'il y a deux frères du même nom, dont l'un

est censé être savant, l'autre diplomate, ne sachant peut-être que nous avons étudié ensemble, et que notre diplomatie est commune et se résume dans un rôle unique, celui de servir idéalement avec passion les intérêts et la gloire de notre pays, partout où notre volonté et notre destinée nous poussent.

Après le départ de M. Néstoroff, auquel je donne rendez-vous pour le lendemain matin de bonne heure, je fais connaissance avec le maître d'hôtel, un polonais, très probablement un juif de Varsovie, fort empressé autour de moi, officieux et aux petits soins. Il parle l'allemand, et, en me sachant étranger, il ne se gêne guère pour me dire un peu de mal de la capitale de la Bulgarie. Lui ayant dit, qu'au premier abord, elle m'avait donné l'impression d'une belle ville, qui promettait de devenir bien grande, il glaça mon enthousiasme par un mot : c'est du clinquant ; vous verrez bientôt que, sous un dehors de grandeur se cache toujours l'ancien misérable village où rien n'est encore changé.

Les domestiques de l'hôtel parlent l'allemand et le français ; le concierge, ayant passé quelque temps en Egypte et en Italie, baragaine l'italien ; mais on a de la peine à démêler la nationalité de ces messieurs ; très probablement ils sont des Levantins ; cosmopolites comme l'hôtel où ils servent, ils n'ont à la rigueur aucune patrie ; mais ils savent se rendre utiles comme intermédiaires de la civilisation, partout où ils vont.

Le lendemain, ma première visite était à l'Agence diplomatique italienne, où le chef, M. Silvestrelli, me reçut avec courtoisie.

Je l'avais rencontré deux fois à Rome, au Palais du Quirinal et chez la comtesse Lovatelli, et il se rap-

pelait d'avoir, en sa qualité de secrétaire de l'Ambassade de Londres, préparé, jadis, treize ans auparavant, pour moi, au nom de l'ambassadeur M. Nigra, une lettre officielle d'introduction sympathique auprès de Lord Dufferin, alors Vice-Roi des Indes. Nous causons politique. M. Silvestrelli ne semble pas croire à la possibilité de la réalisation d'une Confédération balkanique; tout le monde y ambitionnerait l'hégémonie, et les coinvoitises rendraient presque impossible l'entente. Les Serbes, les Bulgares et les Roumains se disputeront toujours la première place; les Serbes et les Bulgares surtout sont des voisins incommodes; pour le moment, les derniers semblent les plus forts; mais les Serbes se remuent davantage; et, au lieu de se tourner vers la Bosnie et vers l'Herzégovine, ce qui les brouillerait, peut-être, avec l'Autriche, ou vers la Vieille Serbie, ce qui les mettraient mal avec la Porte, ils ne rêvent que revanche pour la honte de Slivnitza; c'est pourquoi le Roi Milan guette toujours à la frontière. Ils espèrent aussi, en cas de guerre, dans une insurrection en Macédoine. À leur tour, les Bulgares, fort indignés contre le procédé du Roi Milan, menacent que cette fois ils marcheront tout droit sur Belgrade, et qu'ils ne se contenteront plus d'obtenir l'autonomie pour la Macédoine, mais qu'ils l'occuperont. Si les Serbes de la Macédoine, en cas de guerre avec la Serbie, se soulèvent contre les Bulgares, on les assujettira, comme on a déjà fait avec les Grecs trop remuants et ambitieux de la Roumélie Orientale.

Ma seconde visite devait être à Son Excellence, le Président du Conseil des Ministres, et Ministre des affaires étrangères, M. Constantin Stoïloff, qui m'attendait à son bureau.

Le docteur Stoïloff, comm'un grand nombre des hommes marquants de la Bulgarie, est un Rouméliote, c'est-à-dire d'un pays où la civilisation hellénique a pénétré de bonne heure et laissé des traces profondes. Né à Philippopoli le 23 septembre de l'année 1853, il



LE D^r CONSTANTIN STOÏLOFF
Ancien Président du Conseil des Ministres.

a fait ses premières études dans sa ville natale, et il les a complétées au *Robert College* de Constantinople, et à l'Université de Heidelberg, où il fut reçu docteur en droit. De là, il se rendit à Paris, où il se trouvait depuis un an, lorsque la guerre Russo-turque ayant éclaté, il rentra dans son pays. Après la guerre, en

voyant comment la Roumélie orientale allait être sacrifiée, il prit une part très vive au mouvement de toute la Bulgarie de Sud, contre l'œuvre et les décisions du Traité de Berlin; et il fut, avec M. Ir. Er. Guéchoff l'un des délégués envoyés à Berlin pour protester contre les actes du Congrès. Secrétaire de l'Assemblée constituante, après l'élection du prince Alexandre Battemberg, il fut nommé membre de la Commission chargée de présenter au premier Prince de Bulgarie l'acte officiel de son élection. Dans les premières années de règne du jeune prince il fut d'abord son secrétaire privé, puis le chef de son Cabinet Politique et son conseiller intime; dans cette position délicate, il se fit apprécier pour son zèle, son tact, son habileté, sa finesse et sa prudence, en aplaisant un grand nombre de malentendus et en écartant bien de conflits qui menaçaient le jeune état. Pendant cette première période de sa brillante carrière politique, quoique très-jeune encore, il géra le Ministère des Affaires Étrangères et des Cultes. Son grand discours prononcé à la troisième Législature de l'Assemblée nationale est resté célèbre dans les Annales de la vie parlementaire de la Principauté de Bulgarie. En 1883, il siégea comme délégué à la Conférence pour la convention qui concernait la jonction des chemins de fer; quelques mois après, il partait pour Saint-Petersbourg avec une mission très délicate que le Prince Alexandre lui avait confié, pour ramener une bonne entente entre la Russie et la Bulgarie, dont les relations étaient très tendues. Mais les événements pressaient. L'union des deux Bulgaries irrita davantage la Russie; la Serbie profita de l'occasion pour déclarer la guerre à la Bulgarie; M. Stoïloff entra alors dans l'armée en qualité d'officier de la réserve; et il eut

la chance de se distinguer comme officier du II régiment de cavalerie; l'ordre de la valeur militaire lui fut alors décerné.

Après le 9 août 1886, pendant la régence de Stambouloff, il fut nommé ministre des Affaires Étrangères et des Cultes; et il géra pendant quelque temps, le ministère de la justice. Après l'abdication du Prince Alexandre et le refus du trône de Bulgarie de la part du Prince Valdemar de Danemark, M. Stoïloff fut chargé avec son successeur actuel M. Grécoff, et avec M. Kalcheff, de visiter les principales Cours de l'Europe, pour exposer aux grandes puissances la situation exacte de la Bulgarie et chercher un candidat digne au trône vacant de la Principauté. Lorsque le nom du Prince Ferdinand fut prononcé, M. Stoïloff s'arrêta à Vienne pour s'assurer, que, dans le cas d'une proclamation unanime, la prince Ferdinand aurait accepté la couronne. Rentré en Bulgarie, il prononça, à l'Assemblée Nationale, dans les séances du 23, 24 juin deux discours remarquables et persuasifs, l'un sur la portée des sentiments exprimés par les différentes nations européennes, l'autre sur l'état réel de la question bulgare; et à la suite de ces deux discours, qui sont des documents magnifiques du patriotisme bulgare et de l'éloquence de jeune orateur, les deux plus grandes adversaires s'accordèrent à déclarer, dans la séance, à huis clos, du 24 juin au soir « que si le candidat au trône était trouvé et prêt à partir, l'opposition s'associerait unanimement à la majorité. »

Après le conflit survenu dans la séance à huis clos de la grande assemblée nationale du 27 juin, MM. le Régent Stambouloff et le Président du Conseil des Ministres, M. Radoslavoff, s'étant retirés, M. Stoïloff fut ap-

pelé provisoirement au ministère de la justice et à la présidence du Conseil. Dans le premier ministère formé le 24 août, après l'événement au trône du Prince Ferdinand, M. Stoïloff garda le portefeuille de la justice; il démissionnait au mois de décembre 1888, pour rentrer dans la vie privée et reprendre sa profession d'avocat qu'il exerça brillamment pendant six ans. Le 18 mai 1894, la démission du Cabinet Stambuloff ayant été acceptée, M. Stoïloff a été chargé de former le nouveau ministère pendant lequel il a eu l'occasion de rendre de grands services à son pays, en apaisant des haines, en ralliant les forces nationales, en poussant le pays vers le progrès. Il vient maintenant d'être remplacé dans la conduite des affaires de la Bulgarie, par un autre homme politique éminent, M. Grécoff. Sa retraite n'a été ni une fuite, ni un renvoi; mais un effet naturel de la rotation des partis, qui dans les gouvernements constitutionnels doivent tour à tour se produire pour développer leur activité. M. Stoïloff va se reposer, se recueillir, et se retremper. Il est utile à un homme politique de méditer, après une période d'activité fiévreuse, sur son œuvre, d'observer les autres à l'œuvre, pour apprendre ce qu'il n'aurait pas dû faire et ce qu'il aurait pu faire mieux. Nous apprenons bien plus de nos adversaires que de nos amis, et de nos fidèles; et on peut être sûr que le temps que M. Stoïloff passera hors des affaires ne sera point perdu pour la Bulgarie.

Si je n'avais pas rencontré M. Stoïloff, pour la première fois, dans son Cabinet, à son Ministère, si je n'avais pas su qu'il était un Rouméliote, au premier abord, j'aurais cru me trouver en face d'un officier piémontais habillé en bourgeois. Des milliers de Piémontais ont sa figure et son maintien; et puisque, mis

de suite à mon aise, par l'affabilité avec laquelle il m'aborda, je lui disais qu'il me semblait l'avoir déjà rencontré plusieurs fois en Piémont (on le dirait, par exemple, le frère du comm. Charles Rubadi chef de division et caissier de l'ordre de Saint-Maurice et Lazare), il me dit que la même remarque lui avait été faite, pendant son grand voyage aux Cours de l'Europe, par le Roi Humbert, qui le questionna ainsi : « Mais comment, vous êtes réellement un Bulgare ? On vous prendrait pour un Italien, pour un Piémontais. »

L'accueil de M. Stoiloff est sympathique et distingué ; il se réjouit d'apprendre que je suis venu dans son pays, dans le seul but de l'étudier, et d'apprendre à le connaître pour le faire apprécier ; je n'ai donc qu'à demander ce que je désire ; il me fera voir tout ce qui peut m'intéresser.

On se trompe, dit-il, en Europe, en croyant que la seule préoccupation des Bulgares est la politique ; cela pouvait paraître vrai dans les premières années de la Principauté, lorsqu'il nous fallait, avant tout, songer aux moyens d'exister ; maintenant que la Bulgarie est tranquille au sujet de son indépendance, nous n'avons aucun autre but que d'en faire un grand pays civilisé ; tous nos efforts sont tournés de ce côté. Je le félicite de ce qu'on a déjà fait jusqu'ici pour l'armée, dont les officiers instruits à l'étranger, ont apporté en Bulgarie un esprit nouveau qui ne servira pas seulement à assurer au pays bulgare une défense vaillante, mais, en pénétrant dans toute la société, contribuera à la civiliser. Les armées modernes doivent contribuer, comme les armées anciennes grecques et romaines, aux œuvres de la paix ; les anciens capitaines étaient à l'occasion, des orateurs, des maîtres d'école, des administrateurs, des architectes, des agriculteurs ;

les anciens soldats, guidés par des officiers intelligents et instruits, ouvraient des chemins, des canaux, des ports, labouraient la terre, bâtissaient des villes. Nous devons faire sortir de leurs garnisons, où la vie oisive les abrutit, nos soldats, et les pousser au travail; ils doivent sentir qu'ils sont, sous leur uniforme qui semble les distinguer, une partie bien vivante de ce peuple, dont ils font partie, et non pas isolés de lui, par le privilège ou par le préjugé. L'évangélique *vae soli* doit s'appliquer à la vie des peuples, et des castes, comme à celle des individus. La Bulgarie n'aurait qu'à souffrir de son isolement; on se méfie souvent des solitaires et on leur attribue des intentions hostiles.

La Bulgarie doit se rendre sympathique à la péninsule balcanique et à l'étranger; elle ne pourra y réussir qu'en ouvrant des voies de communication, en facilitant l'approche de ses frontières, en voyageant beaucoup à l'étranger; c'est pourquoi je fais de grands vœux, pour que Sophia se rattache à la mer Adriatique et à l'ancien port de Dyrrachium (Durazzo), par une ligne de chemin de fer, qui permette au commerce de l'Italie méridionale de reprendre le chemin de la Bulgarie; c'est pourquoi je désire la présence de représentants de la principauté bulgare au Congrès International des Orientalistes, qui se réunira le premier octobre de la dernière année du siècle à Rome.

M. Stoïloff objecte d'abord qu'il n'y a pas d'Orientalistes proprement dits en Bulgarie; j'essaye de l'endoctriner sur le but du Congrès, de le persuader que l'Orient balcanique étant aussi l'objet d'une partie des études du XII Congrès International des Orientalistes, les savants bulgares qui s'occupent d'archéologie, de numismatique, d'épigraphie, de linguistique, d'éthno-

graphie et de folk-lore pourront apporter à la réunion des renseignements utiles qui serviraient à la discussion ; le *Sbornik* que le Gouvernement bulgare publie depuis une quinzaine d'années et qui est le résultat des recherches des savants bulgares sur le terrain de la géographie et de l'ethnographie, de l'histoire et des antiquités, de la littérature populaire et des croyances et usages du peuple bulgare fait grand honneur au Ministère de l'Instruction publique qui surveille ce précieux recueil, qui l'imprime et le distribue à ses frais, et témoigne, en même temps, le grand intérêt du peuple bulgare, depuis son réveil, pour tout ce qui touche à l'histoire du pays et aux intérêts de la vie nationale. C'est un consul français, M. Dozon, qui, le premier, avait appelé l'attention des savants de l'Europe sur le folk-lore bulgare, par la publication d'un volume de Chants populaires de la Bulgarie ; puis un savant petit-russien, historien et folk-loriste, le regretté M. Michel Dragomanoff, nommé professeur à l'université de Sophia, créait dans les études nationales et dans la tradition bulgare un mouvement qui se continue encore, grâce à son élève, devenu son beau-fils, le jeune professeur Schischmanoff, qui est maintenant l'un des savants les plus actifs, et dont les connaissances variées permettent que l'on espère de ses services des résultats brillants pour le progrès de la culture nationale.

M. Stoïloff me demande comment j'ai trouvé le chemin entre Rahova et Mrezda. Je lui dis que j'ai admiré plusieurs fois le paysage ; seulement j'ai été frappé de l'absence de villages sur un chemin aussi battu, qui rallie la capitale avec le Danube. Il me semble qu'on devrait peupler davantage les régions fertiles, et augmenter, par la création de nouvelles villes, les centres civilisés. Je reviens, enfin, encore

une fois sur la nécessité et urgence d'un chemin de fer qui rallie Sophia avec la mer Adriatique. M. Stoïloff me fait comprendre que ce chemin devrait être entrepris avec des capitaux italiens. La Compagnie italienne obtiendrait de l'État bulgare toutes les concessions possibles, et l'État se réserverait, à une longue échéance, le droit de remplacer la Compagnie, en la désintéressant au fur et à mesure que le Budget national le permettrait.

La Bulgarie manque d'argent pour soutenir les frais immenses auxquels elle s'est engagée pour amener, le plus vite possible, la nation bulgare à un degré de civilisation qui la mette au même niveau de son intéressante voisine la Roumanie ; mais, à défaut d'argent, on doit admirer l'industrie et l'habileté avec laquelle le Gouvernement bulgare trouve du crédit. Dans le *Courrier des Balkans* du 24 août, je lisais un document officiel des plus curieux ; c'était un concours ouvert aux constructeurs, pour les nouveaux magnifiques palais que l'on se propose d'ériger à Sophia aux Ministères des Travaux publics, du Commerce et de l'Agriculture, de l'Instruction publique, des Affaires étrangères et des Cultes, de la Justice, des Finances, et pour la Cour des Comptes. C'est toute une nouvelle ville officielle, grandiose, avec des résidences princières, qui doit surgir à Sophia pour augmenter le prestige du Gouvernement et surtout de la Bureaucratie, et que l'on se propose de créer à l'aide d'une seule grande lettre d'échange à longue échéance : « L'adjudication, il est dit, aura pour but de déterminer par voie de licitation, le laps de temps pendant lequel l'Entrepreneur recevra de l'État 27 liras (francs) par an et par mètre carré de constructions et à l'expiration duquel laps de temps les susdits bâtiments de-

viendront propriété de l'état. La surface générale où s'élèveront les bâtisses est environ de 7,400 mètres carrés. Le cautionnement nécessaire pour participer aux adjudications est de 120,000 francs en or. » Je suppose que, par ce même système ingénieux, le Gouvernement bulgare adjudgerait les travaux du chemin de fer entre Sophia et Durazzo, si une Compagnie d'entrepreneurs italiens se présentait.

La conversation avec M. Stoïloff se prolonge agréablement. J'insiste sur les avantages que la Bulgarie peut retirer de l'envoi de jeunes gens à l'étranger. En rentrant, ces jeunes savants, tout en gardant l'esprit national bulgare, ouvriront de nouveaux horizons à leur pays, qui a besoin de sortir de son excès de réserve. Nous avons commencé, dit M. Stoïloff, par ce qui était le plus indispensable, la guerre, le droit, la médecine; nous avons maintenant des officiers instruits, des juristes distingués, des médecins habiles. Je remarque avec plaisir que l'instruction médicale, s'étend aussi à la femme bulgare; je viens, en effet, de lire qu'une dame, Petrovna Uzunova, la veuve d'un héros de Viddin, reçut son doctorat, comme femme médecin, à la faculté de Lyon; et j'apprends que d'autres femmes exercent déjà, depuis quelques années, avec succès, la médecine en Bulgarie. J'ajoute qu'il est temps d'envoyer à l'étranger aussi des jeunes philologues, archéologues, et ethnographes; M. Stoïloff semble ne pas être trop pressé pour un pareil envoi; nous avons commencé, dit-il, par ce qui était le plus urgent; on peut attendre pour le reste; je remarque, respectueusement, que la philologie, l'archéologie, l'ethnographie ne sont pas des sciences stériles; qu'elles servent à remuer des idées; que le peuple bulgare a surtout besoin d'idéalité; un peu plus d'idéalité augmente la sympathie;

et, par la sympathie, le peuple bulgare pourra sortir plus facilement d'un isolement qui lui est nuisible. M. Stoïloff semble en convenir; mais, certes, pour lui il y a des questions plus pressantes que celles qui l'intéressent en particulier.

En quittant M. Stoïloff, enchanté de son aimable accueil, je me rends au Ministère de l'Instruction publique, désireux de présenter mes hommages au littérateur le plus illustre de la Bulgarie contemporaine M. Vazoff. En son absence, me reçoit le secrétaire général M. Lavtchieff. Le corridor est occupé par une cinquantaine de personnes, hommes et femmes, maîtres et maîtresses d'école, qui attendent une audience avant l'ouverture de leurs classes. On me fait passer, comme étranger, devant tout le monde; le jeune directeur de l'Instruction publique vient, avec empressement, à ma rencontre; mais, à chaque instant, on l'appelle au téléphone; on lui apporte tous les cinq minutes un tas de cartes; il est ahuri. Dans son propre cabinet, attendait M. Ivan Liloff, député de Philippopoli, auteur d'un Dictionnaire français-bulgare; il s'entretient fort aimablement avec moi. On me promet toute sorte de renseignements, les dernières statistiques, le *Sbornik* publié aux frais du Ministère. Je remarque que les fonctionnaires bulgares, comme les roumains et les serbes ont une grande besogne; leur emploi n'est point une sinécure; le petit nombre d'employés exige de chacun un service assez complexe et suivi. Tout est pressé, dans ce moment, en Bulgarie; et le nombre relativement assez petit de personnes qui sont en état de rendre service au pays, oblige les élus à doubler et tripler leur activité dans les directions les plus différentes, et à se charger souvent de la besogne des autres. Dans un pays jeune c'est un avantage de dé-

velopper plusieurs aptitudes à la fois; cela s'est vu dans l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Rome, où l'on devait se préparer à pouvoir rendre toute sorte de services à son pays; ce qui importe est de viser à l'excellence dans tout ce que l'on fait, la meilleure et la plus solide des aristocraties, que l'on puisse souhaiter à une nation civilisée.

Accompagné par M. Nestoroff, je visite l'Imprimerie Nationale, un établissement qui ferait honneur à n'importe quel grand pays. Les ouvriers de Sophia ressemblent énormément aux ouvriers piémontais, par leur physique, par leur maintien, par leur sérieux, par leur discipline; attentifs à leur tâche, ils gardent, pendant le travail, le silence le plus absolu. Dans une salle réservée, on imprime des timbres de cinquante centimes. Aucune précaution spéciale ne semble avoir été prise pour se préserver des falsification, ou du vol; l'honnêteté des ouvriers doit offrir une garantie suffisante contre les abus possibles. L'imprimerie est montée sur un plan modèle; la bâtisse est vaste, solide, élégante et bien aérée; la ville industrielle de Wurzburg y a introduit ses meilleures machines; les ouvriers sont bien payés et ne travaillent que huit heures par jours; les dimanches ils se reposent; à chaque ouvrier on accorde, dans l'année, un mois de vacance; en cas de maladies, on apporte des secours à leurs familles. Malgré tout ce respect et tous ces égards pour l'ouvrier, l'établissement qui remonte à l'époque du Prince de Battemberg et à l'initiative d'un ministre démocrate-socialiste, M. Karavéloff, rapporte chaque année, à l'État, près de 300,000 francs.

Je m'arrête en passant, devant les ruines d'une grande et belle église de l'époque byzantine, dédiée à Sainte Sophie, entièrement démantelée d'un côté, à la

suite d'un tremblement de terre, mais qui montre encore par ses trois nefs l'ampleur et l'élégance de l'ancien édifice, que l'on fait remonter à l'époque de Justinien. Occupant le centre, le milieu de la plaine de Sophia, les Slaves l'appelèrent *Srezdnek*, et ce même nom fut donné par les Slaves à la ville que les Grecs appelaient Sophia.

Les Turcs dépouillèrent l'église de ses pierreries et de ses trésors, pour en faire une mosquée; la mosquée elle-même fut abandonnée, et, maintenant, au milieu de ses vieilles ruines, se dresse de nouveau un misérable autel, où les orthodoxes viennent chaque jour célébrer la Messe; des images grossières byzantines en papier ornent l'autel, et un pauvre gardien dans un coin, où il a dressé son lit, reçoit les aumônes avec lesquels il doit s'entretenir. Cet abandon n'indiquerait pas un très grand respect pour la religion chrétienne; mais on se réserve pour la construction d'une église monumentale, qui devra dépasser par sa magnificence tout ce qui existe, en fait de monuments sacrés dans la péninsule balcanique, et on a ouvert pour la réalisation de ce projet une souscription nationale. La nouvelle Cathédrale qui sera érigée en face du Parlement (*Sobranie*) sera dédiée à Saint Alexandre Newski.

Je visite la salle de la *Sobranie*, qui contient 270 sièges, pour les députés de l'Assemblée générale, le Grand Parlement, qui se réunit dans les occasions extraordinaires. Pour l'Assemblée ordinaire, qui se réunit deux mois par an, 150 sièges suffisent. La salle est très bien aérée et illuminée et serait digne du Parlement d'une grande nation. La *Sobranie* a aussi une belle Bibliothèque de consultation pour les députés, riche en livres de législation et d'histoire.

Je donne, en passant, un coup d'œil à la Bibliothèque du Club Slave (*Slavianska Beseda*), fréquentée par les seuls Slaves, où abondent spécialement les revues et les journaux de tous les pays slaves.

Mais la première Bibliothèque de la ville de Sophia est, sans aucun doute, celle de l'Université, qui compte actuellement plus de 26,000 volumes. Sa dotation annuelle dépasse les trente mille francs. Elle est abonnée à plusieurs revues, parmi lesquelles je remarque avec plaisir la *Nuova Antologia* et l'*Archivio Giuridico*. En dehors des livres slaves, abondent les publications allemandes, anglaises, et françaises; on me montre aussi trois de mes livres que l'on possède, mais ils figurent entre les livres français, et allemands, et non pas entre les italiens; ¹ les volumes italiens ne sont que 67, et 5 les livres espagnols. Le Bibliothécaire remarque que la dotation actuelle suffirait, si avec un fond de 100 mille francs, livré une fois pour toutes, on achetait les livres essentiels qui manquent à la Bibliothèque, et on espère que cette somme sera réservée sur le leg de six millions, que le riche patriote Euloge Georghieff, l'oncle de M. Guéchoff, son héritier universel, mort à Bucarest, vient de faire à l'Université bulgare, dont le local provisoire doit être remplacé par un nouvel établissement grandiose.

Le Recteur actuel de l'Université de Sophia est M. G. Șlatarski, professeur de géologie. Le Conseil Académique est composé des professeurs M. Batchevarov, G. G. Zgureff, Tsoneff, Theodoroff, Shishmanoff, Dobreff, Al. Balabanoff.

¹ *Mythologie des Plantes, Die Thiere in der Indogermanische Mythologie, Dictionnaire international des Écrivains du Jour.*

L'Université possède trois séminaires ou écoles normales supérieures, l'un pour les langues et littératures slaves, dirigé par L. Miletich, le second pour l'histoire, sous la direction de M. D. Agura, le troisième de philosophie, à la tête duquel se trouve le professeur J. Gheorgoff, six instituts, cabinets, ou laboratoires, l'un pour la géologie et la minéralogie, dont le directeur est M. G. Boutcheff, le second pour la botanique (directeur C. Georghieff), le troisième pour la zoologie (directeur S. Yourinitch), le quatrième de chimie (directeur N. Dobreff), le cinquième de mathématique (directeur A. Schauorek), le sixième de physique (directeur M. Batchevarovff).

Le programme des cours de l'Université est rédigé en bulgare et en français, grand privilège accordé à la langue française dans un pays slave dont je ne me rends pas précisément compte dans une Université qui est fréquenté seulement par des étudiants bulgares. Je m'en étonne quelque peu, mais loin de critiquer cette habitude, je l'approuve et je la loue comm'un signe de culture plus large et plus universelle et d'une sincère sympathie pour un pays latin, qui me réjouit.

Puisqu'en Europe on doit savoir très peu de ce qui se passe dans la première et unique université bulgare, je crois que l'on ne dédaignera pas les quelques extraits que j'ai faits du programme des cours de la dernière année.

Dans la faculté historique et philologique, pendant le premier semestre, le professeur d'Agoura enseignait à lui seul l'histoire romaine et l'histoire du XIX^e siècle; le professeur P. Milukoff,¹ l'histoire du Moyen-

¹ J'ai appris après que M. Milukoff allait quitter la Bulgarie, et qu'il y avait des pourparlers pour engager de la

âge et l'histoire des Tchèques; le professeur V. Dobrouski, l'archéologie grecque, avec des exercices sur les antiquités, les inscriptions et les monnaies bulgares; le professeur V. Zlatarski, l'histoire bulgare; le professeur L. Miletich, l'ethnographie slave; le professeur B. Tsoneff, l'introduction à l'histoire de la langue bulgare et la phonétique du bulgare moderne; le professeur A. Theodoroff, l'origine du langage et l'histoire de l'ancienne littérature bulgare; le professeur J. Shishmanoff, l'introduction à l'histoire de la littérature, l'histoire de la littérature indienne, l'histoire de la littérature du Moyen-âge dans l'Europe Occidentale, donnant, en outre, un aperçu général sur la littérature humaniste hors d'Italie; le prof. J. Gheorgoff, l'histoire de la philosophie et la psychologie du sentiment et de la volonté; et les professeurs agrégés Kovatcheff, Goranoff, Balabanoff, Michailofski et Minzes, l'histoire de la pédagogie, avec la psychologie pédagogique, la langue latine, la langue grecque, la langue française et la langue allemande. Dans le second semestre, j'ai, en outre, remarqué que le professeur agrégé Ichirkoff était chargé d'un cours de anthropo-géographie.

Par ce simple extrait, on peut voir que dans la faculté philologique le plan des études est assez vaste et varié; seulement les langues classiques sont rejetées au dernier plan et confiées à des simples professeurs agrégés; peut-être, on devra prendre bientôt des mesures pour développer la culture classique dans un pays qui a gardé tant de souvenirs de la domination graeco-

Russie, comme professeur de l'histoire universelle, un neveu de ma femme, M. Paul Bésobrásoff, ancien professeur agrégé de l'Université de Moscou.

romaine. L'Université ou École des Hautes études ne date d'ailleurs que de l'année 1888, et sa bibliothèque depuis quatre ans; il faut espérer qu'avec les millions de son bienfaiteur on pourra élargir le plan des études, diminuer la tâche des professeurs actuels par trop surchargés, augmenter le nombre des enseignements et des professeurs, ajouter de nouvelles facultés aux trois qui existent actuellement, c'est-à-dire celle d'histoire et philosophie, celle des sciences physiques et mathématiques et la faculté de droit. Tout se trouve déjà prêt pour créer une faculté médicale.

Un jour, lorsque l'Université aura son édifice à part, il sera peut-être possible de réunir autour d'elle tous ses musées, cabinets, et laboratoires qui, faute d'une meilleure installation, se trouvent maintenant éparpillés dans la ville. C'est M. le professeur Tsoneff qui a la bonté de m'accompagner dans la visite de toutes ces institutions complémentaires et accessoires; mais je n'y trouve rien de remarquable et la disposition et classification des objets montrent que tout y est encore en état embryonal et provisoire; seulement dans les collections paléontologiques et minéralogiques, je remarque des pièces rares et intéressantes qui tenteraient fort certains directeurs de nos musées d'histoire naturelle.

Le professeur Tsoneff a eu aussi la complaisance de me faire connaître un compatriote qui a bien mérité de la Bulgarie, le chevalier Tacchella, le Conservateur du Musée d'antiquités bulgares. Fils d'un conspirateur génois, M. Tacchella était venu en Orient en l'année 1848; il s'était enrichi par le commerce, et avait épousé une demoiselle de Philippopoli. Devenu riche, il se fit connaître par ses générosités; amateur numismate, il forma une collection superbe d'anciennes

monnaies grecques, romaines, macédoniennes et bulgares ; et, à force de forger, il devint lui-même forgeron, c'est-à-dire numismate des mieux renseignés et des plus sûrs. Son crédit à Philippopoli était grand ; c'est à son initiative que l'on doit le nouveau quartier élégant de la capitale de la Roumèlie qui aboutit à la gare de Sophia ; mais une crise financière bouleversa sa fortune et le réduisit à la nécessité d'accepter, par la cession de ses collections, la place très modeste de Conservateur du Musée archéologique de Sophia qui est, en grande partie, sa création. On n'a pas oublié d'ailleurs à Philippopoli sa noble conduite pendant les massacres ; grâce à lui plusieurs patriotes bulgares ont échappé au gibet. Aimé de tout le monde, les Turcs aussi le respectait ; il se servit de ce privilège pour protéger et sauver des amis compromis ; l'une des victimes désignées était le préfet Ivanoff qui n'a point oublié son ancien bienfaiteur. Le chevalier Tachella aime et estime les Turcs ; ils sont des braves gens, dit-il, bien doux, bien tranquilles, hospitaliers et généreux en temps de paix ; mais, dès que le cri de la Guerre Sainte retentit, ils deviennent des bêtes fauves et personne ne les arrête plus, aussitôt que le sang commence à couler, et qu'on les lance au carnage.

Son recueil numismatique est des plus importants, et unique peut-être, avec celui de Philippopoli, placé sous la direction de son fils, pour les monnaies de la Thrace et de la Dacie. Le Musée de Sophia en possède quatre-vingt qui ne se trouvent dans aucun autre cabinet numismatique de l'Europe. On doit donc souhaiter qu'on ne tarde pas trop à en publier un catalogue illustré qui reproduise ces monnaies avec leurs inscriptions, d'un intérêt et d'une importance hors

ligne pour l'histoire ancienne de la Péninsule balcanique; et qu'une partie des fonds qui seront affectés à l'Université puissent servir à de nouvelles fouilles et à un bulletin périodique en langue française, qui porte à la connaissance des érudits le fruit des travaux sur un sol archéologique aussi riche que la Bulgarie. Certaines pièces monumentales et statuaire déjà sorties des premières fouilles et qui s'étalent, ou plutôt s'amassent, dans le petit musée de Sophia donnent un avant-goût très-tendant de ce qui est réservé à l'avenir. Les unes sont intéressantes comme document de l'antiquité thraco-macédonienne; les autres pour l'histoire de l'art classique, et pour la mythologie; celles, en outre, qui portent des inscriptions offrent un intérêt tout particulier pour la linguistique, pour l'ethnographie et pour l'histoire. M. Tacchella garde près de lui, dans le petit musée provisoire, où il dort et travaille, les monnaies et les sculptures de plus grand prix, que l'on pourrait facilement emporter; gardien jaloux il abrite de son regard amoureux toutes ses petites collections, où l'on distingue des objets des fragments et des statues grecques d'une grande finesse. Mais on ne pourra admirer à son aise toute l'importance du Musée Bulgare que lorsqu'il sera bien installé et mis en ordre dans la Grande Mosquée turque, qui date de l'année 1478, et où l'on a déjà transporté une masse de pierres sculptées et gravées, et inscriptions, qui offre des matériaux très-précieux et inexploités à l'historien de l'antiquité, à l'archéologue, à l'ethnologue et au philologue. Je remarque pour mon compte la forme du symbole *svastika* indien et gnostique, antérieur au signe de la croix chrétienne, qui se trouve sur un monument payen. J'admire la grande inscription grecque de Pizos d'un si grand intérêt

pour la linguistique et pour la géographie ancienne. M. Tacchella me passe toute une liste d'anciens noms thraces qui se trouvent dans l'inscription de Pizos ; je distingue parmi les noms de ville *Baso-pára*, *Bousi-pára*, *Gelou-pára*, *Krasalo-pára*, *Strato-pára*, où je reconnais aisément, dans le mot *pára*, le *pólis* grec, le *púra* sanscrit qui signifie ville. Dans le mot *bría*, qui se trouve dans les noms de ville *Skela-bría*, *Mesem-bría*, et semble une modification de *pría* c'est possible qu'on ait à reconnaître un mot analogue. Parmi les noms thraces personnels, on remarque, dans l'inscription de Pizos, des formes comme celles-ci : *Akylos*, *Atreikos*, *Aulouporis*, *Aulutrális*, *Bastokeilas*, *Biartos*, *Breisénis*, *Brinkaseïs*, *Dolês*, *Eptakenthos*, *Karôssôs*, *Moukathioûris*, *Pántas*, *Rumetalíkês*, *Sparatokos*, *Társas*, *Têres*.

Le Musée Bulgare, lorsqu'il sera définitivement installé dans la Grande Mosquée aura aussi une section pour la peinture nationale et pour l'ethnographie ; j'admire, en attendant, deux grands tableaux du peintre tcheque Markvitcha, une danse et une cérémonie de noces chez les survivants des anciens *Pétché nègues*, qui représentent l'ancien type bulgare le plus pur et le plus pittoresque.

M. Tacchella a publié lui-même un mémoire intéressant sur le peuple turc des *Pétché nègues* et m'accompagne un vendredi au marché qui a lieu au bazar, pour m'en faire connaître des échantillons. Le matin du jour de marché arrivent de tous les villages des alentours au bazar des bulgares, des tsiganes, des *Pétché nègues*, hommes et femmes, pour vendre des fruits, du beurre, des poulets, des canards, des tissus, des bas. Les femmes et les jeunes filles *Pétché nègues* se parent pour l'occasion de leurs plus beaux habits et de tous leurs bijoux ; bien plus qu'à vendre leur mar-

chandise, elles semblent tenir à étaler leur beauté et leur richesse. Les femmes mariées sont coiffées d'une sorte de bonnet; les jeunes filles étalent leur dix ou douze tresses très-minces, très-fines, couvertes de petites monnaies en or et en argent, et de breloques, parmi lesquels l'*high-life*, la Pétché-nègue riche ajoute des petits chops pour la bière; les colliers sont faits de monnaies; d'après la valeur de ces ornements on doit priser la fiancée. Les chemises, toutes fraîches, et propres, les ceintures et les bas sont plus ou moins richement brodés. Sur la chemise, elles portent une tunique, et sur celle-ci, la plus élégante, même en été, souvent une fourrure. Elles se promènent et font la roue comme les paons et les dindons. Il est évident que le jour de marché est leur jour de fête. Elles ne semblent aucunement pressées de vendre pour s'en aller; la marchandise n'est qu'un prétexte, pour se montrer au marché, pour se faire remarquer, et pour attirer les regards des jeunes gens. Ceux-ci ne sont pas précisément des Adonis; plusieurs me semblent franchement laids; mais ils ont l'air robuste et bien portant et ils font des magnifiques soldats. Plusieurs jeunes filles qui ont leurs fiancés à la garnison de Sophia, viennent les relancer, et semblent les couvrir de leur regard amoureux; elles doivent les attendre, parce que on ne leur permet plus de se marier qu'après avoir achevé le service militaire.

Dans le passé, on voyait, au contraire, des garçons de 15 à 16 ans épouser des jeunes filles de vingt ans. La femme est surtout recherchée pour la faire travailler aux champs, pendant que le mari garde la maison. On m'avait dit que, chez les Pétché-nègues, en l'absence du mari, le beau-père le remplaçait auprès de la bru. Je questionne là dessus M. Tacchella; il me

dit qu'il a bien entendu quelque chose de pareil ; mais qu'il ne croit pas que cet usage traditionnel existe, et que l'on a dû probablement confondre un abus avec une institution. Les Pétchénergues de la province de Sophia, quoique d'origine turque, sont tous chrétiens et parlent le bulgare ; on les fait monter à 20,000.

M. Tacchella me communique quelques notes numismatiques et archéologiques qui se rapportent à de vieilles monnaies de la Bulgarie ; et un mémoire fort intéressant sur les différents noms donnés jadis à la ville de Philippopoli.

On en compte dix, donnés, sans doute, en grande partie, par ses ennemis, comme des sobriquets, à titre d'injure, tels que ville des esclaves, ville des fripons, ville des putains.

Et cependant la ville de Philippopoli a toujours été la plus civilisée dans cette partie des Balkans, et, de nos jours, encore elle a fourni les meilleurs éléments à la constitution de la patrie bulgare.

M. Tacchella en parle comme de sa propre ville ; sa femme et son fils qui dirige le musée de la ville, y demeurent. Madame Tacchella fait des courtes apparitions à Sophia, pour mettre un peu d'ordre dans le ménage de sa rivale ; car le vieux Tacchella est un bigame impénitent ; la rivale de Madame Tacchella ne devrait pas être bien dangereuse, car elle est beaucoup plus vieille qu'elle ; mais elle a de grandes séductions pour son vieux ; c'est la Numismatique, qui prend tout son temps, tout son espace, tout son argent, et presque toute son âme, et qui le nourrit ; mais elle fait aussi des dégâts que Madame Tacchella se charge, de temps en temps, de venir réparer.

J'apprends que les journaux de la Bulgarie et

spécialement le *Mir*, organe du parti libéral, le *Bulgarski Turgovski Vjestnik*, un journal allemand et bulgare très répandu, et le *Courrier des Balcons* qui se publie en français et en bulgare ont annoncé mon arrivée. Le dernier de ces journaux semble assez bien renseigné sur mon compte et parle de moi avec la sympathie d'un écrivain qui, ayant lu quelque chose de moi et compris la mission que je me suis imposée, dans tous mes voyages, tient à me faire comprendre que je suis le bien venu en Bulgarie. Les autres journaux semblent avoir une idée assez confuse de moi; ils ne savent pas précisément d'où je viens, ce que j'ai fait, ce que je veux faire; et je ne m'en étonne point; ils doivent s'être renseignés à la hâte auprès de quelque ministère, et avoir seulement appris qu'un voyageur italien arrivait de Roustchouk; les uns ont crû que j'étais mon frère; d'autres, je ne sais comment l'ex-Ministre Coppino; d'autres le député Brunialti; mais que pouvait-on dire d'en haut sur moi, si une lettre adressée à moi de la part d'un ministre était par son chef de cabinet intitulée au *Comte Guarnatis*? D'autant plus je devais alors apprécier la bonne grâce avec laquelle le docteur Oscar Iskender s'était donné la peine de donner sur moi, sur ma carrière, sur mes travaux, des renseignements détaillés assez exacts, quoique trop flatteurs, dans le journal qu'il dirige avec compétence.

Je visite donc M. Oscar Iskender, le Directeur du *Courrier des Balcons*, et j'apprends de lui qu'il a connu dans le temps mon frère Henry à Varna, et qu'il en garde le meilleur souvenir. Arménien de naissance, il parle avec horreur des massacres arméniens que le Sultan a toléré; il parle du joug ottoman qui pèse sur sa malheureuse nation avec indignation et il attend,

avec tant d'autres patriotes, le jour de la délivrance. En attendant, il sert noblement, comme publiciste, la cause de la Bulgarie, dans son journal, écrit en français et en bulgare, et qui m'a paru rempli de bon sens, et avec une certaine impartialité, qui n'est guère commune chez les journalistes.

Il parle avec respect du Prince Ferdinand, mais il est de l'avis qu'il ne convienne cacher au Prince la vérité, lorsque cette vérité peut lui être utile. Il se plaint quelque peu des journaux français qui inventent quelquefois des choses extraordinaires sur la Bulgarie. Il est donc content d'apprendre que j'écrirai un livre sur les impressions de mon voyage en Bulgarie, où l'on pourra d'avance être sûr que l'on trouvera l'expression fidèle de mes sentiments sur les hommes et les choses, sans aucune arrière-pensée.

En effet, c'est ainsi que je rends compte de mes voyages, où j'ai soin de ne rien inventer, et de ne rien ajouter, préférant un récit pauvre au luxe d'un mensonge élégant. Si le peu qu'on apprend d'un pays étranger doit encore être faux, il vaut encore mieux de l'ignorer absolument, que de le voir à travers un trompe-l'œil.

J'étais déjà entré en correspondance avec M. Georges Vernazza, avant mon arrivée en Bulgarie. Son nom m'intriguait; en ma qualité de piémontais et d'homme de lettres, le nom de sa famille m'était bien connu; mais comment se faisait-il qu'un Vernazza était devenu un chef politique au Ministère des Affaires Étrangères en Bulgarie, et précisément le directeur de la correspondance politique? Je savais déjà que M. Vernazza avait joué un rôle important dans les derniers événements de la Bulgarie. Dès que je le vis, je compris qu'il devait être un fin diplomate, et des plus rusés. Il

frise la quarantaine ; ses yeux brillent des feux réunis de l'Italie et de l'Orient ; ils jettent des éclairs. Certes, ce Levantin issu d'une noble famille génoise ne ressemble aucunement à son entourage bulgare ; malgré la prudence et la ruse, on comprend qu'il doit être un homme passionné. Il me semble content d'apprendre que je lui reconnais un type et un caractère italien ; il s'est marié en Bulgarie, à Andrinople ; mais sa femme aussi est d'origine italienne, une Badetti. La Grèce et l'Italie, en Orient, produisent souvent un type intermédiaire élégant et intelligent. Si les Levantins mettaient quelque idéalité dans leur vie et dans leur œuvre, et s'ils savaient ce qu'ils pourraient tirer de prestige et de force de cette idéalité, ils viseraient plus haut, et ils doubleraient leurs efforts pour acquérir cette seigneurie spirituelle, qui, à la longue dans notre époque surtout, semble destinée à avoir le dessus sur toutes les seigneuries temporelles. Nous parlons de la Bulgarie, et de mes premières impressions ; il semble content d'apprendre qu'elles soient bonnes ; mais il convient avec moi qu'on devrait la peupler davantage, et, en attendant, se méfier un peu moins des étrangers, lesquels, pour un longtemps, s'ils viennent des pays civilisés, lui feront plus du bien que du mal.

Je visite encore, avec M. Nestoroff, dans la partie la plus éminente de la ville, l'École Militaire, qui s'y dresse comm'un château fort.

En l'absence du commandant, nous sommes reçus par un capitaine de service. Quel étalage de luxe ! La plus grande partie du premier étage est occupée par des salons de réception, de concert, de bal, dignes d'un palais royal. La richesse et la propreté, montrent qu'on n'y épargne rien pour maintenir le prestige de la caste

militaire, comme de la classe la plus aristocratique du pays. L'ordre le plus parfait règne dans cette institution, dont la discipline rigoureuse justifie pleinement l'opinion des deux jeunes capitaines, M. Neressoff et M. Stoitcheff, que je viens de visiter, et qui ont étudié à Turin, et en sont revenus avec de grandes idées pour leur pays. Ils me disaient, en effet, que les affaires de la Bulgarie iraient beaucoup mieux, si on voulait bien, pendant un certain nombre d'années, confier les différentes administrations de l'état à des chefs militaires, habitués à la discipline, et qui, petit à petit, mettraient un peu d'ordre à tout ce qui se passe d'anormal dans différents ministères; tout le monde est persuadé que l'organisation de notre armée est bonne, que le soldat et l'officier bulgare font bien leur devoir; nous ne différons de nos autres frères bulgares; mais nous avons été autrement dressés; et ceux de nous qui ont voyagé comprennent mieux tout ce qu'il serait utile d'améliorer dans notre pays. Mais les capitaines Neressoff et Stoitcheff sont cependant les premiers à regretter, à leur tour, que, dans le militaire aussi, pour les écoles, les casernes, et les clubs on dépense des sommes folles, au delà des moyens et aussi de toutes les convenances.

Nous administrons bien, pensent-ils, ce que nous avons à administrer; mais ce qui nous reste à administrer est trop peu de chose, parceque nous nous laissons trop facilement entraîner à des frais d'installation qui absorbent presque toutes nos ressources.

Il suffit en effet de jeter, en passant, un coup d'œil au Club des officiers en construction, à l'École Militaire, et aux nouvelles casernes pour l'Artillerie, pour la Cavalerie et pour les quatre régiments de l'infanterie qui se trouvent de garnison à Sophia, pour se per-

suader que la Bulgarie n'a rien, de ce côté, à envier à la Prusse, c'est-à-dire à la puissance militaire la mieux équipée, la mieux armée, et la plus imposante de l'Europe contemporaine. En être arrivé là, à la suite de nobles efforts, et d'énormes sacrifices, est déjà un résultat qui fait grand honneur à un petit pays; mais il me semble qu'on a fait assez pour le dehors et pour le prestige, et qu'à l'avenir on devrait modérer cette fièvre de construction de châteaux militaires, et tourner l'attention à quelque chose de plus essentiel.

Je constate avec plaisir que l'École Militaire s'est pourvue d'une belle bibliothèque, qui compte, m'a-t-on dit, près de 12,000 volumes, russes et bulgares, en grande partie; j'y découvre aussi une centaine de livres italiens, et cet intérêt qui commence à pousser dans l'armée bulgare pour notre littérature est, sans aucun doute, le résultat de l'intérêt pour notre culture augmenté à la suite de l'envoi d'officiers bulgares à l'École Supérieure de guerre de Turin. Après m'avoir fait admirer la bibliothèque, on m'accompagne aux dortoirs où se trouvent entassés quatre cent lits; l'espace me semble, à la vérité, un peu restreint pour un si grand nombre de jeunes gens, et j'en fais la remarque; on a occupé trop d'espace, pour le superflu, et il a fini par manquer pour l'essentiel. Je descends enfin aux souterrains où il y a une immense salle à manger, et aux cuisines, où l'on me fait goûter le plat du jour, un excellent fricandeau; en dernier lieu, je visite, dans une bâtisse à part, la chapelle de l'École qui n'offre, cependant, rien de remarquable.

Accompagné par M. Nestoroff, je poursuis mes courses à travers la ville. Les écoles étant encore fermées, je ne puis m'en former une idée que très su-

perficielle, d'après l'importance relative que l'on attribue aux édifices affectés à l'usage des établissements scolaires. En passant devant l'Observatoire astronomique, érigé dans le nouveau jardin public *Boris*, et duquel on jouit d'un superbe panorama sur toute l'étendue de la ville, on me fait admirer un magnifique télescope qu'on vient d'acquérir à Londres, et dont on tire un peu de vanité, satisfaction légitime d'un pays jeune qui marche à grands pas vers la civilisation.

On est moins satisfait de mon désir de visiter les prisons ; mais ici, comme à Roustchouk, on est complaisant, et on donne, tout de même, l'ordre de les ouvrir, pour satisfaire ma curiosité. La prison de Sophia est provisoire ; on a adopté, pour le faire servir à cet usage, un ancien caravanséraï, près d'une mosquée délabrée que l'on va réparer.

Quarante soldats gardent les cent trente prisonniers, qui se trouvent actuellement à la prison ; on compte quinze femmes dans le nombre ; les femmes occupent deux chambres séparées ; les hommes sont distribués dans une douzaine de chambres.

Mais, je constate le pêle-mêle et la confusion avec laquelle on fourre, dans la même prison, des criminels dont le crime est d'une portée bien différente. Dans la prison des femmes, par exemple, avec des criminelles condamnées pour avoir tué leurs maris, délit assez fréquent chez le peuple bulgare, et très-peu repentantes, je remarque une femme qui subit sa peine seulement pour avoir souffleté publiquement une autre femme ; et, à côté d'une mère condamnée à cinq années de réclusion, pour avoir, à la suite de mauvais procédés et de provocation, tué son mari, une pauvre fillette de cinq ans que la mère a le droit de garder au-

près d'elle à la prison, jusqu'à l'âge de huit ans. Que peut-elle, la pauvre enfant, apprendre dans un pareil milieu ? Quels exemples ! Quels discours ! Et quelle vie pour une innocente de cet âge !

M. Nestoroff qui s'aperçoit de l'impression peu favorable que je reçois de cette visite, a soin de me prévenir que, dans la grande nouvelle prison que l'on prépare à Sophia pour 300 prisonniers, on appliquera le système pénitentiaire italien, et qu'alors les inconvénients que je signale disparaîtront. Mais pourquoi ne commencerait-on pas, dès à présent, puisqu'il y a une quinzaine de chambres dans la prison provisoire, à ranger les criminels d'après le genre de crimes qu'ils ont commis ?

Le traitement des prisonniers est très-humain. Chaque prisonnier est nourri abondamment deux fois par jour ; il reçoit un chilo de pain et deux grandes gamelles de soupe ; quatre fois par semaine on leur donne de la viande. On les promène ; on permet à chaque prisonnier de travailler ; de ce qu'il gagne, une partie va à l'administration ; le reste est gardé, pour le remettre au prisonnier le jour de sa sortie de la prison. Je remarque qu'on permet aux prisonniers de garder des objets qui leur sont chers ; ainsi un prisonnier a près de lui sa *kobza*, qu'il pince de temps en temps ; plusieurs prisonniers ont un horloge ; à une femme qui a tué son mari on a laissé son bracelet d'or. Tout ceci m'étonne un peu. Mais, à côté de cette grande générosité et humanité envers les prisonniers, je trouve des choses extraordinaires que je ne m'explique pas. J'ai rencontré dans les prisons de Sophia quatre pauvres gérants responsables de journaux, où l'on avait osé insulter S. A. R. le Prince Ferdinand de Bulgarie comme auteur de l'assassinat de Stambouloff ; un seul

des quatre savait tenir la plume à la main et était publiciste; les autres subissait la peine d'un délit dont ils n'étaient point les auteurs, confus avec des criminels de la pire espèce. Ceux qui sont seulement accusés et attendent encore le jugement subissent en attendant la même peine que les condamnés; les uns ne se distinguent point des autres; et ce n'est qu'en les questionnant que j'apprends qu'ils doivent encore être jugés. Cette confusion est déplorable, et demande qu'on y porte remède.

Les prisonniers me semblent résignés; lorsque nous entrons, ils nous saluent respectueusement, et répondent avec douceur à nos questions. Le plus grand nombre a été condamné pour vol ou homicide; certain homicide fut accompagné de viol par pédérastie; mais ce crime est constaté, surtout, chez les Turcs. Ils ne semblent guère avoir conscience du mal qu'ils ont fait; je ne remarque aucune honte dans leur confession; et ils relatent leur affaire comme un fait divers de chronique, sans s'émotionner.

Parmi les prisonniers, se trouvent aussi les vingt-cinq complices de l'affaire sanglante de Vinitza, sur les confins de la Macédoine, où le Bény de la Macédoine fut assassiné. Les véritables meurtriers ont été quatre; le tribunal militaire les distingua, en les condamnant à la réclusion perpétuelle; les autres dix-neuf, prétendus complices, furent condamnés à une réclusion de cinq à quinze ans. Mais, en attendant, à la prison, ils subissent la même peine et on les traite comme les autres.

Avec M. Nestoroff, je visite, en l'absence de Leurs Altesses, qui se trouvent à Varna, le Palais Royal; M. Nestoroff, avant de passer au Ministère, appartenait au secrétariat de la Maison Princièrè et s'y promène, par conséquent, à son aise.

Le Palais est élégant, mais ne se distingue ni par aucune originalité, ni par aucun choix d'œuvres d'art. Les tableaux qui s'y étalent sont plutôt des portraits et des souvenirs. On distingue les tableaux de Piotrowski, peintre polonais, qui représentent les batailles de Chipka et de Slivnitza. Dans une salle d'armes, on remarque les drapeaux des régiments bulgares qui ont brillé à la bataille de Slivnitza. Parmi les portraits, je signale celui du Prince Alexandre Battemberg, et ceux de l'Empereur Alexandre II, le *Libérateur* ainsi que l'appelle la Bulgarie reconnaissante, du Prince Ferdinand lui même à cheval, près de la marine de Varna, du même Prince régnaant donnant la main au Roi de Roumanie, de la Princesse Clémentine la mère du Prince. Parmi les souvenirs de famille, ont fixé mon attention une vieille gravure qui représente la ville de Cobourg, un portrait intéressant de Madame de Genlis, et des gravures qui représentent la reine Marie Antoinette, la Reine Caroline sa sœur et autres princesses de la maison d'Autriche et de la maison d'Orléans.

Les appartements privés du Palais Royal n'offrent aucun attrait et ne brillent par aucune distinction; n'importe quelle riche maison bourgeoise de nos jours présenterait plus de confort; le seul salon de bal a l'air princier. L'appartement et l'atelier de peinture de la Princesse Marie Louise se trouve à l'étage supérieur; la Princesse en a emporté les clefs, et on ne peut le visiter.

Le palais, anomalie singulière, et qui prête à des réflexions douloureuses, a deux chapelles, l'une orthodoxe pour le prince héritier Boris, l'autre catholique, avec un Missel romain, pour le reste de la famille princière. Je m'étonne quelque peu de voir perchés au

dessus de l'entrée de l'Église orthodoxe, deux grands vautours empaillés. Peut-être, le Prince les a chassé lui-même; et on les affiche, contre le mauvais œil, pour empêcher que le vautour du nord, sous prétexte d'orthodoxie, vienne un jour ou l'autre étendre ses griffes sur le pays bulgare; de même, à l'entrée du Palais, se dresse un grand ours empaillé; c'est ainsi que les Napolitains et les Arabes montrent les cornes au diable pour l'éloigner et le chasser. En traversant un petit salon, parmi les portraits les plus étalés, je remarque avec plaisir celui de l'aimable et docte doyen de nos diplomates, le comte Nigra, ambassadeur d'Italie à Vienne.

Après le palais, je parcours le petit jardin princier, fort bien entretenu, et où sont braqués deux canons serbes, souvenir glorieux de la bataille de Slivnitsa, et les écuries du Prince Ferdinand, où l'on soigne une cinquantaine de chevaux magnifiques, et une cinquantaine d'équipages, de toute espèce, avec les voitures de grande étiquette, et les harnais d'une richesse exceptionnelle, le seul luxe, peut-être de Grand Seigneur que le prince Ferdinand se permette, avec celui d'un superbe jardin zoologique et d'un vaste jardin botanique.

Ce dernier occupe un directeur, trois jardiniers et plusieurs ouvriers; il me semble, cependant, qu'on y soigne bien plus les fruits que les fleurs; peut-être, rapportent-ils davantage. Le jardin zoologique est un des plus riches et des plus intéressants que j'aie visités en Europe; le prince Ferdinand s'en occupe personnellement et s'y intéresse vivement, pendant son séjour à la capitale; il le visite presque chaque jour et contribue, en grande partie, à l'acclimation d'espèces étrangères sur le sol bulgare. Le jardin est surtout

riche en fait d'oiseaux indigènes et étrangers; les volières sont très-soignées; la faisanderie contient les plus belles et les plus rares espèces de faisans; je remarque aussi un magnifique *tucan* du Brésil, des pélicans, des perroquets, des oies et des canards, des aigles et des vautours, en grand nombre; une famille de lions de l'Afrique, deux loups, deux ours bulgares, des renards, des martres, des cerfs, des chevreuils, des mouflons, une chèvre du Sinaï, une profusion, une magnificence, qui révèle le goût, l'intelligence et la libéralité du Prince qui désire acclimater en Bulgarie les plus beaux exemplaires de la faune inférieure; pourquoi n'essayerait-on pas d'acclimater de même en Bulgarie la faune supérieure, les plus nobles espèces de la race humaine!

Un dimanche j'assiste à la grande messe de la Cathédrale, très solennelle. L'église était remplie, et je remarquais le plus grand recueillement dans la foule. La partie de la liturgie qui garde la tradition orientale ressemble à la liturgie de la synagogue; on dirait que l'on y prie Dieu parce qu'on le craint; rien de suave, rien de touchant; mais le chœur qui est en haut, de temps en temps, vient rompre la monotonie de la fonction; il semble remplacer, mais d'une manière plus vive et plus pénétrante, les accords de l'orgue de nos églises; les accompagnements faits avec les voix des hommes, des femmes et des enfants sont d'un effet attendrissant. Les réponses du chœur au prêtre qui officie et leurs chants détachés, au Gloria, à l'Élévation, à l'Alleluiah, sont d'une gravité, et d'une suavité qui touchent. Il semble presque impossible qu'un peuple qui écoute chaque dimanche une pareille musique ne devienne meilleur. Je pense d'ailleurs qu'en Grèce et dans la Macédoine, Saint Paul et les premiers apôtres qui ont fondé l'église chrétienne avaient trouvé

le plus de suite et je constate avec satisfaction la persistance de l'esprit religieux chez les Bulgares. Je trouve que dans les églises italiennes on ne chante pas assez; nous possédons la plus belle musique sacrée et les plus belles voix du monde; pourquoi ne savons nous pas profiter de ces dons pour rendre populaires nos chants d'église, et attirer, par le chant, les masses à une plus grande dévotion, les apaiser, les adoucir, les purifier? C'est ici, dans l'ancienne Thrace, qu'Orphée a chanté et entraîné après lui les bêtes sauvages. Ce n'est qu'un mythe et très probablement un mythe solaire; la lyre d'Orphée n'est que le soleil, qui réveille, illumine, repeuple et ranime le monde; mais la mythologie aussi à un langage divin qu'il importe d'écouter et de pénétrer. Et les Bulgares font bien de tenir compte de leurs traditions locales orpheiques, pour donner à leurs chants d'église un souffle d'art qui les rend plus ailés, et qui rapproche beaucoup plus l'homme qui prie de la divinité qu'il invoque.

La fonction dure depuis une heure; l'air devenait épais et suffoquant; aussitôt que les sacristains ont fait le tour de l'église pour la collecte, jé me retire. La quête se fait sur trois plats, dans chacun desquels on dépose un sou, ouvertement; puis on jette dans une petite boîte que l'on vous présente, secrètement, ce que l'on veut: je suppose que cet argent est réservé pour la construction future de la grande cathédrale nationale qui coûtera plusieurs millions.

Je continue mes visites intéressants, et la première est pour le Ministre de l'Instruction publique, M. Ivan Vazoff, que j'ai enfin la chance de rencontrer dans son bureau. Il m'accueille avec distinction; bel homme, d'une taille élevée, il me semble d'abord quelque peu gêné par ma présence; le Bulgare est sou-

vent timide devant les étrangers, et on prend quelquefois pour de la méfiance, ce qui n'est que la réserve de la modestie et de la timidité. M. Vazoff parle assez couramment le français; il a voyagé à l'étranger; il connaît aussi notre pays; il est le premier homme de lettres de sa nation; on l'estime, on l'aime; dans ce moment, comme ministre de l'Instruction publique, il est puissant; malgré tous ces grands avantages, il n'a pas encore su prendre une pose. Il est naturellement homme grave; mais le fonctionnaire n'est pas encore parvenu à cacher l'homme et l'on doit le féliciter de cette fidélité à son propre caractère, qui lui permettra, même en cessant d'être ministre, de rester le poète et l'écrivain bien aimé de son peuple.

M. Vazoff me parle de la chronique bulgare qui se trouve au Vatican, un code précieux orné de plus que cent miniatures. Le Gouvernement bulgare désire en prendre copie, et envoyer l'un de ses artistes à Rome dans ce but; mais, à ce qu'il paraît, au Vatican on ne consentira qu'à la condition que la copie soit faite par un copiste et enlumineur de la Bibliothèque. Les pourparlers continuent; je remarque que l'on pourra confier cette affaire aux délégués que le Gouvernement bulgare, s'il en a l'intention, enverra à Rome au prochain Congrès des Orientalistes. Le Ministre cite le nom de M. Shishmanoff comme celui du plus savant des Bulgares qui pourrait représenter la Bulgarie au Congrès de Rome; je m'empresse de déclarer que, si on le choisit, il sera le bienvenu; mais nous espérons qu'il ne viendra pas seul et que la Bulgarie profitera de cette magnifique occasion pour faire connaître à l'Occident l'état actuel de la civilisation bulgare; le recueil *Sbornik*, que le Ministère de l'Instruction publique publie depuis quinze ans en est

déjà un témoignage brillant; mais il faut aussi que les Bulgares eux-mêmes s'avancent vers nous; et qu'après ses officiers nous arrivent en grand nombre ses savants, ses hommes de lettre, ses artistes; M. Vazoff sympathise avec ces vœux et me promet que, de son côté, il fera tout ce qui lui sera possible pour les seconder. Malheureusement, pendant que ce livre se publie, le Ministère dont M. Vazoff faisait partie a démissionné, et le plus illustre des ministres de l'Instructions pu-



Le Poète IVAN VAZOFF
ancien Ministre de l'Instruction publique.

blique est rentré dans la vie privée. Son successeur actuel, M. T. Ivantchoff, est aussi un homme distingué; et j'espère qu'il partagera les vues de son prédécesseur au sujet de la nécessité de pousser davantage les Bulgares vers le pays de la Renaissance; et le meilleur moyen me semblerait maintenant de nous envoyer à Rome, pour le Congrès des Orientalistes, une sorte

d'ambassade scientifique dont le jeune savant M. Shishmanoff ferait, sans doute, partie essentielle, mais dont M. Vazoff pourrait, à mon avis, prendre la tête.

Comme M. Stöiloff, M. Vazoff appartient à la Roumélie. Il est né en 1850 à Sopot, dans l'arrondissement de Plovdiv, le nom bulgare de Philippopoli. Il a fait ses premières études dans son pays natal, en tournant de bonne heure son attention aux littératures étrangères, surtout à la littérature russe.

À l'âge de vingt ans, il imprima ses premières poésies, dont l'une, *Borat (Le Pin)*, le rendit, de suite, populaire en Bulgarie. Malgré ce premier succès, il eut de la peine à se faire une position, et à entrer dans une carrière quelconque. Il vagabonda jusqu'à sa vingt-quatrième année, et se réfugia en Roumanie, à Braïla, où s'étaient sauvés les révolutionnaires bulgares, échappés au joug ottoman. La vie de ces émigrés a été décrite par M. Vazoff, d'une manière plastique et saisissante dans un récit intitulé : *Né mili né dragui (Les patriotes errants)*.

En 1875 il prit une part active dans l'organisation de la grande révolution de l'année 1876, qui échoua, mais qui devait avoir pour conséquence la guerre russo-turque. La révolution manquée, M. Vazoff se réfugia de nouveau en Roumanie, où il fit imprimer deux recueils de ses poésies : *Le drapeau et la lyre* et *Les peines de la Bulgarie*, que le peuple adopta comme ses chants nationaux de prédilection.

À Sistova, la ville conquise par l'armée russe, au mois de juillet 1877, M. Vazoff apprit l'horrible nouvelle que Sopot, sa ville natale, avait été détruite par les hordes turques, la maison paternelle incendiée, son pauvre père massacré, sa mère, sa grande mère, ses frères et ses sœurs amenés prisonniers. On

peut donc concevoir l'enthousiasme sincère, avec lequel, en 1878, dans son troisième recueil « La délivrance », M. Vazoff chanta la gloire du Tsar libérateur, les victoires de sa vaillante armée et la délivrance de la Bulgarie. Nommé enfin fonctionnaire de l'état, en 1879, et destiné à Bercovitz, dans cet endroit pittoresque, il composa son magnifique poëme *Gramada* et un poëme humoristique sous le titre de *Gmitra*.

Mais, l'année suivante, M. Vazoff rentrait à Plovdiv, où il déployait une activité exceptionnelle. Élu président de la *Société Scientifique et littéraire*, il fit imprimer, dans sa revue *Naouka*, toute une série de contes et nouvelles qui ont eu un grand succès, et furent traduits en plusieurs langues. Dans ce même temps, il publia de nouveaux recueils de poésies liriques : *La Lyre, La Campagne et les bois, Zagorka, L'Italie*. Dans ce dernier recueil, œuvre poétique par excellence, et comme une nouvelle révélation dans la poésie bulgare, M. Vazoff décrit, avec le plus grand charme, les impressions de son voyage en Grèce et en Italie. Suivirent, dans la revue *Zora*, une série de nouvelles poésies, et une grande nouvelle humoristique, sur la vie provinciale en Bulgarie, pleine de couleur locale : *Les bons oncles*.

Après la guerre serbo-bulgare, parut son recueil de poésies, *Slivinitza*, noble écho de ses sentiments patriotiques qui exaltent la grande bravoure des soldats bulgares, et humanitaires qui témoignent la plus grande peine pour cette guerre fratricide. Ce recueil a épuisé deux éditions dans l'espace de deux mois.

Le coup d'état du 9 août 1886, ayant forcé, à la suite de ses perturbations et de l'anarchie qui menaçait la Bulgarie, M. Vazoff de s'expatrier, il émigra d'abord à Constantinople, ensuite en Russie. Il a décrit

ce pénible voyage dans un long essai, intitulé : *Hors de la Bulgarie*; et en Russie, il composa son grand roman, bien connu et justement estimé en Europe, intitulé : *Sous le joug* (quelques extraits de ce roman ont paru dans la *Vita Nuova* de Florence); et il fut traduit en russe, en serbe, en polonais, en tchèque, en croate, en français, en anglais, en suédois et en hollandais.

Mais l'activité littéraire de M. Vazoff a pris un nouvel essor depuis 1890, lorsqu'il fonda à Sophia la revue *Dennitza*, où ont paru des études critiques remarquables, des poésies et des nouvelles qui ont eu un succès brillant.

M. Vazoff ne néglige aucune occasion de rendre compte de ses impressions sur les paysages qu'il parcourt, sur les événements contemporains qui le touchent; c'est ainsi qu'entre 1891-92 ont vu le jour ses magnifiques œuvres descriptives : *Le grand désert du Mont Rilo* et *Dans le sein de la nature*. La nature et la patrie excitent et enflamment également son œuvre littéraire; et son influence sur la langue et la littérature bulgare, dans ces derniers vingt-huit ans, a été considérable. Ses derniers ouvrages ont été : *Les révolutionnaires* et deux recueils, sous le titre de : *Croquis et arabesques*, contenant des contes sur la vie sociale de la petite capitale bulgare, qui est en train de devenir une grande ville. En 1895, dans toute la Bulgarie, on fêtait avec enthousiasme le 25^{me} anniversaire de son activité littéraire; son choix comme ministre de l'Instruction publique a été approuvé par la nation entière; on devait sentir que l'âme toute entière de la nation battait en lui et qu'un tel chef de la culture nationale aurait bien vite poussé le pays à une Renaissance féconde.

Mes visites officielles se continuent.

Mais je m'intéresse surtout à la connaissance de

M. C. Véličkoff, le ministre de l'agriculture et commerce, ancien ministre de l'Instruction publique, poète et littérateur distingué, qui a passé quelques années à Florence et à Rome, connaît bien notre littérature, et a traduit en bulgare la *Gerusalemme Liberata* et l'*Inferno* du Dante, et écrit sur Rome des lettres brillantes que l'on compare avec les magnifiques pages sur Rome de Goethe et de Gogol; elles ont été traduites en russe et en hongrois. À Florence, M. Véličkoff s'était adonné surtout à la peinture, et il a gardé pour l'art un amour intelligent.

L'accueil que M. Véličkoff a daigné me faire à été presque amical. Il se souvenait de m'avoir vu à Florence; il était alors jeune et inconnu; il avait accompagné au Villino Vidyâ, où je demeurais, l'illustre littérateur et savant tchèque professeur Jiretschek, mais il n'avait point osé entrer lui même; peut-être, il se serait risqué s'il avait su alors que ma femme était slave. Il parle couramment l'Italien et il se souvient de son séjour en Italie comme d'un rêve lumineux. Il a pour l'art un véritable culte; et il fait tout ce qui est en son pouvoir pour en développer le goût en Bulgarie; c'est pourquoi il a fondé à Sophia une école d'art. Il s'est persuadé que l'envoi à l'étranger de jeunes bulgares pour étudier la peinture et la sculpture n'a point donné des résultats satisfaisants; on crée des bourses; des jeunes gens se présentent pour en jouir, sans avoir une véritable vocation pour l'art; ils étudient, pendant quelques années, tant bien que mal, sans aucune passion; ils reviennent de l'étranger, artistes médiocres; ils ne trouvent dans le pays aucun encouragement pour se livrer exclusivement à l'art; ils font bientôt autre chose, ou se contentent de devenir des maîtres de dessin ou de belle écriture dans des écoles moyennes.

Il faut donc créer un mouvement artistique dans le pays même, y développer le goût de l'art, et y faire apprécier les chefs d'œuvre. L'école d'art à laquelle M. Véličhkoïf s'intéresse peut, si le pays la soutient, en quelques années, contribuer considérablement à l'accroissement de la culture nationale. Tout ce que M. Véličhkoïf dit m'est sympathique; son esprit est vif, ouvert, éclairé et il était certainement à sa place tant qu'il se trouvait à la tête du Ministère de l'Instruction publique.

Il a abandonné lui-même son portefeuille, pour faire place à M. Vazoff, qu'on avait déjà tenté auparavant avec le portefeuille de l'Instruction publique; M. Vazoff avait modestement refusé, en disant qu'il ne s'était point encore préparé pour cela, comme s'il fallait, de nos temps, faire carrière pour devenir ministre, surtout dans un pays jeune où tout le monde est forcément inexpérimenté. M. Véličhkoïf donc a eu le rare mérite de s'effacer pour obtenir au Ministère Stoïloff la gloire de la collaboration du premier poète et littérateur de la Bulgarie; mais il garda toujours pour son premier ministère un intérêt plein de regrets; il ne prévoyait d'ailleurs pas que bientôt il aurait été forcé de quitter son nouveau portefeuille, pour rentrer dans la vie privée, en donnant, par sa retraite, la première secousse au ministère Stoïloff, dont, sans qu'il s'en doutât peut-être, la chute définitive fut précipitée par lui.

Une dernière visite officielle a été faite par moi au vénérable Métropolitain Grégoire, le Président du Saint Synode, l'Archevêque de Dorostol et de Tchernin, le conseiller et l'ami du Prince Régnant. Sa Grandeur est née en 1828 à Soroka en Bessarabie; est il donc un véritable bulgare par sa naissance? Je l'ignore.

Le fait est qu'il a pris l'habit de moine au couvent de Chilandar au Mont Athos ; qu'il a achevé ses études grecques à Constantinople, qu'il a été un long temps professeur à l'école bulgare du Phanar, devenu diacre, puis curé et prôneur de l'église bulgare dans le même quartier, puis abbé du couvent Chilandar ; enfin, en 1872, il



Le Métropolitain GRÉGOIRE.

fut ordonné archevêque du diocèse de Dorostal et Chervin, avec résidence à Roustchouk. Nommé membre du Saint Synode, l'archevêque Grégoire gèra, *par interim*, pendant leur viduité, les diocèses de Tirnovo et de Sophia ; décoré de nombreuses décorations bulgares et étrangères de premier ordre, il jouit d'un grand

crédit en Bulgarie et, depuis dix ans, représente constamment, à la présidence du Saint Synode, Sa Béatitude l'Exarque.

L'archevêque Grégoire se réjouit d'apprendre que ma femme est slave, russe, orthodoxe ; il aime l'Italie, et il n'a point oublié son italien, qu'il a appris jadis, chez le savant père Theiner, de l'Ordre des Théatins. Il constate avec plaisir la grande différence qu'il y a entre un Italien et un Allemand ; l'Italien est d'un abord beaucoup plus facile ; il est plus sociable, plus courtois ; il nous est beaucoup plus facile, dit-il, de nous entendre avec un Italien qu'avec un allemand. D'ailleurs, les Bulgares n'ont rien à craindre de l'Italie, tandis que la convoitise allemande pourrait, un jour ou l'autre, devenir pour nous un sujet d'inquiétude. Nos relations avec l'Italie peuvent, au contraire, demeurer toujours sympathiques, et, nous devenir, même, très utiles. Les différences qui séparent les églises n'ont rien à voir avec les peuples ; bien entendu, entre l'église catholique et l'église orthodoxe. Quant à la religion musulmane, tant qu'elle sera la religion fanatique d'un état, elle sera toujours fatale à la civilisation ; si les Grecs du Phanar étaient encore des Hellènes, peut-être, l'Islamisme aurait déjà disparu de l'Europe ; mais les Phanariotes sont le soutien le plus solide de l'Empire Musulman.

Nous nous entretenons sur la réforme du calendrier proposé par le père Tondini, qui me semble un premier pas qui pourrait faciliter l'union des églises chrétiennes ; mais le Métropolitain ne semble pas y attribuer une grande importance, et il convient avec moi que le meilleur moyen pour réaliser cette réforme, serait d'en persuader le Tsar. Seulement, observe sa Grandeur, le Tsar ne fera jamais rien qui puisse con-

trarier la volonté de son peuple. Je remarque que pour le paysan russe le Tsar n'est pas moins infailible que le Pape pour le bon catholique, et qu'il suffirait de la part du Tsar un oukase où il serait dit que, par inspiration de Dieu, Sa Majesté a décidé que la Pâque serait célébrée tel ou tel autre jour pour que dans tous les villages de l'Empire on reconnaisse cette résolution comme l'effet d'une révélation divine.

Après avoir visité le Métropolitain Bulgare avec M. Nestoroff, accompagné par M. Tacchella, je visite le père Barnaba, Capucin de Norcia, curé de la paroisse, digne successeur d'un demi-saint, du père Timoteo de Biella, et l'archevêque latin de Sophia et Philippopoli, Monseigneur Menini de Spalato. Le père Barnaba à toute la vivacité et cordialité expansive d'un italien ; Monseigneur Menini, dalmate, est plus soutenu ; avant de devenir vers ses trente ans, capucin, il avait été étudiant en droit et homme du monde.

J'ignore s'il est vraiment homme très pieux et très versé dans les doctrines de l'Eglise ; il m'a paru surtout un homme énergique, et de combat. Avec sa barbe blanche, il a l'air vénérable et imposant. Il s'occupe avec zèle de sa résidence, et de la Mission ; mais j'ai eu l'impression qu'il soigne et poursuit les intérêts matériels plus que les spirituels, comme d'ailleurs un très grand nombre de prêtres. Comme Capucin, il ne peut, sans doute, rien demander ou accumuler pour soi-même ; mais, d'après ses récits, je soupçonne que sa préoccupation essentielle pour sa Mission est de pouvoir l'enrichir. Il me fait bien comprendre qu'elle vit de seule charité, et de l'argent que l'on envoie à l'église et à l'Archevêché. Il a connu Don Bosco à Turin ; et il n'a point oublié l'offre que Don Bosco lui fit de deux frères Salésiens qui devaient l'accompagner pour aller

à la quête d'argent dans la ville de Turin pour sa Mission. Un prêtre hongrois qui a été pendant quelque temps l'hôte de l'archevêque Ménini lui a laissé 50,000 francs, pour élargir sa résidence. Il se souvient, en outre, que le Ministre italien Mancini avait fait donner mille francs pour la Mission catholique bulgare. Monseigneur Ménini se fit quelques scrupules d'accepter cette somme de la part du Gouvernement italien, et alla demander conseil au Saint Père Léon XIII qui répondit avec malice : « Le Gouvernement italien a tant pris à l'église, que vous pouvez tranquillement accepter cette petite restitution, à titre d'à compte. » Encouragé par ce précédent, après trois ans, Monseigneur Menini fit entendre au Gouvernement italien qu'une somme de 10,000 francs donnée une fois pour toutes serait nécessaire au Séminaire de la Mission bulgare. Le Gouvernement italien ne régimba à cette seconde demande; mais il exigea de la part de Monseigneur, une demande formelle. Avant de s'y décider, Monseigneur Menini consulta encore une fois le Pape Léon XIII, après avoir sondé Monseigneur Simeoni, le préfet de Propagande, qui n'approuvait certainement pas cette démarche compromettante. Monseigneur Menini présentait alors au Pape la demande de treize concessions et privilèges; le treizième point demandait la permission d'accepter les 10,000 francs du Gouvernement italien. Léon XIII avait déjà accordé les douze premiers points; lorsqu'on en fut arrivé au treizième, il fit une petite moue; cela suffit pour que Monseigneur Menini rempochât la treizième requête, après avoir déclaré qu'un simple désir du Saint Père, devenait pour lui un ordre. Cet acte d'humilité et de soumission plut énormément au Pape, qui demanda : « Eh bien, dites nous franchement, de quelle somme votre Séminaire a-t-il réellement besoin ? »

« Je n'ai demandé, répondit Monseigneur Menini, au premier abord que 10,000 francs, pour ne pas trop effaroucher le Gouvernement italien ; mais, à la vérité, nous avons besoin de trente mille francs. » Sur cela, Léon XIII le congédia avec ces quelques mots consolants :

« Va donc, mon fils, à la Propagande; demande ce qu'il te faut, et tu l'auras. »

Le Pape, ajoutait Monseigneur Menini, a été vivement chagriné, comme chef de la religion catholique, de l'acte irréfléchi et nullement nécessaire qui poussa le Prince Régnant de la Bulgarie à sacrifier son fils, le Prince Boris.

La famille princière en a souffert ; le Prince Régnant lui-même, à certaines heures, a dû sentir quelques remords ; il avait peut-être espéré que le peuple bulgare lui en témoignerait une reconnaissance bien vive ; S. A. a dû, au contraire, se persuader qu'un bon nombre de Bulgares des plus éminents et des plus sages n'a point approuvé cet acte d'apostasie.

Du temps de Stambouloff, ajoute Monseigneur Menini, il y avait, même, eu un moment où il semblait que la Bulgarie n'opposerait de grandes difficultés à accepter la religion catholique, pour se détacher de la Russie et affirmer davantage son indépendance. Mais, le père Barnaba, plus judicieux, peut-être, et plus sincère, remarque à ce propos, que les conversions des Bulgares, en fait de religion, ne sont point sérieuses, ni de longue durée. Ils peuvent, très facilement, par nécessité politique, accepter de temps à autre, une religion étrangère ; sous le joug ottoman, un certain nombre de Bulgares avaient accepté l'Islam. Parmi les étudiants bulgares eux-mêmes qui nous reviennent de la Propagande, on en trouve qu'à leur retour de Rome en Bul-

garie, sont redevenus orthodoxes; la religion pour le plus grand nombre des Bulgares n'est pas une foi, mais un intérêt. Dans toute la Bulgarie on compte d'ailleurs à peine trente mille catholiques; et ce nombre, au lieu d'augmenter, semble en diminution.

Pour le moment, la vie de la capitale de la Bulgarie n'offre rien de brillant; ceux qui ne sont pas occupés, et qui ne vaquent point aux affaires, ont l'air de s'y ennuyer mortellement. Il n'y a pas de salon de conversation, aucune réunion mondaine; l'*high-life* n'existe pas encore en Bulgarie. Le monde savant et lettré pourrait peut-être déjà former un noyau pour créer une sorte d'aristocratie bulgare; mais on est trop modeste pour y songer; le monde militaire forme encore une coterie à part; le monde politique est trop divisé, pour que ses réunions puissent rapprocher les hommes de différents partis. Ne reste donc que la petite ressource du monde des diplomates étranger. Mais pour la plus part ces diplomates, sont des garçons, qui ont l'air de s'ennuyer fort. Ils cherchent quelque distraction dans le sport; la chasse surtout dans les environs de la ville les occupe de temps en temps et les désennuie; mais on sent le vide de leur existence. Sophia est un poste d'observation politique assez intéressant; différentes influences s'y disputent le terrain; la Russie et l'Autriche, en premier lieu; la Serbie elle même guette; la Grèce s'inquiète; la Porte veille; la Roumanie s'informe des progrès de sa voisine; la France tâche d'exercer sur les Bulgares la plus légitime des influences, celle de la civilisation; l'Angleterre et l'Italie observent et attendent. Mais puisque la question politique bulgare n'est pas tous les jours sur le tapis on a grand temps de s'ennuyer, et on baille quelque peu dans les Chancelleries de Sophia. Si les agents, les ministres, les représentants diploma-

tiques sont des personnes aimables et si elles ont un peu d'entrain, dans les maisons surtout où l'on voit poindre le sourire de quelque dame intelligente, il y a quelque chance de respirer un peu d'oxygène social; et où se trouve quelque goût un peu élevé, quelque amour pour l'art, pour les antiquités, quelque curiosité d'amateur, de collectionneur, il y a à Sophia aussi le moyen de remplir le vide de l'oisiveté par quelque occupation qui ne soit pas trop banale. Et c'est ce qui arrive maintenant dans l'agence russe de Sophia, où M. et Madame Bachmétieff ne représentent pas seulement la politique du Tsar, mais la société russe la mieux élevée, la plus distinguée, la plus aimable et la plus cultivée.

J'ignorais à mon arrivée à Sophia, que M. Georges Bachmétieff, agent diplomatique et consul général de Russie, s'y trouvait. Mais l'article du *Courrier des Balkans* ayant révélé ma présence dans la capitale de la Bulgarie, je vis immédiatement arriver à mon Hôtel ce respectable diplomate.

Il ne venait nullement me relancer pour m'endoctriner sur la politique russe en Bulgarie; nous n'avons point causé politique entre nous pendant les heures délicieuses que j'ai eu le bonheur de passer dans sa riche maison hospitalière. Il se souvenait seulement que j'avais été l'ami dévoué et enthousiaste de son oncle, le regretté comte Alexis Tolstoï, l'auteur de trois grandes tragédies historiques, et du roman historique *Prince Sérebrianni*, ainsi que de son épouse, la comtesse Sophie Tolstoï, une femme idéale. Tolstoï m'avait adressé de Menton une lettre auto-biographique qui a paru ensuite, après sa mort, en tête de ses œuvres; et le souvenir de cet homme chevaleresque, de ce poète et gentilhomme russe demeure dans ma mémoire comme l'un des rêves radieux de ma brillante jeunesse.

Je n'avais connu avant lui et je n'ai revu après aucun homme qui m'ait séduit à tel point ; et sa femme, une véritable fleur de la bonne et de la meilleure nature slave, le complétait admirablement. Tout ce qui les approchait, grâce à leur charme infini, devenait sympathique ; la grâce et la force se réunissaient en eux, et la chaleur et sincérité de leur langage avaient le don de nous entraîner tous, pendant que nous les écoutions, mais moi plus que tous. Leur amour passionné pour la nature et pour l'art, leur grande simplicité accompagnée de la plus grande distinction dans leurs manières et dans leurs goûts me fascinaient à tel point, que je ne pouvais les quitter sans éprouver comme une sorte de déchirement.

M. Georges Bachmétieff, comme neveu et héritier des Tolstoï, avait souvent entendu parler de moi chez son oncle et sa tante, et a la bonté de se souvenir qu'on m'a retourné une partie de cette grande affection que je leur avais vouée. Il lui semble avoir retrouvé en moi quelque chose de leurs grands bien-aimés. Ils voudraient m'enlever de l'hôtel Bulgaria ; ils me demandent, au moins, que je vienne prendre mes repas chez eux, pour avoir occasion de faire revivre dans une douce causerie les beaux jours de Florence, où j'avais connu et fréquentés les Tolstoï. Madame Bachmétieff est une américaine intelligente ; elle aussi a beaucoup aimé la comtesse Tolstoï.

Lorsque les Tolstoï se trouvaient à Florence, leur cher neveu Bachmétieff était au Japon, et la comtesse Tolstoï m'en parlait avec un vif intérêt ; du Japon, M. Bachmétieff était passé aux États Unis, où il s'était marié. Après, il fut destiné à Athènes, et à Lisbonne, où la comtesse Tolstoï, après la mort de son mari était allé rejoindre ses neveux, et où elle a fini elle-même

par s'éteindre, comme une liane détachée de son chêne. On me parle d'une manière attendrie; on sent que tout ce que l'on fait pour qu'il me soit agréable devrait faire plaisir aux deux ombres vénérées qui planent sur nous et nous sommes souvent émus, par le retour de certains grands souvenirs, pleins de regrets.

Au premier déjeuner se trouvait présent un jeune homme sympathique, M. Lermontoff, secrétaire à la légation de Russie à Athènes, alors en congé, appartenant à la famille de l'illustre auteur du *Démon*.

Après le déjeuner, M. Bachmétieff, qui est un amateur raffiné, me montre ses trésors d'art, entr'autres, des excellentes copies de quelques peintures de Carpaccio, des objets en or et en argent, ciselures helléniques très délicates, des tanagres authentiques d'une finesse extrême, une Vénus crétoise, enfermée dans un petit armoire en plomb d'un travail exquis, mais surtout une tête admirable en marbre, qui provient du Parthénon, que l'on croit une Minerve, mais qui pourrait aussi avoir été un portrait de l'éloquente Aspasia, au moment où elle ouvrait la bouche pour prononcer l'un de ces discours qui charmaient Périclès et tout son entourage.

Ce goût de l'art, l'amour de la Grèce et de l'Italie, le culte pour Venise, Florence et Rome, la fidélité au souvenir de Tolstoï montrent dans les Bachmétieff un esprit éclairé, une âme ouverte aux grands horizons, une éducation élégante, qui seule distingue la véritable aristocratie. Je constate que les Bachmétieff lisent aussi l'italien, puisque je trouve sur leur table un livre qui a fait un certain bruit en Italie : *La signorina X di X*, où, en forme de lettres romanesques, une jeune dame et un jeune gentilhomme exposent leurs idées

sur le Christianisme et sur la foi, entreprenant une critique à fond de la *Vie de Jésus* de Renan.

Comment, je demande à Madame Bachmétiqueff, ce livre est-il arrivé jusqu'à Sophia? Pourquoi, elle me répond, le livre n'y serait pas, si l'auteur est ici? - Pas possible. - Vrai; vous devez connaître la comtesse Marazzi, la jeune aimable femme de votre vice-consul italien. - Eh bien? - C'est elle.

Je croyais tomber des nuages; je ne m'attendais certes pas à faire une pareille découverte à Sophia; j'avais déjà causé avec cette intelligente compatriote; et il m'avait été facile de remarquer qu'elle lisait beaucoup, qu'elle s'intéressait énormément à notre littérature contemporaine, qu'elle connaissait très bien nos auteurs; mais je la croyais surtout une jeune épouse heureuse, et je la plaignais seulement un peu de la voir condamnée à passer sa lune de miel dans la solitude d'une ville qui ne lui offrait aucune distraction. Je n'avais point deviné qu'elle avait elle aussi ce feu intérieur de l'art qui fait vivre les élus, qu'elle possédait tant de ressources dans un talent littéraire indépendant et original, et que son propre sympathique époux avait été de quelque façon le collaborateur et le repoussoir de son petit chef d'œuvre. Je me suis donc un peu vengé de ma propre ignorance, à ma première nouvelle visite chez les comtes Marazzi, en me disant aussi que, s'ils pouvaient rester de longues années à Sophia, où la cour et la meilleure société ont commencé à les distinguer et à les aimer, leur influence sur la société bulgare serait bonne et bienfaisante; mais voilà que je viens d'apprendre que le comte Marazzi a déjà reçu une autre destination, et que les deux pigeons ont pris l'essor pour s'envoler vers d'autres plages.

Les Bachmétieff sont en train eux-mêmes, de partir pour une excursion vers le mont Rilos à laquelle ils m'engagent; mais tous mes jours à Sophia sont comptés et je ne dois en perdre aucun. Cependant, les Bachmétieff ne voulant perdre aucune occasion de me voir et de me rendre service, M. Bachmétieff me retient encore une fois à dîner, et accepte l'invitation à un déjeuner donné par notre agent diplomatique, M. Silvestrelli chez lui, en l'honneur de son compatriote; et Madame Bachmétieff prévient, à son tour, le docteur Lubomir Zolotovitz directeur de l'Hôpital Alexandre, que nous viendrons le lendemain, après déjeuner, visiter son Hôpital, pour lequel la dame s'intéresse d'une manière active et intelligente, et le nouvel *Institut Pasteur*, où l'on prépare le *sérum* contre la dyphtérie, et où l'on soigne les malades qui ont été mordus par des animaux enragés, le seul dans son genre qui existe actuellement dans la Péninsule balcanique. Ainsi tout ce que les Bachmétieff ont fait pour moi a été exquis, comme la devise ou motto qui se trouve sur leurs livres, pas trop nombreux mais choisis, bien soignés et bien aimés: *electi, dilecti et lecti*.

Le déjeuner diplomatique offert par M. Silvestrelli à l'occasion de mon passage à Sophia ne pouvait être plus exquis; M. Stoïloff, le président du Conseil et Ministre des affaires étrangères avait accepté l'invitation avec ses deux chefs M. Vernazza et M. Nestoroff; en dehors de l'amphytrion, de l'hôte et du comte Marazzi, étaient présents à cette élégante réunion, M. Bachmétieff, l'agent de Russie, M. Elliott, l'agent de l'Angleterre, M. le Prince Alexandre Ghika ministre de Roumanie, M. Paulovitch ministre de Serbie, et le chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie. La conversation s'anime surtout, grâce aux brillants récits de

mon voisin, le vieux Prince Ghika, un chasseur et viveur impénitent. La politique est écartée avec soin de la conversation; mais le magnifique chien de M. Silvestrelli menace un instant de la faire poindre. Ce chien est un brave; un grand chien de race; il descend de la race qui appartenait jadis au Roi Milan de Serbie; il en impose à tous les autres chiens; où il se montre, les autres s'éloignent et lui cèdent; je dis, sans intention, en plaisantant, « c'est un tyran; il faut le surveiller »; on sourit; M. Vernazza ouvre de grands yeux, et fait un signe d'intelligence à M. Stoiloff; M. Paulovitch saisit ce mouvement et semble se troubler, comme si on avait fait allusion à un fait personnel; mais tout le monde a glissé dessus, et le chien de M. Silvestrelli est rentré dans l'ombre.

La visite à l'Hôpital Alexandre faite avec Madame Bachmétieff m'a vivement intéressé. Nous y sommes reçus avec tous les honneurs par les médecins de service, qui nous accompagnent dans tout l'établissement. Les différentes cliniques sont isolées l'une de l'autre, et construites d'après les meilleurs indications de la science médicale et de l'hygiène. L'Hôpital est desservi par dix-huit professeurs spécialistes sous la direction habile et énergique du docteur Zolotovitz. Il peut contenir cinq cent lits; l'ordre et la propreté y règnent; la tenue des garde-malades est excellente; et chacun me semble s'intéresser à ce qu'il fait; l'air et la lumière circulent partout; le malade reçu à l'hôpital qui compare ces belles salles spacieuses et gaies, avec sa misérable demeure souvent sombre et étroite, où il se sent suffoquer, en y respirant à pleins poumons, doit se sentir, rien qu'en y entrant, rassuré que, si sa maladie n'est point mortelle, il y trouvera tout ce qui est nécessaire pour hâter sa guérison. Je constate que le plus grand nom-

bre de malades est affecté par la fièvre de malaria et par ces ophtalmies, causées probablement par la poussière que le vent, qui ravage souvent la plaine de Sophia, soulève.

On a eu soin de séparer des autres, dans un pavillon isolé, les malades de maladies infectives. Je regarde avec émotion une petite fille tzigane qui s'est faite enfermer à l'hôpital pour soigner sa petite sœur de deux ans, qui ne voulait point se séparer d'elle; elle se blottit sur son lit, et lui fait avaler la médecine, avec la patience d'un ange; la petite tzigane garde parfaitement son type originaire indien; ses yeux flamboient et me regardent d'une manière sauvage, comme si je venais pour lui enlever son élève; une scène émouvante et digne du tableau d'un grand peintre.

L'Hôpital de Sophia est encore un bienfait du Tsar Libérateur. Il s'appelle Alexandre, en souvenir de son fondateur; mais c'est l'État bulgare qui maintient à ses frais cette magnifique institution, qui ferait honneur aux payx les plus civilisés. L'État paye un franc par jour pour chaque lit (médecines et nourriture), ce qui, grâce à une sage administration, suffit abondamment. L'hôpital a aussi une femme médecin, qui surveille en outre, et dresse des femmes garde-malades, ou femmes de chambre. Mais, pour que ce service devienne plus actif, plus délicat et plus intelligent, Madame Bachmétiqueff a obtenu de l'Impératrice de Russie la promesse de l'envoi à Sophia, de cinq Sœurs de Charité russes, de la Croix Rouge, chargées d'instruire, au profit de l'Hôpital Alexandre, un essaim de femmes de chambre garde-malades. Tout ce que l'on me fait voir dans cet Hôpital excite mon admiration; le zèle du savant Directeur et des médecins qui l'assistent, leur patriotisme, leur amour de la science et de l'humanité les a

poussé tous à une activité fiévreuse, qui a donné, en peu de temps, des résultats merveilleux. Invité, par conséquent, à inaugurer le grand Album destiné à recueillir les signatures des visiteurs de l'Hôpital, après avoir prié Madame Bachmétieff d'y inscrire d'abord son nom de fée porte-bonheur, j'ai tracé et signé ces deux lignes : « Je salue, avec respect, cette grande Institution, où la science et l'humanité se donnent la main, pour créer des miracles. »

Nous passons ensuite à l'Institut Bactériologique Pasteur, autre institution qui fait honneur à la Bulgarie, arrivée la dernière à l'indépendance nationale et déjà si bien avancée sur la voie du progrès. Le Directeur est le Doct. M. Ivanoff, le médecin adjoint le Doct. Piperkoff. On m'apprend que, sur 200 cas de rage, seulement cinq ont manqué; tous les autres par la cure Pasteur, ont parfaitement guéri. En ma présence, on soigne un jeune bulgare arrivé de Burgass, où il avait été mordu par un chien enragé. Les malades arrivent aussi en bon nombre à l'Institut et à l'Hôpital de la Macédoine, et ils y sont soignés avec amour; voilà le meilleur moyen et le plus intelligent de propagande nationale; j'ai aussi appris, avec plaisir, que, depuis l'année 1882, les malades de nationalité roumaine et italienne indigents sont soignés gratuitement dans tous les Hôpitaux de la Bulgarie.

Après avoir salué respectueusement les personnes des deux instituts, je prie le Directeur de l'Hôpital de bien vouloir me fournir par écrit des renseignements plus étendus sur des institutions qui ont préparé la base à toute une faculté médicale, qui ne tardera point à s'ajouter aux autres facultés de Sophia. Le Doct. Zolotovitz a eu la complaisance de me fournir immédiatement les détails qui suivent.

« L'Hôpital Alexandre, à Sophia, est divisé en services cliniques spéciaux, comme suit. À la tête de l'Hôpital, il y a un Directeur. Le service des maladies internes comprend: deux chefs de service (le Doct. Lubomir Zolotovitz et le Doct. D. Paulovitch) et deux médecins adjoints (Doct. Chawoff, et Madame la Doctoresse Bérova); trois aide-médecins, dont une femme, diplômés. Le service de gynécologie comprend: un médecin en chef (pour le moment, le poste est vacant); deux médecins adjoints (la Doctoresse, Mademoiselle Venkova et le Doct. Stamateff) un aide-médecin diplômé. Au service de gynécologie est annexée l'École des sages-femmes, sous la surveillance du Directeur, avec quatre professeurs pris dans les différents services de l'Hôpital, et une maîtresse sage-femme, chargée de diriger les élèves sages-femmes dont les études durent deux années; elle compte actuellement 16 élèves de deuxième année et 20 de première année. Le service des maladies cutanées et syphilitiques comprend: un médecin en chef (Doct. Stambolski), un médecin adjoint (Doct. Mischaïkoff), et un aide-médecin diplômé. Le service de chirurgie comprend: un chef de service (Doct. A. Pétroff) deux médecins adjoints (Doct. Séraphimoff et Doct. Tantiloff); trois aide-médecins diplômés. Le service des maladies de yeux comprend: un chef de service (Doct. Ghvighinoff); un médecin adjoint (Doct. Voulcheff); un aide-médecin diplômé. Le service de psychiatrie comprend: un chef de service (Dr. Kalévitch); un médecin adjoint (Dr. Dandjief); deux aide-médecins diplômés. Le service du prosectorat comprend un médecin-prosecteur, et un aide-médecin diplômé. Auprès de chaque service, à l'exception du prosectorat, il y a une Sœur de Charité diplômée de la Croix Rouge Bulgare.

L'Hôpital a sa pharmacie, qui comprend une pharmacie de première classe, sous la direction de M. Mintcheff et deux pharmacies de deuxième classe (M. M. Milkoff et Ivan Koltcheff, et deux garçons de laboratoire, avec un élève en pharmacie qui y fait son stage).

L'administration de l'Hôpital comprend, en dehors du Directeur, un économe, avec un aide, un secrétaire, avec deux expéditionnaires, 76 infirmiers garde-malades, dont 60 hommes et 16 femmes.

Le service de désinfection (avec des étuves à vapeur) comprend un machiniste et deux garçons.

La pharmacie de l'Hôpital Alexandre expédie pour les malades de l'Hôpital, en moyenne, 66,302 ordonnances ; on expédie en outre plus de 3000 ordonnances pour les gendarmes de la ville de Sophia et pour les prisonniers qui n'ont pas encore été jugés.

La dépense occasionnée par les médicaments se monte à 42,492 francs par an ; cette somme correspond à 150,234 journées de malades, ce que porte le coût d'un malade à 28 centimes par jour pour les médicaments. En outre, il existe près de la pharmacie un dépôt qui fournit les médicaments aux hôpitaux de troisième classe du département de Sophia, aux médecins de District et de canton de ce même département.

Le nombre des malades reçus pendant l'année 1897 à l'Hôpital Alexandre a été de 4187, dont guéris environ 58 pour 100, mort 7 pour 100, sortis avec amélioration 17 pour 100, sortis sans amélioration, 7 pour 100, resté à la fin de l'année à l'Hôpital 7 pour 100.

Pendant l'année 1897, on a donné à l'Hôpital 26,944 consultations gratuites, pour tous les genres de maladies, dont 14,921 hommes et 12,023 femmes.

Le nombre des malades reçus et soignés à l'Hôpi-

tal pendant l'année 1897, se divise entre les différents services, de la manière suivante :

1^r Le service des maladies internes a reçu 1830 malades, soit 43 pour 100 du nombre total.

2^d Le service de chirurgie a reçu 878 malades.

3^e Le service de gynécologie 450 malades.

4^e Le service des maladies cutanées et syphilitiques 528 malades.

5^e Le service des maladies des yeux 436 malades.

6^e Le service de psychiatrie, 6 malades.

Le nombre des malades examinés et soignés à la consultation gratuite, pendant l'année 1897, réparti par service et par jour, donne ces moyennes ;

Pour le service des maladies internes, 12 malades par jour, pour le service de chirurgie, 11 malades pour le service de gynécologie, 3 malades, pour le service des maladies cutanées et syphilitiques, 4 malades, pour le service des maladies des yeux, 39 malades, pour le service de psychiatrie.

Le petit nombre de malades soignés par les psychiatres bulgares semblerait prouver que les têtes bulgares, pour le moment sont assez solides, et que l'ivrognerie et les vices qui sont souvent cause de troubles dans la raison chez d'autres peuples, n'ont pas encore fait un grand ravage en Bulgarie.

L'Hôpital va construire une église en propre, et il a, dès à présent, un aumônier fixe attaché au culte orthodoxe. Pour les autres cultes, lorsque le besoin se présente, on fait appeler le prêtre du culte respectif pour donner aux malades les consolations de la religion.

Quant à l'Institut Bactériologique ou Institut Pasteur de Sophia, placé sous le patronage de S. A. R. le

Prince Ferdinand de Bulgarie, il fonctionne régulièrement depuis le mois d'octobre 1897. L'Institut est partagé en trois sections : section antirabique ; section pour la préparation du sérum antidyphtérique ; et laboratoire de bactériologie. Du mois d'octobre 1897 à la fin du mois d'août 1898, dans la section antirabique on avait traité 202 personnes mordues par différents animaux enragés, chiens, loups, chats, vaches, chevaux, cochons, ânes. La préparation du sérum antidyphtérique par le procédé du docteur Roux a commencé au mois de février 1898. Trois magnifiques chevaux servent à ce but. On y a obtenu à peu près 2500 flacons de sérum sur la valeur duquel se sont prononcés très favorablement les autorités scientifiques auxquels on s'était adressé. Pour le moment, l'Institut compte un personnel restreint, c'est-à-dire deux médecins, un vétérinaire et cinq serviteurs.

Pendant mon séjour à Sophia, on s'y préparait, grâce à l'initiative du Doct. Zolotovitz, à célébrer le jubilé de la fondation de l'œuvre sanitaire en Bulgarie, par une fête médicale, à laquelle on devait s'attendre que tous les médecins de la Bulgarie auraient participé de cœur. Mais, dans toute association qui se forme, les exclus deviennent des dissidents, et j'ai eu le déplaisir d'assister à une escarmouche de la presse bulgaire contre le jubilé, soulevée par les oppositeurs du gouvernement.

La première attaque est partie du journal *Préporetz* (Étendard), organe de M. Karavéloff, le chef toujours puissant de l'opposition démocratique ; on critiqua ensuite le Numéro Jubilaire du *Médizinsk's Sbornik* contenant l'historique de l'œuvre médicale en Bulgarie, et, en particulier, de l'Hôpital Alexandre ; on lui reprochait de s'être trop occupé d'eux-mêmes, et de ne

pas se soucier assez de leurs confrères étrangers, ce qui dénonçait assez clairement, malgré l'anonyme, la cause véritable et très personnelle de l'opposition. Mais puisque on est souvent bon conseiller dans la cause d'autrui, et il faut surtout savoir profiter des conseils des ennemis, on peut s'associer aux vœux des dissidents qui souhaitaient l'apparition d'un livre où se trouveraient toutes les indications suivantes.

« Une liste nominative complète des médecins, tant bulgares qu'étrangers, exerçant dans la Principauté, avec la date de leur pratique médicale et le tableau de leurs titres académiques; des renseignements précis extraits des registres de la Direction civile sur tous les médecins, en désignant le nom de la Faculté dont chacun est diplômé, voire même si chacun a le droit de pratiquer sa profession dans le pays même où il a étudié; la statistique générale des médecins ayant obtenu la libre pratique en Bulgarie après avoir subi le colloquium, les noms des refusés et celui des Facultés de médecine dont ces derniers sont sortis; la statistique des médecins par district et par arrondissement; la statistique des médecins professant librement et de ceux qui sont engagés par l'État, l'Armée, ou les Communes municipales; la statistique des médecins bulgares qui ont étudié à leur propre frais, et de ceux qui ont été boursiers de l'État; la statistique des médecins spécialistes, l'indication de leur spécialité, les noms des Facultés où ils ont étudié et enfin la durée de leurs études spéciales; la statistique comparée des malades entrés aux hôpitaux et de ceux qui en sont sortis guéris; la statistique générale des opérations faites dans nos hôpitaux, la statistique détaillée des grandes opérations et de leurs résultats; enfin, la biographie des médecins bulgares qui ne sont plus de ce monde

et qui ont, à plus d'un point, illustré la Bulgarie, tels que le Dr. Gheorghî Voulcovitch, le Dr. Tchoakoff, le Dr A. Schischmanoff. »

Ces désirs que l'on exprime publiquement témoignent de plus en plus l'intérêt que l'on porte en Bulgarie aux études médicales, et qu'il y a déjà un public de médecins bulgares, capable de contrôler la science officielle et privilégiée. Naturellement, tous les élus seront toujours en butte aux attaques des exclus, en Bulgarie comme ailleurs; et il n'y a pas à douter que le Dr. Zolotovitz et ses dignes collaborateurs ne profitent des alarmes de leurs oppositeurs pour veiller de plus en plus à perfectionner leur œuvre déjà considérable et digne du respect de la nation bulgare.

J'assiste au départ de M. et Mme Bachmétieff pour Rilo; M. Bachmétieff exprime mon propre sentiment lorsqu'il dit: il me semble, maintenant, vous avoir toujours connu; j'ai tant entendu parler de vous, par ma tante, que je croyais vous avoir déjà vu autrefois, et que votre arrivée à Sophia n'était qu'une réapparition; je les convie à Rome, en regrettant de ne pas pouvoir les suivre dans leurs course intéressante vers la Macédoine.

On m'apprend qu'à Rilo le Prince Ferdinand aurait désiré se créer une résidence d'été semblable au Castel Pelesch, la superbe résidence du Roi Charles premier à Sinaïa; mais qu'il n'a pas trouvé chez les moines de Rilo la même complaisance qu'ont témoigné à leur souverain les moines roumains de Sinaïa. Ainsi le Prince de Bulgarie a dû renoncer à un projet qui lui était cher et qui aurait offert à la ville de Sophia un séjour d'été aux Balcons aussi délicieux que les Carpathes l'ouvrent dans la vallée du Pelesch et de la Prahova aux habitants de Bucarest.

J'avais tâché, pendant mon séjour à Sophia, de me renseigner sur toutes les institutions qui pouvaient me fournir une idée satisfaisante du mouvement de la civilisation dans la capitale de la Bulgarie ; il ne me restait qu'à me renseigner sur la noble tentative de M. Vélitchkoff pour créer en Bulgarie un mouvement d'art par la fondation d'une école d'art. M. Tatchella m'accompagne donc aux ateliers des deux directeurs de cette école, M. Markvitchea, peintre tcheque et M. Boris Chatz sculpteur courlandais. On m'accueille joyeusement. Le premier a étudié en Allemagne, et enseigné, pendant quelques années, le dessin à Philippoli ; le second a étudié à Paris chez le grand statuaire polonais Antacholski, et son meilleur ouvrage *Le Machabée* rappelle bien la manière grandiose du maître. Ils me montrent leurs esquisses ; dans le statuaire, il y a peut-être plus de vigueur ; dans le peintre plus de grâce et une plus grande variété d'inspiration. Pour m'avoir plus longtemps, et pour que je vienne causer longuement, trois ou quatre fois, avec eux, ils s'obstinent tous deux à me prier de leur permettre de relever mon portrait, en peinture et en bas-relief.

Quoique je n'aie jamais grande confiance dans ces impromptus, je m'exécute de bonne grâce, dans l'espoir que la société sympathique de deux artistes distingués et pleins d'enthousiasme pour l'art, qui connaissent parfaitement la Bulgarie, me procurerait le moyen de me renseigner davantage sur un côté de la vie intellectuelle de la nation bulgare qui ne sera point insignifiant dans l'œuvre de résurrection nationale pour laquelle on fait tant de nobles efforts. Pour me distraire quelque peu et animer mon visage par la causerie, ils prient leur ami bulgare, M. Anton Mitoff, professeur de perspective et d'histoire de l'art, qui a habité Flo-

rence entre les années 1880-85, et qui cause bien, de venir s'entretenir avec moi pendant la première séance.

On ne peut ne pas être touchés en voyant la persistance, le zèle, le dévouement et l'entrain avec lequel ces trois artistes, malgré toutes les difficultés, tous les obsta-



LE PEINTRE IVAN MARKVITCHKA.

cles, toutes les contrariétés poursuivent leur œuvre laborieuse, en vue du développement de la culture artistique chez les Bulgares. On les encourage très peu dans le pays ; la condition d'étrangers de M. Ivan Markvitchka et de M. Boris Chatz ne leur est point favorable pour obtenir la confiance du public et la protection du gouvernement. Leurs appointements sont modestes ; M. Markvitchka, pour la direction et pour l'enseignement reçoit, ainsi que les prof. Mitoff, 400

francs par mois ; M. Chatz est payé en raison de 24 francs par leçon, ce qui serait très bien, s'il pouvait donner une leçon par jour ; mais les fêtes religieuses et nationales ne sont pas moins nombreuses en Bulgarie qu'en Italie, et l'école d'art demeurant fermée pendant plusieurs mois de l'année, l'éminent statuaire



LE SCULPTEUR BORIS CHATZ.

qui dirige l'école de sculpture n'y gagne pas son pain, et les frais en plâtre et en marbre qu'impose son atelier demeurant à sa charge, il doit bien souvent se trouver gêné dans son travail. Malgré cela, les trois artistes qui soutiennent l'école d'art à Sophia ne s'abandonnent pas ; ils ont confiance dans l'avenir ; ils espèrent et ils attendent ; mais, puisqu'ils savent

que l'avenir, il faut aussi le préparer, s'étant persuadés que l'ignorance est la seule cause du manque de goût et d'intérêt pour l'art, en Bulgarie, les trois artistes, en invoquant l'assistance et collaboration des plus éminents écrivains bulgares, et surtout de leurs grands protecteurs, M. Vélíchhoff et M. Vazoff, publient depuis l'année 1896, avec de grands sacrifices, un intéressant journal illustré, intitulé *L'Art* (*Iskustvo*). Le Gouvernement achète 150 exemplaires de ce journal, et ce n'est que grâce à ce concours que la publication se tient debout; car, pour le moment, le public bulgare qui s'intéresse pour l'art est très restreint.

En parcourant les livraisons de ce journal élégamment imprimé à Sophia même, ce qui fait déjà honneur aux industries locales, on peut se rendre compte surtout des beaux travaux des principaux artistes qui travaillent en Bulgarie, et spécialement de MM. Markvitchka, Chatz, Mitoff, Michailoff. L'œuvre du premier surtout¹ est considérable, riche et variée,

¹ Un mot sur la vie et les œuvres de ce peintre distingué ne déplaira point, je l'espère, aux Bulgares, qui lui doivent la plus grande partie du mouvement qui s'est fait dans l'art national, dans ces dernières années. M. Jean Markvitchka est né, fils de cultivateurs, à Vidime, un village perdu au nord de la Bohême, où il a passé son enfance. Son père ayant été nommé, en l'année 1863, intendant d'une ferme située non loin de Nové Mislo nad Metuji, pays des rêveurs et des gens romantiques, le petit Jean le suivit, et y fréquenta l'école élémentaire de l'endroit.

Sa vocation pour la peinture date de ce temps là; il copiait alors et mettait de la couleur à toutes les images qui lui tombaient sous la main et s'achetait des cahiers de dessins.

Il vécut jusqu'à l'âge de 13 ans, sans aucun souci, au milieu de la belle nature, où il s'ébattait en pleine liberté. À cet âge, on l'envoya au Lycée de Prague, avec l'intention qu'il s'y préparât à devenir un maître d'école de village; mais il demeura chez un oncle peintre-décorateur d'églises qui lui apprit les

délicate et pleine de poésie, surtout lorsqu'il reproduit des scènes de la vie populaire, comme *la Danse*

principes de la peinture, dont il tira bientôt un tel profit, qu'il fut décidé de l'envoyer à l'Académie, avec l'intention d'en faire un maître de dessin pour les écoles moyennes. Après trois ans d'études, sous la direction de ses maîtres Rom, Lhota et du directeur hollandais lui-même, Sverts, il se rendit à Munich, dans l'attente qu'il se fît une place auprès de Lindenschmied : mais, après un an de travail, ayant appris que son père était malade, il retourna chez ses parents, et il commença alors à peindre pour son plaisir, en choisissant des sujets de mythologie tchèque. Après les vacances, il rentra à Prague, en qualité de professeur assistant de dessin dans les gymnases de la ville; ensuite, pendant un an, il remplaça le professeur Humik, qui était tombé malade, et, en même temps, il exécutait un fresque mural d'après un dessin de l'artiste Alés, qui orne le théâtre national de Prague. En 1881, M. Markvitchka reçut du Gouvernement de la Roumélie Orientale l'invitation et la nomination comme maître de dessin dans la ville de Philippopoli, qu'il accepta avec empressement, désirant depuis longtemps très vivement étudier sur place les scènes originales de la vie populaire de la presqu'île balcanique. Aussitôt arrivé à Philippopoli, il comprit les difficultés de sa tâche; tout manquait pour une organisation sérieuse de l'école; la salle d'étude; les modèles classiques, et cette préparation par une culture élémentaire qui doit rendre fécond l'enseignement; il s'évertua à adapter son enseignement aux conditions du milieu; en attendant, malgré l'obstination d'une fièvre typhoïde qu'il attrappa dès son arrivée, dans les heures de loisir il travaillait avec ardeur à se rendre compte par une longue série d'études et d'esquisses de la vie et du caractère du peuple bulgare. Le Prince Ferdinand de Bulgarie ne tarda point à encourager ses nobles efforts, et à une première exposition de ses tableaux et des tableaux de son collègue bulgare, A. Mitoff de Stara Zagora, qu'il fit à Philippopoli, il acheta deux de ses toiles.

En 1889, Markvitchka fut appelé à Sophia, pour organiser l'enseignement du dessin dans le Gymnase de la capitale bulgare, où son talent eut des occasions brillantes de se produire. Il exposa d'abord ses propres tableaux tout seul: plus tard, aidé par l'éminent artiste polonais Andoukevitch et par le chef de section du Ministère de l'Instruction publique, M. Ivan Schischmanoff, il parvint à fonder à Sophia la Société pour

bulgare, des types du peuple, comme *la Femme de la Macédoine* et *le Bachi-Bozouk* et des paysages. Ces desseins, ses esquisses, ses tableaux, à l'heure qu'il est forme-



Danse Bulgare de MARKVITCHKA.

raient toute une galerie, où la Bulgarie devrait se complaire de se trouver si fidèlement reproduite.

l'encouragement de l'art en Bulgarie, et il organisa, avec les autres maîtres de dessin, l'exposition annuelle de peinture. Parmi ses toiles qui ont eu le plus de succès, on distingue *Zadouchnitza* (Le Jour des morts), acheté par S. A. le Prince de Bulgarie; *Rachenitza* (danse bulgare, tableau unique dans son genre, qui exposé à l'Exposition Internationale d'Anvers, y remporta une médaille); *Cortège de mariage*; *La danseuse tsi-gane*, toiles achetées pour le compte du Musée national de Sophia; *Au temps des Kirdjali*; *Les Giaours*; *Paysii*, le chroniqueur bulgare, magnifique portrait historique; etc. En 1896, le Ministre de l'Instruction publique, M. Vélichkoff, ayant fondé à Sophia une école spéciale de dessin, M. Markvitchka fut chargé de l'organiser et en a été nommé Directeur.

La Bulgarie.

L'œuvre originale de M. Chatz n'est pas aussi abondante; sa *Nourrice de Moïse*, et son *Dernier des Machabées*, que le Prince Régnant de Bulgarie a acheté



Femme de la Macédoine par MARKVITCHKA.

avaient bien suffi à montrer l'envergure de son talent robuste et puissant; malheureusement, à défaut de commandes, il doit se contenter d'esquisser des études de têtes de vieilles femmes, de vieillards, de mendiants, de tsiganes, sans espoir, pour le moment, de pouvoir utiliser ses facultés admirables qui se révéleraient peut-

être seulement dans des conceptions grandioses et monumentales.

Mais, pour le moment, il y a seulement lieu de s'étonner en voyant comment des artistes si peu com-



Le dernier des Machabées par BORIS CHATZ.

pris, si peu encouragés, abandonnés à eux mêmes, persistent dans leur noble tâche, et veillent à leur poste comme des sentinelles fidèles d'un idéal que l'on poursuit avec enthousiasme. L'exemple de M. Markvit-

chka a entraîné après lui ses nobles compagnons dans la campagne de l'art, et surtout M. Boris Chatz, que le maître tcheque semble couvrir de toute son affection de frère aîné.

Pendant que M. Markvitchka et M. Chatz essa-



Bachi-Bozouk qui se prépare au Massacre par MARKVITCHKA.

yent de saisir mon portrait, M. Mitoff continue à m'entretenir sur ses souvenirs de Florence. Après une heure de séance, vient le remplacer M. B. Minzès professeur de langue allemande et sociologue, qui collabore à plusieurs revues de sociologie étrangères. Il a bien connu M. Dragomanoff, et c'est de lui qu'il a appris tout ce qu'il sait de moi et de mes relations avec Bakounine,

dont il fit mention dans la correspondance qu'il a publié entre Tourguéneff et Bakounine.

Il s'entretient longuement à causer avec moi sur les conditions actuelles de la Bulgarie, un pays jeune qui doit tout apprendre à ses dépens. Le désir d'arriver vite engage souvent les Bulgares à se précipiter vers des dépenses folles, que le pays n'a pas la capacité de supporter ; mais, petit à petit, on mettra de l'ordre et on rétablira une sorte d'équilibre entre le revenu et la dépense. Pour le moment, même les meilleurs des ministres de finances en Bulgarie sont forcément quelque peu idéalistes ; l'un des meilleurs, M. Guéchoff lui-même, le vice-président actuel du Parti National, dont M. Stoïloff vient d'être nommé Président, se laissait parfois séduire par des projets brillants qui ne pouvaient s'exécuter. Quoique banquier, il a l'âme d'un artiste. Écrivain distingué, homme de lettres, économiste, il est, sans aucun doute, l'un des meilleurs représentants de la nouvelle Bulgarie ; esprit large et cultivé, caractère ouvert, il a le don de plaire et d'entraîner. Le sort qui l'a fait héritier d'une grande fortune, et qui, grâce à un legs fait par son oncle à l'Université, l'a mis à la tête de l'administration d'une grande partie des biens de l'Université bulgare, n'était donc pas aveugle, et laisse espérer que l'argent sera dépensé d'une manière intelligente.

Après la première séance, les deux artistes m'invitent à regarder leur œuvre et ils me demandent si je trouve que les deux portraits me ressemblent ; je me tire d'affaire, en adressant à eux mêmes cette question : « Trouvez vous que ces deux portraits se ressemblent ? Si vous le trouvez, alors je conviendrai de ma part que j'y suis. » Ils me prient de revenir ; ils retoucheront, ils achèveront, ils perfectionneront. Je ne

me refuse point, dans le désir de m'entretenir plus longtemps avec eux, de causer d'art, de saisir, dans un moment intéressant de la vie bulgare, l'esprit intime qui domine le réveil de la Bulgarie intellectuelle.

Le lendemain je visite l'atelier de M. Mitoff, où je remarque quelques tableaux de genre, qui représentent au vif des scènes de la vie nationale; je détourne, au contraire, les yeux de certaines études sur le nu, aux quelles ont servi comme modèles des Mégères plutôt que des femmes mal faites, probablement aussi mal famées, et d'une laideur affreuse; on se plaint, en effet, à Sophia, de ne pas pouvoir trouver des modèles convenables; et, cependant, il me semble que le peuple tzigane, si on parvenait à combattre ses superstitions au sujet des portraits, pourrait en offrir d'admirables. Je visite aussi le local provisoire qui sert à l'école d'art; les plâtres, les desseins, les photographies témoignent qu'ils ont été bien choisis; il n'y a qu'à les compléter et à les classer. L'école est fréquentée maintenant par quatre-vingt élèves; un nombre considérable dans un pays jeune que l'on accuse de ne rien comprendre à l'art; les premières études et esquisses des élèves sont louables et montrent que le zèle des trois professeurs, Markvitchka, Mitoff et Chatz n'est point stérile. Pour être admis à l'école d'art de Sophia il suffit avoir bien passé les examens de la quatrième à la cinquième classe de gymnase.

Nous continuons nos séances pour le portrait, pendant quatre jours. Les deux artistes s'électrisent en pouvant parler à cœur ouvert avec un Italien de leur art.

Avec ce qu'on a dépensé jusqu'ici et avec ce que l'on dépense encore actuellement pour louer un misérable local pour l'école d'art, à l'heure qu'il est, on au-

rait déjà bâti un établissement digne de l'institution. On dépense, en effet, 15,000 francs par an pour le loyer, tandis qu'avec 200,000 francs on aurait pu ériger un édifice convenable et parfaitement adapté à l'usage de l'école. Mais, quelquefois, sous prétexte de faire des économies, on s'engage à des dépenses désastreuses. Ainsi, par exemple, on renvoie, de temps en temps, des ingénieurs capables, qui connaissent bien leur métier, pour diminuer la dépense; on réduit le nombre des ingénieurs; on se contente d'apprentis; les ingénieurs incapables se trompent; ils interrompent souvent leurs travaux; ils détruisent leur propre œuvre; ils font de-rechef; ainsi, pour moins dépenser, il arrive assez souvent que l'on se ruine.

C'est vrai qu'il y a une commission parlementaire chargée de contrôler le budget; c'était M. Natchevitch un homme de grand mérite qui la présidait (et qui a repris après la chute du Ministère Stoïloff, le portefeuille des finances, et, immédiatement, grâce à son habileté et à son crédit, contracté à Vienne un emprunt, dans un moment critique pour la finance bulgare) la commission parlementaire devait chercher les moyens d'introduire des économies au budget; mais, soit qu'il ne pût approuver certaines économies, soit qu'il se trouvât dans l'impossibilité d'en faire, le fait est qu'il s'empessa de démissionner.

On parle des hommes politiques du jour et, d'abord, de Stambouloff, un véritable tyran; il a eu ce qu'il méritait, il avait fait mourir plusieurs personnes en Bulgarie; son tour devait arriver; qui *gladio ferit, gladio perit*; lorsqu'on le vit tomber, personne ne fit un mouvement pour venir à son secours. M. Stoïloff est un homme bien plus doux, poli, bien élevé, cultivé; seulement on lui reproche quelque faiblesse complaisante

vis-à-vis de personnes qui n'ont aucun titre à la considération publique, et aux quelles il a cependant fait place dans l'administration, par esprit d'opportunisme; celle-ci a été, peut-être, la plus grande raison que ses ennemis ont fait valoir pour le faire tomber.

Les mérites de M. M. Vazoff et Véliéchkoff, l'élève d'abord, puis le patron de M. Markvitchka, sont surtout littéraires; mais tous les partis s'accordent à reconnaître les mérites et les talents politiques de M. Grécoff et de M. Radoslávoff, ainsi que de M. Zancoff et de M. Karavéloff, même si on ne partage pas leurs idées et on ne suit pas leur parti. Les éléments ne manquent donc pas pour ériger une forte et sage Bulgarie; on doit seulement souhaiter un meilleur accord entre les patriotes; lorsque cet accord sera établi, la tâche du Prince Régnant qui doit tenir sous son sceptre une nation jeune se trouvera facilitée. Le Prince doit se tenir au dessus de tous les partis dans l'intérêt du peuple bulgare; mais il est nécessaire que tous les partis se désintéressent et qu'ils visent ensemble avec le même désir, avec le même élan, avec la même obstination, au bien-être du peuple.

En attendant, puisque l'art est en dehors et au dessus de la politique, il est à souhaiter que le Prince Ferdinand, continuant les excellentes traditions du regretté Prince Alexandre de Battemberg, prenne à cœur et dans ses mains la cause de l'art national bulgare, encourage personnellement les artistes et l'école d'art, et multiplie ses actes de munificence en faveur de cette Renaissance, qui seule fera la véritable gloire du nouveau Règne du Prince de Coburg. Les Périclés et les Augustes, les Charles Magne et les François Premier, les Laurent de Médicis, et les Léon X, les Mathias Corvinus et les Frédéric le Grand sont devenus des

immortels par leur concours personnel à l'œuvre de la civilisation; rien de ce que le Prince Ferdinand fera pour les lettres et pour les arts en Bulgarie, ne sera perdu pour la dynastie, et pour son nom, parce que l'histoire de la Bulgarie, qui recommence maintenant, le consacrera; et ce sera glorieux d'avoir contribué à créer les premières pages et les plus lumineuses de cette nouvelle histoire.

Boris Chatz m'engage beaucoup à faire avec lui une visite au quartier des Tsiganes. Quoique l'on m'ait averti qu'il est un centre d'infection pour toutes les maladies, je ne résiste point à la tentation de m'y rendre.

Ce peuple m'a toujours vivement intéressé; et puis il est malheureux, maltraité, persécuté, dans un état de profonde abjection et misère. Quelle magnifique tâche pour un bienfaiteur! Et combien de fruits on pourrait en cueillir pour la civilisation! Ils n'ont ni église, ni école; ils ne peuvent fréquenter les écoles publiques bulgares, où ils seraient persiflés, bafoués, peut-être, frappés par les Chrétiens. Ils se trouvent en Occident dans une condition analogue à celle des Parias dans l'Inde. Quelle propagande chrétienne admirable ne pourraient-ils faire dans les villages chrétiens nos Pères Franciscains! Quand sont-ils venus en Europe ces Tsiganes? Un Tsigane de Sophia interrogé là dessus a répondu; il y a environ deux mille ans; peut-être, ce chiffre ne dit rien de bien déterminé et se perd dans le vague; mais c'est comme si l'on disait: nous sommes ici d'un temps immémorable. Et cela doit être ainsi. Ont-ils été des Parias nomades de l'Inde, chassés du Penjab et du Béloutchistan à l'époque des premières invasions de l'Asie Centrale? Ou des bédouins nomades que le triomphe de l'Islam a dispersés? Mystère! Mais

la race est intéressante, pittoresque et intelligente et ne doit plus rester longtemps dans l'état actuel d'abrutissement.

M. Chatz me dit que les Tsiganes, hommes et femmes, comme les Musulmans, ne se prêtent guère au portrait; ils considèrent un portrait comme un mauvais présage, une sorte de mauvais œil.

Ils pensent même que s'ils permettaient à quelqu'un d'enlever leur portrait, ils seraient ensevelis de leur vivant et placés comme fondement d'une maison.

Malgré cette étrange superstition, qui remonte, sans aucun doute, à une époque très reculée, et à la croyance populaire indienne que, si on saisit l'ombre d'un corps, on peut avoir le corps tout entier, M. Chatz m'assure que les Tsiganes de Sophia ont permis à quelque *ingénieur* (ils appellent *ingénieurs* tous les artistes qui ont un atelier) de dessiner, moyennant quelque sou, leur figure et leur maison. Ils vivent pêle-mêle, entassés les un sur les autres; chaque famille n'a qu'une misérable hutte de terre, avec des ouvertures sans vitrail et sans porte, des vraies tanières, où ils se jettent par terre, ou sur des nattes, ou sur des tapis fort sales couverts de leurs haillons qui puent.

Le lendemain, je pars avec M. Marvitchka et avec M. Chatz pour cette intéressante expédition au village des Tsiganes, dans un coin fort écarté de la ville près de la gare, mais isolé du chemin.

Toutes les huttes de terre se ressemblent; seulement les unes n'ont qu'un trou, d'autres deux, d'autres jusqu'à trois. Dans ce dernier cas, le premier trou est une sorte de salle de réception; dans le second, la famille mange et dort; dans le troisième, on amoncelle tous les haillons et les utensiles de la famille; c'est le garde-robe, le trésor. Mais les plus pauvres n'ont que leurs hail-

lons en couleur, qui ne les couvrent pas entièrement. J'observe des visages intéressants de femmes et d'enfants, aux yeux noirs, étincelants et pétillants; les gamins tsiganes sont délicieux. Je remarque un vieux qui semble méditer profondément; à quoi pense-t-il? Je voudrais bien savoir s'il réfléchit sur les misères de la vie actuelle ou s'il est plongé dans la contemplation d'un delà mystérieux.

On dit que les Tsiganes ne croient à rien, qu'ils sont des athées; mais, au fond, ne seraient-ils pas des Bouddhistes déçus? Je vois des vieux sommeillants, et d'autres qui dorment sur le seuil de leur maison; peut-être, ont-ils faim.

À notre arrivée, le village s'anime; on accourt; les femmes et les enfants surtout se pressent autour de nous. M. Markvitchka avait apporté avec lui son petit appareil photographique, pour prendre quelques instantanées. Des petits gamins se déshabillent entièrement pour nous faire assister à une lutte de petits athlètes, un souvenir probable des anciens mœurs helléniques introduits en Macédoine au temps de Philippe et d'Alexandre. Une petite fille de onze à douze ans qui nous demande un *bakchish*, pour nous séduire et nous émouvoir, ouvre, par le devant, ses pauvres haillons et nous découvre un corps admirablement bien fait; voilà, je remarque à M. Chatz, une modèle qui ne se fera pas trop prier pour poser devant vous. Je fais jeter à plusieurs reprises des sous au milieu de cette foule; et alors la scène devient on ne peut plus animée et pittoresque. On s'y jette dessus, avec une sorte de rage sauvage: ceux qui ont conquis une petite pièce lèvent la main en triomphe et poussent un cri de victoire; les autres demandent à grands cris une nouvelle pluie d'argent.

Je demande aux vainqueurs ce qu'ils feront de leur sou; ils me répondent tous qu'ils iront s'acheter du pain. Ils ont donc faim. Mais un vieillard qui tend la main, supplie, au contraire, qu'on lui donne de quoi s'acheter un peu d'eau-de-vie.

Lorsque nous sortons du village, une centaine de Tsiganes, hommes, femmes, enfants nous suivent, dans l'espoir d'attrapper encore quelque petite monnaie; mais l'apparition soudaine d'un gendarme à cheval les fait disperser et s'enfuir, comme des bêtes fauves poursuivies, vers leurs tanières. Aussitôt le gendarme disparu, ils sortent nouvellement de leur trou, et ils accourent encore une fois vers la voiture où nous étions déjà montés, pour nous soustraire à ce spectacle de misère. Ils tendent encore les mains, ils crient, ils heurlent, ils grimpent sur notre voiture, et ils se busculent les uns les autres pour arriver jusqu'à nous, et, sans crainte d'être écrasés, ils s'attachent aux chevaux, aux roues, pour arriver jusqu'à nos mains qui distribuent les dernières petites monnaies dont nous avons fait provision à leur intention.

En attendant, j'ai gagné à Sophia des fièvres rhumatiques bien douloureuses; la quinine, les frictions, les sénapismes ne me donnent aucun soulagement; je me prépare donc à partir pour Philippopoli en des conditions de santé misérables. Heureusement, M. Tatchella m'avertit que je trouverai à Philippopoli un bain turc de premier ordre, meilleur que tout ce qu'il y a de mieux à Constantinople; ce qui m'encourage à hâter mon départ. La veille j'assistais à une soirée intéressante chez M. le prof. Gheorghoff et son épouse, où je rencontrais, entr'autres, la veuve du prof. Drago-manoff et sa fille Lydie, mariée au prof. Schischmanoff (qui se trouve en ce moment, à Belgrade).

J'avais connu ces dames à Florence, il y a vingt-cinq ans, et j'ai donc eu grand plaisir à les revoir. Mais j'ai été fort étonné d'apprendre que ce que intéressait le plus ces dames et ces messieurs était l'affaire Dreyfus, la révision et la non révision du procès, sur quoi on engagea une discussion à perte de vue, qui se serait prolongée sans fin, si on n'était venu annoncer que le thé était servi.

Pendant la journée, j'avais fait mes visites d'adieu, entr'autres, à M. Silvestrelli, aux diplomates étrangers avec lesquels j'avais déjeuné, au comte et à la comtesse Marazzi, et pris congé de M. Stoïloff pour le remercier du bon accueil que j'avais trouvé à Sophia.

Je le trouve un peu fatigué ; mais, aussitôt que nous causons politique, il s'anime. Je fais allusion au connubio Cavour et Rattazzi, qui a réuni avant 1859 tous les libéraux du Piémont et rendu possible le miracle de l'indépendance italienne. Je souhaite à la Bulgarie une pareille fusion des partis nationaux et dynastiques. Seulement, il faut que l'accord soit fait loyalement sans arrière pensée, et dans un seul but patriotique. La discorde des patriotes bulgares ne saurait être utile qu'aux étrangers. L'intérêt des personnes est secondaire ; il faut surtout faire valoir l'intérêt des choses ; renoncer en attendant à la conspiration, et former une ligue ouverte, une ligue vraiment nationale. La reconnaissance à la Russie est certainement un grand devoir ; et la nature elle-même doit pousser la Bulgarie vers la plus grande et la plus civilisée des nations slaves ; mais reconnaissance ne veut pas dire assujettissement. La Russie peut encore faire beaucoup de bien à la Bulgarie ; mais pas même le bien ne doit être fait avec violence. Les patriotes bulgares feront donc bien de

ne pas dédaigner le concours précieux de la Russie au développement de leur culture nationale, mais à la condition de rester les maîtres chez eux. M. Stoïloff, dont l'esprit est vraiment libéral, semble en convenir, et à propos d'une question que je lui fis sur un article de l'*Adverulul* roumain, où l'on accusait le Gouvernement bulgare d'avoir chassé un journaliste de la Bulgarie à cause de certains articles qui avaient paru dans la *Svoboda*, il donna un démenti formel à ce bruit indigne. Son principe est d'accorder à la presse toutes les libertés possibles; si elle en abuse, tant pis pour elle; elle se discréditera, et son discrédit sera sa punition. M. Stoïloff va si loin qu'il ne voudrait point faire intervenir le Gouvernement dans le cas où la presse offenserait le Prince Régnant; les injures retombent toujours sur l'insulteur; la loi, d'ailleurs, en Bulgarie, comme en Italie, frappe le gérant et non pas le véritable auteur responsable; quelle satisfaction peut-il donc en avoir le Prince lâchement insulté? Je recommande à M. Stoïloff l'école d'art; il me répond que M. Véliçkoff s'en occupe et en prend soin; mais il convient que l'on pourrait faire quelque chose de plus pour en tirer de meilleurs résultats. Je lui rappelle encore une fois qu'il sera utile l'envoi de délégués bulgares au Congrès International des Orientalistes, qui se réunira en 1899 à Rome, et je lui représente la convenance pour la Bulgarie d'avoir une agence diplomatique à Rome, puisque l'Italie a déjà une agence à Sophia. M. Stoïloff non seulement en convient, mais il ajoute qu'une agence à Rome serait plus utile, à son avis, qu'à Berlin où elle existe déjà; mais il ajoute poliment: en attendant, puisque la Bulgarie a la chance d'avoir à Rome un homme comme vous qui s'intéresse à son avenir, nous compterons toujours

sur vous comme notre agent officieux. Il me prévient d'avoir télégraphié à Varna, où je compte m'embarquer pour Constantinople, pour savoir si, à mon passage, j'aurai l'honneur d'être reçu par Leurs Altesses; et il daigne me remercier, au nom du Gouvernement, de la visite que j'avais fait à la Bulgarie.

Le lendemain, à la gare, à mon départ, viennent me saluer avec M. Tacchella et le père Barnaba, les deux artistes Markvitchka et Chatz, le docteur Zolotovitz, directeur de l'hôpital, M. Silvestrelli et le comte Marazzi, M. Vernazza et M. Nestoroff, chargés de me complimenter de la part de M. Stoïloff et les deux ministres littérateurs Vazoff et Vélichkoff. J'étais souffrant; mais toutes ces aimables attentions, toutes ces marques de sympathie m'ont touché et persuadé une fois de plus que la sympathie ne se gagne autrement que par la sympathie.

CINQUIÈME CHAPITRE

Philippopoli

Au moment du départ du train, M. Véliçkoff me crie encore une fois : « faites nous beaucoup d'amis à Rome ». Je lui réponds : « Revenez nous ; et envoyez nous des Bulgares en Italie ; s'ils s'y trouvent comme chez eux, entre Rome et Byzance, Sophia et Philippopoli redeviendront nos grandes stations d'arrêt sympathique ; car nous viendrons, bien certainement, vous rendre visite, chaque fois que nous aurons besoin de respirer du côté de l'Orient ».

Le chemin de fer entre Sophia et Philippopoli traverse une plaine, sans aucun doute, fertile, mais qui ne présente, cependant, pour le moment, aucun intérêt ; seulement vers le sud, les collines qui s'avancent comme des contreforts du Balcan, animent quelque peu le plateau qui devient, de temps en temps, pittoresque. Mais ce n'est qu'en dépassant la frontière de la Roumélie Orientale que l'on commence, à travers les gorges profondes et sinueuses de la Maritza et en vue du superbe massif des monts Rhodope, dont les pentes boisées s'avan-

cent, dans le voisinage de Bellova, bien près du chemin de fer, à admirer le paysage. On côtoie presque tout le temps la Maritza, et enfin, sur la rive droite de ce fleuve intéressant, on atteint la ville de Plovdiv ou Philippopoli, la capitale de la Roumélie Orientale, placée elle aussi comme Rome et Jerusalem, sur un *septimontium* granitique, isolé dans la plaine, dont trois montagnes sont couvertes par des constructions, quatre se dressent fièrement comme des sentinelles, ou des citadelles, qui veillent sur elle et la protègent.

Le Président du Conseil des Ministres ayant eu la bonté de prévenir les autorités de mon arrivée, j'étais attendu à la gare de Philippopoli par le Préfet, M. Gorbanoïff, le Président de la Chambre des Députés, M. Jankoloïff, le Maire de la ville, M. Danoff, qui est en même temps le propriétaire de la plus grande typographie, le secrétaire de la Préfecture M. Saranoff, qui parle couramment l'italien, et, prévenu par son père, M. Tacchella fils, le directeur de la Bibliothèque et du Musée de Philippopoli. On m'accompagne à l'Hôtel, et on me prévient de la part de M. Stoïloff, que le Prince Regnant a dû partir pour Vienne pour assister aux funérailles de la malheureuse Impératrice d'Autriche, mais que S. A. R. la Princesse Marie Louise m'attend à Varna.

Bien que très souffrant, à cause des fièvres rhumatismales, et très fatigué, je profite de la compagnie du secrétaire de la préfecture, et de M. Tacchella fils, pour me promener dans la ville et m'en faire une idée. Je fais un tour au jardin public, un parc fleuri, avec un petit lac, dont l'état a fait don à la ville, après l'Exposition Nationale qui avait eu lieu à Philippopoli ; l'orchestre de l'un des trois régiments de garnison à Plovdiv, (la ville accueille trois régiments, l'un d'infanterie, le se-

cond d'artillerie, le troisième de cavalerie) joue des airs choisis; le public qui se promène au jardin me semble élégant; et les femmes de Philippopoli plus avenantes que celles de Sophia. L'ancienne ville grecque a dû laisser à la ville bulgare de grands héritages. Bien que l'on ne compte plus aujourd'hui à Plovdiv, sur environ 36,000 habitants (ce chiffre est, peut-être, à présent, dépassé), que 4000 Grecs environ, et près de 6000 Turcs, et le reste soit composé de Bulgares, on ne peut pas nier qu'à cause des nombreux croisements, le fond de la race dominante à Philippopoli soit encore grec; ce qui devrait être un titre de noblesse pour les habitants de la capitale de la Roumélie Orientale; les qualités intellectuelles et les qualités physiques qui distinguent les Rouméliotes des autres Bulgares et leur donnent une sorte de supériorité, ne sont point à dédaigner, et semblent préparer à la nation bulgare une espèce d'aristocratie légitime, laquelle, bien comprise, pourra constituer une classe dirigeante, capable de rendre de grands services au pays. En tous les cas, l'observateur italien, ayant reçu à Philippopoli l'impression que l'on s'y trouve devant un peuple plus civilisé, plus vif et plus intelligent, et dans une ville plus alerte et plus gaie, tout en pouvant s'être trompé, ne veut pas cacher cette impression fugitive.

Le lendemain, de bon matin, je me rendis au magnifique bain turc *Tsar Siméon*, où tout était déjà préparé pour bien me recevoir. On avait annoncé au propriétaire que le *Comte Gubernatis de Rome* serait venu prendre un bain dans son établissement; mais, puisque le mot *Gubernatis* reconduit à sa première forme grecque signifie *gouverneur*, le propriétaire du *Tsar Siméon* avait compris que le *Comte Gouverneur de Rome*, avant de se

rendre à Varna, pour y visiter le Prince Régnañt, avait voulu honorer son établissement d'une visite. On peut donc s'imaginer l'accueil qu'on m'y a fait, les attentions dont j'ai été l'objet, et le nombre de révérences que l'on m'a tiré, à mon entrée et à ma sortie.

Pendant que l'on prépare le bain pour moi, je fais une connaissance comique. Sur le seuil de ma cabine se présente, en costume de bain, un gros monsieur, qui m'offre sa carte de visite; S. P. Martinčić, un croate de la Dalmatie, maître de langues et de musique. Il demeure au même hôtel, où je suis descendu; il a appris qu'un grand savant, un grand docteur est arrivé, et il vient me consulter sur la maladie de la vessie, dont il souffre, pour laquelle on lui a ordonné des bains froids; il me demande si j'approuve cette cure; je n'ai rien, je lui dis, ni à approuver, ni à opposer; il me semble bien avoir entendu que pour cette sorte d'incomodité (excès d'évacuation), on recommande des bains froids; mais, puisqu'à Rome j'enseigne le sanscrit et je n'ai point encore trouvé des recettes indiennes qui concernent en particulier votre cas, je dois vous désabuser sur l'autorité que vous voulez bien m'attribuer. M. Martinčić me regarde comme un incrédule, et continue à me détailler les accidents de sa maladie. Heureusement, on vient m'annoncer que le bain est prêt, et je descends.

Le Directeur de l'établissement était, malgré la grande chaleur, descendu lui même pour surveiller le service de mon bain et des masseurs. La température du bain était à 30 degrés; la cabine s'emplit de vapeurs; et je transpirai bien vite. Le bain ne dura que cinq minutes, après quoi on m'accompagna dans une belle salle carrée toute couverte de marbres, très propres, avec des bancs de marbre accoudés aux parois où il y a des

robinets avec des jets d'eau bouillante et d'eau froide. On me fait asseoir sur l'un des bancs, on me savonne de la tête au pied, et toute cette écume m'enveloppe comme une boule de neige; puis on me verse des cuvettes d'eau chaude; la température de l'eau étant trop élevée je pousse un cri; le directeur de l'établissement fait un vert sermon au garçon qui n'a pas assez ménagé la délicatesse de ma peau; puis on me fait allonger le corps sur un carré de marbre au milieu de la salle, où un masseur savant vient me tordre et me faire craquer les nerfs, de la nuque aux talons. J'éprouve, après cette sorte de supplice, et le frottage qui en suit, un grand soulagement, et je me relève quelque peu épuisé, mais guéri de mes douleurs rhumatismales. Seulement je ne dois pas me presser de sortir. Je rentre donc dans ma cabine. On m'y enveloppe avec des flanelles bien chaudes, et on me commande de me reposer une bonne demie heure, sur un canapé-lit, où effectivement j'éprouve bientôt une sorte de bien-être. Lorsque, rhabillé, je me prépare à quitter l'établissement, entièrement satisfait des résultats de ce bain bienfaisant, l'aimable Propriétaire rentre dans ma cabine, pour venir causer un instant avec moi, fait servir le café turc et le cognac, et heureux de me voir content de lui et de son établissement, me prie de vouloir apprendre à S. A. la Princesse de Bulgarie, dès que je la verrai, la nouvelle que je m'étais reposé dans la même cabine occupée jadis par le Prince Régnaat, et que j'avais été satisfait de mon bain. Je lui promets en souriant que je ferais, sans aucun doute, de bon gré, la réclame à son superbe établissement, qui fait honneur à Philippopoli, et je m'éloigne d'un pas léger, tout à fait bien portant, et très satisfait de me trouver en état de poursuivre mes courses à travers la ville de

Philippopoli, avec M. Tacchella fils et avec M. Saranoff.

J'avais déjà, en entrant dans la ville, admiré, près de la gare, le boulevard bordé de villas et de jardins et le nouveau quartier dû à l'initiative de M. Tacchella père, qui, le premier, avait acheté plusieurs lots de terre dans ces parages pour y créer une ville moderne élégante. M. Tacchella fils y demeure encore avec sa famille et je me complais d'apprendre que cette œuvre de civilisation est, en grande partie, méritoire pour les Italiens, ainsi que le plus grand nombre des chemins de fer bulgares.

Cette influence, sans aucune ombre de prétention à une domination politique, est la seule légitime, et tant que l'Italie n'a d'autre prétention que celle de contribuer à la civilisation des pays où des Italiens viennent s'établir, la Bulgarie fera bien de ménager cet élément qui doit lui faciliter sa marche rapide vers le progrès.

Je contemple de loin les quatre ou cinq mamelons qui dominent la ville de Philippopoli, n'ayant point le temps de grimper sur l'un d'eux, pour jouir du panorama de la ville que l'on m'assure magnifique et pittoresque. Le plus élevé de ces mamelons se dresse à la hauteur de 283 mètres, et s'appelle *Djemden Tépé* (Colline de l'Enfer); à ses pieds se trouve le nouvel hôpital. Dans l'une des collines, d'après la tradition, serait enseveli le héros légendaire serbe Marko Kralievitch; c'est pourquoi on l'appelle *Marko-Tépé* (Colline de Marc). Un autre mamelon, qui contient le réservoir des eaux, s'appelle la Colline de la Source (*Bounardjik-Tépé*); sur son sommet se dresse le monument commémoratif élevé par les Russes, après la guerre de 1877. Sur le sommet du quatrième mamelon

il y a une tour à horloge, d'où son nom de *Sahat-Tépé* (Colline de l'Horloge). À droite, semble presque se coucher doucement sur la ville la Colline dite de l'Acrobate. (*Djambaz-Tépé*) d'une élévation de 212 mètres. Des autres deux collines renfermés dans la même ville, celle qu'on appelle *Nebet-Tépé* et qui se termine par le promontoire de Hissardjik, coupé à pic sur la Maritza, offre de son sommet un superbe panorama sur la ville ornée de petites coupolés pittoresques (les kans et les bains musulmans, ainsi que les mosquées en sont fournis), et sur le Rhodope.

En arrivant de la gare, j'avais traversée la place animée de la *Djumaâ* et jeté un coup d'œil, en passant, à la mosquée en briques de couleur, *Djoumaa-Djami*.

Le lendemain je visitai le jardin princier, le Musée et les prisons.

Le parc du Prince est très vaste et bien soigné par son Directeur, un botanicien distingué, M. Chevalaz, un suisse du Canton de Vaud, qui habite la Bulgarie depuis dix-huit ans, et que l'on pourrait appeler le ministre des fleurs et des fruits, de Flora et de Pomona, à Philippopoli.

Au Musée, j'admire une magnifique collection de monnaies de la Thrace et de la Macédoine; des 4230 monnaies, 300 sont encore inédites, et quelques unes sont des exemplaires uniques. La collection entière n'a coûté au Gouvernement bulgare que trente mille francs; elle en vaut plus que cent cinquante mille. La Bibliothèque aussi est remarquable; elle compte déjà 46,000 volumes et la dotation annuelle de six mille francs suffit pour les besoins actuels de la ville.

M. Tacchella père m'avait déjà offert à Sophia son dernier opuscule: *Les Anciens Pauliciens et les Mo-*

dernes Bulgares de la Philippopolitaine et c'est ici le bon endroit pour le lire et pour en parler.

Les catholiques actuels de la bulgarie descendent des anciens Pauliciens, qui remontent à Paul d'Arménie, fils de la manichéenne Callinice, qui, vers la moitié du VII^{me} siècle, devint le restaurateur zélé du manichéisme.

Je pense qu'on lira avec intérêt l'aperçu que M. Tacchella nous donne sur les dogmes et sur les pratiques des Pauliciens : « Deux principes suprêmes et ennemis se partagent le gouvernement de l'Univers ; l'un, le Dieu de l'Évangile, le Dieu bon, l'auteur de tout bien, créateur du monde, invisible et spirituel ; l'autre, le démiurge, génie de nature mixte, fils des ténèbres et du feu, le Dieu des Juifs, créateur de la matière et de tout ce qui est mauvais. Il y a une lutte perpétuelle entre ces deux principes. L'âme humaine, d'origine céleste, se trouve enchaînée à un corps qui la soumet à la puissance du démiurge. Pour la délivrer de cette captivité, le Dieu bon a envoyé Jésus sur la terre. Celui-ci, descendu du monde spirituel dans le monde matériel, s'est revêtu d'un corps emprunté aux éléments célestes, mais il n'est pas uni, en réalité, à la matière, et il passa, par le sein de la Vierge, comme à travers un canal. Les Pauliciens, en conséquence, n'avaient qu'un médiocre respect pour la Vierge, qu'ils regardaient comme une femme ordinaire, et moins encore pour la croix, parcequ'ils nient que le corps céleste de Jésus fut mort sur cet instrument de supplice. C'est dans un désir mal compris d'arrêter la décadence de l'Église qu'il faut voir l'origine et la raison d'être de la secte des Pauliciens. Leur but principal était de restaurer le christianisme spirituel de l'âge apostolique.

« Aussi rejetaient-ils toutes les cérémonies du culte, et considéraient-ils comme un devoir de lutter contre ces abus.

« Ils repoussaient l'Ancien Testament qui leur paraissait inspiré par l'esprit du démiurge, et réclamaient la suppression du baptême, de la Sainte Cène et de tous les moyens extérieurs de salut.

« Ils détestaient le clergé, sous prétexte qu'il avait trop de richesses et était trop mondain; c'est ce qui explique comment ils demandaient à toute force la suppression du sacerdoce.

« Leur culte se réduisait à la lecture de l'Écriture Sainte et à la prière; pour sacrement, ils ne reconnaissaient que l'imposition des mains, signe de l'effusion du Saint-Esprit. Ils manifestaient une grande antipathie pour les écrits de Saint Pierre qui était, à leurs yeux, la personnification de l'Église dominante, et montraient, au contraire, une grande prédilection pour les épîtres de Saint Paul. En opposition au relâchement général, ils pratiquaient des jeûnes fréquents, des abstinences si rigoureuses que, sans leur doctrine hérétique, ils auraient facilement passé pour des saints. »

L'auteur après avoir suivi l'évolution du manichéisme et les vicissitudes des Pauliciens de l'Asie Mineure et de la Bulgarie à travers l'histoire, jusqu'à leur conversion au catholicisme, constaté leur parfaite slavisation, malgré leur première origine arménienne, quoiqu'il semble porté à croire qu'ils soient les descendants d'une colonie étrangère de Bulgares Vendes, conduite par Veghentour et immigrée en Arménie, et relevé les mérites de Monseigneur Canova envers les Catholiques de Philippopoli, conclut avec un tableau statistique intéressant bien qu'approximatif, du dénom-

brement des Bulgares catholiques de la Philippopolitaine d'origine paulicienne :

Philippopoli (ville) et banlieue (Ahlan et Komat)	3,800
Davdjova (village du district de Carlowa)	500
Hambarly » » d'Obtohehlen	1,200
Douvanly » » » 	550
Seldjikovo » » » 	400
Kalaszchly » » Serneno-Gora	2,300
Baltadj » » » 	2,200
Ghiren-Keui » » » 	500
Sallaly » » » 	150
	<hr/> 11,600

En tenant compte de quelques familles qui vivent isolées dans des villages non-catholiques, presque toutes en service dans des fermes, on arriverait au chiffre rond de 12000 âmes. En dépit des immigrations en Thrace, au XVII^e siècle, de familles pauliciennes au Danube, le nombre actuel des Bulgares catholiques est de beaucoup inférieur à celui des Pauliciens déportés au X^e siècle par l'empereur Jean 1^{er}, ainsi qu'à celui de ceux qui habitaient la ville au XII^e siècle. Comment expliquer cette décadence? Il y a eu d'abord les absorptions de l'orthodoxie et de l'islamisme; en outre, les registres de l'état civil, parfaitement tenus, depuis deux siècles, par les curés catholiques, ont mis en évidence le minime excédent des naissances sur les décès; dans certaines paroisses, il est même nul, bien que les jeunes gens s'y marient à peine sortis de l'adolescence. La grande mortalité des enfants empêche l'accroissement de ces populations. Cette mortalité est le résultat des procédés empiriques, employés à l'égard des enfants en bas-âge et dans lesquels les paysans ont une confiance exclusive et opiniâtre. Il s'ensuit que tout

enfant qui ne vient pas au monde avec une constitution parfaitement saine et robuste, a peu de chances d'éviter les crises du premier âge, et est voué à la mort. Il faut bien aussi signaler l'insuffisance des soins maternels. Voilà comment, dans tous les villages catholiques de la Philippopolitaine, les enfants malins-gres sont chose inconnue, et les adultes des deux sexes jouissent d'une remarquable vigueur.

Après une courte visite à un antiquaire, où, aidé par M. Tacchella fils, j'achète quelques monnaies grecques et roumaines, qui m'intéressent, et une inspection rapide au local du Gymnase, (où je rencontre le Directeur Berberoff et son frère qui a remplacé, comme maître de dessein, M. Markvitcha et qui revient de Turin, où il a étudié avec notre illustre peintre Grosso), accompagné par M. Tacchella fils, par M. Saranoff, et par le substitut-procureur du Roi au Tribunal de première Instance, docteur Ivan Jancheff, je visite la grande prison de Philippopoli, déjà construite d'après les conseils et les données de la science hygiénique et pénitentiaire moderne.

Au rez-de-chaussée se croisent de larges corridors fermés avec des grilles. Le système est presque cellulaire.

La prison se trouve cependant à un niveau inférieur à celui du lit de la Maritza, et il y a quelque danger qu'en cas de débordement des eaux elle soit inondée. Dans le voisinage de la prison se dresse la belle caserne du régiment d'infanterie, qui porte le nom de la Princesse Clémentine, son colonnel honoraire.

Le Directeur nous attend sur le seuil de la prison. En trouvant peut-être singulier que je m'intéresse aux prisons, et que je connaisse, ayant quelque peu

voyagé, différents systèmes pénitentiaires, on me croit un ex-ministre de justice en voyage d'études, ou, pour le moins, un pénaliste et criminaliste italien fort studieux. C'est pourquoi un prisonnier tsigane condamné à neuf ans de réclusion, par homicide, ayant encore à escompter trois ans de sa peine s'adressant à moi, me crie : *grâce, monsieur le Ministre* ; et quelques autres prisonniers, lorsque je les questionne sur le genre de délit qu'ils ont commis, s'évertuent à se justifier à mes yeux, dans l'espoir de m'attendrir et d'adoucir leur peine. Et je m'attendris effectivement, en face d'un pauvre gendarme qui a contribué involontairement à l'assassinat de la pauvre Boïtcheff. Il devait obéir à son chef, pour ne pas manquer à la discipline militaire, et ainsi il devint le complice d'un grand crime. Il a été condamné à sept ans de réclusion ; tout le monde l'aimait au régiment ; sa conduite était irréprochable ; il est un brave homme, et il a laissé sa famille dans la plus grande détresse. On ne peut obtenir sa grâce sans manquer à la justice ; mais la charité publique peut au moins et doit soulager sa famille ; je lui remets un peu d'argent pour sa femme ; il ne me donne pas le temps de retirer la main qu'il couvre de baisers et de larmes ; et j'espère bien que, dans une prochaine amnistie princière, on lui fera grâce.

Dans la prison, l'air et la lumière circule. L'humanité y a fait son devoir. Je constate avec plaisir que ceux qui n'ont pas encore été jugés sont séparés des autres, dans les cellules comme dans les promenades, et qu'on ne les oblige pas encore à travailler, quoique je pense que, pour le plus grand nombre des prisonniers, le travail doit être un soulagement, une consolation et non pas un châtiment. Le travail forcé d'ailleurs ne dure que de six à sept heures par jour.

Les prisonniers se promènent pendant plusieurs heures de la journée, et peuvent dormir depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin. Certes, les pauvres soldats, dans les casernes, n'ont pas un meilleur traitement, et la corvée des sentinelles qui gardent les prisonniers est bien plus pénible que la condition des prisonniers eux mêmes. Le fruit du travail qui se fait à la prison, se vend ; une partie du profit va à la prison, l'autre aux prisonniers.

Le plus grand nombre des prisonniers a été condamné à la suite d'un crime d'homicide, tellement fréquent, qu'on l'avoue sans honte. On me signale un individu condamné à la réclusion perpétuelle, s'étant enfoui de la prison et ayant commis un nouvel homicide ; non seulement il a l'air d'être parfaitement résigné, mais on m'assure qu'il est le plus gai de la prison. On voit bien que le remords et le repentir ne lui troublent ni le sommeil, ni la digestion. Un ture quatre fois homicide, raconte sa dernière aventure d'une manière lamentable, larmoyante, jouant la victime d'une persécution, et, en protestant de son innocence, me regarde et supplie, dans l'illusion que j'aie le droit de grâce. Je remarque un jeune garçon tsigane, condamné à deux années de prison pour vol d'un cheval, œuvre méritoire chez le peuple tsigane ; je trouve donc un peu grave la condamnation ; on m'explique qu'il a compliqué et aggravé sa situation, par un faux document, par lequel, en faussant une signature, il avait essayé de prouver que le cheval lui appartenait de droit ; voilà donc l'un des résultats réels et positifs de l'instruction obligatoire. Un autre pauvre jeune homme, étudiant de gymnase, qui ignorait sans doute les conséquences de son méfait est condamné à trois années de réclusion, pour avoir

produit un faux document scolaire ; et le voilà maintenant deshonoré, privé pendant trois ans du droit de s'instruire, escomptant une peine bien supérieure à la gravité de son crime. Mais, on ferait bien en attendant, d'enseigner dans les écoles, avant toute chose, les devoirs de l'homme et du citoyen. Que doit-il penser cet enfant, puisqu'il a grand temps à la prison de réfléchir, de la justice humaine, qui mesure et pèse ainsi la responsabilité relative des mauvaises actions que l'on peut commettre envers la société ?

Les prisonniers, à Philippopoli étaient, à mon passage, 350, la plus part condamnés pour homicides, vols, attentats à la pudeur. On me montre un jeune homme de vingt ans qui avait tué sa victime après avoir attenté à sa pudeur, aidé par un hideux vieillard dont la figure brutale me révolte ; ils sont condamnés à la même peine. Mais je constate avec tristesse que dans la prison de Philippopoli on ne sépare point les différents criminels, ni par leur nationalité, ni par la qualité de leur crime. Cette confusion est dangereuse et fatale ; sans s'en douter, la prison devient une école de cinisme. J'espère qu'on songera à une meilleure classification des criminels.

À l'hôpital de la prison, il y a une vingtaine de malades de fièvres de malaria, ce qui ne m'étonne point, puisque le niveau de la prison est au dessous de la Maritza. Le substitut procureur du Roi m'apprend que l'on songe à la construction d'un nouvel étage plus élevé, où l'on pourra soustraire les prisonniers à l'humidité.

L'intéressante visite terminée, dans un petit jardin hors la prison, soigné par les prisonniers eux mêmes, le Procureur du Roi et le Directeur de la prison me font servir un excellent café ture, que les

prisonniers eux mêmes ont préparé. Le tout a l'air d'être ménagé très patriarcalement et témoigne une certaine douceur de mœurs qui démentit ce caractère âpre et dur que certains voyageurs ont attribué au peuple bulgare, dont l'apparence extérieure peut sembler rude, mais le fond, spécialement à Philippopoli, où l'influence hellénique a, pendant plus de vingt siècles, adouci les sentiments, est rempli d'une bonté presque naïve. En tout cas, mon expérience personnelle, dans mon court séjour en Bulgarie, m'a prouvé que dès qu'on parvient à inspirer un peu de confiance au Bulgare son âme s'ouvre jusqu'à l'épanchement.

SIXIÈME CHAPITRE

À Varna

Le train qui devait m'apporter de Philippopoli à Burgass, le second port bulgare de la Mer Noire, était en retard.

À la gare, le préfet Gorbanoff m'apprend qu'il a eu la bonté de prévenir les préfets de Burgass et de Varna pour qu'ils m'assistent à mon arrivée, et il me recommande, en chemin, au Colonel Petrounoff qui est monté dans mon compartiment.

À mon arrivée à Burgass, le Préfet et le Secrétaire de la Préfecture m'attendaient; ne pouvant m'arrêter, il me font descendre un instant à l'Hôtel Commercial et servir un thé. En traversant cette ville de commerce, j'en constate avec plaisir le mouvement et l'animation.

Le Préfet m'accompagne à bord du bateau *Boris*, qui revient de Constantinople et repart pour Varna, et me recommande au capitaine Félix Vraniéh, un dalmate de Fiume, bel homme, de bonne compagnie, à l'air martial et qui connaît le monde. Sur la mer souf-

ble un vent très violent ; la mer est très agitée ; tout le monde en souffre et s'enferme dans les cabines ; je reste seul à causer avec le commandant. Le lendemain à trois heures de l'après midi nous abordons à la ville de Varna, qui se présente d'une manière très pittoresque avec sa belle cathédrale qui s'élance vers le ciel entre les deux pointes du phare et d'Euxinograd.

À mon arrivée, étaient venus me saluer le Préfet de la ville, M. Popoff, le secrétaire de la Préfecture, le chef de la police, et notre excellent vice-consul M. Assereto, de famille génoise, que M. Silvestrelli avait eu la complaisance de prévenir ; il est l'ami de mon frère Henry et j'avais déjà eu le plaisir de le connaître à Florence ; il jouit à Varna d'un grand crédit et il y est très aimé ; il représente depuis de longues années la civilisation européenne en Orient d'une manière distinguée et il fait honneur au nom italien qu'il porte ; c'est donc avec la plus vive satisfaction que je le revois sur la scène même de sa vie noble et laborieuse.

On m'accompagne à l'Hôtel du Commerce ; et de là je me rends presque immédiatement au Château d'Euxinograd. On y arrive par un chemin très poudreux qui traverse une vaste étendue de vignes fort bien entretenues, dont une grande partie appartient à S. A. le Prince Régnant.

Jé m'inscris au livre de la Princesse Régnante Marie Louise et de la Princesse Clémentine de Cobourg-Gotha, la mère du Prince Régnant. Un capitaine aide de camp nous reçoit et nous invite, au nom de Leurs Altesses, à déjeuner pour le lendemain à midi.

Au retour, je m'arrête à la magnifique villa pittoresque que M. Assereto vient de se construire sur la mer, et j'y retrouve sa femme et sa fille, mariée main-

tenant au Baron Squitti, Consul d'Odessa que j'avais connues à Florence.

Avec M. Assereto, je visite le local grandiose du gymnase des femmes de Varna, qui accueille près de 300 élèves, et la magnifique cathédrale, dans le style de l'église russe de Sainte Marie de Kazan; ensuite, l'église catholique bien plus modeste, à laquelle cependant M. Assereto, au nom de sa famille, qui est une des anciennes familles illustres de Gènes, a fait le présent d'un autel. Le recteur de l'église est un jeune Irlandais, barbu, très vif, qui parle couramment l'italien, et voudrait bien pouvoir lui-même se dire Italien. Il appartient à l'ordre modeste des frères de la Passion de Jésus Christ créé au XVII^e siècle par Saint Paul de la famille La Croce d'Alexandrie.

Il m'accueille avec la plus grande courtoisie, et il me présente à son hôte illustre, le père Missionnaire Cesare Tondini de'Quarenghi, de Bergame, un apôtre ardent et convaincu, qui a bien mérité pour l'union des Églises, et qui travaille, en attendant, avec ferveur, à réaliser, si possible, l'unification du Calendrier. Il est un homme intelligent, cultivé, libéral, entreprenant, qui a beaucoup souffert pour ses idées, et qui les poursuit cependant avec une constance qui lui fait honneur. Sa causerie est abondante et pleine de souvenirs intéressants; il vise aux grandes choses, et il néglige les petites; il s'enflamme pour tout ce qui est beau; il a confiance dans l'avenir, dans le progrès et dans le triomphe des grands principes humanitaires; nous sympathisons facilement, et, en une heure de causerie, nous devenons de grands amis. Il me passe sa brochure publiée à Bucarest sous le titre: La question du Calendrier à la fin du XIX^e siècle. L'année auparavant, étant en Bulgarie, le père Tondini avait di-

vulgué à Sophia une circulaire, où il vulgarisait le décret du Concile de Nicée, tel qu'il nous a été conservé par un Patriarche de Constantinople, Jean le Scolastique, mort en 575: « Décision du Saint Concile de Nicée touchant la Pâque. Voici de quelle manière on a mis à exécution l'avis unanime de tous ceux qui ont pris part au Saint Concile, tenu sous le règne du pieux et grand Constantin, qui non seulement a réuni les Evêques ci-dessus nommés pour procurer la paix à notre nation, mais, assistant lui-même à leur assemblée, à examiné, avec eux, ce qui convient à l'Eglise catholique. Après avoir, donc, discuté l'affaire concernant le devoir de célébrer la Pâque d'un commun accord dans le monde entier, on trouva que les trois parties du monde la célèbrent conformément à l'usage des Romains et des Alexandrins, et que seulement une région de l'Orient dispute cet usage. Il nous a paru bien, en laissant de côté toute recherche et toute discussion, que ces frères de l'Orient fassent, eux aussi, comme les Romains, les Alexandrins et les autres, afin que tous, d'une seule voix et le même jour, fassent monter en haut leurs prières, au saint jour de Pâques. Et les Orientaux, comme étant ceux qui différaient des autres, souscrivirent. »

Le père Tondini a très bien compris que pour en arriver à l'union des églises, il fallait d'abord faire disparaître une à une les causes de dissidence; le calendrier en est une, et, peut être, l'essentielle. Une fois accordés sur ce point, on pourrait aborder les autres points et finir par s'entendre, en créant une seule grande église apostolique et chrétienne. C'est pourquoi le noble missionnaire avait fini par présenter au D.^r Stoiloff, président du Conseil des Ministres et Ministre des affaires étrangères et du culte, un projet de

loi pour l'introduction du calendrier occidental en Bulgarie, comme Calendrier de l'État. Si, jusqu'à présent, la loi n'a pas passé, l'obstination et la chaleur que le missionnaire met dans sa propagande donne lieu à espérer que la victoire finale lui sera réservée. En attendant, il prêche son verbe unitaire de ville en ville, avec éloquence et il augmente partout le nombre de ses adeptes. Voici, maintenant, le projet de loi, tel qu'il a été, sur demande, rédigé par le père Tondini :

« I. À partir de la fête officielle « Srietenne Gospodne » (Purification) 2/14 février 1898, le Calendrier de l'État sera le Calendrier occidental.

« Par conséquent, le lendemain de ce jour sera, pour tous les services de l'État, le 15 février 1898.

« II. Tous les fonctionnaires de l'État, l'armée et, en général, tous ceux à qui l'État doit des paiements ou des appointements à la date du 1^{er} mars vieux style, les toucheront, « pro rata », douze jours plus tôt, c'est-à-dire à la date du 1^{er} mars du Calendrier occidental, correspondant au 17 février, vieux style.

« III. Après le 1^{er} mars (17 février) 1898 tous les paiements et appointements mensuels et autres de l'État, seront réglés d'après le Calendrier occidental.

« IV. À partir du lendemain du 2/14 février 1898, tous les actes de l'État et des administrations qui en dépendent porteront la date occidentale, qui sera seule reconnue comme date légale.

« Toutefois on continuera, pendant une année entière, à mettre, entre parenthèse, la date appelée julienne ou « vieux style », pour habituer les populations au changement, mais, à partir du 2/14 février 1899, l'État et les administrations qui en dépendent ne feront plus usage que de la date occidentale. (Pour ce qui concerne les autorités ecclésiastiques, voir articles VII et XI).

« V. Tous les contracts précédemment conclus d'après le vieux style, toutes les lettres de change antérieures et, en général, toutes les obligations précédentes à échéance d'après le vieux style, garderont leur valeur légale jusqu'à la date occidentale qui y correspond mais, à partir du lendemain du « Srietenne Gospodne » 2/14 février 1898, tous les contrats, lettres de change et obligations, de quelque nature que ce soit, auxquels on veut garantir l'appui de la loi, devront porter la date occidentale; libre aux contractants d'y ajouter, entre parenthèse, la date « vieux style. »

« VI. Si les actes mentionnés dans l'article précédent portent une seule date, et qu'il en résulte des querelles et des difficultés, les parties en porteront seules la responsabilité et elles seront résolues conformément aux dispositions de la Loi sur les contrats et obligations (art.^{es} 36 à 44). Quant aux obligations contractées à l'étranger, ou avec des personnes habitants des pays où est encore en usage le Calendrier julien, on leur appliquera les règles ordinaires du droit civil.

« VII. À partir du lendemain du 2/14 février 1898 tous les actes de naissance, mariage et décès, délivrés par les organes des différents cultes, devront porter aussi, obligatoirement, la date occidentale.

« Tous les certificats de naissance et décès, délivrés par les fonctionnaires compétents en base des registres de l'État, devront porter aussi, entre parenthèse, la date d'après laquelle sont tenus les registres des différents cultes auxquels appartenaient les personnes mentionnées dans l'acte de naissance ou de décès.

« VIII. À partir du lendemain du 2/14 février 1898, la poste, le télégraphe et les chemins de fer ne

feront plus usage que de la date occidentale, même pour le service intérieur.

« IX. Le 1^{er} janvier du Calendrier occidental, correspondant au 20 décembre « vieux style », sera considéré officiellement comme 1^{er} jour de l'an. Par contre, le 13 janvier du Calendrier occidental, correspondant au 1^{er} janvier « vieux style », ne sera considéré que comme fête strictement religieuse, sans caractère officiel.

« X. En dehors du cas mentionné dans l'article précédent, le gouvernement continuera à fêter officiellement les mêmes jours qu'on a fêtés jusqu'ici. Ces jours seront notifiés dans le « Journal officiel » avec la double date.

« XI. L'Église bulgare demeurera libre de suivre, en tout ce qui la concerne, le Calendrier de l'État, ou bien de continuer à garder, pendant quelque temps, le sien. Elle sera invitée à étudier, en attendant, la meilleure manière pour effectuer pacifiquement la réforme d'ici à l'an 1900, et le Gouvernement lui prêterait tout son appui afin qu'elle puisse réaliser, maintenant que les circonstances le lui permettent, la volonté du Concile de Nicée que le Calendrier ecclésiastique soit conforme à la science.

« XII. Des instructions spéciales seront adressées aux maîtres d'école et à tous les fonctionnaires de l'État, afin qu'ils expliquent les raisons et le bien fondé de la réforme, et le rendent acceptable aux populations.

« Des mesures analogues à celles qu'on a employées pour faciliter l'adoption du système métrique, seront aussi employées à l'égard du Calendrier.

« XIII. Tous les doutes et controverses, auxquels pourrait donner lieu la présente loi, seront tranchés par la haute Cour de cassation, en sections réunies.

« XIV. Le gouvernement se réserve de faire valoir l'initiative qu'il prend, par la présente loi, dans la réforme du Calendrier, pour demander l'admission de la Bulgarie à toute Commission ou Conférence internationale, ayant pour but de fixer définitivement le Calendrier universel de toute l'humanité, non seulement en ce qui concerne toute amélioration éventuelle au point de vue scientifique, mais aussi, et surtout, en ce qui concerne *l'unification des fêtes chrétiennes*. »

Dans l'attente que la *Sobranje* bulgare prenne en considération son projet de loi et le discute, le savant père Tondini continue dans les États balcaniques avec le zèle d'un grand apôtre sa mission civilisatrice et chrétienne pour l'unité des églises par le Calendrier grégorien et par le méridien de Jérusalem, qui indiqua l'heure de la naissance du Christ, d'après laquelle a commencé la chronologie chrétienne. En attendant, voici la conclusion spirituelle à laquelle arrive le père Tondini, à la fin de sa brochure riche en renseignements, et en raisonnements probants :

« On craint qu'à la suite de l'unification du Calendrier ne vienne l'Union des Églises. Voici ma réponse : elle sera franche comme l'exige la gravité de la question.

« Tout Chrétien, tout homme, *doit* souhaiter la fin de dissensions qui ont déjà fait verser trop de larmes et de sang, sans rien dire des tortures des consciences. Mais, si l'histoire enregistre déjà bon nombre de comédies religieuses, une Union où la conviction serait remplacée par le Calendrier les éclipserait toutes ; aussi j'invoque sur une telle comédie le fouet d'Aristarque, tout prêt à l'aider. C'est la déclaration que j'ai faite à Philippopoli le 18 fevr./3 mars 1897, dans la grande Salle de la « Société des Professeurs », et que j'ai publié ensuite.

« Du reste, est-ce que la Moldavie est moins orthodoxe parce que Catholiques et Orthodoxes y suivent le même Calendrier ? Est-ce que l'Orthodoxie russe a été entamée par le fait que, dans la Grande Russie, les Catholiques suivent le Calendrier julien ?

« Ce n'est pas un petit mérite des savants Orthodoxes et, je crois pouvoir dire, surtout des savants roumains, que d'avoir fait justice d'une pareille croque-mitaine, si bien que j'ai été même honoré d'une invitation à soumettre à l'*Académie roumaine* un Mémoire sur la question.

« Il reste, cependant, encore *beaucoup* à faire, et qui ne peut être fait que par des Orthodoxes.

« Quand il s'est agi d'en venir à un commencement d'exécution, l'*Académie roumaine* elle-même s'est trouvée, vis-à-vis des préjugés et de la politique, dans la même situation que la *Société russe impériale de géographie* en 1893, et le gouvernement bulgare en 1897. Trois honorables invitations aboutissant à la même impuissance ! À la fin du XIX^e siècle, c'est fort significatif.

« Sous ce titre : « *L'Union des Églises et l'Église orthodoxe* » la *Revue des deux Mondes* publiait, dans sa livraison du 1^{er} mars 1894, un article fort remarquable pour la vérité de la plupart de ses déplaisants aperçus. »

« Il n'est personne en Orient, — y lit-on à p. 167, « — pas même le Tsar, malgré sa toute-puissance, qui « osât entreprendre la réforme *nécessaire* du Calendrier « grégorien (? , julien), parce que ce Calendrier est con- « sacré par une tradition religieuse et que, de cette « réforme, purement liturgique, pourrait sortir un « schisme dont les conséquences sont impossibles à « prévoir. »

« Serait-il vrai qu'une soi-disant « tradition religieuse » orthodoxe pût devenir, à ce point, un empêchement au progrès ? Que diraient les Pères de Nicée qui invoquaient la science des Alexandrins !

« Cette Étude montre ce qu'il y a d'outré dans un pareil pronostic. Aussi tout fait espérer que, grâce aux réclamations de leurs savants, les Gouvernements orthodoxes, qui possèdent un Ministère de l'Instruction publique, tiendront à ne pas rester au dessous du Japon, dans les mesures à prendre pour éclairer les masses, et qu'ainsi toute l'humanité civilisée pourra, en 1900, se mettre d'accord avec le soleil.

« Si cette Étude, en épargnant du temps et des recherches, peut *contribuer* à un tel résultat, j'aurais atteint mon but. »

Le Récuteur de l'Église et le père Tondini me retiennent à souper ; je passe avec eux deux heures délicieuses.

Le lendemain matin j'assiste à une messe et à un sermon du père Tondini, sur la Vierge, comme prédestinée, non pas seulement, par sa pureté, à devenir la mère immaculée du Redempteur du Monde, mais, en quelque sorte, l'instrument de sa Passion ; et je m'étonne quelque peu d'entendre deux fois, pendant son sermon, le Père Tondini affirmer que s'il n'y avait pas eu de bourreaux pour la Passion du Christ, la Vierge se serait elle-même prêtée au martyre du Christ ; c'est pourquoi elle se cache pendant que l'on crie hosanna à son Fils, et se montre lorsqu'on le suspend sur la Croix ; voilà encore pourquoi on l'appelle la Reine des Martyrs. Dans cette manière de le concevoir, le rôle de la Vierge deviendrait analogue à celui du père Abraham qui se prêtait à sacrifier son fils Isaac pour obéir à la voix du Seigneur. J'avoue que je n'avais jamais

songé à me représenter la Vierge sous la forme d'une Némésis divine, et que la représentation de la Vierge, bourreau possible, faite par le père Tondini dans une église orientale, me donna une sorte de frisson.

Après la Messe, vers onze heures, avec M. Assereto nous retournons pour le déjeuner à Euxinograd, où j'ai bien regretté l'absence du Prince Régnant, mais où, en



S. A. R. LE PRINCE FERDINAND.

attendant, m'attendait l'accueil le plus hospitalier de la part de la Princesse Marie Louise et de sa belle-mère Son Altesse la Princesse Clémentine.

Quoiqu'absente, la noble figure de S. A. R. le Prince Ferdinand se révèle par le grand nombre de portraits qu'on dit ressemblants et qui s'étalent un peu partout,

non pas seulement dans les palais princiers et dans les établissements publics, mais aussi dans les maisons privées, ce qui prouve que la majorité des Bulgares non seulement tient à avoir un Prince, mais que l'on tient particulièrement à ce Prince, intelligent dont la figure martiale, l'aspect grave et imposant, le noble maintien semblent rassurer. Il est évident que le peuple tient au Prince, autant que le Prince tient au peuple; ils sont nécessaires l'un à l'autre. Sans que l'on puisse dire que, pour le moment, il existe une grande familiarité entre le souverain et le peuple bulgare, on peut bien dire que l'un compte également sur l'autre. L'expérience douloureuse faite par le regretté et sympathique Prince de Battemberg a servi à son successeur, qui s'est bien gardé de commettre les mêmes fautes. L'héroïque étourderie et la popularité du Prince de Battemberg lui ont été fatales; son successeur a pris ses mesures pour ne pas tomber dans le même piège. Le Prince Ferdinand préfère sacrifier une partie de sa popularité et garder son prestige royal; il doit savoir que les effervescences d'un enthousiasme populaire passager sont souvent escomptées très chères non pas seulement par les princes, mais par tous les hommes en vue; après les hosannah, suit très souvent le *cru-cifige*.

Le Prince Ferdinand n'a pas voulu courir le même danger. C'est pourquoi il s'éloigne souvent de la capitale, il aime la retraite, il préfère que les ministres viennent le chercher plutôt qu'aller au devant de leurs désirs; il connaît l'instabilité des partis, et des humeurs; il laisse souvent passer les orages, et il préfère les regarder de loin, au lieu de s'y mêler. À un certain moment, on a pu croire qu'il désirait s'affectionner le peuple bulgare, d'une manière éclatante, en

poussant son fils aîné le petit Boris vers l'orthodoxie; mais on ne sait pas encore au juste si cette mesure de haute politique, qui en a coûté au cœur du Prince et à toute la famille princière, doit être interprété comme une preuve de sa plus grande affection au peuple bulgare, ou comme une concession à la Russie orthodoxe, qui boudait quelque peu le nouveau Prince de Bulgarie, et qu'après la conversion du petit Boris à l'Orthodoxie, a repris envers la Bulgarie une sorte de bienveillance maternelle. Dans un moment dans lequel, l'Autriche-Hongrie, par l'entremise de l'archevêque Monseigneur Menini, travaillait pour ramener la Bulgarie au catholicisme, et à une sorte d'assujettissement à la monarchie austro-hongroise, le coup d'éclat du Prince Ferdinand coupa court à toutes les illusions de Monseigneur Menini et du parti autrichien et ramena la Bulgarie dans le giron de l'influence russe.

C'est donc plutôt par des raisons extérieures de politique internationale, que par une véritable nécessité interne imposée par la volonté du peuple bulgare, qu'un prince catholique a spontanément voué son fils aîné, l'héritier du trône, à l'orthodoxie. Voici la conclusion de la proclamation par laquelle, après la mort violente de Stambouloff, le Prince Ferdinand annonçait au peuple bulgare le passage de son fils à l'église orthodoxe: « Après avoir accompli mon devoir de respect envers tous ceux dont dépendait l'aplanissement de ces difficultés, et après avoir vu s'évanouir mes espérances, n'ayant pas trouvé là où je l'attendais la sage compréhension de ce qu'exige la Bulgarie, j'ai, fidèle au serment donné à mon peuple bien aimé, résolu, de ma propre initiative, de franchir tous les obstacles et d'offrir sur l'autel de la patrie le plus immense et le plus lourd des sacrifices. J'annonce donc

à tous les Bulgares que le 2-14 février de l'année courante (1896), fête de la Purification, la sainte confirmation sera conférée à l'héritier du trône, Boris, prince de Tirnovo, d'après le rite de l'Eglise nationale orthodoxe. Que le Roi des Rois bénisse cette résolution et



S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER BORIS.

protège à jamais notre patrie et notre maison ! *Ferdinand* ».

Le 2 février a donc été jour de grand deuil pour la famille princière, et des larmes amères ont été versées bien près du Prince ; mais le peuple bulgare vit dans la pompe exceptionnelle avec laquelle l'Exarque, en

mithre pontificale, la crosse d'or à la main, entouré de douze évêques, a officié en célébrant l'onction du Prince héritier, une confirmation de la dynastie du Prince Ferdinand comme dynastie nationale; et cet événement le rassura sur le sort avenir du pays. Ce sacrifice du Prince fut le gage de paix offert pour obtenir la réconciliation de la Russie, réconciliation annoncée officiellement, avec humilité, par le Prince même, dans la séance du 4 février de la Sobranje, dans ces termes:

« Messieurs les représentants,

C'est avec une grande satisfaction que j'exprime ma gratitude sincère à mon peuple bien-aimé, en la personne de ses représentants, pour l'amour et le dévouement qu'il m'a si solennellement manifestés à l'occasion de l'acte mémorable du 2 février. Ces témoignages me sont un encouragement et un soutien dans mon inébranlable résolution d'employer tous mes efforts pour le bien et la grandeur de notre chère patrie. Messieurs les députés, Grâce à la haute bienveillance de Sa Majesté Impériale le Sultan, notre suzerain, la situation indéterminée de la Bulgarie au point de vue international est en voie d'être réglée. La démarche faite par Sa Majesté Impériale auprès des grandes puissances, pour la reconnaissance de l'état actuel des choses en Bulgarie, n'est pas sans avoir, comme vous le savez déjà, produit des résultats favorables. Cette heureuse issue de la crise internationale dans laquelle notre État se trouvait depuis de longues années n'est pas moins due à la bienveillance spéciale dont S. M. I. Nicolas II, empereur de toutes les Russies, est animée envers la Bulgarie. Grâce à ces sentiments si précieux pour nous, l'Empereur de Russie a honoré la maison princière en acceptant d'être, devant les saints autels, le parrain de

notre fils bien-aimé, l'héritier de Bulgarie, S. A. R. Boris, Prince de Tirnovo, et a bien voulu renouer les relations politiques interrompues entre la Russie et la Bulgarie ».

Cette haute déclaration du Prince Ferdinand, prouve assez bien que la conversion du Prince Boris à l'orthodoxie a été un fait politique bien plus qu'un fait religieux, et une mesure de politique internationale bien plus qu'une exigence du peuple bulgare lequel a pu être flatté de la concession faite spontanément par le Prince à la religion du pays, mais certes ne lui demandait pas autant; on a cependant dû apprécier les raisons d'état qui poussaient le Prince à cet acte grave, qui devaient faciliter les rapports de la Bulgarie avec l'état étranger dont la protection lui était le plus nécessaire.

Rassuré de ce côté, le Prince Ferdinand a pensé que la Bulgarie pourrait vaquer librement au développement de sa richesse et de sa civilisation; prince clairvoyant, il est de l'avis que *les petits États doivent exclusivement s'occuper de leur développement intérieur et que la politique est le privilège des grandes puissances.*

La paix avec la Russie rehaussa aussi le prestige du Prince de Bulgarie en face du Sultan, qui lui reconnut, comme l'Empereur de Russie, le titre d'Altesse royale, lui confirma la qualité de Gouverneur général de la Roumélie Orientale, et le nomma *feld-maréchal* de l'armée ottomane. On dit que le vieux Zankoff lui même avait déclaré que la Russie aurait pu se réconcilier avec la Bulgarie, à la seule condition de la confirmation orthodoxe du Prince héritier; cette déclaration n'échappa point au tact politique de M. Stoïloff, qui a dû, de son côté, beaucoup encourager le Prince dans la voie où il est entré avec une ferme résolution

comme s'il devait accomplir un grand devoir patriotique.

Le Prince *Ferdinand de Saxe-Coburg et Gotha*, petit fils par sa mère, la Princesse Clémentine, du Roi Louis Philippe d'Orléans est né à Vienne le 26 février de l'année 1861 ; il est donc dans la fleur de son âge. Élu par la grande assemblée bulgare le 7 juillet de l'année 1887, il se maria en l'année 1893 au château de Pianore en Toscane (province de Lucques) avec S. A. R. *Marie Louise de Bourbon*, princesse de Parme, agée alors de 17 ans, étant née à Rome le 17 janvier 1870. Cette perle de princesse donna à la Bulgarie, *Boris*, l'héritier, prince de Tirnovo, né à Sophia le 18 janvier de l'année 1894, et Cyrille, prince de Preslaw, duc de Saxe, né à Sophia le 5 novembre 1895. Ainsi, la succession dynastique ayant été rassurée deux fois sur le trône princier de Bulgarie, le Prince peut se féliciter d'y avoir bien fondé sa maison.

Nous arrivons vers midi au Château d'Euxinograd. L'aimable capitaine aide-de-camp vient à notre rencontre, et me prévient que S. A. R. la Princesse désire, avant le déjeuner, voir pour un instant son compatriote. La Princesse Marie Louise m'accueille dans son salon, avec la plus grande simplicité, presque comme une connaissance. Elle m'adresse la parole en italien ; elle parle notre langue avec facilité ; je remarque cependant que, de temps en temps, elle emploie des vocables et des tournures de phrases, qui ne sont plus de notre temps. Peut-être, a-t-elle appris son italien des livres plutôt qu'en causant avec le peuple.

On annonce le déjeuner, et la Princesse Marie Louise qui doit être une bru très tendre, me présente à sa belle mère la Princesse Clémentine, à laquelle malheureusement, étant sourde, on doit parler à l'oreille

par une sarbacane. J'admire la beauté du profil aristocratique de cette grande dame et la noblesse austère de son maintien. Pour l'intéresser en ma faveur, la Princesse Louise Marie lui apprend que de Varna je vais m'embarquer pour la Terre Sainte; la Princesse



S. A. R. LA PRINCESSE MARIE LOUISE.

Clémentine me félicite, d'y aller avant l'Empereur d'Allemagne et sans lui; elle ne semble pas partager l'admiration idolatrique qu'une partie du monde a pour ce souverain. Il paraît, dit-elle, qu'à son service on a détruit pas mal de rues à Jérusalem, où il semble vouloir se promener en maître; alors on écrira pour lui une autre *Gerusalemme liberata*; je me permets d'observer

que, peut-être, l'Empereur de Russie allongera les mains avant l'Empereur Guillaume, mais qu'en tout cas on ne pourrait jamais écrire pour ce dernier qu'une *Gérusalemme conquistata*.

Assis, à table, à gauche de la Princesse, elle me fait entendre qu'elle ne se soucie aucunement de politique, et qu'elle l'abandonne toute entière au Prince Régnant; si dans une question quelconque la politique s'en mêle, elle s'abstient absolument. Sans cela, la vie est assez difficile et compliquée. « Il y a, dit-elle amèrement, dans la vie, plus de roses que d'épines » l'art est pour elle un grand sourire; elle aime les poètes, mais pas en traduction; elle fait de la peinture, des paysages, des marines, des fleurs, mais elle n'expose rien; elle ne fait que suivre et seconder son goût; elle était passionnée pour la musique; depuis quelque temps, elle l'a un peu délaissée; elle aime ses jardins; je demande à Son Altesse si elle s'intéresse aux oiseaux du jardin zoologique, que j'ai admiré à Sophia; elle me dit que le Prince Régnant seul s'en occupe; en fait d'animaux, elle ne s'intéresse qu'aux serpents; une fois elle en a pris un tout petit, qu'elle laissait venir se chauffer dans ses manches, sur son sein; pour habituer ses propres enfants à ne pas en avoir peur et dégoût, elle permettait que ce petit serpent entrât dans le lit de ses propres enfants; c'est avec effroi qu'elle dût apprendre que ce serpent n'était rien moins qu'une vipère. Les petits princes sont maintenant loin de leur mère; ils jouissent encore à la montagne, du bon air des Carpathes, en Transylvanie. La Princesse Marie Louise a le sourire fort triste; elle semble une fleur délicate battue par l'orage. Son regard est profond et pénétrant; sa sensibilité extrême. On sent, en causant avec elle, que son âme est pleine de regrets, d'angoisses et de pressentiments funestes.

La couronne princière a été pour la Princesse Marie Louise une couronne d'épines. Mais elle me touche par les attentions qu'elle prodigue, pendant le déjeuner, à sa belle-mère, assise en face de nous, entre le colonel Popoff et la Baronne Bocksperr; elle même est assise entre M. Assereto et moi. Monsieur Assereto avait à sa droite la dame d'honneur de la Princesse. M.me Petroff-Schumatchoff. Pendant le déjeuner, on improvise un service de poste entre les convives et la Princesse Clémentine. La Princesse et les dames écrivent au crayon sur des petits feuillets l'extrait des conversations qui peuvent intéresser la Princesse Clémentine, laquelle peut ainsi prendre part à la causerie générale. La Princesse Marie Louise apprend à la Princesse Clémentine que j'ai eu l'honneur d'être en correspondance avec Monseigneur son oncle le feu Duc d'Aumale, et d'avoir été honoré de l'amitié de S. M. le Roi Don Pedro du Brésil; la Princesse Clémentine semble attacher un grand prix à ces nouvelles qui me distinguent. À son tour, tout à coup, la Baronne de Bocksperr se révèle à mes yeux, en apprenant à la Princesse Clémentine et à la Princesse Marie Louise, que nous sommes de vieilles connaissances; qu'un jour, au parlement hongrois, en 1885, dans la tribune des dames, à l'occasion d'un discours très éloquent du Comte Apponyi député, elle se trouvait bien près de moi. En m'excusant de ne l'avoir pas reconnue, je lui dis : mais alors vous ne pouviez être qu'une petite enfant; j'aurais cependant dû m'apercevoir, par le type, que vous apparteniez à l'élite de ces magnifiques dames hongroises, auxquelles j'ai consacré dans mon livre sur la Hongrie, un chapitre enthousiaste. Ce n'est jamais un mince plaisir de doubler le charme d'une dame sympathique en la faisant honnêtement rougir; si j'ai donc quelque

peu péché, ce jour là, je m'en confesse ici; et j'en espère en attendant, de bien loin, l'absolution indulgente de M^{me} la Baronne de Bocksperr.

Après le déjeuner, on fait cercle autour des Princesses. La Princesse Marie Louise, avec une bonté et une douceur extrême, continue, par un tuyau, à répéter à l'oreille de la Princesse Clémentine ce qu'elle me fait dire, au sujet des personnages avec lesquels j'ai eu l'honneur d'entretenir correspondance, comme les doctes Archiducs Joseph et Luigi Salvatore, et Carmen Sylva, dont la Princesse Marie Louise loue la forte intelligence. Pendant que notre conversation s'animait et se prolongeait, la Princesse Marie Louise remarque que le Colonel se tient debout à l'écart, n'osant troubler notre entretien; la Princesse le fait avancer, et lui fait ses excuses de l'avoir laissé à l'écart; étant assise sur le canapé à côté de la Princesse Clémentine, avec cette bonhomie italienne, qui la distingue, elle se resserre un peu, pour lui faire place au canapé; mais l'austère Princesse Clémentine avec un ton où perceait un petit reproche de manque d'étiquette, observe: « mais faites lui donc prendre place dans une chaise » ce qui fut immédiatement exécuté.

Alors la conversation commence à languir; je prends congé; j'exprime aux Princesses tous mes remerciements pour l'accueil dont Elles m'avait distingué, mes regrets pour avoir manqué l'occasion de présenter mes hommages au Prince, et mon humble désir de pouvoir emporter, comme souvenir délicieux d'Euxinograd, un portrait de la Princesse Marie Louise.

La Princesse Marie Louise se retire un instant, et quelques minutes après Elle daigne me remettre, de ses propres mains, son portrait signé, que je regarde maintenant avec une profonde tristesse.

La jeune alouette a fini de chanter; la fleur s'est fanée et courbée; la flamme qui pétillait dans l'esprit de cette douce et fine Princesse s'est éteinte. La Bulgarie s'est séparée de son plus bel ornement. Le 18 janvier de cette année 1899, une proclamation du Prince annonçait à la Nation bulgare que Son Altesse Royale la Princesse Marie Louise avait donné le jour à une seconde Princesse, (l'année précédente le 5 janvier, était née la jeune princesse Eudoxia) à laquelle on avait imposé le nom de *Nadiéjda* « Espérance ». On espérait peut-être, que la fille, délivrerait sa mère d'une maladie dont elle souffrait depuis quelques jours. Mais, le 19 janvier, les trois médecins qui l'avaient soignée, K. Harzfeld, Lioubomir Zolotovitch, et S. Ludwig annonçaient que la Princesse « était morte, à la suite d'un œdème subit des poumons, consécutif à une broncho-pneumonie, de nature grippale. » Le Prince Ferdinand annonçant à son tour que Son Auguste Épouse bien-aimée avait rendu son âme à Dieu, dans son palais, entourée de tous ses enfants, ajoutait que cette mort « inattendue » l'avait plongé « dans une douleur indicible. » Cette douleur fut participée, de cœur, par la nation entière. « La nouvelle, écrit le *Courrier des Balcons*, du décès de la Princesse se répandit en ville comme un coup de foudre éclatant, soudain, dans un ciel serein. En moins d'une demie heure, toute la population, debout, se portait en colonnes serrées, aux abords du Palais, où de nombreuses feuilles d'inscription suffisaient à peine à réunir les signatures de ces flots humains. Quant à la ville elle-même, elle changeait bientôt d'aspect; elle se tendait de noir et partout flottent aujourd'hui des drapeaux de deuil. Tous les journaux ont paru encadrés de noir. Les magasins sont généralement fermés, et le seul com-

merce qui se fait est celui des couronnes mortuaires; elles sont littéralement enlevées à des prix inouis jusqu'ici. »

Les funérailles ont été splendides, imposantes et émouvantes, et c'est à la suite de cette démonstration solennelle du peuple bulgare, que le Prince Ferdinand I^{er} adressa à son peuple bien-aimé l'éloquent manifeste de remerciement qui suit:

« La mort imprévue de Notre Auguste et Inoubliable Epouse Nous a fait traverser et Nous fait vivre encore des heures de cruelle amertume.

« Notre affliction et Nos souffrances ne trouvent de soulagement que dans la douleur et les larmes avec lesquelles Notre Peuple bien-aimé pleure l'Illustre Défunte.

« Abattus par la foudroyante nouvelle de cette grande et irréparable perte, Nos sujets ont associé, de tous les points de la Bulgarie, leur profonde douleur à celle de leur Souverain. Dans l'expression de leurs condoléances pour la fin de Celle que la mort a si prématurément et si soudainement fauchée, ils ne trouvent pas de paroles assez éloquentes pour rendre aux grandes qualités de la Princesse l'hommage qui leur est dû.

« La première Souveraine de Bulgarie universellement aimée, était aussi magnanime et noble qu'aimable et modeste; Elle savait, du haut du Trône, par un doux sourire et par un regard bienveillant, par ses allures affectueuses et son langage cordial, par les sincères encouragements qu'Elle aimait à donner et les généreux bienfaits qu'Elle ne cessait de répandre, — s'associer et prêter l'oreille aux vœux, aux joies et aux chagrins de chacun — de la chaumière au palais: Elle avait su gagner ainsi l'amour de la Nation toute entière,

se faire des amis et des admirateurs par toute la Bulgarie, devenir l'Ange-Gardien du pays, en même temps qu'Elle embellissait Notre trône, par Ses qualités de compagne fidèle et de mère exemplaire de la jeune Dynastie bulgare.

« Profondément touché de l'amour et des sympathies qui Nous sont exprimés par Notre Peuple bien-aimé et de la vénération avec laquelle il a accompagné les dépouilles mortelles de la Princesse qui repose en Dieu, Nous exprimons avec reconnaissance Nos remerciements à tous.

« C'est une perte immense et irréparable pour Nous, pour Notre Dynastie et pour Notre Peuple. Inclignons-nous, toutefois, avec humilité devant la haute main de la Providence, et, dans la consternation générale, consolons-nous par les dernières paroles de l'Auguste Défunte :

Je meurs, mais Je serai toujours au milieu de Vous, et du Haut du Ciel Je veillerai sur Toi, sur les Enfants et sur les destinées de la Bulgarie.

« C'est dans ces mots de la Princesse et dans l'affection que nous a exprimée Notre Peuple bien-aimé que Nous puiserons une force plus grande encore pour travailler avec activité au bien de la Patrie.

« Que Dieu accorde sa protection à Nous et à la Bulgarie !

« Donné en Notre Palais de Sophia le 2-14 Février de l'année 1899 de l'Ère Chrétienne, de Notre règne la douzième.

« FERDINAND. »

En quittant le château d'Euxinograd, nous inscrivons notre nom au livre du palais, à titre de visite de remerciement que je n'ai plus le temps de faire ; je

salue la famille Assereto; je règle mon compte à l'hôtel, et je m'embarque de nouveau sur le *Boris*, pour Constantinople; je prends congé de M. Assereto, du Préfet, du Chef de police, et du père Tondini, qui sont venus me saluer à bord; ce dernier m'a apporté une lettre pour le délégué apostolique de Constantinople, et une autre pour le père Caneva, prieur du couvent des Franciscains.

Sur le *Boris* se retrouve le commandant Vraniéh. Il y a 250 passagers; entr'eux, plusieurs Bulgares qui se rendent à Constantinople, pour assister à la cérémonie de l'inauguration solennelle de la nouvelle église de l'Exarchat bulgare qui doit y avoir lieu, et à laquelle, peut-être, aurait assisté aussi le Prince Régnant Ferdinand premier, s'il n'avait pas dû se rendre à Vienne. On danse beaucoup sur le *Boris* à cause de la mer orageuse, de manière que bientôt le pont reste à peu près vide; le commandant Vraniéh m'entretient longuement avec des récits horribles sur les massacres des pauvres Arméniens en Turquie; c'était une véritable boucherie; les Arméniens étaient tellement ahuris, que même ceux qui, ayant des armes, auraient pu se défendre, se laissaient frapper mortellement, comme des agneaux par des coups de massue. Parmi ceux qui échappèrent au carnage, plusieurs furent saisis, jugés et déportés; mais, aussitôt arrivé au milieu de la mer de Marmara on leur attachait, par une corde, une pierre au cou et on les plongeait au fond de la mer; mais, avec le temps, la corde s'usait, et les cadavres, après quelques jours, revenaient à fleur d'eau; ce qui ayant été constaté, on prit le parti d'ouvrir la poitrine et la ventre des Arméniens avant de les noyer, pour en tirer les entrailles, parce que le cadavre sans les entrailles n'aurait pu surnager. Si ces récits n'éta-

ient de notre temps et n'avaient eu des milliers de témoins oculaires ils sembleraient incroyables. Malheureusement, non seulement ils sont vrais, mais il y a à craindre le retour des mêmes actes de barbaries, au moindre bruit de guerre sainte soufflé à l'oreille des Musulmans fanatiques.

SEPTIÈME CHAPITRE

Constantinople

Ce n'est-pas mon intention de donner une longue description de mon séjour à Constantinople, à la fin de mon voyage en Bulgarie; une pareille description sortirait du plan de ce livre. Je ne toucherai donc qu'aux points qui ont quelque rapport avec la Bulgarie, encore obligée par le Traité de Berlin, à reconnaître la suzeraineté de la Sublime Porte, et qui a des intérêts considérables religieux et de commerce à Constantinople. Dans cette ville, d'ailleurs, plusieurs Bulgares continuent à envoyer en éducation leurs enfants, filles et garçons, dans les grands établissements scolaires anglais et américains qui fleurissent sur le Bosphore; Byzance, en outre, a laissé de grands souvenirs qui intéressent l'histoire bulgare; ici l'hellénisme qui a pénétré si fort en Roumélie et dans la Macédoine est encore dominant. Constantinople et Bucarest sont les deux grands centres d'attraction du peuple bulgare civilisé. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si une partie de la Bulgarie se déverse encore, de temps en temps, sur le Bosphore.

J'épargne au lecteur une nouvelle description du Bosphore, qui se présente d'une manière admirable, surtout à l'entrée du Golfe de Bouyouk Déré, pour le voyageur qui arrive de la Mer Noire. On savait au Collège américain Roberts, que le *Boris* devait passer pour amener à Stamboul quelques centaines de Bulgares qui se rendaient aux fêtes pour l'inauguration de la nouvelle église de l'Exarchat. Les Américains sont fiers de cette œuvre qui marque un nouveau triomphe pour l'industrie américaine, tout l'édifice, qui se présente maintenant comme un bijou très coquet, ayant été construit de fond en comble en acier aux États-Unis. Les étudiants bulgares qui sont au Collège agitent des fenêtres, en signe de joie, leurs mouchoirs blanc pour saluer leurs compatriotes bulgares ; les supérieurs du Collège assistent avec satisfaction à cette démonstration pour une fête dont ils ne sont certes pas les auteurs, mais à laquelle leur pays a contribué.

C'est au Grand Hôtel Péra Palace qu'après l'inauguration de la nouvelle église de l'Exarchat doit avoir lieu le grand banquet des Bulgares ; et c'est là que je descends. Le sacre de la nouvelle église bulgare du Phanar avait été solennel. Sa Béatitudo l'Exarque Joseph présidait, et les plus hauts ecclésiastiques de l'église bulgare l'entouraient, c'est-à-dire Son Eminence Monseigneur Grégoire, archevêque-métropolitain de Roustchouk-Dorostol et Président du Saint-Synode, et Leurs Grandeurs, Monseigneur Constantin, archevêque-métropolitain de Vratza, Monseigneur Siméon, archevêque-métropolitain de Varna et Preslav, Monseigneur Méthody, archevêque-métropolitain de Haskovo, et Monseigneur Maxime, gérant l'Exarchie de Loftcha. Plusieurs notables bulgares étaient arrivés exprès pour cette grande cérémonie nationale des différentes villes

de la Bulgarie; et j'ai eu le plaisir de retrouver, entr'autres, mon savant collègue de Sophia, le professeur Tsoneff. Si la cérémonie du sacre a été grave, pompeuse, émouvante, par son recueillement, tout le feu



SA BÉATITUDE JOSEPH EXARQUE BULGARE.

patriotique bulgare a eu lieu d'éclater dans les toasts bruyants, et dans les hurrahs qui ont retentis au grand salon du banquet qui a eu lieu à l'hôtel de Péra Palace. Tout le monde y était électrisé; laïques et ecclésiastiques étaient radieux. Tout en accentuant, à plusieurs reprises, le respect que l'on devait au Suzerain-Maître le Sultan, on sentait bien que dans le triomphe de l'Exarchat bulgare on fêtait l'indépendance de la Bulgarie délivrée du joug du Phanar. L'oppression de

l'église bulgare avait accompagné l'esclavage de la nation. L'indépendance de l'église était le premier grand pas à faire vers l'indépendance nationale. On l'avait pressenti dès le commencement de l'agitation bulgare; on poursuit encore ce but, bien sachant à quel point l'œuvre du clergé bulgare peut devenir utile à l'avenir pour la revendication de tous les droits de la civilisation bulgare. Nous n'avons donc pas été étonnés d'apprendre, quelques jours après le sacre de l'église de l'Exarchat, que Sa Béatitudo Monseigneur Joseph, Exarque des Bulgares, après des démarches devant la Sublime Porte, que la Russie avait appuyées, avait obtenu l'autorisation de consacrer trois nouveaux évêques bulgares pour la Macédoine. « Ce succès, ajoutait le *Courrier de Balkans*, du 6 octobre 1898, qui nous apprenait cette nouvelle, est d'autant plus remarquable que SS. le Patriarche œcuménique s'était montré hostile à la nomination de ces trois évêques et avait même donné sa démission, quoique *pro forma* seul, puisqu'il s'est empressé de la retirer bientôt. »

J'apprends que le Sultan protège aussi le délégué apostolique, Monseigneur Bonetti archevêque, dont la juridiction s'étend jusqu'à Erzerum. Je vais le visiter; il m'attendait; le père Tondini l'avait prévenu de ma visite; il avait connu mon frère Henry à Scutari; il avait lu mon livre sur la Serbie, et s'intéressait à mes études sur les provinces balkaniques; son jeune secrétaire, un prêtre de Verceil, lui avait souvent parlé de moi; il avait, disait-il, fait une grande partie de ses études sur mes livres, spécialement sur ma *Storia Universale della letteratura*. Il est content d'apprendre que je m'intéresse à la question de la réforme du calendrier et à celle de la musique religieuse orientale. Monseigneur Bonetti est un grand vieillard à la barbe

blanche; il a l'air d'un doge. Il est piémontais; ce brave capitaine Bonetti mort à Dogali était son neveu; il a lui-même quelque chose de martial dans sa démarche; peut-être, aussi, une certaine dureté dans sa manière de s'exprimer et dans le commandement. Il habite l'Orient depuis longtemps, et il le connaît à fond; d'abord il avait séjourné à Salonique; depuis dix ans, il est à Constantinople. Je lui demande si, pendant ses voyages, il n'a jamais couru aucun danger; il me répond avec une certaine complaisance, que grâce à la protection spéciale que S. M. le Sultan lui accorde il peut voyager en toute sûreté. Monseigneur Bonetti me fait l'effet d'un homme du monde et d'un homme politique très habile; il se méfie des Orientaux; il les croit tous perfides, et il me répète que sa prière de tous les jours est celle-ci: « *Dagli amici mi guardi Iddio; dai nemici mi guardo io* ». L'Orient et surtout Byzance est une école de ruse; voilà pourquoi on continue à envoyer de tout côté des diplomates qui sont destinés à une grande carrière; faire leur stage à Constantinople.

Il paraît que les ecclésiastiques non plus n'échappent à cette influence; en Orient, on devient, par force, un peu Levantin; et la sainteté y fait souvent place à la prudence et à l'art de vivre.

Quoique missionnaire, Monseigneur Bonetti ne se soucie aucunement de faire de la propagande catholique; aussi ne s'étonne-t-il point et ne se formalise en apprenant que les fils de Hamdy Bey, le Directeur du Musée Othoman, dont le père est grec, le femme française, sont devenus des Musulmans; c'est un moyen à Constantinople de faire plus vite carrière; et la religion peut souvent servir de passeport.

Je visite ensuite le père Caneva, curé de l'église de

Saint Antoine de Padoue confiée aux Pères Franciscains. Il se montre très soucieux pour l'intérêt des écoles ; il avait, d'abord, espéré de pouvoir créer dans un local offert par les excellentes Sœurs d'Ivrée, un orphelinat italien. Le Gouvernement italien avait promis de lui venir en aide, aussitôt que l'Orphelinat serait fondé ; mais, au lieu de voir dans la lettre encourageante de M. Malvano, une promesse sérieuse et un appui solide, le père Caneva se découragea, abandonna l'entreprise, et se contenta que les Autrichiens s'emparassent du projet et l'exécutassent pour leur compte, en permettant cependant aux Pères Franciscains de venir y enseigner l'italien.

La question des écoles italiennes en Orient est toujours brûlante. Tout le monde convient qu'elles sont insuffisantes, qu'elles vont mal, qu'on ferait peut-être mieux de les supprimer ; les plaintes des Ambassadeurs, des Consuls, des notables italiens, et de nos voyageurs sont générales ; mais, si on songeait à les faire disparaître, on se récrierait contre le Gouvernement, que l'on accuserait, sans faute, de manque de patriotisme. L'avis d'un grand nombre de personnes qui ont étudié la condition de nos écoles en Orient est que l'on pourrait en tirer meilleur profit, si on les confiait à la direction des chefs d'établissements religieux, qui existent déjà, et qui, aidés quelque peu, pourraient exercer une influence morale et patriotique bienfaisante, en devenant des centres actifs et féconds de culture et de civilisation italienne en Orient. L'Ambassadeur d'Italie, M. Pansa, que j'ai visité deux fois dans sa résidence d'été semblerait à son tour, voir avec plaisir les écoles italiennes actuelles remplacées par une seule grande école italienne et internationale pour les drogmans ; cette école supérieure pourrait faire honneur

au pays, rehausser le prestige de notre diplomatie en Orient, et être fréquentée par des élèves de toutes les nationalités, qui se destinent à la carrière diplomatique. Autrefois l'Angleterre entretenait une école pareille à Constantinople ; ayant maintenant fourni aux Ambassades et aux Consulats un nombre suffisant d'élèves, elle peut s'en passer ; il appartient maintenant à l'Italie de recueillir cet héritage. Cette idée de notre Ambassadeur me sourit et je lui promets d'en prendre bonne note. La Colonie italienne à Constantinople, en dehors du personnel de l'Ambassade et du Consulat, est encore fort bien représentée à l'heure qu'il est par quelques autres Italiens, que tout le monde respecte ; je signale entr'autres, M. Césaire Barboro, l'agent de Rubattino, l'avocat Rosasco, homme de bien très instruit, M. Sartorio, le même qui a fait présent de la somme ronde de 100,000 francs à l'Académie des Lincei de Rome, pour la fondation d'un prix, dont on attend, cependant, encore, depuis dix ans des nouvelles ; M. Fausto Zonaro, peintre du Sultan, avec lequel, et avec le député Valli, de passage, comme moi, à Constantinople, je vais assister à la cérémonie du défilé du vendredi saint, lorsque le Sultan quitte sa résidence pour se rendre à la cérémonie du *Selamlık*.

Depuis quelque temps, cette cérémonie a lieu à la nouvelle Mosquée, dite la *Pierre du Bersail*, érigée tout près du palais du Sultan à *Yıldiz-Kiosk* (Kiosque de l'Étoile). S. M. semble craindre un trop long trajet pour se rendre au *Selamlık*. Le palais même se trouve placé au dessus du *Tchéragan Serai*, sur les hauteurs d'Orta-Keui. L'intérieur du Palais est inaccessible aux étrangers ; les ministres turcs, les ambassadeurs et les visiteurs de distinction sont reçus dans un *konak* qui s'avance vers la mosquée et où l'on a aussi construit

une sorte de pavillon pour les étrangers autorisés par les Ambassades et les Consulats à assister au passage du Sultan qui se rend, en qualité de Calife, avec le Prince et les Princesses, aux prières du vendredi saint. La grande rue de Béchik-Tach, l'un des premiers villages pittoresques qui se dressent sur le rivage occidental du Bosphore, monte jusqu'au Palais et offre un magnifique coup d'œil, lorsque les troupes du Sultan viennent se ranger et s'échelonner tout le long du chemin que S. M. doit parcourir du Palais à la Mosquée.

Lorsque nous entrons au pavillon, un aide de camp du Sultan reçoit notre carte d'invitation et nous examine avec un détail qui frise l'impertinence; il veut évidemment s'assurer d'avance de notre identité, avant de nous laisser passer; mais pourquoi ne pas laisser ce soin à la police? Ne sommes nous pas, pour le moment, des invités? Toutes les fenêtres du pavillon étant déjà occupés par des dames, nous sortons sur une petite esplanade qui s'avance vers la rue par laquelle le Sultan doit passer; nous devons nous tenir debout, mais nous verrons mieux. Seulement nous nous mettons à l'abri du soleil, à l'ombre d'un acacia; près de nous, se trouvent deux jolies dames blondes; au premier abord, nous les croyons des Anglaises; mais bientôt, nous les entendons jaser en vénitien, et nous les voyons s'intéresser à notre conversation.

Elles ont appris que M. Zonaro est le peintre du Sultan et qu'il fréquente le Palais; cette découverte les intrigue. Elles le questionnent sur les habitudes du Maître; sur le moyen de parvenir jusqu'à Sa Majesté; M. Zonaro se tient sur la réserve; mais il ne peut pas se refuser à écouter leurs plaintes. L'une d'elle est

Madame C..., la femme du Directeur de la Troupe Franzini, l'autre une jeune fille, Mademoiselle A. D. chanteuse d'operettes. Le mari de la dame a composé une marche impériale, que les bandes des régiments turcs jouent; celui qui a présenté la musique au Sultan a reçu la commende du Medjidié; le maestro lui-



La Cavalerie ottomane sur le pont de Galata par ZONARO.

même n'a rien reçu. On s'est plaint; mais les lettres ne doivent pas arriver jusqu'au Sultan. On a appris qu'une fois une dame en présentant une requête au Sultan, à la fête du Selamlik, s'est évanouie, et que le Sultan lui a accordé la grâce qu'on lui demandait; mais depuis lors il est rigoureusement défendu de présenter des requêtes au Sultan.

Le défilé des troupes commence; l'un après l'autre, les différents régiments, la cavalerie d'Ortokeni, l'infanterie, un régiment de marins, un régiment de petits arabes vont occuper leur place en bon ordre; leur mine est imposante; et les cavaliers surtout sur leurs

chevaux blancs sont d'un effet superbe. Passent ensuite des petits pages ou aides de camp des petits princes, d'un maintien tellement grave et sérieux qu'il devient bouffon, comme dans une pantomime; ils sont presque tous des fils de pacha; ils ont de sept à dix ans; on les salue, et ils rendent très gravement le salut. Suivent quelques généraux en grand uniforme, avec tous leurs crachats. La bande militaire est précédée de trompettes, que l'on tient toujours élevées à la hauteur de la bouche, même lorsqu'on ne sonne pas; ce qui ne manque pas d'un certain effect théâtral et pittoresque.

Lorsque la musique se tait, règne le silence le plus parfait; je vois des officiers qui enlèvent la poussière de leurs habits avec des mouchoirs; et un soldat arabe qui tient une brosse à la main, et qui va brosser les habits de trois ou quatre officiers. Des porteurs d'eau habillés presque militairement passent, avec des outres remplis, et donnent à boire aux soldats qui ont soif dans une tasse de métal, usage charitable, qui tire, peut-être, son origine de l'horreur inspiré par les souvenirs de la famille et de l'armée d'Ali et de Hussein détruite au désert par la soif. Des valets passent avec des sacs de nuit et des petites valises qui contiennent les habits que les hauts fonctionnaires et les généraux doivent endosser à la mosquée au moment de la cérémonie. S'avance à cheval le fils aîné du Sultan avec son aide de camp Izzet-bey, après avoir laissé passer en carrosse ses frères cadets, escortés par leurs pages à pied. On voit ensuite arriver un vieillard à la barbe blanche, dont l'air grave et imposant; il est le Directeur du Sérail; il précède les voitures des princesses, avec leurs esclaves. La Sultane ne présente à nos yeux qu'une masse empaquetée, où il serait diffi-

oile de distinguer la silhouette d'une femme; les autres princesses ne sont que des ombres qui passent. Les carrosses des princesses s'arrêtent près de la mosquée. Alors les trompettes sonnent.

Sa Majesté le Sultan Caliphe Abdoul Hamid II est sorti du Palais et avance lentement en voiture; la voix du *muezzin*, du haut du minaret, lance d'une voix lamentable la grande prière musulmane à Allah; les troupes unanimes poussent un long hourrah; la musique joue la marche impériale turque; le moment est solennel. Le Sultan est très simplement habillé, en redingote noire bien boutonnée, et il porte le fez.

Il a l'air misérable, souffrant, d'un homme affaîssé; il n'est pas bien âgé, et, cependant, encore plus que son empire, il a l'air d'une ruine. Il regarde autour de lui d'une manière inquiète; il semble craindre un danger imminent; le public se découvre à son passage; le Sultan incline légèrement sa tête.

Tout à coup, à côté de nous, à notre grande surprise, retentit un cri de femme: *Vive le Sultan*: la dame blonde tend la main vers le Sultan, en lui montrant une lettre. Le Sultan passe, comme s'il n'avait rien vu, rien entendu; mais, autour de nous, se fait du mouvement; un officier du palais s'approche, et vient réclamer la lettre; Madame C. ne veut pas la lâcher; et elle feint, en habile comédienne, de s'évanouir; de peur qu'elle ne vienne tomber dans nos bras, ce qui nous aurait fort déconcertés, tous les trois, dans un moment pareil, à cause surtout de notre nationalité italienne, M. Zonaro, le député Valli et moi nous nous éloignons discrètement; l'officier dit alors brusquement à la dame: *mais donnez, donc, Madame*. Alors Madame cède, et reprend sa figure habituelle, comme si rien ne s'était passé d'extraordinaire.

Le retour de la cérémonie du Selamlik n'offre aucun intérêt. On ne voit plus que le Sultan guidant lui-même, à la hâte, une voiture vers le Palais comme quelqu'un qui fuit, suivi à pied par des vieux généraux, haletants, qui courent après lui, pour protéger



Le peintre FAUSTO ZONARO.

sa fuite. Avec toute cette armée qui le garde, pourquoi trembler? Et on se demande comment peut encore demeurer solide un Empire, dont le chef tremble à tel point? Mais on assure que le même homme qui semble craindre le bruit et la lumière de dehors, dès qu'on arrive à gagner sa confiance, à le rassurer, reprend des énergies inconnues, et, louvoyant, il rega-

gne, en privé, par la ruse et par la finesse tous les avantages qu'il semblait avoir perdu par le défaut de courage en public.

Après la cérémonie du Selamlik, je descends de nouveau à la maison hospitalière dont le Sultan a fait cadeau à son peintre, le chevalier Fausto Zonaro. Ce peintre vénitien déjà fort apprécié en Italie, à cause surtout de ses deux pendants, *La coda del diavolo* e *Il riposo*, deux tableaux de genre, délicieux, a maintenant un grand avenir devant lui, comme peintre du Sultan, comme peintre orientaliste, comme directeur d'une nouvelle école d'art italienne à Constantinople. Il se réjouit beaucoup, lorsque je lui apprends que sa famille doit être d'origine byzantine, de la même souche de ce moine Zonara, savant théologue, et annaliste du douzième siècle. Il semble satisfait de pouvoir retrouver des ancêtres à Byzance et de redevenir lui même un Oriental. Dans sa palette il y a d'ailleurs beaucoup de couleurs ; son talent graeco-vénitien saura en tirer grand parti sur le Bosphore ; entouré de dames intelligentes, sa femme et sa sœur, avec un amour d'enfant, sa vie, depuis quelque temps, s'annonce heureuse et brillante. Il travaille avec acharnement et avec feu ; il a du succès au palais ; son tableau qui représente la cavalerie du Sultan sur le Pont de Galata, ses tableaux historiques, sa Danse turque qui rappelle quelque peu le *trescone* de nos villageois, ses magnifiques et séduisantes tsiganes, une scène de bataille pendant la dernière guerre en Thessalie, et un grand tableau en voie d'exécution qui représente des pompiers irréguliers en course, attestent la vigueur de son pinceau, et un talent admirable pour saisir les côtés poétiques et pittoresques de la vie réelle de l'Orient. M. Zonaro a ouvert chez lui une école ; parmi ses élèves, il y a un

persan, un arménien, et un grec, et j'apprends que le brillant aide de camp de l'héritier du Sultan, Izzet bey, qui a commencé à peindre, viendra bientôt étudier et travailler chez lui. En attendant M. Zonaro l'a invité



Tsigane par ZONARO.

à dîner pour le soir avec notre riche, aimable et généreux consul, M. Rosset.

Les dames me font poser devant la machine photographique pour avoir mon portrait; l'une d'elle qui doit être savante en chiromancie, veut deviner, par l'examen de ma main, mon caractère; voici mon horoscope; je vivrai longtemps; chez moi le sentiment l'emporte sur ma raison et me fait commettre quelques fautes; ma volonté quelquefois faiblit, et me fait changer

de goût. Je reconnais une certaine vérité dans cette diagnose; seulement j'observe que lorsque je décide de vouloir, ma volonté est inébranlable, et qu'après quarante ans de vie laborieuse je me retrouve encore dans



Tsigane par ZONARO.

la tête le même idéal qui me séduisait avant mes vingt ans.

Izzet bey qui était présent à cette scène s'en rappelle, pour porter à la fin du dîner un toast au triomphe de mon idéal; je bois à mon tour au bonheur de la première jolie femme dont il réussira à faire le portrait.

Mais je ne puis insister plus longuement sur mes impressions du Constantinople et du Bosphore. Comme

tous les autres touristes, j'ai rôdé dans la ville, j'ai parcouru les bazars, j'ai évité, au possible, les chiens, j'ai fréquenté les théâtres d'été et les concerts, j'ai visité les mosquées, je me suis promené le long du Bosphore, j'ai fait des achats; mais tout cela n'entre plus dans le plan de cet ouvrage, qui a pour but de faire connaître la Bulgarie. Si la Bulgarie dépend encore, au moins nominalement, du Sultan; si un jour ou l'autre la Bulgarie et la Grèce, l'une d'un côté, l'autre de l'autre sont destinées à arriver jusqu'au Bosphore; si Byzance délivré du joug ottoman, deviendra, pour les Bulgares surtout, le plus grand centre d'attraction, la ville de Constantinople telle qu'elle nous apparaît à présent n'est qu'un pandémonium cosmopolite, où les marchands de tous les pays viennent tendre leurs filets. Si j'avais eu plus de temps devant moi, j'aurais cherché surtout de démêler à Constantinople la survivance de trois influences historiques, la grecque d'abord, l'italienne, spécialement génoise, en second lieu, et la sève thraco-bulgare qui a pénétré plus ou moins déguisée, sous un habit tantôt grec, tantôt musulman, dans la vie ottomane. Mais, puisque cette étude aurait exigé un long séjour à Constantinople, où je me trouvais seulement de passage, prêt à m'embarquer pour la Syrie et la Palestine, avant de visiter les côtes de la Phénicie, j'ai deux fois visité le Musée de Constantinople, qui renferme des trésors de l'art graeco-phénicien, et pensé à ce que pourrait devenir ce Musée, à la tête duquel est un homme intelligent comme Hamdy Bey, le jour où Byzance redeviendrait une ville libre internationale, où toutes les merveilles d'art classique, thrace, scithe, oriental qui se trouvent encore enfouies sous le sol, pourraient revoir la lumière éclatante du Bosphore.

Les fouilles de la Macédoine, de la Bulgarie, de toutes les côtes de l'Égée, et de la Mer Noire enrichiront le Musée de Stamboul de manière qu'il n'aura point de rival en Orient. Mais que dire, en attendant d'une pareille institution, la seule, peut-être, qui puisse témoigner une certaine idéalité qui perce à travers la vie musulmane, et que cependant le Sultan, qui la



Sarcophage grec a Stamboul.

soutient, toujours craintif, lorsqu'il s'agit de se montrer en public, n'a pas encore visité ?

La première place dans les belles collections qu'enferme le Musée impérial de Stamboul, revient aux Sarcophages de Sidon. Le catalogue du Musée nous apprend ce qui suit : « La découverte en est due au hasard. Un paysan, creusant son champ au lieu dit *Ayaa*, situé aux environs de Saida, l'ancienne Sidon, dégagca un puits au fond duquel il soupçonna la

présence de tombeaux. L'autorité locale avertie reconnut en effet (il fallait ajouter grâce aux renseignements de M. Edmond Durighello) quelque sarcophages disposés dans des chambres funéraires. Hamdy Bey, Directeur du Musée Impérial, envoyé en mission entreprit des fouilles méthodiques qui aboutirent à la découverte de deux hypogées contigus, d'où il retira



Sarcophage grec à Stamboul.

26 sarcophages. Entre ces sarcophages, on distingue maintenant celui des pleureuses, celui très mouvementé, dit d'Alexandre ou de l'un de ses généraux, ou d'un sathrape, le sarcophage du sathrape, œuvre d'une grande délicatesse, et le superbe sarcophage Lycien. Les sarcophages appartiennent au VI^e, V^e et IV^e siècle avant l'ère chrétienne; les uns se rattachent à l'art égyptien, les autres à l'art jonien; si la seule ville

de Sydon en Phénicie a tant donné, qu'est-ce qu'on ne parviendra à découvrir par des fouilles systématiques sur toute l'étendue des côtes de l'Asie Mineure, et de la Thrace? Combien doit-on donc souhaiter que l'habile Directeur du Musée Impérial de Stamboul trouve les encouragements et les moyens nécessaires pour continuer son œuvre intelligente.

La veille de mon départ on dîne à un petit banquet royalement offert au Péra Palace par notre Consul Rosset. Le député Valli, le peintre Zonaro, le directeur des écoles italiennes M. Zaccagnino, Ali Ahmed pacha, le doux père d'Izzet Bey, que le Sultan appelle *Sheker-Pacha* (le Pacha de sucre) son fils Izzet bey et moi, étions les seuls convives. Ahmed Pacha se souvient avec plaisir d'avoir été choisi pour complimenter et accompagner notre Prince héritier jusqu'à Batoum, et d'avoir eu l'honneur de le recevoir chez lui à déjeuner, ainsi que le Duc de Gènes, homme sérieux, dit-il, mais doux et affable. Ahmed Pacha est peintre lui-même; il fait du paysage et de la nature morte; il voudrait bien pouvoir me montrer ce qu'il a fait, avant mon départ; je m'excuse, en disant que je dois m'embarquer le lendemain matin; il enverra son fils me chercher à l'hôtel, il me fera accompagner à bord, mais je dois absolument descendre un instant chez lui; et c'est bien ce que j'ai fait le lendemain matin. Ahmed Pacha est d'ailleurs un homme pacifique dans mes goûts; il déplore le travail fiévreux qui se fait dans les arsenaux pour augmenter les moyens de destruction; il faut au contraire, et uniquement, travailler à devenir plus humains.

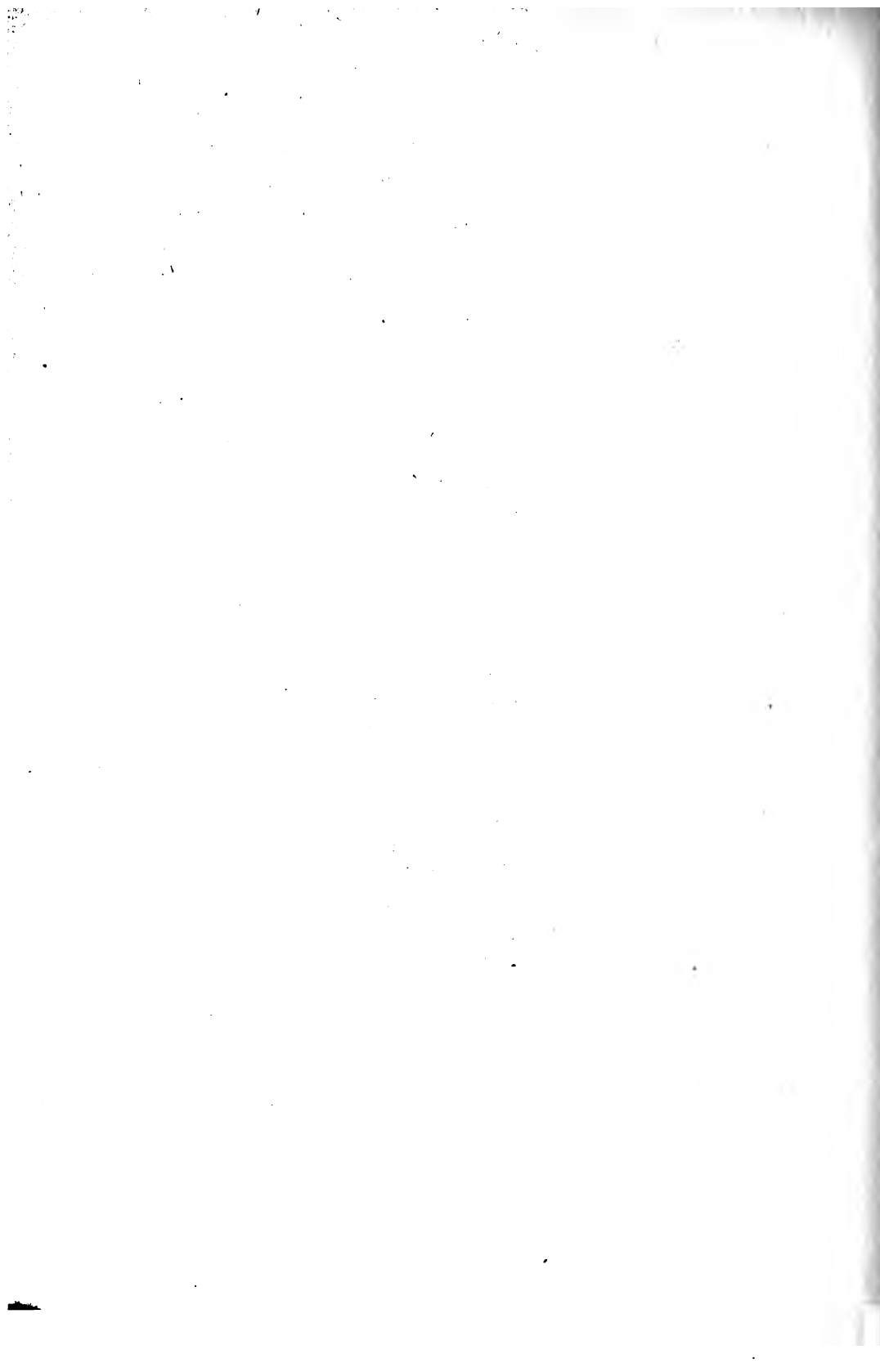
Malgré ces déclarations pacifiques, M. Rosset, notre aimable amphitryon, croit de son devoir, et bienséant, en se tournant vers Ahmed Pacha, porter un toast à la

prosperité de l'armée ottomane ; à mon tour, je bois à la santé du futur général de l'armée de la paix ; et sur ce mot, je quitte l'empire du Saltan pour me tourner, en humble pèlerin, vers le pays de Jésus.



DEUXIÈME PARTIE

APERÇU SUR LA BULGARIE CONTEMPORAINE



PREMIER CHAPITRE

Le Pays

Le Prince de Metternick, en déclarant au Congrès de Vienne que l'Italie n'était qu'une expression géographique, croyait l'ensevelir à jamais dans son tombeau de marbre. Il croyait être très fin, et il n'était qu'imprudent. Il affirmait, en somme, lui-même, que la nature en avait tracé les confins, par les Alpes et les deux mers; qu'elle l'avait formée pour être une; que cette première indication géographique lui donnait le droit de ne pas être asservie à aucune puissance étrangère et d'autant moins à un pays comme l'Autriche-Hongrie, où tout est vague et confus, rien n'est déterminé par la nature, résultat informe et incolore d'une alchimie politique plus ou moins savante.

Pour ne pas avoir été une expression géographique, les différents pays de la péninsule balcanique ont trouvé de si grandes difficultés à se constituer. Le sol ne répondant pas exactement à la nation qui l'habite, il arrive qu'il faut encore aller chercher un si grand nombre de Roumains hors de la Roumanie, telle qu'elle

est maintenant constituée, dans le Banat, en Transylvanie, dans la Boukovine, dans la Bessarabie et en Macédoine ; un si grand nombre de Serbes hors du Royaume actuel, en Hongrie, en Croatie, dans le Banat, dans la Vieille Serbie, dans la Bosnie, dans l'Herzégovine, en Albanie et en Macédoine ; et tant de Bulgares dans la Dobroudja, en Macédoine, en Albanie, en Serbie même. La nature n'avait donc rien fait pour préparer aux Roumains, aux Serbes et aux Bulgares un sol ayant des confins bien tracés. L'ancienne Thrace et Macédoine et l'ancienne Dacie, l'une au delà, l'autre au deça du Danube, s'étendant d'une mer à l'autre, des Karpathes en descendant au grand fleuve vers le sud, des Balkans remontant jusqu'au Danube vers le nord, la géographie protégeait les Daces et les Thraces, mieux qu'elle ne protège maintenant les trois grandes principautés de la Péninsule.

Il est donc nécessaire que ce qui manque de précision dans la détermination des États balcaniques s'acquière dans la masse compacte des peuples affirmant leur unité nationale. On peut donc avancer que la Roumanie est faite par les Roumains, la Serbie par les Serbes, la Bulgarie par les Bulgares, et que chaque pays aura autant de force et de consistance que le peuple uni saura lui donner. Les confins géographiques n'existant point ou étant vagues, on doit les remplacer par des confins ethniques, et exercer, en dehors des confins artificiels, que la violence diplomatique des traités a marqué aux différents états, une influence sérieuse et constante sur les communautés nationales dispersées. Et, en même temps, il est absolument nécessaire que les trois principaux états balcaniques s'engagent formellement entr'eux à respecter les uns envers les autres, les droits des minorités isolées de

leur mère patrie. Ce n'est que, par la fidélité avec laquelle on maintiendra ces engagements, que la paix sera possible dans la Péninsule balcanique.

La Bulgarie actuelle occupe une étendue de 95,704,050 kilomètres carrés et est habitée par 3,309,816 habitants. Dans le nombre, on compte 2,504,336 Bulgares, 569,728 Turcs, 60,018 Grecs, 51,754 Tsiganes, 27,531 Israélites, 3,620 Allemands, 1,379 Russes, et 91,450 d'autres différentes nationalités. Quant à la religion, on y distingue, 2,605,905 Orthodoxes, 643,242 Mahométans, 28,307 Israélites..¹

Tout le monde convient dans l'affirmation que la Bulgarie est un pays riche, dont le sol est fertile et assez bien cultivé.

La condition de l'agriculteur bulgare n'est certes pas inférieure à celle des paysans russes et roumains; on pourrait même dire qu'elle est dans une condition privilégiée; et ceci n'est pas seulement le fait de l'indépendance nationale. Si, après la délivrance on a fait des travaux agricoles, des canaux, des chemins qui ont favorisé le développement de l'agriculture, on a pu constater que, depuis des siècles, la situation du paysan bulgare était relativement assez bonne; seulement le défaut presque absolu de commerce et d'industrie rendait presque improductive la richesse du sol. Ce grand ministre turc qui fut Midhat Pacha, pendant

¹ Puisque les Israélites de race sont moins nombreux que les Israélites par le culte, il faut croire que des Tsiganes et des peuples de différentes nationalités que la statistique n'a pas détaillés aient accepté les formes extérieures du culte juïque. Mais je crois encore plus probable que des habitants de la Bulgarie qui se font passer pour des Roumains ou des Hongrois, ou des Polonais, ou des Allemands mêmes, ne soient que des Israélites plus ou moins déguisés.

son gouvernement éphémère, partout où son activité pouvait se porter, avait montré ce dont était capable un gouvernement éclairé pour pousser un pays au progrès ; le premier il avait deviné les grandes ressources du sol bulgare et tracé et ouvert des chemins pour faire des débouchés aux produits du sol ; mais ce génie de la jeune Turquie à peine disparu, la Bulgarie rentra dans son état normal, qui n'était ni misérable, ni brillant. Chaque agriculteur avait de quoi vivre ; et étant sage, laborieux, économe il pouvait certes continuer à vivre ainsi un long temps, dans une obscurité paisible.

Cette aisance relative lui était procurée par la nature du sol bulgare, assez vaste pour nourrir une population bien plus grande si on le défrichait davantage, et assez fertile pour ne pas exiger des frais extraordinaires au laboureur qui le cultive.

Les montagnes qui bordent le pays du côté de l'Ouest, et au Sud et qui le traversent au centre fournissent à la plaine tant de ruisseaux, et tant de rivières qui l'arrosent, que grâce à ce bienfait naturel, la Bulgarie peut se suffire à elle-même ; et le Danube qui la borde du côté du Nord lui offre une ligne de défense respectable et une ligne de commerce, dont si on savait tirer parti, la Bulgarie pourrait devenir aisément l'un des pays les plus riches de l'Europe.

Malheureusement, on a toujours fait trop peu en vue des grands avantages que le grand fleuve roumano-bulgare pourrait apporter aux deux pays avoisinants, qui se regardent seulement et qui unis dans une seule œuvre de civilisation pourraient, grâce au Danube, atteindre un degré de prospérité digne d'envie.

Le système orographique de la Bulgarie est des plus compliqués.

La haute plaine de Sophia est dominée, au Sud, par le Vitocha, une montagne ronde, qui s'élève jusqu'à la hauteur de 2215 mètres. De cette montagne semblent se détacher les principaux groupes des Balkans, dont la plaine de Sophia paraît presque un intermédiaire, qui réunit les deux Balkans; sa longueur est de 30 kilomètres, son altitude moyenne est de 566 mètres. Grâce à cette plaine, en sortant des Balkans du Sud, la Maritza, le plus large fleuve de la Bulgarie, se fraye un passage, pour traverser la Roumélie Orientale.

Les Turcs appellent *Balkans* les montagnes; mais les montagnes qu'en Europe on désigne par ce nom répondent au système montagneux que les anciens appelaient *Haemus*, un nom qui, possiblement, répond au nom sanscrit *Hima* (Imaus) qui signifie *Neige* et *Hiver* (*hiems*) ainsi que le mot *Himâlaya* signifie *la région de la neige*.

Les Balkans s'avancent jusqu'au Danube, en face de l'autre système de montagnes, qu'on nomme *dacique*, composé par les *Karpathes*; et les Balkans, comme pendant des *Karpathes*, ont constitué le système de montagnes dit *anti-dacique*.

La chaîne principale des Balkans, qui monte du Sud au Nord, traversée, en différent points, par l'*Isker* et vers le Nord, par le *Timok*, formant une partie de la frontière entre la Bulgarie et la Serbie, est appelée par les Bulgares, *Stara Planina* ou *Vieille Montagne*. Cette chaîne où elle s'élève le plus atteint une hauteur de 2000 mètres. De la chaîne principale se prolonge vers le Nord-Est une chaîne secondaire qui aboutit aux pittoresques monts de Vratza, et plus loin à une autre petite chaîne demi-circulaire appelée: *Strenitza Planina*.

Le capitaine de génie français, M. Léon Lamouche, a trouvé une certaine ressemblance entre les sommets arrondis des montagnes du Balkan central et les ballons des Vosges. Au milieu de cette chaîne qui sépare Philippopoli de Tirnovo et qui forme au dessous de Chipka, (dont le passe a une élévation de 1,334 mètres et où ont eu lieu, pendant la guerre russo-turque, des combats de géants), la vallée de Kazanlik, la fameuse vallée des Roses de Bulgarie, se dressent, des hautes montagnes et, entr'autres, le Youmrouktchal à une hauteur de 2,385 mètres.

La Stara Planina, le Balkan Central, ainsi que la *Sredna-Gora* proprement dite, ou *Orata-Dag* c'est-à-dire *Montagne centrale*, qui se rattache, au sud-est de Sophia, au Rilo, ont de nombreux cols ou passages qui facilitent les communications entre les différentes parties de la Bulgarie, quoique, pour le moment, tous ces chemins de montagne ne se trouvent dans les meilleures conditions. Les montagnes de la *Sredna-Gora* sont, en grande partie, bien boisées et offrent, en été, un séjour frais et délicieux, et de leurs sommets des panoramas superbes sur la région qui sépare Sophia du Rhodope. Dans cette région, on indique encore les restes d'une porte en maçonnerie, que les uns, par erreur, ont appelé *Port de Trajan* (*Troïanovi Vрати*), les autres *Porte de Marko* (*Markova Kapou*) et que l'on rapporte au temps de Marko Kralievitch.

La partie orientale de la *Sredna-Gora* se prolonge du Nord au Sud, au delà de Philippopoli, jusqu'aux collines d'Andrinople restées dans le domaine turc; dans le voisinage, on a trouvé des pierres creusées circulaires qui ont dû servir à d'anciens sacrifices, à un âge très reculé.

Au milieu de la *Sredna-Gora* s'étend, vers le Sud,

la plaine fertile de *Yeni-Zagra*, appelée, en bulgare, *Stara-Zagora*, qui se prolonge jusqu'à la rive gauche de la *Maritza*. L'enchaînement de toutes ces chaînes de montagnes, qui semblent, en plusieurs endroits parfaitement détachées l'une de l'autre, semble fait pour confondre les orographes ; tant que l'on ne trouve les points d'attache, on pourrait croire réellement qu'il y a plusieurs Balkans ; mai si on parcourt toute la chaîne on parvient à se persuader qu'il n'y a qu'un seul système, quoique très varié et accidenté. La *Sredna-Gora*, qui, vers le Sud, descend jusqu'à Andrinople, vers l'Orient, sous des noms différents, se prolonge et se ramifie jusqu'à la Mer Noire.

Du côté du Nord, sur la rive droite du Danube, se dresse un long plateau d'une largeur de 70 à 100 kilomètres, d'une hauteur de 100 à 200 mètres sur la mer, qui a toujours formé une sorte de rempart à la Thrace contre les Barbares dans les temps anciens, et qu'on appelle *Terrasse Danubienne*. L'eau manque à ce plateau calcaire, quoique à ses pieds coule le Danube, et plusieurs affluents, par des vallées profondes, percent le plateau pour apporter leur tribut au grand fleuve ; mais ils s'enfoncent à tel point qu'il n'y a pas moyen d'avoir de l'eau sur le sommet du plateau, qui manque de sources, et où l'on puise l'eau à des puits qui sont à une profondeur de vingt à trente mètres.

Les ingénieurs bulgares hydrauliques ont donc un large champ d'activité à exercer pour fertiliser un plateau, qui, pour le moment, ne présente un peu d'animation que dans les alentours des villes.

Mais le plus belles montagnes de la Bulgarie sont, sans contredit, celles qu'étalent les grands massifs du Rilo et du Rhodope. Dans les flancs du Rilo prennent leur source la *Maritza*, l'*Isker* et la

Mesta. Le plus grand sommet du Rilo s'élève jusqu'à la hauteur de 2,930 mètres; plusieurs autres sommets dépassent les 2,500 mètres. Les montagnes du Rilo sont très boisées et offrent pendant les mois d'été aux habitants de Sophia un abri délicieux contre les grandes chaleurs. C'est dans l'une de ces montagnes, et à la hauteur de 1,100 mètres que s'élève le fameux monastère dit de Saint Jean du Rilo, qui tire son nom d'un saint bulgare (*Sviati Ivan Rilski*) qui l'habitait au X^{me} siècle.

Le Rilo occupe, au sud du Vitocha et de Sophia, une largeur de 30 kilomètres sur une longueur de 50; une masse plus imposante au sud-est du Rilo est offerte par le Rhodope, un massif composé de trois embranchements. Il sépare, en partie, la Thrace de la Macédoine, marquant aussi du côté de l'est la limite de la Roumélie Orientale, et il compte plusieurs sommets importants, tel que le Croutchevo qui atteint les 2,300 mètres et le Belmeken qui s'élève jusqu'à 2,640 mètres. Dans les régions supérieures du Rhodope, généralement boisé dans ses flancs, s'étendent souvent de vastes plateaux; entr'autres, celui qu'on appelle *Dospadska Planina* a une longueur de 40 kilomètres et de 12 à 11 de largeur. Le Rhodope, escarpé et d'un abord difficile, offre peu de chemins praticables. À ses pieds s'étendent des plaines très fertiles, arrosées par la Maritza et ses affluents, telles que les plaines de Philippopoli, d'Eski-zagra (*Stara-Zagora*) et d'Andrinople.

Aux Balkans de la Bulgarie se rattachent les montagnes de la Macédoine, dont la chaîne rocailleuse et élevée, qu'on appelle le Schar, offre le plus haut sommet de toute la Péninsule balcanique, le géant pyramidal qu'on appelle Liubotr, à une hauteur de 3,050 mètres.

C'est à travers ces montagnes de la Macédoine et précisément, par la trouée de Katchanik, que passe le chemin de fer de Mitrovitsa à Salonique. C'est aussi autour de ces montagnes que la Bulgarie et la Serbie, par des revendications historiques, se disputent l'influence, sans trop tenir compte des droits des Macédoniens eux-mêmes, des Grecs, des Albanais et des Roumains qu'à leur tour, réclament, au moins, le droit de garder leur indépendance; et l'Autriche-Hongrie de loin guette ce passage pour ses débouchés vers la Mer Egée. Ainsi ce qui voudrait être la chose de tout le monde, court le risque, par le manque de raison et de discrétion qui seules pourraient amener à une entente, où tout le monde trouverait moyen de se satisfaire, une *res nullius* et demeure en proie à l'anarchie.

Pour le moment, la Bulgarie ne peut jouir librement que de la Mer Noire, du côté de l'Orient; la côte bulgare commence à 150 kilomètres au sud des bouches du Danube; au nord de Varna se trouvent les ports de Baltchik et de Kavarna, abrités contre les vents du Nord. La baie de Varna, au contraire, est très exposée aux vents; ce qui n'empêche point que le port qui se trouve au fond même de la baie soit très animé et ouvert à un grand commerce, surtout depuis que le chemin de fer entre Roustchouk et Varna l'a relié avec l'Europe.

Seulement le fond de la baie n'étant assez consistant, les grands navires, pendant la tempête, n'osent point y jeter l'ancre. Le port de Bourgas offre au contraire un excellent mouillage, à l'abri des vents, dans un endroit, au sud-est de la ville, qui s'appelle *Tchen-géné-Kaléci*; un autre mouillage est possible dans la petite baie de Sozopol, l'ancienne *Sisepolis*; mais, en général, on peut dire que tous les abords, par mer,

vers la Bulgarie et la Roumanie sont assez difficiles à cause de la mer souvent orageuse, de la violence des vents, et du fond peu solide que présentent les ports, ce qui exige de grandes précautions et des dépenses considérables pour l'amélioration et l'entretien des ports.

Mais si, pour le moment, les Bulgares n'ont qu'un débouché libre vers la Mer Noire, ils ne perdent point de vue les autres mers, et surtout la Mer Egée vers laquelle ils visent continuellement, bien que l'on sache que le fond de la population qui habite la côte est hellénique. La Maritza, le magnifique fleuve bulgare semble elle-même les entraîner vers le golfe de Enos, où elle va se jeter. À son tour, deux autres fleuves qui ont leur source dans les montagnes bulgares, la Mesta, et le Vardar semblent encourager la vision d'une grande Bulgarie s'étendant un jour où l'autre vers la presqu'île Calcidique, jusqu'au port de Kavala, et vers Salonique, quoique ces parages soient bien certainement depuis des temps immémorables des colonies absolument helléniques.

Quant à nous, on ne peut que faire des vœux, pour que les Bulgares s'avancent, non pas par leurs armes, mais par leur commerce jusqu'à la mer Adriatique.

Nous ne savons point quelle assiette réserve l'avenir à l'Albanie : mais nous voudrions, en tous les cas, voir le port de Durazzo devenir, si non un port exclusivement albanais, monténégrin, serbe, bulgare, au moins un port général fédéral balkanique, auquel afflueraient librement tous les produits de la péninsule et tous les produits de l'Italie.

L'état qui se réunira la plus vite par un chemin de fer à la mer Adriatique, retirera le plus de profit de ce port ; et par sa position topographique, et par le mouvement rapide qui pousse la Bulgarie sur la

voie du progrès, on doit souhaiter qu'elle bénéficie la première du port de Durazzo, ainsi qu'on espère pouvoir dans un temps non éloigné communiquer par Scutari et par les ports de la Dalmatie entre l'Italie, la Roumanie et la Serbie.

En attendant, la Bulgarie semble avoir toutes les conditions physiques désirables pour pouvoir augmenter sa production et sa prospérité interne. Peu de pays jouissent d'une si grande richesse de fleuves. Seulement on ne semble pas encore apprécier assez en Bulgarie ce grand bienfait de la nature. Les Bulgares laissent couler une trop grande quantité d'eau à la mer. Les industries bulgares profitent encore trop peu de cette force motrice, et la canalisation des eaux, au bénéfice de l'agriculture, laisse encore trop à désirer en Bulgarie!

Je n'ai pas besoin de chanter un hymne au Danube; mais cette grande route du commerce du monde n'est pas encore assez exploitée par les Serbes, les Roumains et les Bulgares, qui peuvent en jouir pour une si longue étendue de leur territoire. On doit donc souhaiter que toute l'activité que les Autrichiens et les Hongrois ont déjà déployée, dans la navigation du Danube, entre Vienne et Belgrade, encourage les trois États balcaniques arrosés par le fleuve international à les imiter. Le Danube, sur sa rive droite, baigne les villes bulgares de Viddin, Lom-Palanka, Rahovo, Nikopoli, Sistovo, Roustchouk, Silistrie. Ces villes pourraient, grâce à ce fleuve, devenir des grands centres de commerce; mais chacune devrait avoir derrière elle un grand embranchement de chemin de fer vers l'intérieur de la Bulgarie. Tout ce qu'on fera en Bulgarie pour faciliter la communication avec ces débouchés deviendra productif pour la nation; seulement il faudra

qu'en même temps que ces chemins de fer s'ouvrent, l'agriculture de la campagne bulgare se développe en proportion, pour qu'elle ne reste improductive, et encourage les capitaux étrangers à la construction de nouvelles lignes de chemin de fer bulgares. Il est donc nécessaire que le ministre des travaux publics et de communications en Bulgarie en dehors de toutes les questions et préoccupations politiques, s'accorde parfaitement et sur tous les points avec le ministre de l'agriculture et commerce, pour que leur travail, fait en commun, devienne méthodique, systématique et uniforme.

Les affluents bulgares du Danube, ainsi que les chemins de fer, peuvent être utilisés davantage pour faciliter et développer de plus en plus le commerce national. Il y en a de très importants ; il suffira de mentionner, hors de l'état bulgare, la *Morava* (*Bulgarska Morava*), qui traverse cependant un pays habité par des Bulgares, s'unit avec la *Morava* occidentale, dite aussi *Morava* serbe (*Srbska Morava*) et après avoir formé la grande *Morava* (*Velika Morava*), va se jeter dans le Danube, en aval de Semendria ; le *Timok*, qui marque, pendant dix kilomètres, la frontière serbo-bulgare et se jette dans le Danube en aval de la ville serbe de Negotin, après avoir traversé une vallée bulgare très fertile. On pourrait, peut-être, se dire en Bulgarie qu'il ne vaut pas la peine de s'occuper de la navigation de ces rivières tributaires du Danube serbe. Mais ce serait un préjugé et il faudrait le combattre, comme tous les préjugés. Il doit importer aux Bulgares de pouvoir entretenir un commerce actif avec son état voisin ; si les Serbes profiteront à leur tour d'un redoublement d'activité commerciale en Bulgarie, en devenant des intermédiaires, pour pousser plus loin le

commerce bulgare, pourquoi on devrait en devenir jaloux, et s'en méfier? Ce n'est que par une grande Ligue économique de tous les états du Balcan que la prospérité de la péninsule balcanique se réalisera et se consolidera. Il faudra donc songer à rendre possible cette Ligue.

Dans la Bulgarie même, parmi les affluents du Danube, on doit citer la Topolovitsa, le Vitbol, l'Artcharitsa, le Lom, l'Ogost, le Skit, l'Isker (le plus important, à cause de son long parcours à travers les différentes chaînes des Balkans, du Sud au Nord, des vallées pittoresques qu'il forme et qu'il traverse, de la profondeur de ses eaux, qui atteignent, en certains endroits les trois mètres, des montagnes calcaires et rocheuses qu'il perce, de ses propres affluents), le double Vid (le Blanc et le Noir, dont les eaux se réunissent au dessous de Teteven et passent à travers une vallée fertile, non loin de Plevna, par où passe l'un de ses affluents, la fameuse Grivitsa, près de laquelle les Roumains ont emporté une victoire éclatante dans la dernière guerre contre les Turcs) l'Osma (formé aussi par deux rivières, l'Osma blanc et l'Osma noir, fertilisant la vallée qu'il parcourt, et se jettant dans le Danube, près de Nikopoli), la Yantra (qui sort des montagnes de Chipka, passe près de Tirnovo et va se jeter dans le fleuve royal et impérial au dessus de Svichtov, près de Krivina), le Lom Oriental, qu'on appelle aussi le Lom de Roustchouk pour mieux le qualifier et le distinguer du Lom occidental, formé de deux rivières, dont l'une s'appelle le Lom blanc, l'autre le Lom noir. Au delà du Lom Oriental, la région devient presque stérile. Le petit nombre d'affluents est le plus souvent desséché. La Dobroudja bulgare ressemble, comme une grande partie de la Dobroudja roumaine, au désert;

et on ne peut pas dire que ce désert soit le produit de l'incurie actuelle, parce que la stérilité de cette plage et de l'ancienne Thrace vers la Mer Noire est déjà signalée par l'*Oedipe Roi* de Sophocle. Est-elle donc la Dobroudja condamnée à la stérilité perpétuelle? Je ne le pense pas. On laisse couler en vain cette masse immense d'eau qui s'appelle le Danube à la mer. J'espère que le dix-neuvième siècle verra la canalisation du Danube qui seule pourra fertiliser la Dobroudja et les régions moins fertiles de la Bulgarie et de la Roumanie. Les ingénieurs qui accompliront cette œuvre monumentale, digne des plus grands empereurs roumains, deviendront les plus grands bienfaiteurs des deux pays. En attendant, que l'on songe en Bulgarie à utiliser la force motrice des nombreux affluents du Danube par des fabriques qui seules peuvent donner l'éveil à l'industrie nationale bulgare.

La pauvreté des eaux des rivières et des fleuves bulgares qui affluent à la Mer Noire explique la stérilité d'une partie considérable de la Bulgarie maritime; ces affluents s'appellent la *Pravadiska Reka* (ou Rivière de Pravady), le *Kamtchik*, partagé en deux branches, l'*Aïvadjiskareka*, et les ruisseaux qu' on appelle *Velika Reka* (grande rivière), et la Rezova.

Le mer Égée reçoit de la Bulgarie ces affluents : la Maritza (l'*Hebrus* des anciens), qui née du Rhodope, devient flottable depuis Philippopoli, et navigable après Andrinople jusqu'à la mer. La Maritza baigne en Bulgarie les villes de Belovo, Tatar-bazardjik, Philippopoli, Tirnovo rouméliote, et Harmanli. La richesse des vallées bulgares que la Maritza parcourt est une preuve évidente du rôle que les fleuves exercent dans la vie économique d'un pays; la prospérité de la Roumélie orientale est surtout un grand bienfait de la

Maritza et de ses principaux affluents, c'est-à-dire, à gauche, la Topolnitza, la Strema, la Sasliika (l'Argus des anciens), et la Toundja ; à droite, la Tchepinska-Reka, la Tchepelarska Reka, l'Outou-Déré, et l'Arda. Parmi les fleuves considérables de la Bulgarie méridionale qui coulent vers la Mer Egée on doit encore citer la Mesta, la Strouma (le Strymon des Grecs) et le Vardar (l'Aksios des anciens), qui fertilise la région du sud et les pays avoisinants de la Bulgarie habités en partie par des Bulgares.

En dehors des fleuves nombreux, principaux fécondateurs du sol bulgare, la Bulgarie compte un certain nombre de lacs de montagne, au Rilo, au Rhodope et dans la Stara Planina, et de lacs littoraux ou maritimes, comme celui de Devno, près de Varna, le lac salé au nord d'Anchialo, et les trois lacs de Burgas. Dans la Bulgarie occidentale, hors de la principauté, les lacs d'Ostrovo, de Prespa, et d'Ochrida. Mais la propriété de ces lacs est encore et sera peut-être longuement contestée entre les Bulgares, les Serbes et les Albanais.

La Bulgarie est fort exposée aux vents du Nord, et, par conséquent, très froide en hiver ; en été, les nombreuses chaînes de montagne la protègent assez des vents du Sud. Certaines régions sont malsaines, surtout près de Viddin et de Silistrie, à cause des fièvres de marais. La région méridionale bien abritée jouit d'un climat chaud comme l'Italie et l'Espagne méridionale. La région maritime est très exposée aux vents, et, dans certains endroits, à cause des marécages, assez malsaine.



DEUXIÈME CHAPITRE

Précis d'histoire bulgare

Comme pour la Roumanie et pour la Serbie, il faut chercher des Roumains et des Serbes au delà des confins du royaume actuel, un certain nombre de Bulgares se trouvent en dehors de la Principauté.

Mais, si quelqu'un s'avisait de définir le véritable caractère ethnique de ces Bulgares, se trouverait grandement embarrassé. Slaves par la langue, orthodoxes par la religion, ils tiennent, par la race, à des origines bien différentes; il y a, chez le Bulgare, du sang thrace, du sang macédonien, du sang grec, de l'albanais, du latin, celte, slave, quoique l'on sache que le premier peuple arrivé dans la péninsule, avec le nom de Bulgares, était de race ougro-finnoise.

Ceci explique les différents types physiques que l'on rencontre encore de nos jours en Bulgarie chez le peuple bulgare; le mélange a produit un peuple sérieux, robuste, solide, qui a servi de noyau à la formation d'un nouvel empire balcanique au moyen-âge,

et que de nos jours, peut rallier autour de lui la plus grande partie des peuples méridionaux des Balkans.

Différentes tribus slaves avaient déjà occupé la Péninsule balcanique, lorsqu'au septième siècle de l'ère chrétienne, une tribu althaique ougro-finnoise quitta les bords du Volga et, à travers la Russie, s'avança vers l'ancienne Moesie, pour s'établir sur les deux rives du Danube vers la Mer Noire. Mais, étant une minorité, se trouvant au milieu de populations daces et thraces qui avaient adoptées la langue des nouveaux envahisseurs slaves, à l'exception des Daco-roumains fidèles à la tradition latine, qui gardèrent religieusement la langue nationale de l'empire romain, les Bulgares ne tardèrent à se slaviser à leur tour, par la langue d'abord, et, sous le règne de Boris, par la religion. Peuple guerrier, discipliné, il en impose aux masses indigènes assouvies et aux masses slaves dispersées, et les rallie, pour tomber sur l'empire grec de Byzance. Asparouh, Kormisos, Kardam menacent à tel point avec leurs armes victorieuses l'empire grec, que ce dernier, pour avoir la paix, consent à devenir tributaire du royaume bulgare, qui, au commencement du IX^{me} siècle atteint une grande puissance sous la domination du prince Kroum, lequel poussant plus loin les confins de son royaume vers la Stara Planina, fit de Preslav, dans la Dobroudja méridionale, la capitale du nouveau royaume, auquel il donna une sorte de première constitution. Mais le royaume bulgare ne commença à devenir un état civilisé, que pendant le règne de Boris, vers la fin du IX^{me} siècle, lorsque le Christianisme fut introduit chez le peuple bulgare.

Ne désirant aucune dépendance de Byzance, le roi Boris, au fait des querelles qui s'étaient soulevées en-

tre le patriarche Photius de Byzance, et le pape Nicolas, se tourna d'abord vers Rome, pour obtenir un patriarche pour la nouvelle église bulgare, qui ne devait dépendre du patriarche Grec; n'ayant cependant reçu ni satisfaction, ni réponse de Nicolas, et de son successeur le pape Adrien, Boris, dépité, se résigna à accepter des missionnaires catéchistes orthodoxes et un archevêque grec. En même temps, les apôtres slaves Cyrille et Méthode, par l'introduction de l'alphabet dit Cyrillien, sous le règne de Boris, donnèrent une première impulsion à une sorte de mouvement littéraire en Bulgarie.

Sous le règne bulgare du Tzar Siméon, le fils de Boris, au commencement du X^{me} siècle, le royaume bulgare était déjà si étendu que, non seulement il occupait entièrement la Bulgarie actuelle, mais, en dehors de la Valachie et d'une partie de la Hongrie et de la Transylvanie au delà du Danube, une partie de l'Albanie, de l'Épire, de la Macédoine et de la Thessalie, c'est-à-dire du territoire occupé par les Grecs, à tel point que le Tzar Siméon osait défier les Empereurs byzantins, en s'appelant « empereur et autocrate de tous les Bulgares et Grecs » titre pompeux et glorieux que les rois bulgares ont gardé, malgré leur décheance, jusqu'à l'année 1393 époque à laquelle la Bulgarie tomba sous le joug ottoman. Dans la période vraiment illustre du grand règne de Siméon, le patriarcat de Preslav proclama aussi son indépendance de l'église byzantine. Mais l'empire de Siméon fut éphémère. Boris II ne sut ni tenir tête à la révolte du boyard Chichman Mokar, lequel en 963 se souleva et se créa un nouveau royaume avec la Bulgarie Occidentale, ni à l'invasion des russes de Sviatoslaw, contre lesquels ayant invoqué l'aide de l'empereur Jean Zimiscès celui-ci s'empara de son ro-

yaume. Heureusement pour les Bulgares, la vaillance du fils cadet de Chischman, du Tsar Samuel parvint à reconstituer presque entièrement l'empire de Siméon, en rétablissant la capitale de son règne à Prezlav. Mais sa longue guerre contre l'empereur byzantin Basile II, eut une issue malheureuse; après 28 ans de combat, l'armée bulgare fut détruite. En l'année 1019, la Bulgarie, privée de chef, par la mort du Tsar Vladislav, et livrée à elle-même, redevint la proie facile des Empereurs de Byzance.

Assujettissement ne voulait pas dire acquiescence; et les Bulgares témoignèrent par de nombreuses tentatives de révolte contre les Grecs leur mécontentement; ce ne fut cependant qu'en 1186, lorsque les frères Jean et Pierre Assen de Tirnovo ayant soulevé tout le peuple bulgare, rétablirent un règne indépendant dans leur propre ville natale, que celle-ci, placée au milieu de la Bulgarie, devint le véritable foyer sacré de la nationalité bulgare, où se décide encore aujourd'hui, bien plus qu'à Sophia même, la capitale nominale et officielle de la Principauté, le sort du pays. C'est là que nous venons de lire ces jours-ci que les nouveaux ministres Grecoff et Radoslavoff sont allés prononcer leurs grands discours politiques avant les nouvelles élections. Sous le règne de Jean Assen, en 1218, l'empire bulgare brillait de nouveau de tout son ancien éclat, comme un état civilisé, où l'on notait déjà un certain mouvement de culture nationale, dans les arts et dans les lettres; et ce fut encore sous le règne de Jean Assen, que l'on vit le commerce bulgare s'avancer jusqu'à la Mer Adriatique, où l'empire bulgare était de nouveau arrivé, lorsque Jean Assen mourut en 1231. Mais ses faibles successeurs, comme jadis les successeurs du Tsar Siméon, ne sûrent tenir en-

semble ce que Jean avait réuni ; en 1257, la dynastie des Assen était, d'ailleurs, déjà éteinte. La Bulgarie se trouva alors nouvellement exposée à toutes les convoitises ; en vain, en 1280, le nouveau chef Kumane, Georges Terter, et en 1290, un autre Chichman (Michel), essayèrent de fonder des nouvelles dynasties et de tenir tête aux envahisseurs ; dans une bataille contre les Serbes, à Kustendil Michel Chichman fut battu et tué ; Chichman III et Strachimir qui régnaient à Tirnovo et à Sophia, ne purent offrir qu'une faible résistance contre les attaques réitérées des Magyars et des Turcs ; mais ce ne fut qu'après la funeste bataille de Kossovo, que l'indépendance des Bulgares, ainsi que celle des autres peuples chrétiens de la Péninsule balkanique, fut décidément perdue. La Bulgarie tombée sous le joug ottoman, perdit toute espèce d'autonomie ; seul le paysan bulgare garda une certaine fidélité à sa tradition nationale, et la richesse du folk-lore bulgare en est la preuve. La religion elle-même fut asservie au Phanar, aussitôt que les Bulgares cessèrent d'avoir leur patriarche, pour retomber sous l'autorité du patriarche grec de Constantinople, dont la servilité séculaire aux ordres du Sultan est bien connue. De temps en temps, chez les Bulgares comme chez les Serbes, les haidouks, sorte de poètes brigands de la montagne tenaient en éveil l'esprit national du peuple assujetti. Une lueur d'espoir de résurrection avait une fois brillé au commencement de ce siècle, chez le peuple bulgare, lorsque les Russes apparurent en 1827, portant les armes contre la Turquie ; on se fit alors l'illusion d'une prochaine délivrance ; mais le traité d'Andrinople de l'année 1829 laissa tomber toutes les espérances. Alors, cependant, commença aussi l'exode des patriotes bulgares à l'étran-

ger; en même temps que les exilés s'instruisaient, ils faisaient à l'étranger une propagande active et sympathique pour leur peuple; on commença alors à combattre l'influence excessive du clergé grec dans les écoles et dans la littérature; et, après de nombreux efforts, sacrifices et nombreuses victimes, cette première campagne active amena en 1870 à la constitution d'un exarchat bulgare.

Mais le moment tragique approchait. Le pays était trop agité et trop excité pour pouvoir se tenir plus longuement tranquille. L'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine avait encouragé les Bulgares de la Sredna-Gora à se soulever à leur tour; la répression fut violente et brutale; enfin, les horribles massacres de l'année 1877 émurent l'Europe entière; Gladstone dénonça à l'opprobre du monde civilisé la Turquie; la Russie se crut en devoir de prendre sur elle la cause de la Bulgarie, et le 17 avril 1877 déclarait la guerre à la Porte. Soutenue par l'Angleterre, la Turquie fut admirable par la vaillance de ses troupes bien armées, bien conduites et bien disciplinées; une bataille de géants eut lieu à Plevna où l'armée roumaine étant venue en aide aux Russes, le général Osman Pacha, après une résistance vraiment héroïque, se vit contraint à la capitulation, qui fut cependant très honorable pour lui et pour l'armée ottomane; alors l'armée russe reprit l'offensive contre le reste de l'armée turque; de nouveaux combats titaniques s'engagèrent au col de Chipka, contre les armées de Fuad Pacha et de Suleïman pacha, après la destruction desquelles, les Russes purent avancer sans coup férir jusqu'à Andrinople et de là jusqu'à Santo Stefano, où, en vue de Sainte Sophie, ils furent arrêtés par l'armistice du 31 janvier 1878; le 3 mars on signait la paix entre les Russes

et les Turcs, par le traité dit de Santo Stefano; cette paix proclamait et consacrait la délivrance de la Bulgarie, qui fut confirmée la même année, le 1^{er} juillet, plus solennellement, au Congrès de Berlin, par un nouveau traité qui devait être définitif.

Tout en se réservant encore quelques droits de suzeraineté, la Sublime Porte consentait par le traité de Santo Stefano aux conditions suivantes: « La Bulgarie est constituée en Principauté autonome tributaire avec un Gouvernement Chrétien et une milice nationale. Les frontières définitives de la Principauté Bulgare seront tracées par une Commission spéciale Russo-Turque avant l'évacuation de la Roumélie par l'armée Impériale Russe.

« Cette Commission tiendra compte dans ses travaux pour les modifications à introduire sur les lieux au tracé général du principe de la nationalité de la majorité des habitants des confins, conformément aux Bases de la Paix, ainsi que des nécessités topographiques et des intérêts pratiques de circulation pour les populations locales. »

Après avoir tracé les frontières, le traité de Santo Stefano ajoute :

« Le Prince de la Bulgarie sera librement élu par la population et confirmé par la Sublime Porte avec l'assentiment des Puissances. Aucun membre des dynasties régnantes des Puissances européennes ne pourra être élu Prince de la Bulgarie. En cas de vacance de la dignité de Prince de la Bulgarie l'élection du nouveau Prince se fera dans les mêmes conditions et dans les mêmes formes. Une assemblée de Notables de la Bulgarie, convoquée à Philippopoli (Plowdiw), ou Tyrnovo, élaborera, avant l'élection du Prince, sous la surveillance d'un Commissaire Impérial Russe et en présence d'un Commis-

saire Ottoman, l'organisation de l'administration future, conformément aux précédents établis en 1830, après la paix d'Andrinople, dans les Principautés Danubiennes. Dans les localités où les Bulgares sont mêlés aux Turcs, aux Grecs, aux Valaques (Koutzo-Vlach), ou autres, il sera tenu un juste compte des droits et intérêts de ces populations dans les élections et l'élaboration du Règlement Organique. »

Le traité confie la charge de la surveillance pour l'exécution du traité, pendant deux années, à un Commissaire impérial Russe, soutenu par un corps d'armée russe de cinquante mille hommes, pour donner le temps aux Bulgares d'organiser une milice nationale; l'armée ottomane évacuera la Bulgarie; toutes les anciennes forteresses seront rasées; puis on arrive à la question du tribut.

« Le montant du tribut annuel que la Bulgarie payera à la Cour Suzeraine en le versant à la Banque que la Sublime Porte désignera ultérieurement, sera déterminé par un accord entre la Russie, le Gouvernement Ottoman et les autres Cabinets, à la fin de la première année du fonctionnement de la nouvelle organisation. Ce tribut sera établi sur le revenu moyen de tout le territoire qui fera partie de la Principauté. »

Le traité de Santo Stefano touche à quelques autres points de détail, que le traité de Berlin a ratifié avec quelques additions et modifications. L'un des articles du traité de Berlin, le 5^e est essentiel: « Les dispositions suivantes formeront la base du droit public de la Bulgarie. La distinction des croyances-religieuses et des confessions ne pourra être opposée à personne comme un motif d'exclusion ou d'incapacité en se qui concerne la jouissance des droits civils et politiques,

l'admission aux emplois publics, fonctions et honneurs, ou l'exercice des différentes professions et industries, dans quelque localité que ce soit. La liberté et la pratique extérieure de tous les cultes sont assurées à tous les ressortissants de la Bulgarie, aussi bien qu'aux étrangers, et aucune entrave ne pourra être apportée soit à l'organisation hiérarchique des différentes comunions, soit à leurs rapports avec leurs chefs spirituels. »

La Bulgarie délivrée, il fallait songer à lui trouver un prince. Ce prince ne devait, d'après la traité de Berlin, appartenir à aucune famille d'une puissance régnante ; on essaya de tâter le terrain, pour voir s'il y avait la possibilité de faire accepter comme candidats deux russes, le général Ignatieff, le principal promoteur de la guerre russo-turque ou le prince gouverneur Dondoukoff-Korsakoff ; mais il a fallu laisser de côté cette possibilité qui aurait réduite la Bulgarie à la condition d'une simple préfecture de l'empire russe. La Russie, qui avait presque tout fait pour la délivrance de la Bulgarie, tenait cependant à avoir sous la main le prince qui régirait le nouvel état ; on s'accorda alors sur le choix du Prince Alexandre Battenberg, cadet de la famille de Hesse-Darmstadt, fils d'un frère de l'Impératrice Marie-Alexandrovna, appartenant à l'État Major russe, sympathique et vaillant. Il ne pouvait être considéré comme fils d'une famille régnante, parceque sa mère n'étant qu'une comtesse de Haucke, le fils né d'un mariage morganatique ne pouvait s'appeler de Hesse, et il ne pouvait porter que le titre d'un château sur le Rhin, Battenberg ; mais à la Cour de Russie on aimait et on choyait ce jeune prince. Allemand par sa naissance et allié avec la famille impériale russe, la Prince Alexandre de Battenberg sem-

blait destiné à plaire à tout le monde ; et ce fut ainsi au commencement. La Russie surtout avait espéré d'avoir trouvé le prince doux et soumis qu'il lui fallait pour rester longuement maîtresse de la Bulgarie, sans en avoir l'air.

Quant à la Roumélie Orientale il était convenu qu'elle serait régie pendant cinq ans par un gouverneur nommé par le Sultan, sous l'approbation des grandes puissances.

En attendant, le Commissaire administrateur prince Dondoukoff-Korsakoff élaborait la première constitution, qui devait établir en Bulgarie un prince élu et héréditaire, sur la proclamation d'une grande assemblée nationale constituante, les affaires ordinaires étant réservés à la Chambre des députés plus restreinte, dans laquelle devaient cependant entrer l'exarque bulgare ou son remplaçant, la moitié des évêques, à tour de rôle ; les présidents et les membres des Cours d'appel, par moitié et à tour de rôle ; les présidents des tribunaux de première instance et de commerce, id. ; les députés élus à raison d'un pour 20,000 habitants ; les personnes désignées par le prince, en raison d'une sur deux députés élus par le peuple, une sorte de Sénat législatif princier amalgamé dans la Chambre même des députés, pour avoir un seul Parlement et éviter les compétitions de deux Chambres. Mais ce Sénat constitutionnel effacé dans la Chambre, devait reparaître en forme d'un autre conseil suprême d'état qui avait un suprême control pour les affaires, pour la justice, pour les finances.

Ce fut dans la première assemblée réunie au mois de mars de l'année 1879 à Tirnovo, que fit sa première apparition, comme homme politique, M. Grécoff, l'actuel président du Ministère Bulgare. Homme très

civilisé, élevé en Roumanie, nourri quelque peu dans l'esprit de la vie Occidentale, n'était point disposé à subir une constitution nationale à son pays imposée par l'étranger et qui devait, en quelque sorte, légitimer le déchirement de la Bulgarie consacré par le traité de Berlin.

On le vit donc, à un moment donné, sortir de la salle de l'Assemblée, en forme de protestation. Cependant, il consentit à entrer dans la Commission des quinze députés désignés à prendre en examen le projet du Prince Dondoukoff. De cette Commission, parmi les personnages marquants, faisaient partie M. Stoïloff, M. Zankoff, Balabanoff, Ikonomoff, Natchovitch, Voulkowitch, Poménoff rapporteur, l'évêque Clément Brannicki et l'archevêque Siméon Preslawski. La Commission élaborà à son tour un contre-projet bien doux, qui finissait, en somme, par reconnaître le *statu quo* ; la Russie et la Turquie devaient finir par avoir gain de cause contre les impatiences des patriotes bulgares fougueux. Aussi, le parti libéral attaqua vivement ce projet, par la voix de Karavéloff et de Slaveïkoff, auxquels adhéra, au grand étonnement de M. Grécoff, l'un des membres le plus marquants de la Commission, M. Zankoff. On s'accorda cependant sur l'élection du Prince ; seulement on lui refusa le droit d'élire des représentants. Aucun Sénat ne devait exister en Bulgarie ; une chambre unique pouvant suffire, elle fut votée. Les députés ne devaient être élus que par la nation ; chaque citoyen devenait électeur à vingt et un ans, et pouvait être élu à trente ans.

La physionomie des premiers députés de cette assemblée patriotique qui devait constituer la nouvelle Bulgarie nous a été donnée, d'une manière sympathique, par un correspondant du *Times*, au printemps de

l'année 1879. « Lorsque j'entrai pour la première fois dans la salle de l'assemblée constituante de Tirnovo, je m'attendais à voir une demi-douzaine d'hommes en costume européen et le reste en veste de paysan. Il n'y avait pas dix de ces derniers. Les autres étaient bien habillés et paraissaient doués de beaucoup d'intelligence. Près des deux tiers parlaient français, une moitié environ, français et allemand; une douzaine connaissaient l'anglais. Il y eut d'abord quelque hésitation de la part des présidents, à propos des usages parlementaires, mais cette hésitation se dissipa bientôt et tout se passa avec une extrême régularité. Quelques orateurs se distinguèrent par leur mérite, etc. »

Le Bulgare n'est pas né avec des goûts aristocratiques; il a le sentiment de l'égalité, qui est d'ailleurs commun chez les Slaves. Il ne distingue que ce qui est vraiment distingué; sa tradition est plutôt démocratique. Peu porté à l'enthousiasme, il n'aime guère les enflures. Il regarde bien plus aux réalités qu'aux apparences; et c'est pourquoi il commence lui-même à critiquer certaines tendances de luxe qui se sont manifestées, depuis quelque années, dans la vie bulgare, et qui semblent contraires à la raison et au tempérament national. Pour cette raison, lorsque le Prince Dondoukoff proposait le chiffre rond d'un million de francs pour la liste civile du Prince, (somme qui a dû être adoptée ensuite) les premiers députés bulgares furent de l'avis qu'il fallait râter le superflu, et s'accordèrent à réduire la liste civile princière à 660,000 francs par an. Ce n'était pas très brillant; mais, au commencement du royaume, c'était sage; et la sagesse a eu le dessus.

Le 29 avril 1879 les députés se réunissaient de nouveau à Tirnovo pour la nomination du prince; un

grand nombre de Bulgares se seraient contentés d'avoir comme Prince Régnant leur excellent commissaire qui les connaissait bien et qui était un slave comme eux ; mais le prince Dondoukoff ayant lui-même déclaré que le Prince Régnant ne pouvait être un russe, et que la volonté du Tzar s'était déclarée en faveur du prince Alexandre de Battenberg, à la suite d'un brillant discours de M. Stoïloff, ce nom fut proclamé à l'unanimité.

M. Stoïloff était l'un des membres de la députation chargée d'apporter au prince de Battenberg à Livadia la nouvelle de sa nomination ; et le Prince le choisit immédiatement comme son secrétaire intime, en attendant de pouvoir en faire un premier ministre. Après un tour de visites aux différentes cours de l'Europe et au Sultan, le Prince vint à Tirnovo prêter serment à la nouvelle constitution bulgare, par la formule suivante :

« Je jure, au nom de Dieu tout-puissant, que je maintiendrai saintement et inviolablement la constitution et les lois de la Principauté, et que, dans tous mes actes, je n'aurai en vue que la prospérité et le bien du pays. Que Dieu m'assiste ! »

Le prince était jeune (il n'avait que 22 ans), sympathique, quelque peu timide, mais vaillant ; dans sa marche de Tirnovo à Sophia il fut continuellement acclamé ; M. Stoïloff répondait en bulgare, très habilement, très adroitement pour lui, et contribuait par les discours qu'il prêtait au Prince à le faire chérir davantage.

Ce fut encore M. Stoïloff qui présenta au Prince son premier cabinet, en écartant M. Zankoff et M. Karaveloff, trop exclusifs, pour faire place à M. Grécoff son successeur actuel et à M. Natchovitch, hommes mo-

dérés avec lesquels il se trouvait alors et se trouve encore d'accord aujourd'hui, malgré sa retraite, sur plusieurs points. La présidence du Conseil fut alors offerte nominalement à M. Bourmoff, un professeur qui avait étudié en Russie; mais l'âme du premier cabinet bulgare restait M. Stoïloff, devenu le chef du cabinet politique du Prince.

Comme chef du cabinet politique du Prince de Battenberg, M. Stoïloff avait le droit d'assister aux séances du Conseil des Ministres; il était donc une sorte de ministre sans portefeuille; M. Natchovitch semblait le ministre né de la finance; M. Grécoff devait se contenter du portefeuille de la justice, M. Balabanoff avait les affaires étrangères, le docteur Athanasovitch l'instruction publique et le général russe Parenzoff, comme ministre de la guerre, devait organiser l'armée bulgare à la russe. Naturellement, il devait y avoir un peu d'inexpérience dans la conduite politique du premier ministère; par conséquent, il se laissa plutôt entraîner par les événements qu'il ne les guidât. La Chambre lui était hostile; elle fut dissoute; la nouvelle Chambre s'ouvrit plus hostile que la précédente le 27 octobre 1879 et se préparait à renverser le premier ministère devenu impopulaire.

Mais le triumvirat des trois modérés, M. Stoïloff, M. Natchovitch et M. Grécoff, soutenus par le Prince et par l'agent diplomatique russe M. Davidoff semblait tenir ferme. Tous les trois étaient hommes de mérite et actifs. Nous avons déjà parlé de M. Stoïloff. M. Natchovitch né à Sîstow avait déjà bien mérité de la Bulgarie, comme patriote, en faisant de la propagande pour la délivrance du pays et en s'attirant la persécution des autorités ottomanes. Obligé de s'exiler, il s'était rendu à Vienne, où il avait fondé une maison.

de commerce. Ses affaires, à vrai dire, n'avaient pas été brillantes; mais, en attendant, il s'était familiarisé avec les chiffres; et doué de bon sens et d'une grande force de travail, il put devenir un administrateur sérieux, et un ministre de bon conseil.

M. Grécoff a un talent d'orateur remarquable. La faculté de l'éloquence ne fait point défaut aux Bulgares; mais M. Grécoff est, en outre, quoique fils de bulgare, né en Roumanie, où l'on sait que tout le monde naît orateur. Reçu docteur en droit à Aix en Provence, on peut dire de ce Slave qu'il s'est surtout familiarisé, par sa culture, avec les Latins, ce qui l'attache aussi davantage à l'Occident. Lorsque la guerre russo-turque éclata, il était juge dans un tribunal roumain. Tant qu'il siège à l'opposition, ce n'est pas commode d'avoir comme adversaire ce magnifique orateur; au gouvernement, M. Grécoff porte, au contraire, une certaine modération d'esprit, qui en fait un ministre solide. Mais M. Stoïloff était, peut-être, le plus fin, le plus adroit des trois, et le vrai meneur du parti conservateur, qui ne tarda à se débarrasser des ministres Bourmoff, Balabanoff et Athanasovitch (ce dernier fut remplacé par l'évêque Clément Branicki) pour s'adjoindre à l'intérieur M. Ikonomoff, une nouvelle force que l'on s'était accaparée dans la Roumélie Orientale.

En vue de nouvelles élections, le Ministère inséra, dans son programme, ces promesses: « Le Gouvernement s'engage à maintenir saintement la constitution. Les employés seront protégés contre l'arbitrat des supérieurs. Droits, prérogatives du Prince, attributs du pouvoir législatif, demeurent sacrés pour le Ministère. »

Pendant ces magnifiques déclarations de ses Mini-

stres, le Prince Battenberg qui s'était rendu à Moscou pour le jubilé de la vingt-cinquième année de l'avènement au trône du Tzar, demandait à l'Empereur la permission de restreindre la constitution jurée; le Tzar libérateur ne fut point de cet avis, et on le conseilla de n'en rien faire; Gladstone à son tour conseillait les Bulgares de ne point toucher à leur loi fondamentale.

Le pays s'agita au bruit de ces tentatives, et après les nouvelles élections, le ministère Natchovitch-Grécoff, vivement attaqué et battu en brèche, dut succomber, et, M. Zankoff, alors agent de Bulgarie, considéré alors comme le chef le plus autorisé du parti libéral et jouissant d'une grande popularité, fut appelé avec M. Karavéloff au pouvoir :

« On ne peut dénier, écrit M. A. G. Drandar ¹, à M. D. Zankoff l'une des premières places parmi les Bulgares de la génération actuelle. Il a le privilège de jouir de la haine particulière des conservateurs. C'est déjà un hommage. Ses ennemis le qualifient d'orateur médiocre, de ministre insuffisant, d'administrateur peu capable. Ils ne peuvent lui pardonner une action directe sur les masses. M. Zankoff est un homme simple et sympathique. Les habitudes de la vie orientale l'ont peut-être rendu un peu flottant dans sa manière de parler et d'agir; mais, là-bas, c'est une nécessité. M. D. Zankoff n'entend pas régenter les Bulgares. Il n'a que l'ambition de vouloir se mettre d'accord avec eux.

« M. D. Zankoff devait surtout à son âge et à son ancienne popularité, d'avoir été porté à la présidence du Conseil. Eloigné pendant les élections, il ne s'était

¹ *Le prince Alexandre de Battenberg en Bulgarie*, Paris, Dentu, 1884.

pas trouvé en contact avec le corps électoral. Le vrai triomphateur était M. Karavéloff, qui avait lutté par la plume et par la parole. M. Karavéloff est le frère d'un poète bulgare qui mourut vers la fin de la guerre turco-russe. Son nom est donc fort avantageusement connu des Bulgares.

« C'est un homme moins politique que théorique, peut-être, même un peu infecté d'intransigeance. Platon l'eût banni de sa république. M. Karavéloff, n'en a pas moins une influence considérable en Bulgarie, tout aussi bien que son ami Slaveikoff. Tous les deux comptent parmi les chefs des libéraux et, comme tels, méritent de fixer l'attention. »

Mais, si les triumvirs conservateurs avaient dû s'effacer, devant le peuple qui avaient voulu expérimenter un gouvernement plus démocratique et plus libérale, leur ascendant auprès du Prince était resté à peu près le même, et ils s'en servaient pour relever les différentes fautes que le nouveau ministère pouvait commettre, en s'aidant aussi d'une série d'articles d'opposition que M. Natchovitch publiait dans son organe le *Bulgarski Glas* et qu'on lisait avec une certaine curiosité.

La question des chemins de fer bulgare, dont la construction était réclamée par le nouvel agent russe M. de Coumany, d'accord avec le ministère démocratique en faveur de l'entrepreneur russe Poliakoff, et par l'opposition représentée par MM. Grécoff et Natchovitch, d'accord avec M. Stoïloff et avec le Prince, en faveur d'un entrepreneur bulgare Hagiénoff, tourna les sympathies publiques du côté des oppositeurs, qui semblaient mieux représenter les intérêts nationaux. En même temps, le ministère démocratique ne semblait pas trop ménager la susceptibilité des consuls

et agents des puissances étrangères et faisait rarement cas des leurs réclamations. Et ce fut sur le motif d'une vive réclamation du comte de Khevenhüller, agent d'Autriche-Hongrie à Sophia, qui se plaignait du manque de parole de la part du gouvernement bulgare dans la question de la commission du Danube, où l'agent autrichien prétendait la présidence et comptait sur le vote du délégué bulgare, que le Prince de Battenberg donna brusquement congé au ministre Zankoff, qui fut, de suite, remplacé par M. Slaveïkoff.

Mais cela ne suffisait point. Le Prince n'avait aucunement renoncé à l'idée d'apporter des réformes à la constitution de Tirnovo; après l'assassinat du Tzar Alexandre II, il trouva dans son successeur Alexandre III de meilleures dispositions pour un changement en sens réactionnaire; presque autorisé cette fois par la Russie, soutenu par les Conservateurs Bulgares, le 27 mai 1881, le Prince Alexandre fit paraître une proclamation aux Bulgares, annonçant la formation d'un nouveau ministère provisoire, confiée au général Ehrnrooth, ministre de la guerre, en vue de la convocation de la grande Assemblée appelée à ratifier les conditions que le Prince et ses conseillers intimes considéraient indispensables au gouvernement du pays.

« Bulgares, disait le Prince, j'ai prêté serment à la constitution. J'ai gardé mon serment et le garderai jusqu'à la fin. Mais ce serment, en exigeant que « je maintienne religieusement et inviolablement la constitution et les lois de la Principauté » m'oblige, en outre, d'avoir en vue, dans tous mes actes « la prospérité et le bien du pays. ». C'est donc pour la prospérité et le bien de la Bulgarie, que je considère comme un devoir sacré de déclarer solennellement à mon peuple que l'état actuel des affaires dans la Principauté me

rend impossible l'exécution de ma mission. Me basant sur les droits que me donne la Constitution, j'ai décidé de convoquer, dans le plus bref délai, la grande Assemblée nationale, l'organe suprême de la volonté du pays, et de lui remettre, avec la couronne, les destinées du peuple bulgare. »

On prétend que M. Natchovitch a été le premier inspirateur de ce coup d'état; mais il n'en profita guère.

Quelles étaient, maintenant, les conditions que le Prince allait faire voter à l'Assemblée nationale? Les voici; elles se réduisaient à trois points, mais ces points étaient tellement graves qu'ils ne modifiaient point la Constitution de Tirnovo; ils la détruisaient :

1. Le Prince Alexandre I^{er} de Bulgarie est investi de pouvoirs extraordinaires pour la durée de sept ans. Son Altesse pourra, en conséquence, rendre des décrets créant de nouvelles institutions (Conseil d'État), introduisant des améliorations dans toutes les branches d'administration intérieure et assurant le fonctionnement régulier du gouvernement.

2. La session ordinaire de l'Assemblée nationale de cette année est suspendue. Le budget voté par l'exercice de l'année courante aura force de loi pour l'exercice suivant.

3. Son Altesse le Prince Alexandre a le droit, avant l'expiration de sept ans, de convoquer la grande Assemblée nationale *ad hoc*, en vue d'une révision de la Constitution, sur la base des institutions créées et de l'expérience acquise. »

À la suite de cette proclamation, on inaugura en Bulgarie une sorte de gouvernement militaire à la russe, qui devait favoriser, et protéger l'œuvre des conservateurs; et on prétend qu'en cette occasion, dix

mille francs avaient été remis à M. Farley pour rendre favorable la presse anglaise au changement d'état constitutionnel en Bulgarie, avec ces instructions écrites, dont M. Stoïloff aurait été l'auteur :

« Indiquez que les puissances sont contraires à tout ministère radical (ce qui était, peut-être, vrai) et que les agents, à Sophia, l'ont clairement fait comprendre; que, par le traité de Berlin, un État a été constitué pour établir et consolider la paix dans la presque ile des Balkans et non pour y créer un foyer de troubles permanent (ce qui était la vérité même); que le régime radical aurait pour résultat immédiat l'anarchie, ce qui provoquerait une intervention armée; de l'Autriche et de la Russie (un autre fait positif que l'on ne saurait contester). Comme bouquet à tous les articles divers que vous publierez dans les journaux, faites l'éloge très mérité du jeune souverain de la Bulgarie. Insistez beaucoup sur la richesse de ce pays, pourvu qu'il soit bien administré, ainsi que sur les qualités naturelles du peuple qui il ne s'agit que de conduire avec sagesse, mais aussi avec la plus grande fermeté » (sages conseils qui convenaient alors et conviennent encore aujourd'hui).

« Revenez constamment et partout sur l'absolue nécessité de développer et d'augmenter le pouvoir et les prérogatives du Prince, ainsi que sur la mise en vigueur indispensable de mesures coercitives pour réprimer les abus de la presse et procurer aux chef d'administration le respect de leurs subordonnés. »

D'après ce que j'ai dit dans les pages qui précèdent, au sujet de la liberté de la presse, depuis 1881, les idées libérales de M. Stoïloff doivent avoir fait un joli bout de chemin, puisque maintenant l'éminent homme d'état semble vouloir accorder aux publicistes

une complète liberté d'injure. Mais on ne peut pas nier que l'homme politique qui donnait, en un moment difficile pour le pays, des conseils aussi sages, devait avoir l'esprit très clairvoyant.

En même temps, qu'on essayait d'avoir la presse de son côté, l'exarque Joseph fit une tournée de propagande en faveur du pouvoir princier, et le Prince lui-même, suivi du nouveau agent russe M. Hitrovo, se montrait au Peuple, pour le persuader que tout ce qui se préparait était dans son seul intérêt, et que l'Empereur de Russie désirait « son union indissoluble avec le prince » en rejetant « les entraînement d'agitateurs ambitieux qui cherchent à troubler cet accord. »

Dans ces conditions, avec quelques échantillons d'état de siège dans les districts rebelles, les élections de la grande Assemblée ont eu lieu. Le résultat fut que sur 304 députés conservateurs, il n'y a eu que 25 députés dissidents, ce qui voulait dire radicaux. La grande Assemblée fut convoquée cette fois à Sistow, la patrie de M. Natchovitch, le 9 mai 1881.

Les sept ans de pleins pouvoirs accordés au Prince furent votés ; et M. Grécoff à la tête d'une députation se rendit chez l'agent russe, M. Hitrovo, pour le féliciter du succès obtenu, dont le mérite lui revenait

¹ Je laisse sur la conscience de M. Drandar ce portrait de l'Exarque bulgare : « Un type assez réussi du prélat oriental que l'exarque Josif ; peu de science, autant toutefois qu'il est nécessaire pour acquérir et retenir le bien de ce monde. Ses complaisances pour les Turcs lui avaient valu d'être élevé à ce poste, où il avait succédé au vénéré Anthime. Sa Béatitudo Josif n'est pas aimé des Bulgares, qui se rappelleront toujours la part qu'il a prise au Coup d'État, et le *De Profundis* (is *peia masloto*) qu'il accordait assez cyniquement à la Constitution de Tyrnovo. »

en grande partie, ainsi que, dit-on, à l'argent de l'entrepreneur M. Hagiénoff; quant à Messieurs Zankoff et Karavéloff, en craignant, peut-être, une nouvelle jacquerie de paysans fanatiques montés contr'eux, s'étaient sauvés en Roumélie.

Alors on appela de l'Université de Kharkoff un savant juriste et philologue russe d'origine bulgare, le professeur Drinoff pour le charger d'élaborer un projet pour la création d'un Conseil d'État. Mais dès qu'il s'avisa de proposer un Conseil purement électif, il trouva de l'opposition de la part des Conservateurs qui insistaient pour que le Prince choisît au moins le tiers des membres.

Ne pouvant adhérer à leurs vues, M. Drinoff s'empressa d'aller regagner son poste en Russie. Lorsque les Conservateurs parvinrent à constituer un Conseil d'état à leur guise, on en fit offrir la présidence, tour à tour, à M. Drinoff, et à M. Balabanoff, alors agent de Bulgarie à Constantinople; tous deux refusèrent, considérant illégale la constitution du Conseil; la présidence fut, en dernier lieu, offerte à M. Ikonomoff, qui l'accepta, M. Grécoff se contentant de la place de vice-président, pour se tenir prêt à retourner, le cas échéant, à son poste de ministre.

Le Conseil d'État dont la majorité des membres appartenait au parti conservateur fut ouvert la première fois le 11 janvier 1882; peu de temps après M. Natshovitch et M. Grécoff rentraient en scène comme ministres de l'intérieur et de la justice.

Alors M. Zankoff et M. Balabanoff, redevenus amis, se rallièrent sur un programme de gouvernement; il se déclaraient pour le Prince et se montraient disposés à retoucher sur quelques points la constitution; et, en faisant acte de modération, ils parvinrent

à regagner de nombreuses sympathies dans le pays. Lorsqu'on commença à se persuader que M. Zankoff, par sa propagande devenait dangereux et menaçait les pleins pouvoirs du Prince, on le fit enlever la nuit du 18 février par les gendarmes, et interner à Vratza, où il resta et continua à prêcher son évangile démocratique pendant dix-huit mois.

Mais, en attendant, l'entrepreneur Hagiénoff, était devenu le maire de Sophia, et poussait admirablement, avec ses propres affaires, l'agrandissement de la capitale et la construction de nouveaux chemins. Dans la fièvre de faire vite on dépensa, peut-être, plus d'argent qu'il n'en aurait fallu ; mais dans l'enivrement de ce mouvement de mégalomanie on n'y regarda pas de près ; on laissa faire ; le Prince le premier, jeune et inexpérimenté, en fut séduit et ébloui ; et, pendant quelque temps, M. Hagiénoff devint tout puissant non pas seulement dans l'entourage du Prince, mais en Bulgarie. Seulement, pour obtenir la concession des chemins de fer à laquelle l'entrepreneur visait il fallait bien se décider à convoquer une Chambre qui l'approuvât, et que l'on prévoyait, au contraire, hostile. Alors le Prince réclama de l'Empereur Alexandre III deux nouveaux généraux russes, dont il aurait fait un ministre de l'intérieur et un ministre de la guerre, M. Soboleff et M. Kaulbars, qui se chargeraient de préparer les nouvelles élections selon les vues du gouvernement bulgare actuel. Mais, aussitôt arrivé, le général Soboleff eut le maladresse de réclamer comme collègue aux travaux publics, un russe, l'ingénieur prince Hylkoff, qui aurait dû veiller à la construction du chemin de fer destiné à rallier la capitale avec le Danube. Cette proposition lui fut refusée, et laissa du froid, dès le commencement, dans les relations du

nouveau ministre de l'intérieur avec l'entourage du Prince. Le véritable ministre des travaux publics devait rester Hagiénoff, qui jouissait de la confiance de M. Grécoff, de M. Stoïloff, et du Prince surtout. Ce premier échec du général russe ne promettait rien de bon pour l'avenir.

M. Soboleff comprit immédiatement qu'il serait le prisonnier de ses propres collègues s'il ne cherchait quelqu'appui à son action dans le pays même, et il ne dissimulait à personne qu'il se trouvait là pour faire œuvre de conciliation. Cependant, dans les élections, il dut prêter main forte au Gouvernement pour avoir une Chambre favorable au Prince. On réussit, et on fit si bien, qu'on ne permit l'admission à la Chambre d'un seul député radical. Contents de ce résultat, les ministres bulgares se seraient alors passés peut-être de la collaboration des deux généraux russes, dans lesquels on commençait à craindre des maîtres, ce que l'on soupçonna lorsque M. Soboleff, infligea une punition à M. Aneff préfet de Roustchouk, pour avoir pris des mesures sévères contre M. Zankoff, et obligea M. Voulcovitch à quitter son portefeuille ; c'est vrai que M. Stoïloff le remplaça ; mais ce n'était pas de bon gré ; la position que M. Stoïloff occupait, comme favori et conseiller intime du Prince était préférable ; au Ministère il serait diminué ; la présence des deux généraux russes menaçait de devenir écrasante.

« De tous les Slaves, écrit M. Drandar, avec quelque raison, ¹ ce sont, peut-être, les Russes et les Bulgares qui diffèrent le plus entre eux. Le Russe est rude, surtout s'il porte l'habit militaire. Appartenant

¹ Seulement, on pourrait faire une exception pour les Slovénes.

à une puissante nation, il aime à se mouvoir à grandes enjambées. Il est habitué à tout rapporter aux immenses proportions de sa terre natale. Vie privée ou vie publique, le Russe n'est resserré que par nécessité. Il lâche les guides dès qu'il le peut et n'amasse que pour dépenser.

« On pourrait d'un trait esquisser le Bulgare, en disant qu'il est la contre-partie exacte de ce portrait. Mort depuis des siècles à la vie politique, il concentrait toute son activité dans le cercle restreint d'un village ou d'une petite ville. Il ignorait les vastes horizons. Le contact avec les Grecs du Bas-Empire avait amoindri son caractère.

« La rapacité des autorités turques lui imposa la nécessité de thésauriser en secret. À défaut d'autres occupations plus nobles, il tourna ses facultés vers le lucre, les petites questions de clocher. En survivant chez lui, l'idée de patrie correspondait plutôt à ce besoin inné de justice, de bonne administration qui tourmente les peuples travailleurs. Des fonctionnaires prodiges et surtout étrangers au milieu d'une nation économe jusqu'à la rapacité, constituaient une anomalie que celle-ci, à la longue, ne pourrait supporter. Celui qui a vécu dans le pays a pu constater un effort lent, persistant, des libéraux comme des conservateurs, pour retirer des mains des Russes tout ce qu'ils détenaient de l'administration publique. »

Les piqures et les contrastes entre les généraux bulgares se renouvelaient sans cesse; à un moment donné, on essaya de jeter à l'eau les deux généraux russes, sous prétexte que leur mission était finie; mais le Tzar Alexandre III ayant exprimé un avis contraire, M. Stoïloff se vit obligé à quitter le portefeuille de ministre des affaires étrangères et des cultes,

et ce qu'il y avait de pire dans sa chute, c'est que le général Soboleff, pour lui couper la retraite, avait eu soin de supprimer d'avance le poste de chef du cabinet politique du Prince, qui lui était toujours réservé. Mais cette mesure visant M. Stoïloff n'épargnait point le Prince lui-même, qui ne tarda à manifester son mécontentement, et, en se rendant au mois de mai de l'année 1883, à Moscou pour les fêtes du couronnement du Tzar Alexandre III, il avait déjà fait connaître à ses ministres bulgares son intention de demander à l'Empereur le rappel des deux généraux russes.

Mais, pour arriver à Moscou, le Prince de Battenberg fit un long détour, pendant lequel il reprit comme compagnon de voyage et conseiller fidèle, M. Stoïloff, qui le catéchisa sur ce qu'il devait dire à la présence du Tzar ; en même temps, la presse étrangère ouvrait une campagne active contre l'action des généraux russes, dont la présence à Sophia compromettait la position du Prince en face du pays qui allait être livré à l'anarchie. Mais, cette fois encore, le Tzar ne crut pouvoir tenir compte du désir du jeune Prince, qui revint dans son état, sans avoir obtenu de son voyage en Russie aucune satisfaction. Cependant le bruit soulevé en Europe par la dictature des généraux russes en Bulgarie eut des échos en Bulgarie. On représenta les généraux russes comme des ennemis de la Bulgarie, on excita le patriotisme ; et pour chasser les généraux, on fit même des avances à M. Balabanoff et à M. Zankoff, auquel, en l'absence du général Soboleff on accorda le droit de rentrer à Sophia, et on fit des démonstrations, en lui procurant une entrevue avec le Prince. On redevenait donc sage de tous les côtés ; on se ralliait pour avoir la paix à l'intérieur et secouer ce qui semblait être devenu un joug étranger. M. Zankoff

oublia ses griefs contre le Prince et les Ministres Conservateurs qui l'avaient fait saisir et enlever, et se laissa amadouer; alors le général Soboleff se hâta de revenir pour parer au coup qu'on lui préparait, ne se dissimulant guère la gravité de la situation; il s'agissait, en somme, de séparer le Prince de ses conseillers intimes, de lui enlever, avec les pleins pouvoirs, le droit d'agir de sa tête, et de revenir à l'ancienne constitution de Tirnovo, légèrement modifiée, pour contenter les radicaux. Les généraux ne cessaient, comme ministres, d'être les sujets du Prince; il fallait donc faire porter le coup par le nouvel agent politique russe, M. Yonine, qui aurait pu parler au nom de l'Empereur et se faire écouter davantage. L'Empereur ne cachait guère son mécontentement, et le témoigna même ouvertement en refusant de recevoir M. Stoïloff, qui avait été dépêché à Saint Petersburg par le Prince, comme son envoyé extraordinaire. À son tour, le Prince, se disant malade, refusa de recevoir, dans son palais, les généraux russes.

Lorsqu'il fallut enfin leur donner audience, au bout de quelques minutes de conversation, le Prince les pria de donner leur démission. Le général Soboleff qui prévoyait ce coup, se hâta de déclarer qu'il avait reçu, ainsi que son collègue Kaulbars, l'ordre de ne pas quitter son poste. À quoi le Prince répondit nettement: « Vous pouvez être ministres en Bulgarie, mais vous n'êtes plus les miens. » Ce qui signifiait: si vous ne voulez pas vous en aller, je m'en irai. Alors l'agent russe Yonine, essayant un coup d'éclat, et entrant en scène à son tour, présenta au prince de Battenberg cette sorte de *ultimatum*:

« 1. La prochaine session de la Chambre sera changée en session extraordinaire. 2. Par un mani-

feste publié à l'*Officiel*, le Prince déclarera renoncer à ses pleins pouvoirs. 3. Une commission sera nommée pour élaborer un projet de constitution. 4. Les généraux Soboleff et Kaulbars resteront au pouvoir jusqu'à la réunion de la grande assemblée. »

Le Prince essaya de protester contre la violence dictatoriale étrangère qui venait paralyser son gouvernement ; mais, suivant l'avis de ses propres conseillers, il lui fallut se résigner, et, en continuant dans une résistance passive, gagner du temps. Le 11 septembre de l'année 1884, le prince Alexandre 1^{er} annonçait donc qu'il avait « décidé de nommer incessamment une commission composée de personnes choisies par (lui), parmi les plus distinguées et les plus respectables de la principauté, sans distinction de convictions politiques. » « Cette commission, ajoutait le Prince, siégera sous notre présidence, et préparera dans le plus court délai, un projet de constitution.

« Ce projet sera soumis à l'Assemblée qui sera convoquée après que la commission aura terminé sa tâche, afin de donner au projet une forme définitive. Jusqu'à l'époque de la promulgation de la constitution, nos ministres conserveront leurs portefeuilles en bornant leur activité à l'expédition des affaires courantes, et en observant une stricte neutralité dans tout ce qui concerne la politique intérieure. »

Ce document, habilement rédigé, avait le mérite de sauvegarder la dignité du Prince, d'effacer le rôle des généraux russes, et de laisser aux Conservateurs et aux Radicaux une porte ouverte, pour s'entendre et se rallier autour du Prince, sans la pression d'aucune dictature étrangère. Dans le moment pénible que l'on traversait, il aurait été difficile d'en sortir mieux.

M. Grécoff fut alors chargé de négocier la paix

avec M. Zankoff, le chef populaire des radicaux. On devait oublier de part et d'autre les anciennes brouilles. M. Grécoff avait su faire appel aux plus nobles sentiments de son adversaire. Le soir de la même entrevue une réunion des chefs conservateurs et des chefs radicaux avait lieu, où la réconciliation plénière se fit, malgré les réserves que chacun pouvait faire en particulier et pour son propre compte. On composa alors un nouveau cabinet, dans l'espoir d'obtenir l'agrément du Prince; M. Grécoff se retirait, se contentant de la présidence de la Chambre; la présidence du Conseil avec le portefeuille de l'Intérieur devait passer à M. Zankoff; M. Natchovitch aurait repris le portefeuille des finances; M. Balabanoff serait passé au Ministère des affaires étrangères; M. Stoïloff à la justice. Tout était donc parfait; et le Prince en fut ravi; mais qu'avait-on fait des généraux russes, dans cette combinaison?

On les avait laissé entièrement de côté, pour leur montrer que leur intervention était inutile, et que la Chambre bulgare seule suffisait, pour tout ce qui concernait la révision de la Constitution de Tirnovo. Se sentant joués, les deux généraux russes donnèrent leurs démissions, qui furent acceptées avec empressement, au contentement de tous les partis et avec l'approbation officielle du Tzar, qui devait cependant se sentir blessé de la manière avec laquelle on avait agi en Bulgarie à l'égard de ses représentants. L'habileté des Conservateurs qui avaient su se tirer d'une pareille impasse avec tant d'adresse n'échappa point aux hommes politiques de notre temps, et ont fait à M. Grécoff et à M. Stoïloff une réputation bien méritée de politiciens de premier ordre.

Le départ des deux généraux russes donna lieu à

des démonstrations en sens opposé. Les radicaux intransigeants qui n'approuvaient pas les compromis de M. Zankoff avec le parti conservateur en vue de la paix, exprimèrent leurs regrets d'une manière trop vive; de leur côté les Conservateurs et le Prince ne savaient assez maîtriser leur joie; et cet éclat n'était point fait pour déplaire à la Russie et devait l'irriter davantage. Le 19 septembre, le prince Alexandre I^{er} en s'exécutant lui-même, publiait un nouveau manifeste par lequel il annonçait qu'il rétablissait la constitution de Tirnovo, en invitant seulement la Chambre « à se prononcer sur les modifications que devaient subir les chapitres XIII et XIV de cette constitution relatifs à la représentation nationale. » En même temps, il fut décidé que le ministère de la guerre, confié jusque là à un seul général russe, d'or en avant, serait divisé en deux départements, dont l'un exclusivement militaire, l'autre exclusivement administratif; le titulaire de ce dernier pouvait être russe ou bulgare; c'était diminuer considérablement l'importance du ministre de la guerre, et en cas qu'il fût étranger, son influence dans le cabinet et dans le pays. Toutes ces précautions devaient être très mal vues et très mal reçues à Saint Petersburg. L'influence russe étant sapée à sa base, une rupture avec la Russie devenait imminente. Le premier signal fut donné par le brusque rappel de deux officiers russes, qui servaient dans l'armée bulgare, le capitaine Polzikoff aide-de camp et favori du Prince, et le général Liesovoy prédestiné au portefeuille de la guerre, sans en prévenir le prince de Battenberg, lequel, se sentant officier bulgare, déclara qu'à l'occasion, il aurait suffi lui-même à commander avec ses officiers bulgares son armée, et menaçait, dans un mouvement d'emportement, d'expulser de l'armée bulgare tous les officiers

russe; et, en effet, il renvoya, de suite, par représaille, le capitaine Mosroloff, le lieutenant Houbey et le médecin militaire russe docteur Grimm, et fit rappeler trente-cinq officiers bulgares qui étudiaient alors en Russie.

Lorsque on s'aperçut qu'on avait, peut-être, poussé un peu trop loin les représailles, on s'avisa de faire quelques pas en arrière et une tentative de rapprochement avec la Russie, au moins en ce qui concernait la question militaire.

À cette intention fut envoyé à Saint Petersburg, en mission pacifique, le Ministre Balabanoff, pour trouver un *modus vivendi*, qui devait permettre à la Russie de continuer à exercer son influence dans l'armée bulgare, en dehors de toute ingérence politique. Sur ce terrain on trouva de part et d'autre le moyen de s'accorder.

Mais l'accord entre les conservateurs du Cabinet et M. Zankoff était loin d'être sincère. Ce dernier s'était gravement compromis en face des radicaux, en se ralliant à ses adversaires de la veille; il avait beau les rassurer qu'il s'agissait d'une coalition provisoire réclamée par les circonstances; on comprenait fort bien que M. Zankoff se trouverait obligé à renoncer à presque toutes ses idées libérales pour ne pas être jeté à l'eau, en perdant tout. La nouvelle loi constitutionnelle proposée à la Chambre par les conservateurs, à laquelle M. Zankoff avait dû se résigner établissait deux Chambres, avec un nouveau corps permanent, qui devait être au pouvoir des conservateurs pour régler constamment les affaires d'état.

Devant les protestations et les récriminations des radicaux, M. Zankoff déclara que toutes ces modifications ne seraient appliquées que dans trois ans, et

qu'en attendant la constitution de Tirnovo restait en vigueur. Tout le monde fut joué, le Prince, les conservateurs, les démocrates; mais tout le monde se donna l'air d'être content d'une solution qu'après tant de tapage, ramenait toute chose au *statu quo*. Le Prince déclara alors qu'il renonçait solennellement aux pleins pouvoirs et écrivit une lettre touchante, ainsi conçue :

« Mon cher Ministre. Ce m'est un véritable devoir de cœur de vous remercier encore une fois pour le patriotisme dont vous avez fait preuve pendant toute la crise que nous venons de traverser et pour les services que vous m'avez rendus à moi, votre Prince, et à la patrie. Que Dieu vous bénisse et qu'il vous donne comme récompense de voir votre pays heureux et prospère. Votre ami sincère et reconnaissant. Alexandre. »

S'il en était ainsi, si le Prince était vraiment content et satisfait de ce résultat final, il valait bien la peine de faire tant de bruit pour rien, de tenir si longuement le pays agité et de se brouiller, par dessus le marché, avec la Russie. Mais le Prince dût reconnaître qu'il s'était engagé dans une impasse, et, après tout, convenir que quoique diminué quelque peu dans son prestige, et fortement égratigné, il s'en était tiré à peu de frais. Le Prince s'étant réconcilié si ouvertement avec M. Zankoff, la position de M. Stoïloff et de M. Natchovitch dans le ministère devenait insoutenable; ils eurent le bon sens de se retirer, pour laisser le champ libre aux démocrates, lesquels, à la fin d'une longue lutte, avaient fini par triompher. M. Natchovitch alla occuper le poste de ministre bulgare à Bucarest; M. Stoïloff resta le chef le plus autorisé de l'opposition conservatrice et en même temps il sut se faire une position indépendante exerçant brillamment,

comme M. Grécoff, sa profession d'avocat à Sophia. C'est la même position qu'il occupe aujourd'hui, malgré sa retraite temporaire à Abbazia.

Délivré des Conservateurs, M. Zankoff se trouva alors seul en butte aux exigences des radicaux, et surtout de M. Karavéloff: « M. Zankoff, écrivait alors M. Drandar, voudrait ménager une transition, assurer au pouvoir la part importante qui lui conviendrait dans un pays aussi neuf. Son but est d'obtenir une chambre modérée qui n'ait pas cette allure de convention nationale reprochée avec quelque raison à la première assemblée législative. M. Karavéloff, au contraire, est un doctrinaire qui veut lâcher bride à la volonté nationale, certain qu'il est que cette volonté sera un peu la sienne. »

Le Prince reconnut lui même que M. Zankoff et Karavéloff étaient deux forces sur lesquelles il fallait compter et, fatigué de combat stériles, il regretta de s'être laissé entraîner au coup d'état et de ne pas avoir assez suivi la volonté de la nation. C'est pourquoi on lui prête ces paroles qu'il aurait prononcé, un jour, dans une audience accordée à M. Karavéloff, après l'avoir embrassé: « Oublions, oublions ce qui s'est passé. » et des déclarations constantes, dignes d'un prince constitutionnel, qu'il ne nommerait plus comme ministres que ceux qui lui seraient indiqués par la nation. En ce moment, M. Zankoff commençait à passer aux yeux des radicaux, comme rétrograde, que les progrès trop rapides semblent épouvanter. « En ceci, remarquait M. Drandar, il est encore Oriental, pour ne pas dire Turc. Si, pour les Bulgares, il y aurait quelque imprudence à s'élancer tête baissée dans la voie du progrès, leur avenir pourrait courir de sérieux dangers à ne recevoir les amé-

liorations qu'à doses infinitésimales comme le voudrait M. Zankoff. Ils ne peuvent rester inférieurs à leurs voisins les Serbes et les Grecs, sous peine d'obtenir un lot dérisoire, dans le partage définitif de la Turquie. » M. Karavéloff est fait pour compléter M. Zankoff; l'un est nécessaire à l'autre, pourvu, qu'ils ne s'avisent point de dominer seuls. Les entraînements du premier et l'excès de réserve du second peuvent leur nuire, s'ils restent isolés; unis, ce qui pourrait paraître un défaut chez chacun devient une qualité précieuse d'ensemble, faite pour maintenir l'ordre dans le mouvement, et un progrès raisonnable.

Mais la destinée de ces deux frères jumeaux de la démocratie bulgare est celle de se suivre, comme les Dioskures de la Mythologie hellénique. Dans les nouvelles élections législatives, M. Zankoff n'ayant pas obtenu la majorité, il fut renversé, et M. Karavéloff vint le remplacer comme président du Conseil. C'est alors que fit son apparition et passa de suite, au premier rang, comme président de la Chambre, un jeune homme énergique qui devait faire beaucoup de mal et beaucoup de tapage en Bulgarie, et passer à l'histoire, M. Stambouloff.

Mais, entre l'apparition de Stambouloff sur la scène politique et sa régence, devaient se passer trois grands événements destinés à changer la carte et l'état de la Bulgarie: la révolution et l'union de la Roumélie Orientale, la guerre serbe-bulgare et la chute, non méritée mais inévitable, du prince Alexandre, l'auteur principal de ces deux fait glorieux pour la nation bulgare.

Par le traité de Santo Stefano, la Roumélie Orientale détachée de la Turquie, devait avoir une autonomie administrative et un gouverneur nommé de cinq en cinq ans par le Sultan, auquel elle devait comme vassale, payer un tribut annuel. Le 18 septembre

1885, le nouveau gouverneur nommé par le Sultan, ayant été chassé de Philippopoli, le Prince de Bulgarie fut proclamé comme chef des deux Bulgaries, celle du Nord et celle du Midi qui devait comprendre la Roumélie Orientale et viser plus loin. La Roumélie Orientale avait été sacrifiée aux exigences de la Porte et des Puissances par le Traité de Santo Stefano et par celui de Berlin; mais tout le monde sentait que la Bulgarie ainsi déchirée et privée de ses plus grandes ressources ne pouvait pas tenir longtemps; aussi l'agitation était grande en Roumélie pour faire force aux traités et se réunir le plus tôt possible à la grande patrie bulgare.

Après la décision funeste de Berlin, dans une assemblée qui s'était réunie à Philippopoli, on délibéra la présentation aux puissances, par l'entremise des ambassadeurs à Constantinople, d'un memorandum solennel qui devait être présenté par une délégation spéciale. Rédigé par M. Drinoff le juriste, et par M. Guéchoff financier et littérateur, ce memorandum fut présenté par M. M. Natchovitch, Grékoff et Ikonomoff. « Les Bulgares demandaient aux grandes puissances de ne pas séparer la Roumélie de la Bulgarie du Nord. Les deux provinces étaient habitées par des hommes de même race, de même langue, de même religion, qui avaient ensemble combattu et souffert, ensemble espéré la délivrance. De plus, les deux provinces, une fois séparées, ne pouvaient demeurer tranquilles et l'agitation unioniste qui ne manquerait pas de s'étendre et de se rallumer sans cesse, causerait d'incessants soucis à l'Europe. » ¹

¹ A. G. DRANDAR, *Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours*. Bruxelles, Paris, 1896, p. 29.

Cette démarche fut infructueuse; alors les délégués adressèrent une seconde pétition à la Commission européenne, suppliant les puissances de ne pas séparer les deux Bulgaries. Même résultat négatif; la Commission invitait les Bulgares à respecter les stipulations de Berlin et à rester tranquilles au sujet de l'autonomie administrative de la Roumélie, qui serait complète sous un gouverneur chrétien nommé par le Sultan, mais approuvé par les Puissances. Les Rouméliotes ne pouvaient naturellement acquiescer à cette réponse; l'agitation devait continuer; un comité, composé de M.M. Friloff, Loudskanoff et Vélitchkoff s'établit à Philippopoli pour préparer la nation armée sous forme de société de gymnastique; et un parent de M. Guéchoff partit avec M. Jankouloff pour faire de la propagande en faveur de l'union rouméliote auprès des cabinets des grandes puissances.

Le 17 mai 1879, le prince Alexis Vogoridis, plus connu sous le nom d'Aléko Pacha, grec d'origine, vieux fonctionnaire turo, ancien diplomate, ancien ambassadeur à Paris et à Vienne, né en Roumélie, et, par conséquent Rouméliote, avait été nommé premier gouverneur de la Roumélie Orientale pour cinq ans; il remit le pouvoir dans les mains de Gavriilo Pacha Krstevitch, bulgare, le 17 mai 1884, les cinq ans de son gouvernement révolus. Les deux Gouverneurs avaient pris également à cœur les intérêts des Bulgares, et permis le développement de toute l'activité bulgare en Roumélie; Aléko-Pacha avait même permis et encouragé une certaine propagande en sa faveur, en vue de la possibilité, dans le cas que les fautes commises pendant les pleins pouvoirs par le prince Alexandre de Battenberg amenassent sa chute, de l'union des deux Bulgaries sous le sceptre

d'un prince national, c'est-à-dire, d'Aléko Pacha lui-même.

Ces espérances étaient surtout éveillées dans l'esprit du Gouverneur par le parti qui s'était formé autour de M. Karavéloff, poursuivi en 1881 par les Conservateurs bulgares, et réfugié à Philippopoli, où on lui avait trouvé une place comme professeur de gymnase. Mais Karavéloff ne tarda à y devenir impopulaire. Nommé *Kmet* ou maire de Philippopoli, il voulut de suite appliquer ses principes socialistes, par un arrêté qui rendait « à la commune des terrains depuis longtemps possédés par des particuliers, sur lesquels des maisons avaient été bâties, où du blé avait été ensemencé. C'était une mesure draconienne, car on ne laissait pas aux possesseurs le temps de fournir leurs titres de propriété et on permettait, aussitôt l'arrêté publié, de mener les troupeaux paître sur les terrains cultivés. Les réclamations s'élevèrent si vives et si pressantes que l'arrêté dût être rapporté et que Karavéloff donna sa démission de maire. » ¹

En même temps, dans son journal : *L'Indépendance (Névassimost)*, Karavéloff se déclarait ouvertement contre toute ingérence et influence russe, dans les affaires de la Roumélie, encourageant de préférence une certaine soumission à l'Autriche pour obtenir plus vite ce que l'on espérait, l'union immédiate de la Roumélie avec la Bulgarie, et le renouvellement des pouvoirs à Aléko Pacha sous lequel on comptait pouvoir la réaliser plus vite. Les conservateurs rouméliotes à leur tour, qui s'appelaient eux aussi *unionistes*, se montraient moins impatients; ils s'appuyaient sur la Russie, et désiraient

¹ A. G. DRANDAR, *Les événements politiques en Bulgarie depuis 1876 jusqu'à nos jours*, Bruxelles, Paris, 1896, p. 46.

l'éloignement d'Aléko Pacha et l'avènement du nouveau gouverneur Krstevitch. En même temps, pour gagner la faveur populaire, ils préparaient un nouveau mémorandum aux Puissances, en faveur de l'union, qui devait être présenté par M. Ivan Guéchoff et M. Cristo Christeff. Ce mémorandum invoquait, après l'expérience de cinq ans, qui l'avait montrée digne, l'indépendance complète de la Roumélie. Le mémorandum ne fut admis par la diplomatie que comme une pièce historique, un document d'archives ; mais les faits qu'il affirmait ne pouvant être contredits, il fut pour les Bulgares une affirmation positive de leurs droits, qui devait les encourager à l'action, et, en dernier lieu, à la révolution de l'année 1885.

Lorsque les cinq années de Gouvernement furent écoulées, Aléko Pacha fut, nous l'avons dit, remplacé par Gavriilo Pacha Krstevitch, rouméliote de Kotel, né en 1820 ; il avait fait son droit à Paris, en même temps qu'il poursuivait des recherches sur l'histoire bulgare ; et il était devenu l'historiographe de son peuple, tout en vaquant à ses fonctions de juge à la cour de cassation à Constantinople.

Sous son gouvernement, non pas à cause de lui, mais par le travail actif des comités patriotiques rouméliotes, qui avaient leur correspondants en Bulgarie, (surtout à Sophia et à Roustchouk) on prépara une grande insurrection de la Roumélie, qui devait s'étendre jusqu'à la Macédoine. Pour l'action définitive on comptait surtout sur les deux mille vétérans qui avaient pris part à la guerre russo-turque. Le Prince Alexandre encourageait secrètement la révolution, et subventionnait le journal la *Lutte* (Borba), qui devait précipiter les événements ; parmi les meneurs de l'œuvre révolutionnaire se trouvait alors le major Panitza

et le nihiliste russe Golovine, correspondant de journaux autrichiens et hongrois, et ami personnel du Prince de Battenberg. La révolution fut fixée pour le 18 septembre, et en ce jour effectivement le Comité central révolutionnaire de Philippopoli proclama l'union de la Roumémie avec la Bulgarie, après quelques incidents isolés, intempestifs qui avaient donné le premier signal de l'insurrection, et failli compromettre la réussite du mouvement général. Enfin, le major Nikolaïeff à la tête de 3,000 Rouméliotes armés, se préparait à soutenir l'action des paysans, de différents côtés, en marche vers la capitale de la Roumémie. Une femme de Konaré, une sorte de Jeanne d'Arc bulgare, un peu plus grotesque, peut-être, et un peu moins inspirée, Nedéla Chileva marchait à la tête des insurgés. A 4 heures et $\frac{1}{2}$ du matin, les insurgés pénétraient dans la cour du Konak, ou Palais du Gouverneur, qui se trouvait dans sa chambre à coucher, et qu'on déclara prisonnier; alors le capitaine Filoff haranguait les troupes régulières, leur déclarant que leur nouveau chef serait Alexandre I^{er}, prince des Bulgaries unies, auquel seul on devait prêter serment.

Les troupes avaient déjà été préparées à ce coup de théâtre et la harangue du capitaine Filoff s'étant terminée avec le cri: « À bas la Roumémie Orientale! Vive les Bulgaries unies! Vive le prince Alexandre de Battenberg! » on répondit avec un hurrah: « Nous le jurons », et la musique militaire entonna l'hymne national bulgare.

Dans la journée on s'assembla à l'Hôtel de Ville pour constituer un gouvernement provisoire, dont le président fut le Docteur Stransky, le vice-président M. Tchemakoff. Le major Nicolajeff fut nommé commandant des troupes; et on envoya un télégramme au

prince Alexandre I^{er} alors à Varna pour l'informer de ce qui s'était passé ; le Prince répondit personnellement en félicitant ses fidèles sujets rouméliotes et en déclarant qu'il allait se rendre à Tirnovo pour promulguer l'Union des Bulgaries. M. Karavéloff n'était pas précisément un partisan de cette union qu'il appelait « l'affaire du Prince de Battenberg » ; mais, devant l'enthousiasme que la nouvelle de la révolution de Philippopoli avait soulevé à Sophia, il n'y avait plus moyen de se déclarer contre l'Union, sans être soupçonné de trahison. Le Prince, à Tirnovo, où M. Karavéloff alla le rejoindre, prit, dans sa proclamation, le titre de « Prince de la Bulgarie du Nord et du Midi » et se disposa immédiatement à partir pour Philippopoli, à la tête d'un régiment de cavalerie entouré de sa garde. Son ambition était donc satisfaite, son rêve accompli.

Mais, au milieu de tous les enivrements de la joie pour cette délivrance, le 21 septembre, arriva une dépêche foudroyante du Tzar, qui condamnait la révolution rouméliote, défendait aux officiers russes de prendre part aux opérations militaires de l'armée bulgare et donnait ordre au général russe prince Cantacuzène de résigner le portefeuille de ministre de la guerre. En vain, le prince Alexandre essaya d'adoucir ces ordres du Tzar ; la colère de l'Empereur l'emporta sur toute autre considération. La rupture avec la Russie devenait donc inévitable. Malgré cela, n'étant plus possible de revenir en arrière, les Bulgares et leur Prince ne se laissèrent point intimider cette fois.

L'Assemblée ouvrit sa session le 23 septembre, acclama l'union avec la Roumélie, vota cinq millions pour mobiliser l'armée, et, en cas de guerre, dix autres millions ; et, en même temps, une pétition au

Tzar pour qu'il daignât reconnaître les faits accomplis, et permettre aux officiers russes de continuer à servir dans l'armée russe. Le Tzar se montra inexorable, pendant que les Bulgares trouvaient du côté du Sultan, le seul qui aurait eu le droit de se plaindre, non pas seulement de l'indulgence, mais une sorte de bonhomie rassurant que la Sublime Porte, non seulement ne ferait aucune invasion en Roumélie, mais qu'elle se trouvait disposée à accepter, à certaines conditions, l'union de la Roumélie et de la Bulgarie. Ainsi le Sultan lui-même semblait venger la Roumélie, la province qui avait le plus souffert avant et pendant la guerre russo-turque du mauvais traitement qu'elle avait subi par les Puissances au Congrès de Berlin, et ainsi s'en faire une amie dévouée, en même temps que la Russie, qui l'avait inutilement délivrée, se disposait à la sacrifier. La rapidité d'ailleurs des événements, avait surpris la Turquie à l'improviste; et le Sultan eut cette fois le bon esprit de faire bonne mine à mauvais jeu.

Mais il y avait d'autres ennemis à craindre, les Grecs qui commençaient à s'agiter pour leurs frères de la Thessalie, de la Macédoine et de la Roumélie, et les Serbes qui feraient bientôt à leur tour une invasion pour réclamer un agrandissement de territoire, à la charge de la Bulgarie. Les Puissances ont su tenir en échec la Grèce, mais n'ont pu empêcher la Serbie de déclarer la guerre aux Bulgares. Ceux-ci, cependant, quoiqu'entièrement abandonnés à leur sort, bravement conduits par leur jeune Prince qui fit preuve, en cette occasion, de vaillance, ont su prouver à la Russie qu'ils étaient dignes de cette indépendance qui lui avait coûté si cher.

L'agrandissement de la Principauté bulgare par

l'annexion de la Roumémie Orientale était venue troubler les projets et les rêves du Roi Milan auquel on avait laissé croire qu'il était prédestiné à reconstituer l'Empire serbe du Roi Douchan. Espérant alors, par un coup de main, surprendre les Bulgares dans leur propre capitale, à Sophia, pendant que l'armée se trouvait massée vers la frontière turque de la Roumémie, et sous prétexte que les Bulgares avaient violé le traité de Berlin, il entra brusquement, à la tête de son armée, en campagne, et au lieu de s'emparer de la Vieille Serbie restée sous la domination turque qui pouvait lui revenir de droit, il commit la grave imprudence de marcher contre Sophia. Peut-être, l'Autriche l'avait-elle, dans ses propres intérêts, engagée dans cette funeste aventure, que la Serbie devait payer trop cher.

Le Roi Milan comptait atteindre la capitale bulgare sans coup férir. Mais le prince Alexandre sut le prévenir. Malgré la situation grave dans laquelle se trouvait alors la Roumémie, où les Ambassadeurs des Puissances réunis à Constantinople avaient décidé contre les vœux de la population que l'on y rétablirait l'ancien régime avec un Gouverneur nommé par la Turquie, ne désespérant point du salut de la patrie, il lança rapidement tous ses régiments commandés par des jeunes officiers bulgares contre l'armée des frères slaves envahisseurs, pendant que le ministre de la guerre M. Nikiforoff faisait, en grande hâte, fortifier les points stratégiques les plus menacés, par où l'on avait d'avance deviné que les Serbes auraient essayé de forcer le passage.

Au moment de l'entrée en campagne, la Bulgarie ne pouvait opposer que 15,000 soldats, contre les 60,000 Serbes qui avaient passé la frontière. Ces braves devaient garder leur position et arrêter l'ennemi, jusqu'à ce

que le gros de l'armée bulgare, qui pouvait se monter, en tout, à 90,000 hommes, disposant de 150 canons, dont une cinquantaine de Krupp, pût se trouver en ligne de bataille. Toutes les péripéties de cette guerre intéressante qui fut héroïque pour les Bulgares, désastreuse pour la Serbie, ont été plusieurs fois exposées par les historiens militaires, et ce n'est pas ici le cas de les relever. On fit preuve de grande vigueur de part et d'autre ; mais la cause des Bulgares était aussi juste que l'attaque des Serbes encouragés par l'Autriche pouvait indigner ; l'enthousiasme des troupes commandées par le Prince Alexandre était au comble et leur bravoure ne se démentit un seul instant.

Les Bulgares ont raison d'être fiers de leur éclatante victoire de Slivnitza ; ils y avaient fait preuve non seulement de courage, mais de prudence, de résistance et de qualités stratégiques remarquables ; comme stratège et tacticien s'y distingua surtout le commandant Bendereff.

Au bon moment, les Bulgares fortifiés par l'arrivée de nouveaux secours, se trouvèrent en état de reprendre, à leur tour, l'offensive et poursuivre l'agresseur imprudent jusqu'à Pirot au delà la frontière serbe. À Pirot fut livrée une seconde bataille désastreuse pour les Serbes, qui, battus, firent leur retraite en désordre sur Nisch. Le Roi Milan avait reçu la leçon qu'il méritait, mais on a dû amèrement regretter que sa témérité ait coûté tant de sang, tant d'argent et tant de honte au pays, qui faillit être à son tour envahi et occupé par l'armée bulgare. « Ainsi, conclut M. Drandar, trop peu d'estime pour l'armée bulgare, une offensive trop indécise et trop molle, avec des troupes trop peu nombreuses, mal armées, peu instruites, des forces éparpillées d'un côté ; de l'autre, une

concentration rapide de toute l'armée bulgare, jeune, bien instruite, disciplinée par les officiers russes, armée des meilleurs engins connus, décidée à vaincre et à repousser une lâche agression, telles sont les causes qui amenèrent l'échec des Serbes et eussent pû coûter très cher au roi Milan et à son royaume si la diplomatie autrichienne n'était venue imposer un néfaste armistice à l'armée bulgare et l'arrêter dans sa marche victorieuse. »

La guerre serbo-bulgare fut glorieuse pour la Bulgarie, mais grâce à l'intervention prématurée de l'Autriche resta sans résultats pratiques pour la Bulgarie. Elle aurait pu, en poursuivant l'ennemi s'annexer le district de Pirot, habité en grande partie par des Bulgares; la paix qu'on lui imposa, la priva de tous les avantages réservés aux peuples victorieux. On aurait pu croire, au moins, que deux grands événements comme la révolution de la Roumélie et les victoires de Slivnitsa et de Pirot, qui augmentaient le territoire et le prestige de la Principauté eussent relevé l'autorité du Prince de Battenberg, en face de son peuple et de l'Europe entière; il n'en fût rien. Les embarras et les difficultés augmentèrent pour le jeune Prince victorieux.

Le Tzar s'était empressé de féliciter les officiers russes qui avaient si bien instruit les officiers bulgares que grâce à la discipline russe ils avaient conduit leurs troupes à la victoire; mais il ne pouvait pardonner au Prince Alexandre toutes ses incartades. L'abandon complet de la Russie en coûtait aux Bulgares. On ne tarda à convenir que la Russie libératrice était encore leur meilleur protectrice; on s'en aperçut pendant et après la guerre serbo-bulgare.

Mais, pour refaire la paix, un bouc expiatoire devenait nécessaire; ce bouc fut le Prince Alexandre.

Les Rouméliotes eux mêmes se repentaient déjà de leur choix ; dans leurs journaux, on lisait des déclarations insolentes comme celle-ci : « La source de tous les maux est dans le personne sacrée et inviolable que nous avons eu le malheur d'élire pour prince de la Bulgarie.... Celui qui débarrasserait la Bulgarie de la personne du Prince serait un grand patriote et un grand bienfaiteur pour les Bulgares. » Au fond, les ministres démocrates lui étaient fort peu attachés ; les anciens conseillers dévoués avaient été éloignés du Palais ; le Prince se trouvait maintenant plus que jamais isolé ; on avait eu soin d'ailleurs de le rendre de plus en plus impopulaire. Il avait cru s'attacher le peuple, en déclarant : « ceux qui sont contre Karavéloff sont contre moi » ; mais Karavéloff lui-même ne jouissait plus de la faveur du public, et c'est toujours dangereux pour un Prince régnant d'épouser la cause de l'un de ses ministres, destiné tôt ou tard à succomber devant la coalition des partis. Aussi, après les nouvelles élections qui ont suivi la guerre serbo-bulgare, certains journaux commencèrent à poser la question de la déchéance du Prince Alexandre.

Lorsque le même souverain qui s'était proclamé prince des deux Bulgaries accepta du Sultan le firman qui le nommait gouverneur général de la Roumélie Orientale, et par conséquent, fonctionnaire turc, on en fut rattristé en Bulgarie ; on trouvait que ce n'était pas la peine de faire une révolution pour si peu de chose. Les concessions onéreuses pour la Bulgarie faites par le Cabinet Karavéloff à la compagnie constructrice pour le rachat du chemin de fer Roustchouk-Varna, qui avait coûté près de 23 millions et que l'on s'obligeait maintenant, pour entrer dans les bonnes grâces de l'Angleterre, à payer 44 millions et 1/2 fu-

rent l'une des causes principales de la chute du ministère Karavéloff, l'opposition ayant été renforcée par la défection de M. Radoslávoff, qui s'était séparé de son collègue pour mener une campagne ouverte contre lui. La Convention pour le chemin de fer fut ratifiée à la Chambre grâce à l'appui donné par M. Stambouloff; mais l'opinion publique se récria. On en voulut au Prince, que le souvenir du coup d'état, et un certain mépris qu'il témoignait, dit-on, au peuple bulgare et aux officiers bulgares, faisaient presque haïr. Les fautes commises par le Prince à l'égard des officiers et surtout de Bendereff, le vainqueur de Slivinitza, furent sans doute, bien graves. Stambouloff lui-même avait déjà conspiré contre le Prince, qu'il appelait avec mépris « l'allemand » et auquel il reprochait de traiter la Bulgarie comme un fief qui lui appartenait.

Une démonstration militaire obligea le 21 août 1886 le prince Alexandre de Battenberg à signer son abdication et à quitter, par Rahovo, le sol bulgare, pour se rendre à Lemberg, en Autriche. Personne ne s'étonna de ce *Pronunciamiento*; M. Stoïloff, son ancien conseiller, avait abandonné « le Prince à sa destinée »; peu de ses anciens serviteurs le regrettaient; le peuple lui était étranger, et se plaignait seulement des ressentiments excités par le Prince en Russie contre lui, qui avaient été cause de l'abandon dans lequel la Russie laissait maintenant la Bulgarie.

En face des événements, M. Karavéloff dut se retirer, pour faire place à un gouvernement provisoire dont le métropolitte Clément fut nommé président. Le Gouvernement provisoire s'empessa d'exiger des troupes un nouveau serment; cette maladresse poussa une partie des troupes à faire une contre-révolution, en réclamant le retour du Prince.

La guerre civile allait éclater ; Monseigneur Clément, Zankoff et Groneff, pour l'empêcher, abandonnèrent le Gouvernement, en priant M. Karavéloff de reprendre son poste. Karavéloff s'y prêta, et travailla non pas autant pour rétablir le Prince indignement chassé que pour sauvegarder son honneur outragé. Le Prince ayant abdiqué, ne pouvait de lui-même revenir sur cet acte ; il fallait refaire une nouvelle élection, après laquelle le Prince aurait pu délibérer sur ce qu'il lui convenait de faire. Tout le monde avait plus ou moins tripoté dans la révolution qui avait amené l'expulsion du Prince ; mais la révolution échouée, personne ne voulait en prendre la responsabilité. En ce moment, le Président de l'Assemblée Stambouloff, impatient d'arriver à la première place, se mit à la tête d'un nouveau mouvement, en lançant le 23 août, une proclamation, contre le Gouvernement de M. Karavéloff, accusé d'avoir contraint le Prince à abdiquer, pour satisfaire les exigences des agents de la Russie. Cette proclamation effraya le Gouvernement provisoire, qui fit tous ses efforts pour ramener Stambouloff à ses vues et dans sa sphère d'action, en faisant briller devant lui le mirage de la régence. Mais Stambouloff voulait être seul à agir en faveur du Prince, auquel il télégraphiait pour le prier de revenir, en lui représentant que si quelques officiers à la solde de la Russie l'avait chassé, tout le peuple bulgare désirait son retour. Le Prince Alexandre crut de son devoir alors de payer de sa personne et de revenir à Sophia, ou, en attendant, Stambouloff avait eu soin de faire arriver des régiments fidèles au Prince et donnait ordre d'arrêter Monseigneur Clément et tous les membres du Gouvernement Provisoire. Le Prince rentra le 2 septembre à Sophia escorté par Stambouloff et les offi-

ciers supérieurs des régiments rouméliotes; il reprit sa place comme Prince nominal de Bulgarie; mais il ne tarda à reconnaître qu'il allait se donner un maître, et que ce maître deviendrait incommode. Il répugnait d'ailleurs à son honneur de devenir une sorte de Gordon pacha, le protégé des Anglais dans un pays arrosé par le sang des Russes; il était navré de la défection des meilleurs officiers bulgares, et il avait raison de se préoccuper d'un télégramme du Tzar où il était dit nettement : « Je ne puis approuver votre retour en Bulgarie, prévoyant les conséquences néfastes qu'il peut produire dans ce pays déjà si éprouvé. » Alors le Prince, après trois jours de séjour à Sophia, ayant mesuré toute l'étendue des difficultés que présentait la situation, il abdiqua cette fois, de son propre gré, avec dignité, annonçant son sacrifice volontaire par cette noble déclaration : « Ayant été convaincu de la triste vérité que notre départ de la Bulgarie facilitera le rétablissement de bonnes relations avec la Russie, et ayant reçu l'assurance du gouvernement de l'Empereur, que l'indépendance, la liberté et les droits de notre État resteront intacts et que personne, ne s'ingérera dans ses affaires intérieures, je déclare à mon pays que je renonce au trône bulgare. »

Sur ce manifeste, le Prince Alexandre I^{er} le 7 septembre 1886 quittait Sophia, accompagné par M. Stambouloff, ne laissant après lui que des regrets,¹ car après

¹ Nous empruntons à M. Drandar, ces données biographiques sur le premier prince de Bulgarie : « Alexandre de Battenberg, premier prince de Bulgarie était fils du prince Alexandre de Hesse-Darmstadt, qui avait épousé morganatiquement une comtesse polonaise, Julie de Bossak-Hauke, devenue à l'époque de son mariage princesse de Battenberg. Le Prince Alexandre naquit à Vérone, le 5 avril 1857. Il était le troisième

tout, c'est bien grâce à lui, à sa volonté, à son énergie que l'union de la Bulgarie s'est faite, et que la guerre serbo-bulgare qu'en suivit a eu une heureuse issue. Il fallait sacrifier quelqu'un au ressentiment de la Russie et il sut se sacrifier. S'il a commis des fautes, l'inexpérience de l'âge et l'absence de traditions gouvernementales dans le pays qu'il était appelé à régir, l'excusent. On ne doit, enfin, lui reprocher trop d'avoir désiré d'être un Prince indépendant et non pas un prince sujet. Pour ne pas avoir voulu tolérer un Prince, on a dû subir, pendant sept ans, un dictateur; le poutre innocent a été remplacé par le serpent qui devait faire grand ravage.

En quittant la Bulgarie, le Prince Alexandre de Battenberg laissait après lui une régence composée de

fil du prince de Hesse-Darmstadt. Ce fut à Petersbourg qu'il passa son enfance. Son oncle, le Tzar Alexandre II le fit élever avec le grand-duc héritier Nicolas et son second fils, qui devint plus tard Alexandre III. Dès sa jeunesse, Alexandre fut un cavalier de belle mine et d'agréables manières. Alexandre II l'aimait beaucoup. La faveur du Tzar explique comment le prince de Battenberg fut proposé par la Russie au choix de la première assemblée nationale constituante. Alexandre de Battenberg fut élu prince de Bulgarie le 29 avril 1879. Il régna jusqu'au 7 septembre 1886, jour de sa seconde abdication. Après son abdication, le prince Alexandre se retira auprès de son père au Château de Jugenheim près de Francfort, puis en Autriche, où, après plusieurs années de retraite, il prit du service dans l'armée impériale, d'abord avec le grade de colonel, puis avec celui de général. Il avait à cette époque le nom de comte de Hartenau. À trente-trois ans, renonçant pour toujours aux choses de la politique, Alexandre de Battenberg épousa une cantatrice, modemoiselle Losinger. Cette union, dans laquelle Alexandre voulait cacher sa vie et trouver le bonheur, fut brisée soudainement au bout de trois ans. Le prince Alexandre mourut à Graz, le 17 novembre 1893, à l'âge de 36 ans. Ses dépouilles mortelles furent transportées à Sophia. »

Stambouloff, de son beau-frère Moutkouroff et de Karavéloff, avec le président du conseil des ministres, M. Radoslávoff, actuel ministre de l'intérieur. Le général Kaulbars russe arriva alors en Bulgarie, pour proposer, à la Régence, au nom du Tzar, l'amnistie pour tous ceux qui avaient participé à la révolution du 21 août contre Battenberg; la levée de l'état de siège et l'ajournement des élections; la Grande Assemblée se convoqua le 22 novembre à Tirnovo; Karavéloff envoya alors ses démission comme régent; la Grande Assemblée élut comme prince de Bulgarie le Prince Valdemar de Danemarck, en prévoyant d'avance qu'il aurait refusé, ainsi qu'il fit.

Ainsi le parti allemand pouvait gagner du temps pour remplacer le prince de Battenberg par un autre prince allemand.

Dans les élections pour la Grande Assemblée le mot d'ordre soufflé par Stambouloff et Radoslávoff avait été : *La Bulgarie aux Bulgares*; mais au fond, on penchait vers l'Autriche, et on s'appuyait à l'étranger sur elle; à l'intérieur, pour faire passer la volonté du pays on eut souvent recours à l'emploi du bâton, on emprisonna beaucoup de monde, on confisqua des biens, on exila, on condamna à mort; les Russophiles avoués étaient poursuivis sans miséricorde. Parmi les citoyens emprisonnés et fouettés de Roustchouk par ordre du préfet Mantoff, se trouvaient les députés Théodoroff et Goubédelnikoff. Où des révoltes éclataient, la punition était soudaine et sanglante. Tout le pays était en proie à la terreur. Le préfet Mantoff devenait lui même à l'occasion bourreau; on le vit battre de ses propres mains des officiers, entr'autres, Panoff, l'un des héros de Slivnitza. Les fusillés furent sans nombre. Le journal *La Jeune Bulgarie* racontait

aussi, entr'autres horreurs, que Karavéloff lui-même, l'ancien président du Conseil des Ministres, arrêté le 3 mars, avec l'ex ministre de la guerre M. Nikiforoff avait été emprisonné à Sophia et enfermé dans la prison des femmes par le major Panitza. « Karavéloff, écrit M. Drandar, fut dépouillé de ses vêtements et, une fois nu, flagellé. Il reçut cinquante-trois coups de fouet et tomba deux fois en défaillance. Chaque fois, on arrosait d'eau son corps et les coups de fouet recommençaient. Le supplice se termina par quelques coups que le major Panitza appliqua lui-même sur la tête de Karavéloff. Citoyen bulgare, nous voudrions flétrir Stambouloff et ses suppôts de toute notre colère indignée et méprisante pour de pareils crimes; mais il faut nous rappeler que Karavéloff avait fait fouetter par ses « gourdins », presque jusqu'à le tuer, l'ancien ministre Bourmoff, près de Plovdiv. Les cruautés de l'un n'excusent pas celles de l'autre et ce sont les mœurs barbares d'un certain nombre de politiciens chez nous, qu'il nous faut maudire et dénoncer à l'indignation des peuples civilisés. »

M. Drandar a raison de s'indigner contre de pareils procédés; moins, cependant, de les dénoncer, comme Bulgare, à l'étranger, au lieu de les voiler. Mais ce dont on peut s'étonner c'est que dans ses livres, il se montre si systématiquement malveillant contre les Stoïloff et les Grécoff, hommes beaucoup plus civilisés, dont les sentiments sont bien plus doux et qui n'ont à se reprocher aucun de ces crimes qui crient vengeance? La violence est bien souvent un signe de faiblesse plutôt que de force; la culture humanise; et les Bulgares qui ont reçu une éducation littéraire comme les Stoïloff, les Grécoff, les Guéchoff, les Vazoff, les Vélitchkoff et quelque autres esprits

d'élite, dignes de la renaissance bulgare, sont bien faits pour faire oublier les actes barbares qui ont souillé les années les plus violentes du gouvernement bulgare, que l'on voudrait pouvoir supprimer non pas seulement de l'histoire de la Bulgarie, mais de l'histoire de l'humanité.

Ce n'est qu'un chef barbare qui pouvait, au commencement de sa dictature, faire insérer, comme Étienne Stambouloff, dans son journal qui osait s'appeler *Svoboda* (Liberté) ces lignes brutales : « Nous ne quitterons pas le pouvoir ; et, si nous cédonc une fois, ce ne sera qu'en passant au-dessus de vos cadavres. » Le Premier Régent avait grande envie d'imiter le premier Consul et de fonder une dynastie bulgare qui commencerait de lui ; n'ayant pu trouver dans ses propres collègues ni dans ses ministres des compères complaisants, il fit tout son possible pour prolonger les termes de sa régence et de retarder la réélection d'un nouveau Prince étranger en Bulgarie. Mais les ministres Radoslavoff et Nicolaïeff sachant bien où le premier Régent visait, avaient hâte d'en finir avec sa dictature.

La couronne bulgare fut offerte en vain successivement au Duc de Cumberland, au duc de Leuchtemberg, au Prince Vogoridis, au Roi Charles de Roumanie, qui avait contribué avec les Russes, à la délivrance de la Bulgarie ; tous refusèrent ; enfin la candidature du Prince Ferdinand de Cobourg fut posée. Ce fut alors que M.M. Grécoff, Stoïloff et Kalcheff firent un voyage en Europe pour préparer un terrain favorable au nouveau candidat ; et, enfin, M. Stoïloff resta seul, pendant quelques mois, à Vienne, pour faire des ouvertures au Prince Ferdinand et enfin le persuader à accepter la couronne Bulgare.

Stambouloff ayant compris qu'on ne voulait point de lui comme Prince, il s'avisa qu'il valait mieux se faire lui-même grand électeur du souverain que la nouvelle Assemblée aurait proclamé, pour le servir, en dictateur, comme premier ministre. « Riche et intelligent, écrit M. Drandar, apparenté à toutes les familles régnantes d'Europe, petit fils de Luis-Philippe par sa mère, la remarquable Princesse Clémentine d'Orléans, Ferdinand de Cobourg ne pouvait qu'accepter avec une joie virile une élection qui devait lui permettre de remplir une destinée vraiment digne de lui et de ses ancêtres, au lieu de vieillir dans l'oisiveté studieuse de son château d'Ebenthal. Le Prince fut élu le 7 juillet 1887 à l'unanimité » ; le 14 août le Prince heureux et vivement acclamé entra en Bulgarie.

Le Régent Stambouloff devint premier Ministre du Prince Ferdinand. Le règne tyrannique de Stambouloff continua alors sous une autre forme, avec l'avantage qu'une partie de ses actes était couverte par la personne auguste du Prince. L'ancien premier Ministre Radoslavoff passa à l'opposition et fonda successivement deux journaux, la *Narodni Prava* (*Droit du peuple*), et le *Svobodno Slovo* (*Parole libre*), organe de la coalition constitutionnelle, qui devaient désigner Stambouloff à la haine et au mépris du Prince et du peuple. Dans ce dernier journal, il avait comme collaborateur formidable son collègue actuel au ministère, M. Natchovitch ; et ce journal, quoique poursuivi, fut cause principal de la chute de Stambouloff, que le Prince avait dû subir, mais en le détestant tout autant que son peuple.

Stambouloff avait des moyens très expéditifs pour se débarrasser de ses ennemis ; pendant son ministère

un nombre considérable de Bulgares ont disparu mystérieusement; et l'opinion publique, à la nouvelle de chaque meurtre, tenait les yeux fixés sur Stambouloff, ce bandit sanguinaire devenu dictateur de son pays. Stambouloff avait inauguré le règne de la terreur; devrait-on soupçonner que le Prince lui-même qui supporta pendant sept ans la domination d'un pareil monstre, se trouvait paralysé et presque anéanti par le regard meurtrier du basilisc? Par des complaisances envers le Prince, au sujet d'un article de la Constitution qui concernait la religion de l'héritier, ou bien, en l'effrayant par des spectres et des revenants, Stambouloff pouvait croire qu'il tenait dans ses mains le nouveau Prince Régnant; mais le Prince Ferdinand savait ce que les impatiences avaient coûté à son prédécesseur; et il sut être patient; il devait sans doute, trouver bien longue la tyrannie de son premier ministre, mais il ne doutait pas qu'un jour ou l'autre Stambouloff se serait démolì lui-même sous le poids de l'exécration de tout le peuple bulgare. À la fin, Stambouloff essaya d'intimider le Prince, en portant plainte contre lui, et en donnant ses démissions; il croyait que le Prince lui céderait « mais le Prince, écrit M. Drandar, avait pris le parti qu'exigeaient de lui le souci de son honneur et le bien de la Bulgarie. La démission fut acceptée et Stambouloff, homme sinistre, tomba sous le poids de ses crimes. Toute la Bulgarie célébra cette chute comme une délivrance. Les bouches, baillonnées depuis longtemps, s'ouvrirent pour remercier le prince Ferdinand d'avoir mis fin au fléau de la tyrannie. »

M. Grécoff fut chargé de la formation d'un nouveau cabinet, où devaient entrer M.M. Stoïloff, Guéchoff et Natchovitch; mais Stoïloff et Natchovitch craignant le retour de Stambouloff, eurent le bon

sens de refuser. Stambouloff organisa des démonstrations en sa faveur pour en imposer au Prince. Ces démonstrations échouèrent, en provoquant des manifestations contraires aux cris de : « *A bas Stambouloff! A bas le tyran! Vive le Prince!* »

Après huit ans de domination violente, Stambouloff quittait le pouvoir, detesté de tout le monde, mais riche à millions; seulement il ne devait pas jouir longtemps de cette fortune; le meurtrier devait le 15 juillet de l'année 1896 tomber lui-même sous la main d'un assassin, dont on ignore encore le nom.¹

¹ Voici la biographie du Dictateur, telle que M. Drandar l'a résumée dans son livre : *Les Événements politiques en Bulgarie* depuis 1876 jusqu'à nos jours, Bruxelles, Paris, 1896 : « Stambouloff naquit en 1854, à Tirnovo, ancien berceau de la nationalité bulgare, vrai nid d'aigles situé sur un rocher aride, au milieu d'un défilé inaccessible. Son père était aubergiste à Tirnovo. Le métier ne rapportant pas de quoi nourrir la famille, il quitta l'auberge et se fit courtier; Stephan, son fils, reçut l'instruction primaire à l'école de Tirnovo, où il ne se distingua jamais de ses condisciples.

« On réussit cependant à le faire envoyer au séminaire d'Odessas, où il devait être instruit aux frais des Russes. Stephan, indiscipliné et fantasque, fut chassé du séminaire après deux années de séjour, pendant lesquelles il s'occupa plus de nihilisme que de ses études. Au moment de son retour, les Bulgares s'apprêtèrent à l'insurrection. Pendant les années 1875-76, toute la jeunesse bulgare vivait dans une atmosphère de conspirations et d'attente.

« Quelques prises d'armes isolées précédèrent l'insurrection de 1876, si impitoyablement écrasée par les Turcs. Stambouloff, presque adolescent, s'était jeté avec ardeur dans les premiers mouvements populaires : mais, quand la guerre russo-turque éclata et que les armées du Tzar eurent passé le Danube, au lieu de prendre un fusil, comme beaucoup de ses compatriotes, Stambouloff préféra exploiter les soldats libérateurs, et il devint vivandier en compagnie d'un certain Montcheff. Après la conclusion du traité de Santo Stefano, le jeune Stambouloff fut nommé par la ville de Tirnovo pour aller porter au grand-duc

Le vrai régime constitutionnel du Prince Ferdinand n'a commencé qu'avec la chute du dictateur

Nicolas les sentiments de reconnaissance que Tirnovo et toute la Bulgarie ressentait à ce moment où la patrie venait d'être délivrée d'un joug de cinq siècles. Le jeune Stambouloff, doué naturellement du talent oratoire, prononça un discours ravissant. Puis, à l'occasion du départ du Prince Dondoukoff pour la Russie, il parla encore, et si bien que le Prince, ému jusqu'aux larmes, embrassa le jeune orateur. Il occupa ensuite pendant quelques mois un emploi insignifiant au ministère de l'intérieur. En 1880, il était un pauvre avocat ; après sa dictature, le fils du cabaretier avait placé des millions dans les banques autrichiennes et anglaises, et était propriétaire de plusieurs maisons et de nombreux terrains à Sophia et d'immenses domaines à Deli-Orman et à Bourgas. Voilà, conclut M. Drandar, quelle fortune on peut acquérir en 8 ans de dictature ! Et, en effet une personne qui a été très-intime avec Stambouloff (M. Vassilief) nous a raconté que pendant toute la durée de son influence politique il ne rendit jamais à personne un service de quelque ordre qu'il fut sans en tirer un certain profit personnel. Il était de plus associé clandestin dans toutes les grandes entreprises qu'il faisait approuver au conseil des ministres. Stambouloff despote, cruel, adultère, cupide, eut donc en partage tous les vices des âmes humaines les plus basses avec quelques-uns des dons qui font l'homme d'état. » Voici, maintenant, en quels termes, M. Drandar a rapporté la scène tragique de l'assassinat de l'ex-dictateur : « Le lundi 15 juillet, vers les 4 heures de l'après midi, Stambouloff et Petkoff, accompagnés de Gountcho (le garde-corps de Stambouloff), s'étaient rendus à l'Union-Club. A 7 heures 3/4, ils en sortirent et montèrent dans une voiture de place pour rentrer au domicile de Stambouloff, qui était situé dans la même rue Rakovsky, où se trouve aussi l'Union-Club. Ils étaient arrivés près de Smetna-Palata (établissement du contrôle général), quand tout à coup retentit un coup de pistolet, auquel répond un coup de revolver tiré par Gountcho. Le cocher arrête aussitôt les chevaux et trois hommes inconnus, armés de yatagans, se jettent sur Stambouloff. Ils le frappent à la tête et aux mains que Stambouloff tendait en avant pour se préserver. Gountcho fait feu contre les assassins et court à leur poursuite. Stambouloff tombe sur place dans une mare de sang. Toute

Stambouloff et l'avènement du premier ministre Stoïloff. Alors seulement le Prince et le pays ont commencé à respirer; et depuis le 30 mai 1894 seulement on a aussi commencé à renouer des relations, si non cordiales, au moins possibles avec la Russie. Stoïloff était animé par un esprit conciliant; sans être russo-phile enragé, il comprenait très bien que la Bulgarie ne pourrait sans préjugé se tenir plus longtemps brouillée avec la grande puissance à laquelle devait son existence politique. Sans se jeter dans les bras de la Russie, il a, petit à petit, amené cette grande puissance à regarder de nouveau avec bienveillance sa grande protégée et à la soutenir dans ses efforts pour se relever de toutes les adversités qui l'avait jusqu'alors poursuivie. L'œuvre de M. Stoïloff n'était ni bruyant, ni éclatante, comme celle de Stambouloff, ce personnage du Bas Empire, fait pour des grands coups de théâtre, mais pas pour civiliser son pays et lui attirer des sympathies. M. Stoïloff a travaillé en silence à inspirer la confiance de l'Europe dans une Bulgarie qui allait se purifier et s'humaniser. Le régime sauvage avait cessé; et les cinq années de gouvernement de M. Stoïloff ont délivré le pays des grandes convulsions que menaçait de le suffoquer; l'histoire saura lui tenir compte de son passage au gouvernement de la Bulgarie, qu'il a calmée, à dépit d'un reste de pré-

cette scène ne dura que quelques instants. Les blessures de Stambouloff étaient atroces et la fureur de ses meurtriers avait été terrible. Stambouloff, tout ensanglanté, fut transporté chez lui. Les médecins, aussitôt appelés, furent d'avis que les deux mains de la victime étaient hachées au point qu'il fallait les amputer. L'opération fut faite le soir même. Tous les secours de l'art furent vains et, après trois jours d'horribles souffrances, Stambouloff expira. »

ventions contre les radicaux, tels que Zankoff, Karavelloff, Toutcheff, Radoslavoff, qui lui ont fait quelque tort. Certes, les torts ne sont d'un seul côté, et si on peut faire un reproche aux hommes politiques bulgares c'est d'oublier trop vite les fautes qu'ils ont eux mêmes commises pour relever les fautes de leurs adversaires, auxquels ils se montrent implacables. L'idée seule d'obtenir ou de maintenir le pouvoir semble tracer généralement la ligne de conduite à suivre, aux hommes politiques bulgares; un peu plus de tolérance, de charité, de justice, un peu plus de bienveillance et d'idéalité dans les hommes de gouvernement et dans leurs oppositeurs qui aspirent au pouvoir, tranquilliserait le pays et permettrait un progrès plus constant et plus rapide. Mais il est rare qu'on place les intérêts souverains du pays au dessus des intérêts individuels, et que les principes planent sur les passions du moment. Ceci est le défaut capital de presque tous les hommes politiques bulgares, et tant que dans l'éducation publique n'entre un autre esprit de conduite civique, la Bulgarie restera toujours menacée de quelque trouble. M. Stoiloff, par sa modération, a introduit au gouvernement des procédés que tout homme civilisé doit approuver; et son exemple a peut être servi à son successeur, lequel, avec des sympathies moins accentuées, peut-être, pour la Russie, au fond continue à la présidence du conseil des ministres et dans son ministère, dans la même voie que M. Stoiloff, après les sillons sanglants tracés par Stambouloff, lui avait indiquée. Mais, quoique l'un et l'autre de ces chefs politiques soient exempts de ces duretés qui ont caractérisé l'action d'un grand nombre de leurs adversaires, et même de leurs collègues d'un jour, qui le lendemain pouvaient devenir leurs ennemis les plus achar-

nés, on doit souhaiter qu'ils idéalisent de plus en plus leur action pour la rendre conforme à des principes élevés, autour desquels tous les esprits bien pensants du pays puissent se rallier. À ce propos, je ne trouve que trop justes les remarques que faisait M. Drandar sur le jeu politique qui se fait depuis vingt ans en Bulgarie : « Un observateur impartial, dit-il, qui aurait suivi le développement des affaires et la suite des événements dans la principauté de Bulgarie, depuis son origine, et qui aurait noté les faits et gestes des hommes politiques qui ont gouverné le pays, ne pourrait aboutir qu'à cette triste conclusion : la politique bulgare est faite des surprises du kaléidoscope. La preuve c'est, que de tous les ministres qui se sont succédés au pouvoir, pas un n'est tombé sur une question de principe ; tous ont succombé sous le poids de leurs inconséquences, et de leurs fautes. De plus, on ne vit jamais en Bulgarie les ministres tombés rester unis dans la défaite et diriger contre leurs successeurs une opposition de principes. C'est principalement pour cette raison qu'il n'y a pas encore en Bulgarie un parti d'opposition véritable qui, en critiquant le gouvernement et en défendant son programme, puisse rendre de réels services au pays tout entier. C'est là une situation très fâcheuse mais incontestable. D'ailleurs, on ne vit jamais un ministre tombé prendre une attitude digne des hautes fonctions qu'il a occupées et attendre dans l'opposition que son heureux adversaire montre par ses actes les erreurs de son programme, et les faiblesses de sa politique. Dès qu'ils sont tombés, les ministres d'hier se lancent comme une meute sur les ministres d'aujourd'hui, sans interroger leur conscience sur la moralité et la légalité des moyens qu'ils comptent employer pour vaincre leurs adversaires et

remonter à leur tour au pouvoir. C'est la même anarchie parlementaire, les mêmes divisions intérieures que présentent aussi la Serbie et la Grèce, et qui, il y a cinq siècles, permirent aux Osmanlis de se rendre maîtres de la péninsule des Balkans. »

La connaissance de ces conditions politiques du pays qu'il régit est, sans aucun doute, en dehors du tempérament et de l'éducation reçue, la cause principale de la réserve du Prince Ferdinand à l'égard de ses ministres, dont il apprécie bien certainement les services, les talents et les mérites, mais qu'il se garde de suivre dans aucun de leurs tripotages, et de leurs échaffourées. Le Prince sait très bien que le pivot autour duquel doit tourner toute la vie politique bulgare est la fermeté, avec laquelle il résiste aux accidents de la journée, et aux passions violentes des partis. Il attend donc, avec calme, que les orages s'apaisent, bien certain que, s'il ne se donne lui-même trop de mouvement, on le cherchera toujours à sa place et on sera content de l'y retrouver ; mais, pour cette même raison, il doit préférer d'avoir près de lui comme ministres les hommes plus calmes, comme les Stoïloff et les Grécoff, des équilibristes prudents et adroits qui ne compromettent jamais excessivement le pays, en l'entraînant à des aventures risquées, à des brusques ruptures, à des animadversions violentes et haineuses.

Le ministère Stoïloff, qui a duré près de cinq années a eu le mérite d'amener un peu plus de calme dans la vie politique étrangère, de rétablir des rapports convenables avec la Turquie et avec la Russie sans heurter aucune autre puissance ; et le ministère Grécoff profite maintenant de la situation relativement avantageuse que la sagesse de son prédécesseur lui avait laissée. Seulement, à cause des éléments qui font

partie du nouveau ministère, l'orientation de la politique bulgare actuelle semble pencher plutôt du côté de l'Occident que du côté de l'Orient; mais, on avait craint quelque chose de pire, à l'apparition du nouveau ministère; et il faut féliciter le président Grécoff de n'avoir permis aux ennemis de la Russie de se faire de trop grandes illusions sur sa ligne de conduite vis-à-vis du peuple libérateur.

Le Prince, d'ailleurs, par le sacrifice de son fils à l'église orthodoxe et par son dernier voyage en Russie, d'où il était revenu avec la persuasion que la bienveillance du Tzar ne serait plus manquée à la Principauté bulgare, avait mis une fin à cette tension pénible qui semblait, à un moment donné, dans les dernières années du règne de Battenberg et pendant la dictature de Stambouloff, menacer une rupture irréparable. Les démonstrations enthousiastes dont le métropolitain monseigneur Clément avait été l'objet pendant sa marche triomphale du couvent de Glogène, où il avait été enfermé par Stambouloff, pour se rendre à la ville métropole de Tirnovo, avaient, sans aucun doute, persuadé le Prince de l'attachement du peuple bulgare à l'orthodoxie et préparé son esprit à ce coup d'éclat qui devait être l'apostasie du petit héritier Boris de la foi de ses ancêtres pour entrer au sein de l'église orthodoxe; mais j'ai déjà dit que les Bulgares n'ont pas apprécié eux-mêmes toute la portée du sacrifice de leur souverain; de manière qu'on a pu croire que le Prince avait fait un sacrifice inutile. Mais l'amélioration soudaine des relations avec la Russie et les avantages qu'on ne tarda à en ressentir bientôt, déssilla les yeux de la majorité et on sut un peu plus de gré au Prince Ferdinand, qui avait troublé sa conscience de catholique, pour rendre un grand service à son pays.

C'est, en cette occasion, que le prince Nicolas du Montenegro, en véritable slave orthodoxe, adressait au souverain bulgare cet affectueux télégramme : « Reçois, mon cher frère, mes sincères félicitations à l'occasion de l'entrée de ton cher fils, le prince de Tirnovo, dans le sein de notre sainte Église orthodoxe et de notre unité slave. Mon peuple bien-aimé partage fraternellement la joie d'aujourd'hui du peuple bulgare. Vive le Parrain S. M. Nicolas II ! Vive toi, mon cher frère ! Vive le fraternel peuple bulgare ! » Et, à ce propos, M. Drandar, habituellement d'une grande sévérité, souvent injuste à l'égard de M. Stoïloff, lui rend pleine justice, en écrivant :

« Dans ces grands événements historiques, le président du Conseil, Doct. Stoïloff, a joué un rôle brillant. Il a le droit d'être fier de son succès et sa politique d'aujourd'hui efface de toutes les mémoires les fautes d'autrefois. » À la bonne heure !

Les causes qui ont fait tomber d'une manière inopinée le cabinet de M. Stoïloff, au commencement de cette année ne sont pas bien claires ; mais, puisque, jusqu'à présent, à l'exception d'un peu moins d'enthousiasme pour la Russie, la politique de M. Grécoff et de ses collègues ne semble différer essentiellement de celle de son prédécesseur, il n'y a eu un grand inconvénient à un changement. De temps en temps, les hommes de gouvernement ont besoin de repos pour faire leur examen de conscience et se retremper ; les nouveaux ministres font presque toujours bien ; leur activité est fiévreuse ; dans le désir de montrer qu'ils feront mieux, ils étalent toutes leurs énergies, à la foi ; le désir de la louange et de la popularité, et le plaisir malin de dépasser leurs adversaires de la veille, en font des serviteurs zélés du pays ; un proverbe vul-

gaire dit qu'il faut un nouveau balai pour bien balayer. Tant que ce balai est nouveau, il faut que les ministres tombés qui passent à l'opposition regardent bien attentivement comment il fait son service, pour constater les défauts de leur propre œuvre lorsque, en dernier lieu, ils la poursuivait d'une manière molle et insouciant; le jour viendra où les nouveaux ministres, à leur tour, se fatigueront et auront des défaillances; c'est alors que l'opposition pourra se redresser et attaquer ses adversaires, après s'être donné une nouvelle discipline, avoir médité en silence, établi un nouveau programme d'action et repris les forces nécessaires pour une lutte et pour une activité féconde.

Nous écrivons ces dernière lignes à la veille des nouvelles élections générales, qui vont avoir lieu en Bulgarie.

M. Stoïloff se trouve maintenant à la tête du parti qui s'appelle *national*; M. Karavéloff, M. Daneff, M. Zankoff et les Zankovistes, tous les chefs de parti se donnent beaucoup de mouvement pour assurer des élections en leur faveur; on a compté jusqu'à huit groupes parlementaires en Bulgarie; et il est difficile de faire des présages sur le résultat probable des prochaines élections. De son côté le gouvernement, présidé par M. Grékoff, dans ses discours, dans ses tournées, a soin de rassurer le pays que les élections seront libres, que la police ne doit s'en mêler. Une circulaire aux préfets du ministre de l'intérieur, M. le Dr V. Radoslavoff, à la date du 22 mars donnait, entr'autres, ces instructions: « Ayez toujours en vue que le gouvernement tient à ce qu'il soit donné *pleine liberté* à la population, pour qu'elle puisse élire celui qu'elle veut; c'est pourquoi la police ne doit, en aucune façon, s'im-

miscer dans les élections. Son rôle est clairement déterminé par la Loi. Le fonctionnaire de police qui aura violé la Loi, sera, sans préjudice de la peine qui lui sera appliquée par voie judiciaire, destitué de ses fonctions. » Mais on a soin d'ajouter « Attendu que sous le régime de la nouvelle Loi Électorale, c'est la première fois qu'ont lieu des élections générales, il est possible que des malentendus se produisent, et qu'il surgisse quelques questions nouvelles et non-prévues par elle en ce qui touche son application. En pareil cas, vous devez demander au ministère des instructions par voie télégraphique. »

Ceci aurait pu, sous un régime comme celui qui avait été inauguré en Bulgarie par Stambouloff laisser une grande porte ouverte à l'arbitraire. Mais, je le répète, le Prince, délivré du Dictateur, et M. Stoïloff, ont introduit dans le gouvernement bulgare des procédés plus réguliers et plus discrets, le même système modéré de gouvernement semble avoir été adopté par le nouveau ministère, et il y a donc lieu d'espérer que la période des convulsions violentes sera close à jamais pour la Bulgarie.

TROISIÈME CHAPITRE

Industries, Commerce et finances bulgares

L'industrie principale de la Bulgarie est, sans aucun doute, l'agriculture; les ressources agricoles du pays sont immenses; seulement le travail de l'homme ne répond pas encore assez à la richesse du sol.

Les outils de l'industrie sont presque partout les plus élémentaires; on cultive la terre d'après l'ancien système; dans un nombre assez restreint de propriétés on s'est donné la peine d'introduire des améliorations et les nouvelles machines qui ont fait avancer si vite l'agriculture dans plusieurs autres pays de l'Europe à commencer par la Roumanie voisine. Le paysan bulgare est assez indolent et n'accepte volontiers les innovations; où il y a dépense ou un peu plus de fatigue, il se refuse de suivre le nouveau système. En plusieurs départements, les paysans ont fait acte de mauvaise volonté en délaissant les nouvelles charrues un peu plus solides que leurs petits engins, sous prétexte

qu'elles fatiguaient trop leurs bêtes. Le Bulgare aime assez son bétail ; mais, en général, il ne fait presque rien pour améliorer les races ; dans l'élevage aussi, il ne fait que suivre la routine ; on note cependant, dans quelques départements, une amélioration de la race chevaline.

Les cultures les plus fréquentes, en dehors du blé, du maïs, et des pâturages, sont la vigne, le tabac, le mûrier ; avec plus du soin, on pourrait aisément dans chaque propriété, doubler ou tripler le revenu ; mais la négligence et l'insouciance de cultivateur, à laquelle, malgré l'institution des écoles agraires, s'ajoute encore beaucoup d'ignorance, empêchent pour le moment un progrès plus rapide. Si en Bulgarie on se passionnait un peu moins pour la politique, et on montrait davantage l'amour de la patrie, en cultivant mieux, en caressant le sol bulgare, la prospérité de la Bulgarie deviendrait bientôt enviable.

Presque partout on doit regretter que le développement des industries agricoles soit retardé par l'obstination avec laquelle le paysan et le cultivateur bulgares restent attachés aux systèmes le plus primitifs.

Où on a commencé à labourer la terre par de nouvelles charrues et autres instruments du nouveau système, comme par exemple, dans l'arrondissement de Vratza, on note un progrès sensible.

C'est pourquoi la culture des céréales, la viticulture, la sériciculture et l'apiculture y prospère ; on pourrait encore développer davantage la culture du tabac, ainsi qu'y améliorer les races dans l'élevage du bétail. Le gouvernement bulgare a pris un peu partout des mesures excellentes pour que l'on exploite mieux certains pâturages, pour qu'on élève le bétail

d'une manière plus intelligente, pour qu'on soigne davantage les forêts, pour qu'on plante des mûriers, et que l'on ne se contente pas seulement d'avoir des raisins, mais que l'on fabrique mieux le vin ; et il faut espérer qu'en surveillant sans cesse ce qui se fait à la campagne, celle-ci devienne plus brillante et plus productive. Mais il faudra, en attendant, que l'on moralise davantage dans les écoles la jeunesse, pour en doubler l'ardeur au travail, et lui faire aimer et soigner davantage ce sol, qui doit non pas seulement l'enrichir, mais l'ennobler. La culture intelligente de l'arbre prépare celle de l'homme ; où l'agriculture prospère la dignité de l'homme s'augmente.

Pour le moment, le cultivateur bulgare ne se donne guère de la peine à planter des arbres : il veut que chaque année lui apporte son fruit ; et ce qui exige le soin de plusieurs années le fatigue et l'impatiente. Il faudra donc enseigner cette patience au paysan bulgare, en le persuadant que chaque arbre qu'il plante est un bienfait qu'il laisse en héritage à son enfant ; on encourage en même temps l'agriculture ; et puisque, en attendant les jardins potagers et fruitiers sont tout à fait négligés en Bulgarie, on devrait recommander à chaque paysan, à chaque propriétaire de campagne d'en planter et d'en soigner un autour de sa maison ; c'est une manière d'école pour la famille.

Presque partout on constate, d'ailleurs, les mêmes conditions agricoles : sol généralement fertile, négligence de culture.

Certains départements ont des cultures spéciales florissantes ; celui, par exemple de Stara-Zagora, en particulier, l'arrondissement de Nova-Zagora qui surpasse tous les autres pour la quantité et qualité de tabac qu'il produit ; en 1894, il y avait neuf fabri-

ques de tabac dans tout le département, et elles ont travaillé 79,463 kilogrammes de tabac; trois de ces fabriques sont à Kazanlik, dont la vallée de Toundja a pris aussi le nom de vallée des roses, à cause de ces véritables champs de roses, dont on tire la fameuse essence qui se vend si cher à Constantinople et en tout l'Orient.¹ La culture de la rose pour en tirer l'essence se fait aussi dans le département de Philippopoli. Voici, d'après les renseignements que nous fournit M. Durastel, les résultats de la production de cette industrie en 1890 et en 1891 : « La superficie occupée par les champs de roses en 1891 était de 10,816 décares. On a récolté en 1890, 3,044,412 kilogrammes de fleurs de roses, dont on a extrait 162,460 mouskals d'essence. En 1891, la récolte des fleurs de roses s'élevait à 2,393,738 kilogrammes et celle de l'essence à 140,942 mouskals. C'est l'arrondissement de Karlowo qui tient la première place, car il a fourni 111,724 mouskals d'essence;

¹ Voici d'après la statistique que nous fournit M. Durastel dans son *Annuaire international de la Bulgarie* de l'année 1898 le relevé détaillé de cette branche curieuse et intéressante de l'industrie et de la culture bulgare : « Dans l'arrondissement de Kazanlyk, en 1893, un décare de champ de roses a produit en moyenne 303 kilogr. de fleurs, dont le prix moyen sur place était de 23 stot. le kilogr. En 1894 on a obtenu en moyenne 264 kilogr. par décare; le prix moyen était de 27 stot. et, en 1895, 244 kilogr. par décare et au prix de 40 stot. le kilogr. En 1893-1894 pour 1 mouskal d'essence de rose il a fallu 16 kilogr. 666 gr. de fleurs, et, en 1895, 12 kilogr. 820 gr.

Le prix de l'essence sur place était, en 1893, à 6 levs le mouskal, en 1894 à 6,60 et en 1895 6,50 et au-dessus. Les nouvelles plantations de champs de roses s'élevait à 15 0/0 de leur superficie en général. Le seul arrondissement de Kazanlik a produit en 1893, pour 1 million et 35,000 francs, d'essence de roses, en 1894, pour 975,000 francs, en 1895 pour 1 million et 170,000 francs.

vient ensuite celui de Serneno-Gora avec 44,289 mouskals, après celui de Ovtché-Helm avec 5370 mouskals, ensuite celui de Philippopoli avec 862 mouskals, celui de Konousch 170 mouskals, et enfin celui de Roupchos avec 145 mouskals. »

Dans les arrondissements de Philippopoli, Konousch et Serneno-Gora on cultive aussi le riz, et cette riche culture est en croissance. Le département de Philippopoli est, en outre, l'un des plus riches en fabriques, et où un plus grand nombre de familles tire aussi la subsistance de l'élevage du bétail; cette province est donc, sous tous les rapports, privilégiée.

Les céréales abondent et la vigne prospère dans le département de Plevna, malgré l'invasion du phylloxéra, qui a quelque peu découragé les viticulteurs, et la culture de la vigne y est en progrès. Sur l'élevage dans l'arrondissement de Plevna la statistique nous fournit, en outre, des données fort satisfaisantes; en 1895, on y comptait 13,363 chevaux, 1266 ânes, 14,577 buffles, 39,959 bœufs ou vaches, ou veaux, 226,734 moutons, 19,858 chèvres, 19,595 cochons, 153,717 volailles. Le bétail de Plevna n'est pas seulement nombreux, mais recherché. Les pâturages abondent spécialement sur les bords de l'Isker et du Wid; ces prairies, naturelles ou artificielles, étant abritées des vents violents, le bétail n'en souffre point, et il est si sain et si beau qu'on l'adopte souvent pour améliorer les races dans les autres départements.

Le département de Razgrad aussi, à cause de sa position et de son climat, se trouverait dans les meilleures conditions agricoles; les céréales, le tabac, les vignes qui donnent un vin de la meilleure qualité, le ver à soie, le bétail devrait y abonder; mais l'insouciance, la paresse, l'obstination des paysans dans les

vieux systèmes diminuent les grands avantages que l'on pourrait tirer du sol.

L'agriculture, au contraire, est en grand progrès dans le département de Roustchouk, où la terre est bien labourée avec des charrues modernes, et les meilleures machines agricoles nouveau système ont été introduites; le tabac, la vigne, les légumes, le bétail y prospèrent; pour le bétail, la dernière statistique donnait dans ce département, 18,069 chevaux, 2595 ânes, 23,416 buffles, 69,211 bœufs, vaches ou veaux, 218,991 moutons, 14,715 chèvres, 9755 cochons, 158,160 volailles. La ville et l'arrondissement de Roustchouk compte, en outre, un certain nombre de fabriques florissantes.

Le département de Sistovo est essentiellement agricole, et on y a fait de nobles efforts pour y introduire un nombre considérable de nouvelles machines, charrues en fer, herseuses, moissonneuses; mais l'esprit de routine et l'incurie des paysans les laissent, en grande partie, inactives. Cependant la culture du tabac, de la vigne et du bétail y prospèrent; mais elle donnerait des résultats bien plus importants si les cultivateurs se montraient plus dociles à seconder les sages mesures que le gouvernement bulgare a prises pour améliorer les conditions de l'agriculture dans ce département.

Toutes les conditions physiques sont de même favorables à l'agriculture dans le département de Sevliewo, surtout pour la culture de la vigne qui produit un vin excellent; les fruits aussi abondent, spécialement les prunes, les abricots, les pommes, les poires, qu'on exporte en Turquie et en Roumanie; le gros bétail y foisonne; mais les cultivateurs s'y donnent trop peu de peine pour tirer du sol tous les bénéfices qu'il pourrait leur offrir.

L'agriculture est en progrès, à cause des nouvelles machines, dans le département de Silistrie, dont le sol est très fertile. Presque tout le monde d'ailleurs s'y adonne à la vie agricole. Sur 110,830 habitants le département compte 96,000 agriculteurs. La production des céréales, du tabac, de la vigne et du bétail y est considérable.

Le département de Slivno aussi est un centre agricole important, surtout pour la culture de la vigne, du mûrier, et de la race chevaline; les moutons aussi y abondent; la dernière statistique en attribuait 530,750 à ce seul département. Le département compte, en outre, une trentaine de fabriques, dont douze de tissus, six de tabac, huit distilleries; on en exporte beaucoup de tissus, des peaux, du fromage, du bétail. C'est dans ce centre de production agricole, de commerce et d'industrie, que l'on trouve, peut-être, le plus de velléités démocratiques et républicaines.

Nous avons déjà parlé des roses de Kazanlyk dans le département de Stara-Zagora. Mais cette région appelée à un très grand avenir agricole produit encore des céréales et du tabac en abondance, de la meilleure qualité, un vin excellent, des légumes copieux, et avec le département de Kustendil, les meilleurs fruits de la Bulgarie, enfin, beaucoup de miel. Le bétail du département de Stara-Zagora est aussi très abondant; la dernière statistique donnait, pour ce département, 14,972 chevaux, 17,176 ânes, 15,680 buffles, 86,694 bœufs et vaches, ou veaux, 450,015 moutons, 72,133 chèvres, 26,346 cochons, 223,780 volailles; on produit de la laine, du fromage, du beurre, des œufs; en 1896, on a exporté de ce seul département à l'étranger environ sept millions d'œufs. Le département est riche, en outre

de carrières de pierres de taille et de marbre, et d'eaux minérales.

Dans le département de Tatar-Pazardjik, quoique les systèmes agricoles soient encore très primitifs, le lin, le chanvre, le riz, le tabac, le mûrier, la vigne, qui donne un bon vin, enrichissent le cultivateur à peu de frais, grâce à la condition favorable du sol. Ce département fait en outre un grand commerce de bois, étant le plus boisé de la Bulgarie. Depuis quelque temps, on y cultive aussi, avec succès, les rosiers.

Le département de Trin vit, en grande partie, de ses travaux agricoles; mais ce qu'il produit sert à peu près pour la population; on exporte cependant du bois, du bétail, du beurre, du fromage; une partie de la population de ce département émigre en Serbie et en Roumanie, pour y exercer le métier de charpentier et de maçon. En 1896, en comptait 2,660 originaires de Trin et 900 originaires de Tsaribrod; de Tsaribrod émigrent aussi des marchands de tapis et des potiers pour vendre leur marchandise.

Le département de Tirnovo fournit du tabac, du raisin, des céréales, du bois de construction et du bétail; isolée jusqu'à présent, à cause de défaut de communications, la ville sainte de Tirnovo va avoir un avenir économique brillant, aussitôt que la ligne de chemin de fer qui doit la rallier avec le Danube et avec la capitale deviendra active.

Un grand avenir agricole semble aussi réservé au département de Huskovo, riche en blés, tabac, vignobles, forêts, bétail; et aussitôt qu'on aura planté tous les mûriers nécessaire, la sériciculture y sera très rémunérative.

On constate des progrès agricoles sensibles dans le département de Schumla, surtout dans la culture du

tabac, de la vigne, des légumes, des arbres fruitiers (à tel point qu'on a créé à Schoumla une pépinière de l'état), et de la race chevaline.

Dans le département de Sophia qui se trouve sous la surveillance directe du Gouvernement on signale de grandes améliorations dans le labourage de la terre, et dans la culture des légumes; on commence à soigner davantage la culture rémunérative des arbres fruitiers, et on a pris de grandes mesures pour améliorer la condition du bétail que la richesse des pâturages favorise. Dans le seul département de Sophia, on comptait, en l'année 1896, jusqu'à 574,941 moutons, 24,419 chevaux, 1314 ânes, 19,517 buffles, 84,701 bœufs et vaches ou veaux, 14,095 chèvres, 8851 cochons, et 301,293 volailles; mais ces chiffres sont encore capables d'augmentation, en même temps que l'on se donne généralement beaucoup de peine pour améliorer la race.

D'après ces tableaux raccourcis des conditions agricoles de la Bulgarie dans ses différents départements, on peut conclure que tout le sol bulgare est béni, et que le pays peut se dire heureux, puisque la nature elle-même l'a fait si riche, qu'il peut se suffire à lui-même. Un pays qui peut vivre de ses propres ressources doit profiter de cette indépendance économique, pour travailler à sa grandeur.

On prête à M. Stoïloff la noble ambition d'avoir dit un jour qu'il aurait voulu faire de la Bulgarie, plutôt qu'un Piémont militaire, une Belgique industrielle. La Bulgarie peut devenir une chose et l'autre comme la Serbie, dans le monde slave. Si M. Stoïloff, qui recevait de son prédécesseur un héritage assez lourd, n'a pas réussi, en cinq ans de gouvernement à réaliser son rêve, au moins, il a eu le mérite d'enga-

ger la Bulgarie à entrer dans la bonne voie, et de l'y laisser. Ses successeurs n'ont qu'à continuer et développer son œuvre; s'ils le feront avec plus de sagesse et plus d'habileté, tant mieux. Le pays a seulement besoin de calme, et de mettre une fin à ses agitations.

Telle qu'elle est la Bulgarie, par la richesse du sol, peut devenir trois fois plus productive; mais, en même temps qu'elle tire du sol tout ce que la nature et l'art lui permettent, il faut que l'on développe davantage les industries et le commerce. En attendant, on peut déjà constater, au point de vue de l'importation et de l'exportation, que la Bulgarie se trouve déjà dans une condition privilégiée. En effet, elle exporte à l'étranger, bien plus qu'elle n'importe de l'étranger. C'est du moins ce que la statistique de l'année 1896 nous apprendait. Et cela devait et devra toujours être ainsi, vis-à-vis surtout de certains pays, et si l'on compte que la population de la Bulgarie est bien inférieure à l'étendue de son territoire, et qu'elle produit beaucoup plus qu'elle ne soit en état de consommer, surtout étant sobre.

À l'exception de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Turquie, de la France et de la Hollande qui lui ont donné plus qu'elles n'en ont reçu en retour, tous les autres états avec lesquels la Bulgarie a entretenu des relations de commerce pourraient, en quelque sorte, être considérés comme ses tributaires économiques. Voici d'ailleurs le tableau statistique de l'année 1896 :

États	Importation	Exportation
Autriche-Hongrie	22,393,989	2,720,863
Angleterre	18,209,007	32,831,582
Belgique	2,226,030	8,561,208
À reporter	42,829,026	44,113,653

	Report	42,829,026	44,113,653
Allemagne	8,589,863		20,453,746
Grèce	355,191		283,617
Italie	2,640,683		1,885,351
Roumanie.	2,252,907		415,569
Russie.	4,299,775		73,839
Etats-Unis	210,377		9,710
Serbie.	1,043,910		89,916
Turquie.	9,923,618		22,086,997
France	3,358,315		13,984,220
Hollande	39,364		588,327
Suisse	752,793		3,000
Suède et Norvège	41,740		—
Autres États	192,000		—
Indeterminée.	—		4,836,624
	Total	76,530,278	108,739,977

On pourrait, peut-être, s'étonner de voir, dans ce tableau, la Turquie représentée comme l'état qu'après l'Angleterre reçoit le tribut le plus large de la Bulgarie; mais il faut rabattre ce qui va sur le compte de la Turquie, qui est le plus souvent un intermédiaire pour la transmission, par la voie de Constantinople d'une partie de produits de différents états de l'Europe, qui ont débarqué leur marchandise au Bosphore, au lieu de l'introduire directement en Bulgarie par les ports de Burgas et de Varna. Si l'on tient compte de cette circonstance les chiffres attribués à chaque état de l'Europe peuvent changer, et par conséquent, aussi les proportions respectives entre l'importation et l'exportation de certains états, vis-à-vis de la Bulgarie. Par cette considération, je suppose aussi que l'Italie elle-même joue un rôle plus considérable pour ce

qu'elle exporte en Bulgarie, et qui, en arrivant par le chemin de fer de Constantinople en Bulgarie, passe comme marchandise turque.

Le budget annuel de la Bulgarie a augmenté progressivement depuis l'année 1891, de 23 millions, 314,564 francs il s'est monté en l'année 1897 jusqu'à 83,425,000 francs; ce chiffre maintenant doit être dépassé. Les revenus de la Bulgarie proviennent des contributions directes et des contributions indirectes, qui représentent ensemble plus que les trois quarts du revenu général des taxes, des voies et communications, (poste et télégraphe) des domaines de l'état, et de revenus éventuels. Les revenus sont absorbés par des dépenses ainsi distribuées: du Gouvernement supérieur (un million pour la liste civile et 796,774 pour la chancellerie, le chauffage, l'éclairage, les réparations, les voyages de la maison princière, et l'achat de décorations qui est considérable, puisqu'annuellement ce seul chapitre absorbe 30,000 francs); de la dette publique (dont l'intérêt annuel à payer est de 18,267,992), de la cour des comptes, du ministère des affaires étrangères (3,833,877) du ministère de l'intérieur (8,380,876), du ministère de l'instruction publique (9,188,560), du ministère de la justice (4,978,792), du ministère des finances (4,991,940) du ministère de la guerre (21,104,000) du ministère du commerce et de l'agriculture (2,736,838), et du ministère des travaux publics, voies et communications (6,925,030). Cette distribution de la dépense annuelle des revenus de l'état, qui concerne l'année 1897 prouve une administration sage et raisonnable; peut-être, dans l'avenir, le budget de la guerre n'aura plus besoin d'absorber plus qu'un quart du revenu total de la Principauté, et ce qu'on rongera sur ce budget pourra être

plus utilement dépensé pour les écoles, pour les travaux publics, pour le développement des industries et du commerce.

Les soldats, en temps de paix seront utilement employés à des œuvres d'utilité publique et à la campagne; l'excellente discipline qu'on leur donne devra en faire des excellents ouvriers; et un bon nombre de sous-officiers sera utilement occupé à enseigner dans les écoles publiques la gymnastique militaire. L'école élémentaire et moyenne, dans tous les états de l'Europe a besoin de grandes réformes; on y enseigne, en effect, trop de choses inutiles, et trop peu l'essentiel, c'est-à-dire l'art de vivre et le droit civil.

On vise trop aux degrés, au mandarinat; l'Europe se maintient encore trop chinoise dans tout ce qui regarde l'enseignement.

Il faudra un jour ou l'autre rompre ce système, et refaire partout les peuples avec une éducation qui nous donne surtout des hommes sains, pleins d'initiative, capables de se suffire, et plus vertueux que dévots.

Dans les années 1892-93-94-95-96, on avait présenté des budgets quelque peu illusoires, qui ne présentaient pas la réalité des revenus et des dépenses; c'est à M. Guéchoff que revient le mérite d'avoir rétabli le crédit bulgare en ramenant le budget bulgare à sa sincérité. « M. Guéchoff, écrit M. Drandar, d'après les renseignements qui lui ont été fournis par M. Durastel, le directeur de la *Bulgarie* » a voulu à la fois équilibrer sincèrement et réellement son budget, en même temps qu'adapter à la nouvelle situation économique, que révèlent en Bulgarie le rapide développement des villes et le mouvement grandissant des affaires, une législation fiscale qui date d'une épo-

que encore récente et cependant déjà si différente de la nôtre. M. Guéchoff se proposa d'obtenir le maximum des économies possibles et d'atteindre, au moyen de taxes indirectes, les classes riches ou aisées. Il proposa : 1° une surélévation des droits de douane, la création d'accises sur certaines catégories de marchandises, la refonte de la loi sur les patentes. »

Mais les mesures adoptées par M. Guéchoff n'ont pas suffi à couvrir le déficit qui, plus ou moins déguisé, se représentait chaque année, et, en vue surtout des engagements de l'état bulgare pour les travaux des ports de Burgas et de Varna et pour les nouveaux chemins de fer orientaux il fallait songer à un nouvel emprunt qu'il n'était point facile de négocier à l'étranger, tant que le crédit financier n'était point rétabli. Ce n'est que l'espoir de pouvoir, grâce à une différente orientation de la politique bulgare à l'étranger, négocier un emprunt devenu nécessaire, que le pays s'est résigné à un changement de ministère, qu'aucune autre urgence ne semblait réclamer. La bienveillance soudaine témoigné, par l'Autriche-Hongrie au nouveau ministère Grécoff-Radoslavoff-Natchovitch explique, en effet, la facilité avec laquelle, dans un voyage à Vienne, l'actuel ministre des finances M. Natchovitch a opéré l'emprunt, sans lequel la Bulgarie aurait passé par une crise financière dangereuse. Le nouveau ministère jusqu'à présent a fait preuve de sagesse, ayant évité de heurter la Russie, en même temps qu'il devait se rapprocher de l'Autriche-Hongrie. C'est pourquoi la situation actuelle de la Bulgarie reste vis-à-vis de l'étranger à peu près la même qu'elle l'était sous le ministère Stoïloff. Mais, on doit, en tous les cas, féliciter M. Natchovitch d'être parvenu à négocier et conclure si vite l'emprunt qui devait sauver la finance bul-

gare¹ et, par conséquent, à présent pourront mieux se justifier le présages optimistes avec lesquels M. Drandar terminait en 1896 son article sur les finances bulgares : « On peut prédire que la jeune Principauté sera de tous les petits États balkaniques celui qui offrira pour les placements d'argent, et, en général, toutes les opérations financières, la plus grande sécurité aux capitaux. » Ainsi soit-il, sans aucun préjugé et dommage des autres états balkaniques, dont le sort économique nous intéresse également.

¹ Nous venons de lire dans le *Courrier des Balkans* du 14 mars 1899 ce qui suit : « L'Emprunt est conclu et le contrat signé, quoique *ad referendum*, c'est-à-dire sous la réserve d'approbation par le Conseil des Ministres. Voici les conditions stipulées. Les Banques font à la Bulgarie une première avance de Fr. 5 millions. Elles jouissent des deux précédentes options non-levées, de façon à exercer, au mois prochain, une option de Fr. 30 millions et, en Décembre, une autre de Fr. 15 millions, avec engagement pour le gouvernement bulgare de rembourser l'Avance d'environ 15 millions, reçue dans ces deux dernières années. Pour ces deux options, le taux d'émission sera, d'après l'accord précédent, de 87 pour cent, avec l'intérêt 6 pour cent l'an. Les Banques se chargent de la conversion et de l'unification des titres de la Dette publique bulgare, moyennant un prêt de 260 millions à 5 pour cent y compris un nouvel Emprunt de 28 millions, nécessaires, pendant les 3 ans à courir, à l'achèvement de tous les travaux publics (ports, chemins de fer, etc.) actuellement en cours. Le taux d'émission de cet Emprunt de conversion est fixé à 89 1/2. L'Emprunt des Caisses Agricoles 5 pour cent 1896 étant coté à Paris à 82, le taux de 89 1/2 fixé pour le prochain Emprunt de conversion 5 pour cent constitue pour le Trésor un avantage incontestable. Dans la situation actuelle de nos finances, il était quasi-impossible d'obtenir des conditions meilleures. Aussi félicitons-nous sincèrement MM. Natchovitch et Téneff d'avoir su mener à bonne fin la mission dont la confiance du Souverain les avait chargés. »

CONCLUSION

Après avoir visité le pays, on peut se rendre compte des progrès admirables que la Bulgarie a faits en vingt années de vie nationale. Avant l'année 1878, son état était presque barbare; maintenant tout s'y met en avant; et on peut seulement craindre un excès d'impatience de paraître civilisée plutôt que lui reprocher trop d'indifférence ou d'inertie. La transformation de ses villages en villes s'est faite avec une rapidité extrême; et si l'on songe que ce miracle s'est accompli au milieu de convulsions politiques douloureuses, on ne peut qu'admirer l'énergie d'un peuple qui a poursuivi, avec tant d'obstination et de fermeté, son rêve de devenir vite une nation civilisée. Les vrais patriotes et les amis de la Bulgarie ne peuvent maintenant souhaiter autre chose aux Bulgares qu'une longue paix, un sentiment de plus grande fraternité, un respect plus constant pour l'adversaire qui en est digne, un plus grand désintéressement de l'individu, un peu plus d'humanité dans les relations entre les citoyens, et quelques brins de poésie dans les actes publics.

L'esprit poétique donne du relief à la prose et la rend meilleure. L'esprit pratique est sans aucun doute très utile, mais s'il se tient terre à terre, il ne sera guère fécond. Le loyalisme, l'horreur de l'intrigue, du mensonge, de la ruse ne distinguent pas seulement les nobles individus, mais constituent aussi la noblesse des peuples.

On doit donc souhaiter surtout à la Bulgarie des maîtres éducateurs qui aient une grande conscience morale. La moralité est la mesure hygiénique la plus saine et la plus sage qu'un pays puisse s'appliquer. Un pays moral est presque toujours un pays fort, un pays riche, un pays heureux.

La Bulgarie me semble destinée non pas seulement à un grand avenir économique, mais, à cause de la force physique et du tempérament de la généralité de ses habitants, un pays qui est susceptible d'une grande moralité; dès qu'on l'aura atteinte, il pourra très naturellement pousser son empire idéal, vers trois Mers qui l'approchent, la Mer Noire, la Mer Égée, la Mer Adriatique.

Mais il faut créer maintenant à côté d'une armée de soldats bien instruits, bien dressés, une armée solide de maîtres d'écoles.

Enseigner à lire, à écrire c'est quelque chose; ouvrir des écoles primaires, et secondaires, des gymnases, des Universités c'est méritoire; et on doit louer le zèle avec lequel le gouvernement bulgare a déjà poussé l'instruction publique, par la création de nombreuses écoles; mais ce n'est pas tout; il faut que ce qu'on apprend devienne une chose vivante, pénètre dans l'organisme et se verse ensuite dans la vie. Il faut donc préparer surtout le maître d'école, en lui réservant une place d'honneur dans la société bulgare, à devenir le principal instrument de la civilisation nationale. Il faut donc que le maître d'école soit lui-même le citoyen le plus civilisé; qu'il prenne l'habitude de regarder en haut, de viser loin, pour ouvrir à la jeunesse qui l'écoute des horizons plus larges.

En 1896, dans la principauté, il y avait en dehors de l'Université, neuf gymnases pour garçons, divisés

en deux sections, l'une technique, l'autre classique, avec 323 professeurs et 6,911 élèves; 76 pro-gymnases, avec 15,117 élèves; sept gymnases pour filles, de première classe, qui servent aussi comme écoles normales pour former des maîtresses d'école, avec 1,596 élèves, et 37 gymnases de seconde classe avec 3,559 élèves; quatorze écoles secondaires mixtes pour garçons et filles, avec 938 garçons et 103 filles; six écoles normales destinées à préparer des instituteurs primaires, avec 132 professeurs et 1412 élèves; une école commerciale à Sistowo; trois écoles agricoles (à Sadovo, près Philippopoli, à Roustchouk et à Plevna), cinq écoles professionnelles (à Samokow pour le ferromerie et la fonderie, à Sliven pour la tissanderie et la teinturerie, à Roustchouk pour la menuiserie, à Trn pour la céramique, à Gabrovo pour la tannerie); et, en outre, 704 écoles primaires pour les garçons, 125 pour les filles, 3652 écoles mixtes, en tout 4481 qui coûtent ensemble 8,268,097 francs, et occupent 6886 maîtres, et 1443 maîtresses, en instruisant 247,060 garçons et 100,840 filles.

Ces chiffres sont très-éloquents et témoignent de l'activité des derniers ministres de l'instruction publique qui se sont suivi en Bulgarie et qui ont montré l'importance qu'ils attribuent à l'école, à laquelle ils ont eu soin aussi de préparer un édifice non pas seulement convenable, mais, en plusieurs endroits, somptueux.

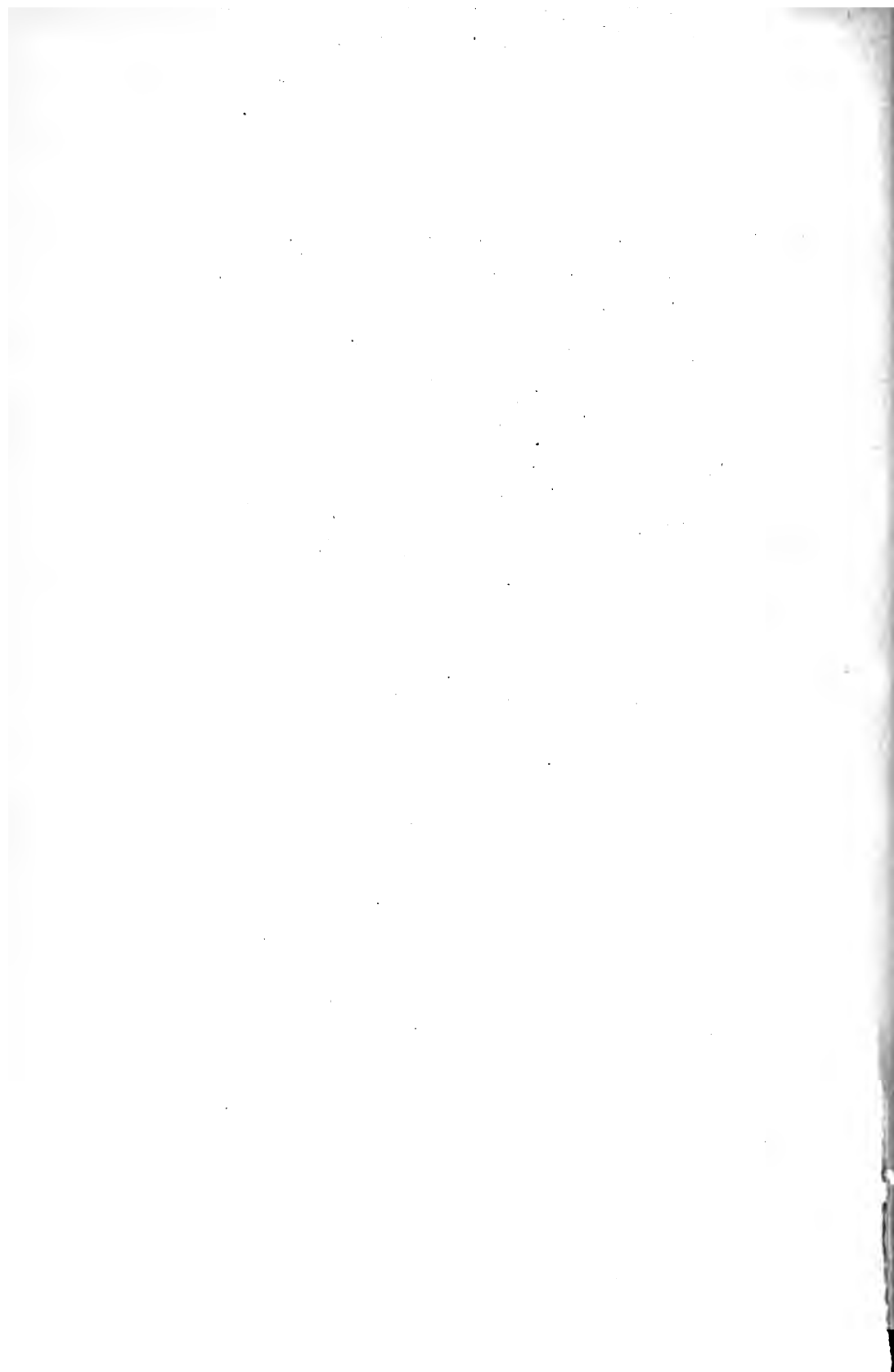
On peut même trouver quelque peu exagéré cet étalage de luxe pour l'école. L'enfant qui arrive à l'école ne devrait pas avoir lieu de faire des comparaisons, trop défavorables pour la dernière, entre le luxe de l'école et la pauvreté de la maison paternelle; puisque l'école devrait préparer l'homme à une vie

plus idéale, des goûts plus simples ne dépareraient point l'école populaire. Mais on comprend fort bien par quelle idée les législateurs et les administrateurs bulgares sont dominés lorsqu'ils votent et allouent des fonds considérables pour de nouveaux établissements scolaires. On doit, d'après leur avis s'habituer à voir dans l'école quelque chose d'intermédiaire entre une forteresse et un temple; et tout même par son dehors ornée, et imposer du respect et grands soins aux apparences, il faudra veiller pour que les écoles soit pur, devrait s'entretenir et briller dans les églises leur œuvre et catéchiser davantage les maîtres pour qu'on

Ce n'est que par le travail intérieur que ce travail pourra refaire et ennoblir l'âme bulgare; verser tout travail purificateur et excitateur on devrait tourner toutes les énergies nationales. Les philosophes qui enseignent à l'université de Sophia devraient, à moraliser surtout à l'enseignement d'une philosophie nationale, socratique et platonique à la fois, capable de qui pénétrer dans la vie bulgare un esprit plus pur qui la relève et qui la pousse vers des idéalités plus vastes et plus lumineuses, et donner une plus large conscience des devoirs humains à l'homme bulgare qui a, comme le sol qu'il habite, reçu de la nature des dons précieux, qu'il ne doit point négliger. Alors l'Europe suivra avec un intérêt plus vif, et avec une plus grande sympathie le mouvement ascendant de cette nation qui semble destinée à jouer un rôle essentiel dans les Balkans et à recueillir, en grande partie, ce grand héritage de Byzance que les Grecs ont laissé tomber. Mais, pour qu'une pareille condition se forme en Europe, il faut, avant tout, que les

haines des partis s'apaisent en Bulgarie, et qu'on y apprenne davantage le respect de l'adversaire; c'est ici que l'esprit modérateur du Prince peut et doit s'imposer, dans l'intérêt du pays, à la volonté des hommes politiques de la veille, du jour et du lendemain.

FIN.



INDEX

DÉDICACE	Pag.	v
INTRODUCTION		vii

PREMIÈRE PARTIE

JOURNAL DE VOYAGE

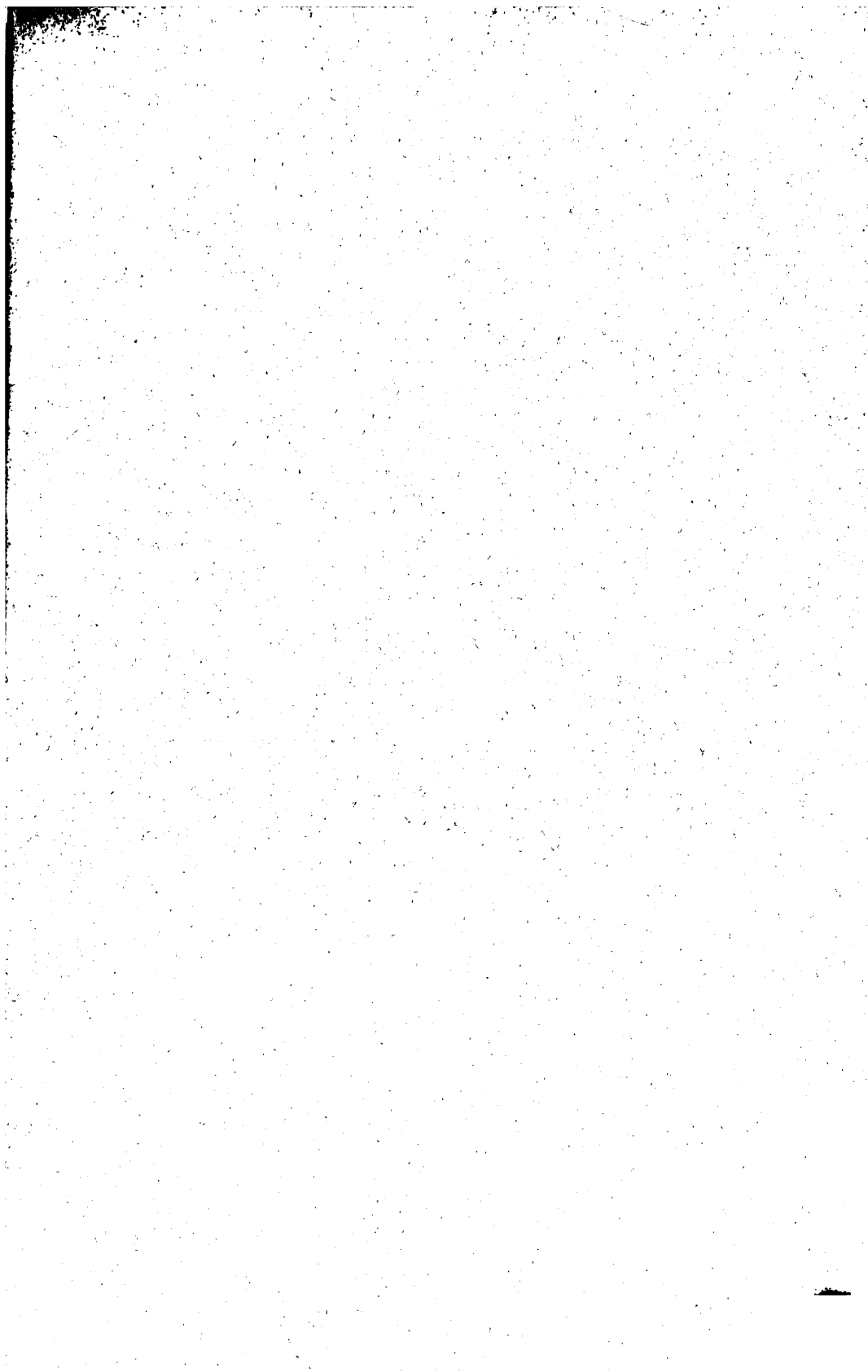
Premier Chapitre — À travers la Roumanie	19
Deuxième » — Roustchouk	66
Troisième » — De Roustchouk à Sophia	77
Quatrième » — Sophia	93
Cinquième » — Philippopoli	176
Sixième » — Varna	191
Septième » — Constantinople.	217

DEUXIÈME PARTIE

APERÇU SUR LA BULGARIE CONTEMPORAINE

Premier Chapitre — Le Pays	239
Deuxième » — Précis d'histoire bulgare.	254
Troisième » — Industries, Commerce et finances bul- gares.	318
Conclusion	333



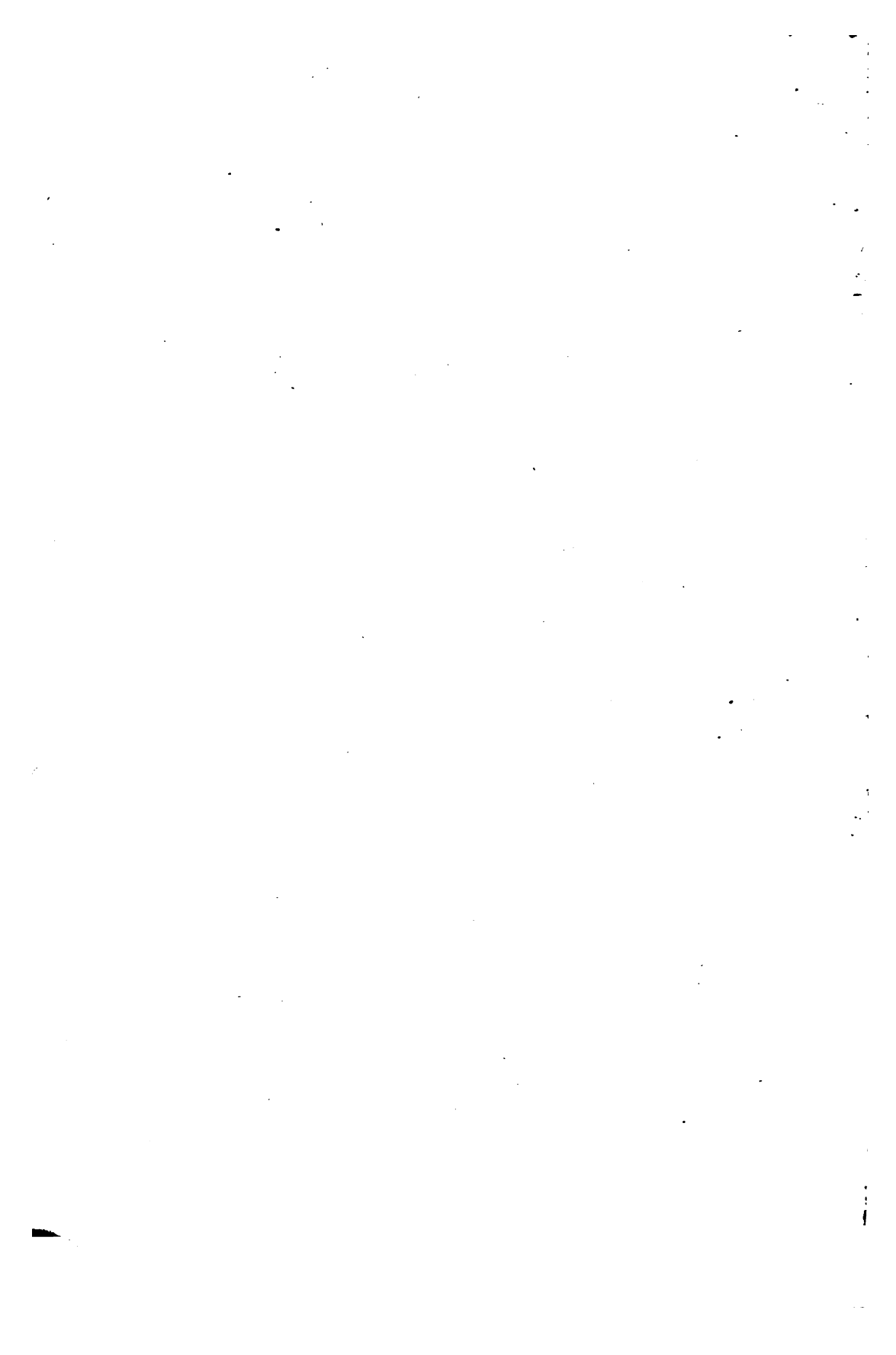


OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- La Hongrie Politique et Sociale.** — Un vol. in-8°. Florence, Pellas, 1885.... Fr. 6. 00
- Peregrinazioni indiane** (*India Centrale, India meridionale e Seilan, Bengala, Pengiab e Cashmir*). — Trois vol. in-8°. Florence, Niccolai, 1886... 18. 00
- La France.** Lectures, impressions et réflexions. — Un vol. in-8°. Florence, Civelli, 1891..... 7. 50
- La Serbie et les Serbes..** — Un vol. in-8°. Florence, Seeber, 1897..... 5. 00
- L' Argentina.** — Un vol. in-8°. Florence, Seeber, 1898..... 5. 00
- La Roumanie et les Roumains.** Impressions de voyage et études. — Un vol. in-8°. Florence, Seeber, 1898.... 5.00
- In Terrasanta.** — Un vol. in-16°. Milano, Treves, 1890..... 4. 00

Prix: 5 Francs.





CY
STALL STUDY
CHARGE
KILLED